

Université de Montréal

N. 10B 11318013

V. 008

La Technocratie et le phénomène de la machine dans les années trente

par

Jean Sébastien

Département de littérature comparée

Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade
de Philosophiæ Doctor (Ph.D.)
en littérature comparée
option littérature générale et comparée

avril 1999

©Jean Sébastien, 1999



PR
14
U54
2000
V.008

Government of Ontario

The Department of Education and Training

John Zetser

Department of Education and Training

1000 Bay Street, Toronto, Ontario

This document is the property of the Government of Ontario. It is loaned to you for your use only. It is to be returned to the Department of Education and Training when you are no longer using it.



Page 1 of 1

John Zetser (199)

Page d'identification du jury

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée:

La Technocratie et le phénomène de la machine dans les années trente

présentée par

Jean Sébastien

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes:

Walter Moser, président-rapporteur

Jean-Claude Guédon, directeur de recherche

Bill Paulson, examinateur externe

Jean-François Chassay, membre externe

Thèse acceptée le : 21 janvier 2000

Sommaire

La technocratie et la question du développement des techniques, ce que nous nommons le phénomène de la machine, ont constitué des enjeux importants dans le débat politique des années trente. Mais l'importance de la technocratie tient surtout dans la position particulière qu'elle occupe dans les débats sur le sujet.

Dans ses versions utopiques des années trente, la technocratie cherchait à marginaliser l'importance de la conscience de l'individualité au profit de la mise en place de mécanismes rationalisés de reconnaissance sociale du soi. Nous avons proposé, par volonté de concision, de nommer les deux termes de cette tension l'assumé et l'assigné.

Pour analyser le phénomène de la machine et le développement de la technocratie, nous avons construit un corpus d'essais et d'œuvres littéraires de deux pays, la France et les États-Unis. La pauvreté, devenue endémique pendant la crise, a agi comme révélateur du désenchâssement de l'individu dans la société moderne.

Il faut d'abord établir le lien qui unit la technocratie aux techniques de l'Homme. Le taylorisme et le fordisme dominent l'époque et nourrissent même l'œuvre de poètes, dont celle de MacKnight Black sur laquelle nous nous sommes arrêté. Le rapport entre techniques de l'Homme et autodiscipline met en évidence la porosité de la frontière l'assumé et l'assigné.

Nous avons identifié, outre le projet technocratique trois réponses au désenchâssement. Deux réponses insistent sur la res-

ponsabilité de l'individu dans la résolution de ce problème : l'une nie le désenchâssement et fait comme si l'individu pouvait engager sa personne dans chaque échange ; l'autre propose un éthos de l'ajustement dans lequel l'individu cherche constamment à maximiser la reconnaissance que peut lui accorder autrui. Par ailleurs, comme c'est le cas de l'utopie technocratique, la nostalgie d'une communauté fusionnelle fait de l'ajustement une responsabilité collective.

Le théâtre d'Édouard Bourdet et les romans de John Dos Passos nous ont permis de montrer les limites à vouloir faire porter par l'individu ces responsabilités. L'analyse de deux utopies issues de la mouvance technocratique et d'une fiction sur ce thème mettent en évidence les limites d'une conception collective des responsabilités, en particulier dans le cas de la technocratie en ce qui a trait à sa définition du pouvoir.

Enfin, nous avons montré qu'il est possible de critiquer la rationalité instrumentale sans succomber à la nostalgie. Les écrivains Hart Crane et René Daumal l'ont fait en insistant sur les formes empathiques de la reconnaissance d'autrui sans pour autant rejeter ses formes rationalisées.

Dans son mouvement de marginalisation de l'assumé, l'utopie technocratique fait ressortir un enjeu important : une critique de l'intentionnalité du sujet. Mais cette critique doit s'accompagner de la sensibilité à l'autre qui fonde l'analyse du langage chez des écrivains comme Crane et Daumal.

Table des matières

Introduction	1
Modernité et conscience de l'individu	4
L'expertise	11
La cage d'acier	20
En France et aux États-Unis	30
Chapitre 1 Les mouvements technocratiques	39
Luddisme et technocratie	41
Les appels au pouvoir des experts	44
Le cas des États-Unis	51
Le cas de la France	59
Chapitre 2 L'aube des réactions techniciennes	79
Ford et Taylor	83
L'orientation professionnelle	93
La reprise de l'éthos de la propriété en littérature	103
La reprise de l'éthos de l'autodiscipline en littérature	114
Technologies politiques de l'individu	121
La machine, image dialectique	128
Chapitre 3 Le choc de la pauvreté	143
Dénégation dans la bourgeoisie française	147
L'éthos de l'ajustement	154
Dos Passos à la recherche du soi perdu	164
Chapitre 4 L'utopie technocratique	189
De l'idéologique à l'obsessionnel	193
L'utopie de Harold Loeb	200
L'utopie de Jean Coutrot	208
La question du pouvoir	217
Chapitre 5 L'Homme-réseau, alternative au contrôle technocratique	243
Découverte de l'espace panoptique	250
Les lieux hantés	261
L'héritage durkheimien	274
L'amour de l'autre	283

Chapitre 6 L'insurrection de la langue contre la technique	294
La critique de la raison instrumentale et la communauté fusionnelle	302
La découverte de l'excédent	315
Conclusion	331
Bibliographie	348

Liste des tableaux

Tableau 1 Les réponses au désenchâssement	333
--	-----

Introduction

What is remarkable about corporatism is its inherent strength. [...] Each time it is beaten back [...], it reappears, redesigned and stronger. [...] However, the great unspoken issue is why no Western population has been asked to choose corporatism, let alone has demanded it. It simply creeps up on us, a bit more every day. John Ralston Saul, *The Unconscious Civilization*.

Démocraties et dictatures de cette fin de siècle peuvent bien s'opposer dans les forums internationaux sur les droits de l'Homme, elles préfèrent le plus souvent mettre de côté ces épineuses questions et tabler sur ce qui les rapproche. Partout, les gouvernements reposent sur le développement d'une technocratie. Au nom de la « Realpolitik », les technocrates défendent la nécessité des échanges commerciaux, le plus souvent sans égard pour la question des droits de l'Homme.

La démocratie a porté ce rêve particulier du peuple sujet de l'Histoire ; elle constitue, à cet effet, la forme la plus achevée de la rationalité subjective dont le postulat fondamental fait de l'individu un être libre et créateur. De façon continue, la modernité a connu cette revendication à l'individualité.

Que veut dire, pour la continuité de cette revendication, la montée de la technocratie ? La technocratie, prétendant à l'expertise et à la maîtrise du savoir, promet d'écarter du processus décisionnel toute forme de motivation subjective. Mais cette conquête de l'expertise dans la gestion des affaires humaines se paie d'initiatives sans précédent dans l'Histoire de l'humanité pour imposer des normes.

« L'homme civil naît, vit et meurt dans l'esclavage, » écrivait déjà Rousseau dans le livre premier de l'*Émile*¹. Il n'est donc pas nouveau que l'on s'inquiète des restrictions que la modernité impose à l'individu. De plus, il apparaît que le problème du contrôle social est co-extensif au développement des revendications à l'individualité. Si les institutions sociales forment l'individu, comment celui-ci constitue-t-il pour lui-même une image de soi qui fasse place à l'individualité ?

Le développement de la technocratie conduit à poser la question avec une acuité renouvelée. Pour y répondre, nous avons résolu d'étudier la technocratie au moment où le mot apparaît dans l'usage, soit dans les années trente.

En regard de l'usage courant aujourd'hui des mots « technocratie » et « libéralisme », l'opposition des deux doctrines dans les années trente peut paraître paradoxale. Il faut pourtant savoir que la question du développement des techniques, ce que nous nommons le phénomène de la machine, se loge au cœur des discussions visant à expliquer la crise. Les défenseurs de la technocratie, insistant sur les pertes d'emploi liées au développement de la mécanisation, accusaient le libéralisme de n'avoir pas su gérer cette transition : le libéralisme économique appliquait trop insuffisamment la logique de la rationalisation en ne se souciant que du processus de production, mais pas des individus impliqués dans ce processus.

¹ ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou l'Éducation*, Paris, Firmin Didot, 1858, p. 13.

Toutes les recherches historiques sur le mouvement technocratique se sont arrêtées aux seuls enjeux économiques de leurs projets de réforme du capitalisme. Mais les projets des premiers défenseurs de la technocratie font plus que proposer un remède à la pauvreté, devenue endémique pendant la crise. Ces projets se sont posés en véritables utopies permettant de résoudre cette tension moderne entre constitution autonome du soi et imposition de normes par la société.

Cette tension trouve son origine, nous le verrons dans les pages qui suivent, dans l'effritement du tissu social. Alors que les sociétés prémodernes proposaient un ensemble de normes validées dans un appel à la tradition, la modernité, dans son double mouvement de valorisation de l'individualité et de critique de la tradition, n'a su qu'imposer des normes spécifiques pour chacune de ses institutions, apparaissant comme autant de sous-systèmes de plus en plus indépendants. Nous verrons dans les pages suivantes comment cette revendication moderne à l'individualité a accompagné la multiplication de ces sous-systèmes. Par leur différenciation fonctionnelle, notamment la séparation du politique et de l'économique du religieux, la formation des champs scientifiques et artistiques, la constitution de l'idée de vie privée, la multiplication des sous-systèmes a fait éclater la permanence de l'ordre ancien.

Ensuite, la possibilité même des utopies technocratiques qui ont éclos dans les années trente repose sur la préexistence d'une idéologie, l'idéologie de l'expertise. Liée au développement du sentiment d'appartenance à une profession, cette idéologie connaît

sa plus grande extension au début du siècle aux États-Unis alors que la professionnalisation des différentes occupations humaines devient un enjeu important pour la société avec le développement de l'idée de l'éthique professionnelle, de l'enseignement des pratiques du métier et de la certification du titre par un ordre professionnel. Nous verrons dans une seconde section comment cette idéologie distille l'estime de soi dans notre monde hyperconscient de l'individualité.

Enfin, nous bouclerons l'introduction en jetant un premier regard sur les années trente afin de montrer comment le développement technologique a pu être ressenti comme un ensemble de contraintes pour l'individu. Le rejet de ces contraintes s'est exprimé, et s'exprime encore aujourd'hui, dans un discours contre la déshumanisation. Bien sûr, la menace de la machine a été illustrée depuis son avènement, mais elle est ressentie avec plus de vigueur, comme nous le verrons, pendant la grande crise.

Modernité et conscience de l'individualité

Individu, individualité, soi : le glissement entre ces termes ne repose pas sur une évidence ; il importe par conséquent de préciser le sens de chacun des termes. Avec le mot « individu », nous voulons, le plus simplement possible, référer à l'être humain comme unité biologique. Le mot « individualité », quant à lui, renvoie aux caractères particuliers à un individu. Enfin, dans notre usage du mot « soi », nous sommes plus redevable à la psychologie pragmatiste américaine qu'à la psychanalyse. Ainsi, il n'est guère surprenant que nous ayons déjà, dans ces quelques pre-

mières pages, utilisé les concepts d'image de soi et d'estime de soi, passés dans l'usage courant il est vrai, mais développés dans la suite du courant pragmatiste par la psychologie humaniste². Le mot « soi » réfère au processus de formation identitaire³.

Au contraire, pour la psychanalyse, le soi est un sujet dont on peut identifier des caractéristiques qui seraient universelles. Mais rien n'est moins sûr que l'universalité de la topique freudienne. À cet égard, on peut lire dans le travail de Michel Foucault un effort pour ancrer le surmoi et le ça dans l'Histoire. Dans *Histoire de la folie*, Foucault proposait une conception de la Faute radicalement différente de celle du père de la psychanalyse en historicisant l'inscription de la faute dans des configurations discursives au cœur de la mise sur pied des asiles à la fin du siècle dernier⁴. Dans le premier tome d'*Histoire de la sexualité*, Foucault faisait cette fois directement référence à Freud pour montrer que

² Pour le concept d'image de soi, il faut surtout se référer aux travaux de Carl Rogers, le père de la psychologie humaniste.

ROGERS, Carl, *Becoming a Person*, Oberlin, Oberlin College, 1954, 46 p.

ID., *On becoming a person; a therapist's view of psychotherapy*, Boston, Houghton Mifflin, 1961, 420 p.

Quant au concept d'estime de soi, il est généralement attribué à Stanley Coopersmith.

COOPERSMITH, Stanley, *Antecedents of Self-Esteem*, San Francisco, W. H. Freeman, 1967, 283 p.

³ Une thèse de doctorat récente déposée à l'université McGill fait le tour du concept de soi chez Weber, chez Freud et chez Foucault. Nous lui sommes redevable pour certaines des pistes que nous prenons dans cet ouvrage.

CHOWERS, Eyal, *The modern self in the labyrinth: a study of entrapment in the works of Weber, Freud, and Foucault*, thèse déposée à McGill, 1995, 244 p.

⁴ La menace de la Loi et de la Faute sont en effet au cœur des procédures de l'asile.

FOUCAULT, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique* [édition abrégée], Paris, Union générale d'éditions, 1964 [1961], p. 252.

la médecine de l'époque a eu tendance à tout expliquer par la sexualité⁵.

Dans l'acception du mot « soi » que nous proposons, il nous faut insister sur l'inachèvement du processus de formation identitaire au cours d'une vie. L'intériorisation de différents rôles sociaux en un rôle composite se présente comme un « work-in-progress ». Pour décrire cette confluence de rôles en un composite, le psychologue pragmatiste américain George Herbert Mead parle d'un « autre généralisé⁶ ». Mead n'est pas le seul à poser pour le soi un principe fondateur qui soit dialogique, c'est-à-dire qui implique le rapport à l'autre. Erik Erikson a beaucoup insisté sur la découverte de soi dans la reconnaissance par les autres⁷. Plus récemment, un important courant féministe — on pense en particulier aux travaux de Carol Gilligan — a fait de la réceptivité à l'échange et à l'interaction entre personnes le mécanisme pour arriver à la connaissance de soi⁸.

L'inachèvement du processus de formation identitaire et son corollaire, une variabilité de l'image de soi au cours de la vie de l'individu, prennent de l'ampleur comme phénomène dans nos sociétés qui valorisent l'expression de soi.

⁵ ID., *Histoire de la sexualité. La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, t. I, 1976, p. 88.

⁶ « The organized community or social group which gives to the individual his unity of self may be called "the generalized other" ». MEAD, George Herbert, *Mind, Self & Society From the Standpoint of a Social Behaviorist*, Chicago, University of Chicago Press, 1934, p. 154, voir aussi p. 144 et p. 152-164.

⁷ ERIKSON, Erik H., *Identity and the Life Cycle. Selected Papers*, New York, International University Press, 1959, 171 p.

⁸ GILLIGAN, Carol, « In a Different Voice: Women's Conceptions of the Self and of Morality » in *Harvard Educational Review*, 47, 4, 1977, p. 481-517.

Rappelons en contrepoint le système théocentrique du monde prémoderne qui rendait compte de façon définitive de la place de l'Homme dans la nature⁹. Il n'y avait qu'un pas à franchir pour les tenants de l'ordre à attribuer pareil *fatum* à la place de l'individu dans la société, même si, bien sûr, la position sociale d'un individu pouvait jouer plus que ne le proclamait l'idéologie dominante.

Le monde moderne n'a certes pas aboli l'enjeu de la position sociale mais l'a rendu multidimensionnel. Par exemple, le recours à l'idéologie de l'expertise, dont nous retracerons l'histoire dans la section suivante, correspond justement à un mécanisme de positionnement social.

Le sociologue Niklas Luhman propose de comprendre le monde prémoderne comme un monde où domine la stratification sociale, et le monde moderne comme un monde de différenciation fonctionnelle¹⁰. Alors que dans les sociétés stratifiées, la « qualité » ou la « condition » d'une personne, pour reprendre des termes de l'époque, permet de la situer, une société à différenciation fonctionnelle voit se multiplier les sous-systèmes (politique, économie, relations intimes, profession, etc.) qui permettent à chacun de modifier sa position.

ID., *In a Different Voice: Psychological Theory and Women's Development*, Cambridge, Harvard University Press, 1982, 184 p.

⁹ En effet, dans la période prémoderne, avant que le concept de vie ne permette de penser la biologie, l'histoire naturelle s'est efforcée d'élaborer un système explicatif stable de la place des êtres dans la création. Par exemple, la théorie de la grande chaîne des êtres, clé de voûte du néoplatonisme occidental, de l'Antiquité grecque aux Lumières, postule qu'il y a plénitude, c'est-à-dire réalisation de l'ensemble du possible dans le monde, et que chaque être trouve sa place dans la hiérarchie de l'ensemble.

LOVEJOY, Arthur O., *The Great Chain of Being*, Cambridge, Harvard University Press, 1936, 382 p.

¹⁰ LUHMAN, Niklas, *The Differentiation of Society*, New York, Columbia University Press, 1982, 482 p.

Le remplacement du système de stratification par une série de sous-systèmes en apposition a eu un double effet : effriter le tissu social préexistant et ouvrir des espaces pour l'expression de la conscience de l'individualité. En effet, le développement de ces systèmes de différenciation a demandé à chaque individu de définir ses rôles, de développer des pratiques propres à chaque sous-système. D'une certaine façon la modernité a excité chez chacun la prise de conscience des possibilités qu'il a, pour un contexte donné, de mettre en valeur certaines de ses caractéristiques. La volonté d'exprimer son individualité constitue un trait important de la modernité que nous nommerons l'hyperconscience de l'individualité.

L'identité a sans doute toujours été socialement dérivée, mais ce processus ne devient central à notre vie qu'au moment où l'individu voit se multiplier les occasions de se mettre en valeur. Dans un ouvrage où il suit l'évolution du concept de soi, Charles Taylor montre combien ce concept a évolué à travers les siècles¹¹. L'intériorisation du rôle correspondant à sa condition avait été chose facile dans le monde prémoderne ; au contraire, le processus de gestion d'un rôle composite serait douloureux¹².

« [Dans le monde prémoderne,] la reconnaissance ne constituait pas [...] un problème. Elle se fondait sur l'identité sociale dérivée du fait même qu'elle prenait appui sur des catégories sociales que tout le monde tenait pour acquises. [...] La nouveauté à l'époque moderne n'est pas le besoin de reconnais-

¹¹ TAYLOR, Charles, *Sources of the self. The Making of the Modern Identity*, Cambridge, Harvard University Press, 1989, 601 p.

¹² ID., *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, 1992, 152 p.

sance mais la possibilité qu'il puisse ne pas être satisfait » (Taylor 1992 : 65).

La multiplication des systèmes de différenciation n'explique qu'en partie qu'il soit devenu difficile de satisfaire ce besoin de reconnaissance. On pourrait penser que du point de vue d'un individu le besoin de reconnaissance puisse être suffisamment satisfait, au moins de manière diffuse, au gré des fonctions qu'occupe l'individu. Et pourtant le risque de l'insatisfaction perdure.

Si le besoin de reconnaissance est difficilement satisfait, c'est bien davantage parce que le doute est constitutif de la définition que la modernité donne de la notion d'individualité¹³.

Le doute est central dans l'attribution de valeur à un individu parce que cette attribution de valeur incombe en propre à l'individu. Les mécanismes de validation sociale de la valeur d'un individu ne sont pas disparus, nous l'avons vu ; mais il est possible de n'en pas tenir compte au nom de cette idéologie du doute : l'individualisme. Chaque individu aurait une façon particulière d'être humain.

« Cette idée s'est gravée profondément dans la conscience moderne. Elle est nouvelle. Avant la fin du XVIII^e siècle, personne ne pensait que les différences entre les êtres humains avaient autant de signification morale. Il existe une certaine façon d'être humain qui est *la mienne*. Je dois vivre ma vie de cette façon et non pas imiter celle des autres. Cela confère une importance toute nouvelle à la sincérité que je dois avoir envers moi-même. Si

¹³ Georg Simmel a écrit de précieux développements sur ce rapport entre valeur et doute. Dans *Philosophie de l'argent*, il écrit : « Seule la relativité [...] [crée] la valeur des choses dans le sens objectif, parce que seule elle les mettait à distance du sujet ». SIMMEL, Georg, *Philosophie de l'argent*, Paris, P.U.F., 1987 [1900], p. 121.

je ne suis pas sincère, je rate ma vie, je rate ce que représente pour moi le fait d'être humain » (Taylor 1992 : 44).

Taylor décrit cet impératif moral comme un idéal d'authenticité. Cet idéal mine la possibilité pour l'individu de se constituer une image de soi dans sa relation avec les autres. Le monde moderne impose donc à l'individu à la fois de se constituer un rôle composite en intégrant le rapport à l'autre — c'est la constitution du soi — et de constituer pour soi une image de soi-même qui lui appartienne en propre — c'est ce que nous nommons l'hyperconscience de l'individualité ou ce que Taylor nomme l'idéal d'authenticité. Cette tension entre constitution du soi et conscience de l'individualité implique la variabilité. Alors que l'idéal de l'authenticité « ne peut pas procéder de la société [mais] [...] doit être conçue de l'intérieur » (Taylor 1992 : 65), la constitution du soi est éminemment sociale.

Humboldt déjà avait décrit cette tension : « Le suprême idéal de l'existence commune des êtres humains serait, pour moi, celui où chacun se développerait par soi-même et par sa propre volonté¹⁴ ». Dans un ouvrage de fine lecture du bagage philosophique que la *Naturphilosophie* et l'idéalisme allemand nous ont laissé en legs, Judith Schlanger insiste sur la bipolarité de la position de Humboldt :

« Chacun se développe par soi et pour soi, mais d'autant plus pleinement qu'il n'est pas seul. L'autarcie du développement se pluralise en une

¹⁴ HUMBOLDT, Wilhelm von, *Ideen zu einem Versuch die Grenzen der Wirksamkeit des Staats zu bestimmen*, Breslau, 1851, p. 13. cité dans SCHLANGER, Judith, *Les Métaphores de l'organisme*, Paris, J. Vrin, 1971, p. 237.

harmonie des développements. L'homme s'éduque et se forme lui-même, mais il s'épanouit dans le milieu riche et qualifié de la variété humaine » (Schlanger 1971 : 238).

Les deux termes en jeu dans le processus de formation identitaire impliquent la variabilité de l'identité. La constitution sociale du « soi » implique nécessairement une variabilité dans le temps, compte tenu des effets potentiels de toute nouvelle rencontre sur le soi ; c'est en ce premier sens que nous parlions de l'inachèvement du processus de formation identitaire. Mais il y a plus. L'hyperconscience de l'individualité ouvre aussi à une variabilité du soi, une variabilité que nous pourrions dire constitutive compte tenu du doute qu'implique la notion de mesure.

L'image de soi est donc devenue un enjeu pour la modernité. À partir du moment où la conscience de l'individualité s'est imposée comme impératif moral, une caractéristique importante de la modernité se trouvait mise en place. Mais cette caractéristique, nous l'avons vu, est porteuse de tension entre rapport à soi-même et rapport à l'autre.

L'expertise

L'idéologie de l'expertise a accompagné comme son revers la croissance de la différenciation fonctionnelle. Elle est un des attributs de l'hyperconscience de l'individualité. En effet, l'expertise est devenue l'une des caractéristiques fondamentales entre les mains de l'individu pour assurer, dans la sphère sociale, sa reconnaissance par les autres et, pour soi-même, l'appréciation de sa

valeur propre — entendons par « apprécier sa valeur » à la fois la juger et la faire croître.

Reconnaissance d'autrui et appréciation de soi ont configuré le système des professions, aujourd'hui au cœur de notre monde. En effet, une double mécanique opère au cœur même de l'idée moderne de profession ; dans la défense de l'autonomie des professions par rapport aux autres institutions sociales, il fallait d'une part chercher à tracer la démarcation entre pratiques acceptées et charlatanisme, de l'autre, comme l'a montré Talcott Parsons, identifier la spécificité fonctionnelle des professionnels reconnus.¹⁵ Le travail de démarcation entre pratiques vise à gagner la reconnaissance d'autrui, au profit de la profession et aux dépens d'un groupe tiers. Quant à l'identification d'une expertise, d'une spécificité fonctionnelle pour le groupe, elle participe, pour chaque professionnel reconnu, à l'appréciation de soi.

La crise économique des années 30 a fait de l'expertise un enjeu social majeur ; elle a contribué à donner force à ce que nous appellerons l'idéologie de l'expertise. En effet, cette idéologie, née du système des professions, a trouvé son apogée dans les revendications des mouvements technocratiques, toutes fondées sur la mise en place d'un pouvoir des experts. Dans le premier chapitre, nous verrons comment de tels mouvements, importants aux États-Unis et plus circonscrits en France, se sont constitués.

Mais avant d'en avoir pu arriver à ce qu'un pouvoir expert soit revendiqué par de larges segments de la population, il a fallu

¹⁵ PARSONS, Talcott, « The Professions and Social Structure » in *Essays in Sociological Theory*, New York, MacMillan, 1949, p. 34-49.

que se développe tout au long du XIX^e siècle tout un ensemble de pouvoirs et d'expertises localisés¹⁶. Michel Foucault, dans un de ses derniers articles proposant une synthèse de la question du contrôle social qui l'a préoccupé toute sa vie, fait de la systématisation des pratiques administratives un enjeu dès la fin du XVIII^e siècle¹⁷. Guido Frison a brillamment documenté cette hypothèse pour le cas de la Prusse. Autour du Prince s'était développée une fonction publique aux pouvoirs juridiques importants en matière fiscale. Il montre comment du caméralisme (du mot chambre, pour désigner le groupe ayant la charge des biens du Prince) est née la *Polizeiwissenschaft*, d'une certaine façon déjà une science de l'administration publique¹⁸.

Aux États-Unis, il est possible d'établir le développement de l'idéologie de l'expertise depuis la fin du XIX^e siècle en s'arrêtant à des facteurs comme l'importance accrue accordée au titre profes-

¹⁶ Michel de Certeau reprend pour le XIX^e siècle la défense de l'ingénieur comme troisième homme entre « l'homme à théorème » et « l'homme à expérience ». Mais de Certeau constate que les ingénieurs, auxquels il ajoute tout type de technocrates, n'ont pas joué ce rôle de médiateur. Au contraire, le développement de l'ingénierie a produit un nouvel espace de juridiction exclusive, une nouvelle expertise.

« Dans le savoir-faire, on a peu à peu découpé ce qui pouvait être *détaché de la performance* individuelle, et on l'a « perfectionné » en *machines* qui constituent des combinaisons contrôlables de formes, de matières et de forces. Ces « organes techniques » sont retirés à la compétence manuelle (...) et placés dans un espace propre, sous la juridiction de l'ingénieur ».

DE CERTEAU, Michel, *Arts de faire. L'Invention du quotidien*, Paris, Union générale d'éditions, 1980, p. 137.

¹⁷ FOUCAULT, Michel, « The Political Technology of Individuals » in *Technologies of the Self*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1988, p. 145-162,

repris en traduction dans *Dits et écrits 1954-1988*, Paris, Gallimard, t. IV, 1994, p. 813-828.

¹⁸ FRISON, Guido, « Linnaeus, Beckmann, Marx and the Foundation of Social Sciences: A Hypothesis and an Ideal-Type » in *History and Technology*, 10, 3, 1993, p. 139-145.

sionnel. Burton Bledstein, dans un important travail sur l'université et le développement d'une classe moyenne, a relevé dans les recensements de la population aux États-Unis l'usage de plus en plus fréquent au fil des ans du titre professionnel¹⁹.

« After 1870, occupational statistics from the federal census pointed to the rising importance of the types of work in which middle-class attitudes were rewarding. (...) Clerical, semi-professional and professional persons shared certain characteristics. Rather than producing a material product, they provided the public a service » (Bledstein 1976 p. 36).

Ce relevé de données est par ailleurs conforme à ce qu'enseigne l'histoire des professions et qui lie la création de nouveaux vecteurs identitaires au développement marqué d'associations professionnelles à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. L'association agit comme garante de la qualité du travail de ses membres et, à terme, s'efforce de mettre en place un système de formation accrédité, tout ceci à l'image du système en place pour les professions libérales déjà bien implantées. Ainsi un métier comme le journalisme, longtemps appris sur le tas, a gagné ses lettres de noblesse en s'engageant à fond sur la voie de l'apprentissage accrédité. Dès le début du siècle, on avait commencé à voir se mettre sur pied des écoles de journalisme²⁰; métier longtemps dénigré, le journalisme a gagné en dignité.

¹⁹ BLEDESTIN, Burton, *The Culture of Professionalism. The Middle Class and the Development of Higher Education in America*, New York, W.W. Norton, 1976, 354 p.

²⁰ L'historien du journalisme, Michael Schudson note la publication en 1894 de *Steps into Journalism*, un guide à l'intention des aspirants journalistes. Par ailleurs, on peut noter que *Journalism Quarterly*, la grande revue américaine de recherches en journalisme commence à publier en 1924.

Et on ne sera pas surpris que dans le contexte de cet important débat sur le pouvoir des experts scientifiques, les journalistes spécialisés en vulgarisation des sciences en viennent à se constituer en corps professionnel. C'est en queue du mouvement cependant que le journalisme scientifique cherche à se professionnaliser. En 1921, un magnat de la presse américaine, Edwin W. Scripps avait lancé le *Science Service*, service de presse spécialisé en informations scientifiques. C'est à la fin des années 1930 qu'on peut identifier une étape de légitimation importante de la profession de vulgarisateur avec la réalisation d'une première grande étude sur l'éducation et la formation des journalistes vulgarisateurs²¹.

De nombreux titres d'emplois apparaissent au début du siècle dans le but de valoriser les occupations les plus diverses. Bledstein note pour le début du siècle une propension à s'attribuer des titres. Même des emplois peu valorisés s'autorisent de tels titres : ainsi « sanitation engineer » ou « exterminating engineer²² ». Dans un ouvrage publié en 1936, l'intellectuel pamphlétaire H. L. Mencken donne sensiblement les mêmes exemples

SCHUDSON, Michael, *Discovering the News. A Social History of American Newspapers*, New York, Basic Books, 1978, p. 79.

²¹ Hillier Krieghbaum publie en 1940 les résultats de son enquête dans *Journalism Quarterly*, 17, 1, p. 15-18. Dans son livre-bilan de 1967, *Science and the Mass Media*, il compare les résultats de son enquête à ceux d'enquêtes subséquentes sur les vulgarisateurs :

« While changes were far from startling, there was general upward educational mobility (...). Recently, the only people in science writing who did not attend college have been those who established themselves years ago ».

KRIEGHBAUM, Hillier, *Science and the Mass Media*, New York, New York University Press 1967, p. 89.

que Bledstein mais avec plus d'ironie. Il s'en prend par exemple au cas du fabricant de lits.

« First [he] became a *mattress-engineer* and then promoted himself to the lofty dignity of *sleep-engineer*²³ ».

Même sans compter ces professions pour rire, le phénomène d'éclosion professionnelle au début du siècle est considérable. Parmi les nouvelles professions, une famille importante a pris racine autour des questions d'image de soi, dont la psychologie et le travail social ne sont que les plus évidentes. Aux États-Unis pullulent déjà au début du siècle les formes les plus diverses de counselling individuel. Pour le spécialiste de l'histoire des États-Unis, Warren Susman, il s'agirait même là d'une des caractéristiques importantes dans l'évolution de la société américaine.

« Counselling by scientific experts became a characteristic part of the American Way: to save the individual, the family, the worker as worker, even the community. Professional counselling was even now to be extended to the consumer to teach him how to be an effective consumer. In almost every area we can see the emergence of the professional counselor to help Americans *play those roles* they were having such great difficulty playing, *adjusting* to those situations and circumstances to enable them to overcome their own sense of fear and shame, their sense of their own ability to perform satisfactorily²⁴ ».

²² BLEDSTEIN, *op. cit.*, p. 38.

²³ MENCKEN, Henry L., *The American Language. An Enquiry into the Development of English in the United States*, New York, Knopf, 1936, p. 289.

²⁴ SUSMAN, Warren I., *Culture as History. The Transformation of American Society in the Twentieth Century*, New York, Pantheon Books, 1973, p. 201.

Avec le counselling, l'idéologie de l'expertise propose un métasystème de gestion de l'estime de soi. Le développement des professions, nous l'avons dit, peut être saisi comme l'effort de groupes d'individus à accroître la valeur des caractéristiques qu'ils partagent, d'une certaine façon un effort visant à maximiser l'estime de soi. Mais le défaut pour l'image de soi de la recherche d'estime dans un système hautement différencié du point de vue des fonctions est que la reconnaissance ne vient que par saccades. Le counselling a pour objet de conforter chez l'individu le sentiment de reconnaissance d'autrui. Avec ce métasystème, l'idéologie de l'expertise a réussi à distiller l'estime de soi. Si l'image de soi est un concept qualitatif, l'estime de soi est plutôt quantitative et participe du paradigme de la mesure dont nous avons identifié l'enjeu pour la conscience moderne de l'individualité.

Un titre d'emploi nous intéressera encore dans cet effort de description de l'idéologie de l'expertise. Plus qu'aucun autre, il domine son époque : c'est le titre d'ingénieur. Nous avons déjà relevé comment on s'arrogeait ce titre. Dans un ouvrage important de critique de la place de la technologie dans l'imaginaire littéraire, Cecelia Tichi montre bien comment l'ingénieur est une figure symbolique importante du début du siècle²⁵. Elle est importante non seulement par sa position dominante, mais aussi parce qu'elle permet bien de montrer les enjeux accrus de la différenciation fonctionnelle.

²⁵ TICI, Cecelia, *Shifting Gears. Technology, Literature, Culture in Modernist America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1987, chap. 3.

En effet, au tournant du siècle, la situation d'emploi des ingénieurs change profondément. Être ingénieur n'était plus synonyme de propriété d'entreprise. Au contraire, de plus en plus d'ingénieurs occupaient des fonctions de gestionnaires d'usine. En 1933, les historiens Adolf Berle et Gardiner Means consacraient un gros livre au phénomène²⁶. D'ailleurs un des enjeux du taylorisme est justement la revalorisation de la profession d'ingénieur dans ce contexte de mutation profonde :

« Taylorism, by its emphasis on applied science and social purpose indicated one way these new bureaucrats (...) could still satisfy the sense of self-governing professionals²⁷ ».

En France, le changement dans le rôle professionnel est beaucoup plus lent à se mettre en place. Néanmoins là aussi l'ingénieur prend un rôle nouveau.

« Dès 1918, il faut commencer à opérer une distinction, peu apparente à l'époque, entre les patrons de type traditionnel et les nouveaux patrons, techniciens, généralement sans capitaux et économiquement ou même socialement plus ouverts²⁸ ».

Le cas de l'ingénierie montre bien comment les systèmes de stratification perdent en importance. L'ingénieur ne mesure plus sa valeur par la possession des moyens de production, c'est-à-dire par son appartenance à la classe dominante. Il mesure sa valeur par des

²⁶ BERLE, Adolf A. et MEANS, Gardiner C., *The Modern Corporation and Private Property*, New York, MacMillan, 1933, 396 p.

²⁷ SINCLAIR, Bruce, *A Centennial History of The American Society of Mechanical Engineers (1880-1980)*, Toronto, University of Toronto Press, 1980, p. 95.

²⁸ BRUN, Gérard, *Technocrates et Technocratie en France (1914-1945)*, Paris, Albatros, 1985, p. 17.

critères propres à la profession. Alors que dans l'entreprise traditionnelle, la propriété était la principale assise du pouvoir, les entreprises à propriété partagée font naître de nouvelles pratiques où le savoir devient garant d'un pouvoir. D'une certaine façon l'idéologie de l'expertise étend le champ de validité de la maxime qui fait du savoir un pouvoir. Le savoir n'est plus seulement pouvoir sur la nature, mais également pouvoir d'individus sur d'autres individus.

L'ingénierie du début du siècle a fortement contribué à circonscrire les limites de ce type de pouvoir. De l'organisation scientifique du travail de Frederick W. Taylor à la mise sur pied dans les usines Ford entre 1914 et 1916 d'un programme de surveillance des mœurs, on mesure l'étendue des efforts de contrôle. Entre ce programme, que Ford lui-même a par la suite dit excessif, et un contrôle se limitant au simple minutage des étapes de la production, un consensus pour le développement de techniques de l'Homme plus souples s'est mis en place ; les techniques de l'Homme devraient simplement assurer la meilleure adéquation possible entre les capacités de chaque individu et ses fonctions dans l'entreprise. La règle est la suivante : de même que les professionnels peuvent trouver une valorisation en propre dans leur travail, chacun des salariés d'une entreprise, même celles et ceux occupant les postes demandant le moins de qualifications, devraient trouver valorisation dans leur travail.

Même la crise ne tue pas complètement cette effervescence. L'exposition universelle de Chicago de 1933 et 1934 célébrait un siècle de progrès et faisait une place importante à la réussite des

systèmes d'organisation scientifique du travail. Les organisateurs semblaient convaincus que la science puisse trouver la vérité de l'Homme, car le fatum de la science attribuerait à chaque individu une place conforme à sa nature. Une maxime de l'exposition l'affirmait d'ailleurs en toutes lettres : « Science finds, industry applies, Man conforms²⁹ ». Bien sûr, pour qui ne souscrit pas au réalisme philosophique qui sous-tend cette conception de la science, l'idée d'une nécessaire conformité de l'Homme à sa nature équivaut à mettre l'individu sous les verrous. Ainsi, l'historien des techniques Lewis Mumford, se remémorant quelque trente années plus tard cette maxime de l'exposition, n'y voyait que la menace de l'asservissement de l'Homme³⁰.

La cage d'acier

Max Weber a décrit avec vive inquiétude dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* le risque pour l'Homme de se voir déterminé par l'ordre économique et technique de la modernité. L'éthos économique bourgeois, s'imposant au prolétariat comme à la bourgeoisie, lui semble confiner toute forme d'expression de l'individualité aux limites d'une cage d'acier³¹. Pour Weber, la possibilité même du mode d'action capitaliste dépend du renoncement par l'Homme à d'autres possibilités en lui ; la mécanique d'accroissement du capital — et en corollaire, la

²⁹ *Official Guidebook of the Fair, 1933*, Chicago, The Cuneo Press, 1933, p. 11. cité dans RYDELL, Robert, « The Fan Dance of Science. American World's Fairs in the Great Depression » in *Isis*, 76^e année, 1985, p. 525-542.

³⁰ MUMFORD, Lewis, *The Myth of the Machine. The Pentagon of Power*, New York, Harcourt, 1970, p. 213.

³¹ WEBER, Max, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964, p. 246.

hausse du niveau de vie — ont un coût qu'on ne peut comptabiliser.

« Se borner à un travail spécialisé, et par suite renoncer à l'universalité faustienne de l'homme, telle est la condition de toute activité fructueuse dans le monde moderne » (Weber 1904 [1964] : 245).

L'éthos économique bourgeois implique principalement chez Weber une certaine éthique du travail, éthique dont l'idéologie de l'expertise constitue un élément important. Pour Weber, éthique protestante et développement technique se sont conjugués pour produire cette humanité se définissant par le système de professions (*Berufsmenschentum*)³². Fataliste, Weber fait le portrait de ses contemporains comme autant de conscrits par l'ordre économique bourgeois. La *Beruf* est aussi une besogne.

Aux États-Unis, le pessimisme de Weber a d'abord difficilement trouvé prises. Cependant à partir des années trente, partiellement en raison du contexte économique désespérant, mais aussi en raison de la présence d'un nombre important de sociologues allemands exilés depuis la première guerre, les idées de Weber gagnent en popularité³³.

On comprendra mieux la réception de Weber si l'on place en contrepoint de son analyse la foi que portaient les Américains dans le développement technologique. Ainsi, lorsque les historiens

³² « Le puritain *voulait* être un homme besogneux — et nous sommes *forcés* de l'être ».

Ibid., p. 245.

³³ HOROWITZ, Irving L., « Max Weber and the spirit of American Sociology » in *Sociological Quarterly*, vol. 5, 1964, p. 344-354.

KIVISTO, Peter et SWATOS, William H., *Max Weber, a Bio-Bibliography*, New York, Greenwood Press, 1988, p. 30-31.

Charles et Mary Beard cherchèrent à décrire la civilisation américaine, ils firent de l'inventivité technique un caractère fondamental de l'âme américaine. Le livre des Beard, largement responsable du succès de l'expression « âge de la machine³⁴ », connut un grand succès public lors de sa publication en 1927. Le livre fut réédité plusieurs fois en quelques années, dont une édition revue et augmentée en pleine crise en 1933³⁵. En effet, on peut penser que la crise, devenant l'occasion d'un débat sur l'âge de la machine, ouvrait au livre des Beard un nouveau marché.

Avec la crise, s'est développée une littérature critique des effets du développement technologique sur l'individu. En effet, on peut constater l'engouement pour le thème de la machine pendant cette période par le fait que l'expression « machine age » devient un mot-clé dans l'index de *l'International Index to Periodicals* à partir de l'édition de 1931-1934³⁶.

On comprendra qu'une expression comme l'« âge de la machine » a pour corollaire une hyperextension du sens du mot « machine ». Il s'agit, non plus de machines individuelles, mais

³⁴ L'expression ne leur appartient pas bien sûr. Elle connaît une certaine mode déjà dans les années vingt. En atteste cette exposition de design industriel et architectural de 1927 organisée par la revue moderniste *Little Review*.

Machine-Age Exposition, New York, Zaller Press, 1927, 39 p.

³⁵ BEARD, Charles A. et BEARD, Mary R., *The Rise of American Civilization*, New York, Macmillan, 2 vol., 1927.

ID., *The Rise of American Civilization*. New ed., rev. and enl., New York, Macmillan, 1933, 865 p.

³⁶ En fait le mot clé apparaît dans l'édition 1924-1927 de l'index avec une seule entrée, un article sur l'exposition de design industriel de 1927. Il n'a pas été retenu pour l'édition 1928-1931 de l'index. À partir de l'édition de 1931-1934, l'expression devient un mot clé pour l'indexation. C'est dans les années 30 que le volume d'articles sous ce mot clé est le plus important : 19 articles en 1931-1934 ; 15 en 1934-1937 ; 14 en 1937-1940 ; dans les années subséquentes, on trouve moins de 5 mentions par édition.

de l'ensemble du complexe technologique. Dans l'un des ouvrages importants dans ce débat, *Technics and Civilization* (1934)³⁷ de l'historien Lewis Mumford, le poids du mot « machine » est déjà sensible. Mumford le thématise d'ailleurs comme tel dans un grand ouvrage en deux tomes, publié à la fin des années 60, *The Myth of the Machine*³⁸.

Dans tous les réquisitoires contre la machine, il est possible d'identifier le thème weberien du confinement des possibilités de l'Homme. Le thème de la déshumanisation est partout présent. Comme Weber postulant qu'un renoncement est au cœur de l'esprit du capitalisme, l'idée de déshumanisation insiste sur le fait que l'ordre économique et technique moderne induit en l'Homme une perte.

Les littéraires ont fréquemment relancé l'argument. Ainsi, Edward O'Brien, dans un essai intitulé *The Dance of the Machines*³⁹, analyse la littérature contemporaine, celle des Sherwood Anderson et Ernest Hemingway, comme une littérature aux prises avec la perte de l'unité profonde de l'Homme.

« The machine has robbed our two finest story-writers of a religious faith, a general philosophy, and a principle of unity. They are striving to recapture these, and their struggle is heroic »
(O'Brien 1929 : 242).

³⁷ MUMFORD, Lewis, *Technics and Civilization*, New York, Harcourt, Brace and World 1934, 495p.

³⁸ ID., *The Myth of the Machine. Technics and Human Development*, New York, Harcourt, Brace and World, 1967, 342 p.

ID., *The Myth of the Machine. The Pentagon of Power*, New York, Harcourt, Brace and World, 1970, 496 p.

³⁹ O'BRIEN, Edward J., *The Dance of the Machines. The American Short Story and the Industrial Age*, New York, The MacAulay Co., 1929, 274 p.

L'expression de l'individualité, en particulier dans la littérature, doit agir comme rempart contre la déshumanisation. Si aucun effort n'était fait en ce sens, l'individualité risquerait de disparaître au profit d'un conformisme généralisé. O'Brien s'inquiète particulièrement du développement en psychologie du behaviorisme, science qui lui semble avoir pour finalité l'intégration de l'individu à la mécanique sociale⁴⁰. Notre société, réduite à ses structures mécaniques, aurait trouvé dans le behaviorisme la science permettant d'assurer la plus parfaite conformité.

« I [...] suggest that *mechanistic structures* have now reached the stage of growth in their evolution where new forms are beginning to appear with purely abstract structures composed of specially trained habits (what the psychologists call *conditioned reflexes*) in the brains of herded men and women like you and me » (O'Brien 1929 : 22).

La chaîne de montage est partout décriée comme l'une des responsables de cet aplatissement de l'Homme dans le conformisme. *Modern Times* que Chaplin lança en 1936 demeure la plus célèbre fiction américaine parmi celles qui attaquent l'asservissement de l'Homme par la machine. Le film de Chaplin connut un précédent important avec la pièce *R.U.R.* que le dramaturge tchèque Karel Capek avait créé en 1923. *R.U.R.* dénonçait le travail forcé, *robota* en tchèque. Le succès du mot « robot » dans toutes les langues occidentales n'est qu'un indicateur de l'importance qu'allait prendre la critique du travail manufacturier.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 213-229.

C'était bien un robot qu'allait devenir l'ouvrier Charlot. Le simple geste de serrer une vis, devenu réflexe pour le personnage, était mis en scène hors contexte dans une série de situations à la fois cocasses et tragiques. Ailleurs, Chaplin critique le conformisme du monde moderne par la confrontation de deux séquences, ainsi ce plan d'ouvriers allant à l'usine suivi d'un plan de moutons se bousculant. Mais le film de Chaplin est intéressant aussi par son ambiguïté ; malgré la nette ironie du film contre l'asservissement à la machine, les mésaventures de Charlot de sa dulcinée trouvent leur résolution dans un happy-end. La marche du couple dans la lumière du petit matin est-elle l'expression de leur individualité ou simplement le début de nouvelles recherches d'emploi pour participer de plain pied à la *Berufmenschen-tum* weberienne⁴¹ ?

La forme de l'essai est moins susceptible à l'ambiguïté que la fiction. Là s'est développée une critique beaucoup plus pointue de la déshumanisation, reprenant le postulat weberien du renoncement dans l'analyse du monde moderne. En effet, dans l'une de ses formes récurrentes, l'argument contre la déshumanisation oppose le progrès moral au progrès technique. Dans cette version de l'argument, l'humanité aurait renoncé au progrès moral au nom du progrès technique. Alors que le progrès technique implique la recherche de biens matériels, le progrès moral implique la culture d'une forme transcendantale du sujet, l'âme. Puisque l'âme différencie l'humanité des autres espèces, sa culture constitue la seule

⁴¹ Charles Maland a bien montré l'ambiguïté politique du film de Chaplin. MALAND, Charles, *Chaplin and American Culture. The Evolution of a Star Image*, Princeton, Princeton University Press, 1989, p. 149-155.

activité qui soit proprement humaine. Aussi longtemps que notre monde oubliera ceci et laissera le progrès technique prendre le pas sur le progrès moral, il ne pourra que courir à la déshumanisation.

L'opposition entre progrès moral et progrès technique fait partie des prémisses largement acceptées en philosophie. On la trouve chez Nicolas Berdyaev dans un article de 1933 sur l'Homme et la machine⁴². Il y lie la possibilité du progrès technique à une forme de progrès moral, le devenir libre de l'Homme⁴³. Henri Bergson, dans son grand œuvre *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, appelle lui aussi à une forme de progrès moral, un vouloir vivre humain, pour sortir le progrès technique de l'ornière où il s'est embourbé⁴⁴. L'ouverture d'un article inquiet du philosophe britannique William George de Burgh, écrit à la fin de sa vie au moment où le monde entre à nouveau en guerre, vaut la

⁴² Originellement publié dans *Putj*, en 1933. Traduit l'année suivante : BERDYAEV, Nicolas, « Man, the Machine, and the New Heroism » in *Hibbert Journal*, 33, 1, 1934, p. 76-89.

⁴³ « The machine may become a great asset in human hands for the conquest of the elements of nature on the sole condition that man himself becomes a free spirit ». *Ibid.*, p. 88.

⁴⁴ Dans les dernières pages du livre, Bergson donne un développement sur les avancées du progrès de la science. Lorsqu'il dit l'humanité écrasée par le progrès, on comprend que les progrès de la science sont en grande partie tenus responsables.

« Elle [l'humanité] ne sait pas assez que son avenir dépend d'elle. À elle de voir d'abord si elle veut continuer à vivre ».

BERGSON, Henri, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, P.U.F., 1961 [1932], p. 338.

Malgré l'insistance dans les pages qui précèdent cette affirmation sur les progrès de la science, le progrès dans ce livre de Bergson est une notion complexe fondée sur le principe de l'oscillation. Michel Serres en a d'ailleurs précisé la complexité en associant sa pensée aux mathématiques non linéaires.

SERRES, Michel, *Hermès V. Le Passage du Nord-Ouest*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 44-66.

peine d'être citée tant elle calque la question du concours de l'Académie de Dijon⁴⁵ qui avait lancé la réflexion de Rousseau pour son discours sur les sciences et les arts :

« That there has been progress in knowledge, and in the power that knowledge gives, is beyond dispute, but has there been a corresponding progress in morality? » (de Burgh 1940 : 199).

Lancés des quartiers de la philosophie, ces appels à réduire la distance séparant progrès moral et progrès technique trouvent généralement naissance dans le constat d'un asservissement toujours plus grand des corps aux machines pour conclure à la mort de l'âme. Sans équilibre entre progrès moral et progrès technique, grand serait le risque de l'asservissement de l'Homme par la machine. C'est vers la machine industrielle que pointent avec acharnement les principales critiques. La perte de contrôle sur les instruments de production est la marque honteuse de cet asservissement. Le travail manuel, est-il besoin de le rappeler, doit être exécuté en conformité avec le travail de la machine.

Les textes que nous avons déjà mentionnés lient tous l'asservissement des corps à la mort de l'âme. William de Burgh constate l'absence de développement moral. Le développement technique s'apprête à prendre tout l'espace ; l'âme risque la mort, s'inquiète le professeur d'Oxford⁴⁶. Berdyaev pose un même ris-

⁴⁵ La question de l'Académie était formulée comme suit : « Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ? ».

⁴⁶ « [...] the increase of mechanisation, not only in industry, but over the whole life, menacing human personality with atrophy or asphyxiation ». DE BURGH, William G., « Sources of Present World-Trouble I. The Abuse of Knowledge » in *Hibbert Journal*, 38, 2, 1940, p. 201.

que, celui de la destruction de l'Homme⁴⁷. Quant à Bergson dans *Les Deux Sources*, il fait subir à l'asservissement des corps le même retournement métaphorique en mort de l'humanité. « L'humanité gémit, écrit-il, à demi écrasée sous le poids des progrès qu'elle a fait. » (Bergson 1932 : 338) Cette âme qui meurt, cet homme détruit, cette humanité écrasée constituent autant de façon de poser le soi comme sujet qui préexiste à cet extérieur qui tue, qui détruit, qui écrase.

Très souvent, ces attaques élargissent le champ en faisant de la machine une figure métaphorique permettant de décrire négativement la société. En effet, un présupposé fondamental unit les différentes versions de la thèse du décalage entre deux formes de progrès : le corps humain est un organisme ; on ne peut donc que partiellement l'intégrer à une machine ou à une mécanique sociale. L'incompatibilité de nature postulée entre l'organisme et la machine permet ainsi, dans la définition de ce qui est proprement humain, d'écarter la société assimilée à une machine.

Mais élargir ainsi le sens du mot « machine » pose problème. Judith Schlanger a montré que, prise au sens figuré, la machine entre dans un système d'opposition avec l'organisme, opposition dans laquelle les termes opposés sont parfois interchangeable⁴⁸. « Bien loin que ce diptyque soit apte à constituer le fondement d'une typologie des conceptions de l'État, il représente au contraire [...] l'écorce que doit traverser la critique » (Schlanger

⁴⁷ « But machinism strives to replace the image and likeness of God by the image and likeness of the machine, and this does not mean the creation of a new man but the destruction of man ». BERDYAEV, *loc. cit.*, p. 87.

1971 : 48). Ainsi, parler des mécaniques de l'État produit l'image d'un État où chacun peut contrôler les leviers, mais on peut aussi comparer l'État à une machine pour faire ressortir la soumission des parties à une finalité totalitaire.

C'est cette seconde image qui nourrit le philosophe William de Burgh dans l'article que nous avons précédemment cité. Il voit dans le développement de moyens de transport rapides et des communications de masse⁴⁹ la mise en place de mécanismes de régulation inquiétants. L'État moderne serait en train de multiplier ses outils de contrôle social. La répression, principal outil aux mains du souverain, ne suffit plus.

Dans un récit de voyage aux États-Unis, le romancier français Georges Duhamel utilisait l'exemple de la machine étatique américaine pour dénoncer dans ce travail de régulation sociale un renoncement à l'âme. Non seulement Duhamel s'inquiète-t-il des entraves de tout type qu'impose l'État aux actions de l'individu, mais il lui semble que l'État pousse les individus au conformisme. À ces rapports sociaux normalisant correspondrait une forme d'intelligence de groupe, semblable à l'intelligence des groupes

⁴⁸ SCHLANGER, *op.cit.*, p. 47-60.

⁴⁹ « Recent inventions have vastly increased the resources at the disposal of governments for sustaining and strengthening their power. [...] The potent weapons of mass-suggestion and the wireless are utilised to stifle freedom of thought in the citizen from childhood onwards » (p. 200).

Non seulement l'État a des moyens techniques pour encourager le conformisme, mais il a si mal réformé l'éducation dans l'effort pour la rendre accessible à tous que la pensée indépendante devient rare.

« True, we educate the workers; but the very immensity of the task forces us to mechanise the education » (p. 202).

DE BURGH, *loc. cit.*, p. 200-202.

d'insectes. C'est l'intelligence entomique que décrit Duhamel à la fin de son livre⁵⁰.

En France et aux États-Unis

Pour analyser le phénomène de la machine et le développement de la technocratie, nous nous sommes proposé de faire des coups de sonde dans deux contextes nationaux différents, ceux des États-Unis et de la France. Nous avons d'abord décidé de limiter notre étude aux pays occidentaux, car la crise de 1929 a surtout eu un effet dans les grands centres industriels. Dans bien des endroits, une économie de subsistance a permis de survivre au choc boursier.

Au premier chef, nous nous intéresserons aux différentes versions de l'utopie technocratique dans les deux pays. Nous l'étudierons dans deux textes paradigmatiques, *Life in a Technocracy*, de Harold Loeb et *L'Humanisme économique* de Jean Coutrou.

Aux États-Unis, le développement du projet technocratique s'inscrit de façon moins marquée qu'en France dans le débat entre

⁵⁰ « L'acheminement des mœurs humaines vers ce nous croyons comprendre des mœurs entomiques : même effacement de l'individu, même raréfaction et unification progressive des types sociaux, même ordonnance du groupe en castes spécialisées, même soumission de tous aux exigences obscures de ce que Maeterlinck nomme le génie de la ruche ou de la termitière ».

DUHAMEL, Georges, *Scènes de la vie future*, Paris, Mercure de France, 1931, p. 224.

Dans *Les Deux Sources*, Bergson postule aussi une similarité entre l'intelligence des insectes et l'intelligence humaine mais pour mieux mettre en valeur la seconde. BERGSON, *Op. cit.*, p. 122, p. 222 et surtout p. 296.

« qui est prêt à obéir, encore que la seconde tendance l'emporte au point d'être seule apparente chez la plupart des hommes. Il est comparable à celui des insectes en ce qu'il implique deux organisations, deux systèmes indivisibles de qualités (dont certaines seraient des défauts... » (p. 296).

la gauche et la droite. Il est vrai que la menace du fascisme pèse moins lourd de ce côté de l'Atlantique et contribue, par conséquent, moins à polariser les débats. L'utopie technocratique s'y est donc inscrite de façon plus nette en réaction au libéralisme. En effet, malgré la crise, le libéralisme reste dominant en Amérique du Nord. Le fait que la psychologie populaire s'y développe pendant la crise ne relève d'ailleurs pas du hasard, mais correspond aux présupposés individualistes de ce modèle économique, car la psychologie populaire fait de l'ajustement de l'individu à la société une responsabilité individuelle. Aux États-Unis, l'enjeu est de savoir qui de la société ou de l'individu doit porter la responsabilité de l'ajustement. La question n'intéresse pas que les technocrates. Nous verrons que la prennent à partie les littéraires ; c'est le cas de Dos Passos jonglant d'un délicat mélange entre autobiographie, documents historiques et fiction dans la trilogie *U.S.A.* ; c'est aussi le cas de Hart Crane dans *The Bridge*, faisant déboucher ce questionnement sur une nouvelle définition de l'Homme. Nous analyserons aussi le travail d'auteurs aujourd'hui oubliés, tels MacKnight Black et Alvin E. Moore, chez qui les questionnements, respectivement, de la machine et de la technocratie sont traversés par la question de l'individualité.

Dans le cas de la littérature française, nos références seront souvent plus cursives. Nous n'étudierons en détail qu'un seul roman *La Grande Beuverie* de René Daumal qui pose, comme le fait Crane dans son poème la question des rapports entre rationalisation et hyperconscience de l'individualité. Il y aurait eu d'autres possibilités, entre autres chez les surréalistes, proches de Daumal

à bien des égards. On pense au *M. Plume* de Henri Michaux, sorte de Charlot littéraire. On aurait pu aussi s'arrêter au Bardamu du *Voyage au bout de la nuit* de Céline, en particulier à l'épisode où le personnage travaille dans une usine Ford de Détroit. Mais deux facteurs nous font retenir le corpus français en contrepoint. D'abord, la France n'a pas connu aussi rapidement en ce siècle le phénomène de professionnalisation exacerbée produit par l'idéologie de l'expertise. Par ailleurs, une part importante de la réflexion européenne trouve son point de départ dans le pessimisme wébérien et ne nous est d'aucun secours dans l'analyse des pistes de résolution techniciennes à la tension moderne entre conscience de l'individualité et recherche de reconnaissance d'autrui.

Nous convions donc le lecteur à un parcours rétrospectif. Dans l'établissement du parcours, nous avons connu un double souci. D'abord, il nous a semblé important de retenir des textes significatifs pour l'époque dans le cadre des débats sur la technocratie et le phénomène de la machine. Ensuite, il nous a semblé important de montrer en quoi le débat entourant l'éclosion de l'idée de technocratie peut nous parler aujourd'hui.

On pourra s'étonner d'une sélection de textes qui fasse une si grande part à des textes aujourd'hui oubliés. Mais ces textes sont significatifs pour la configuration du débat qui nous intéresse tel qu'il s'est développé dans les années trente. On peut penser aux utopies de Loeb et de Coutrot ou au roman de Moore, que l'histoire n'a pas retenus, mais qui synthétisaient l'appréhension du problème pour des groupes sociaux importants, le milieu de

l'ingénierie dans le cas des utopies, celui du syndicalisme de collaboration aux États-Unis dans le cas du roman.

Le choix des textes répond aussi à une volonté d'identifier les éléments qui ont traversé l'épreuve du temps dans la définition même de la technocratie. À sa naissance, la technocratie ressemblait fort à un intégrisme avec sa fixation sur la fonction professionnelle de l'individu en société. En effet de toutes les fonctions qu'un individu peut occuper en société (fonction parentale, civique, économique, professionnelle, etc.), l'utopie technocratique ne se préoccupait que de la dernière. En proposant d'organiser la société autour des professions et des corps de métier, la technocratie cherchait à mettre en place un tissu social fortement intégré qui puisse reconforter l'individu désemparé par le monde moderne.

Aujourd'hui, bien sûr, la technocratie a laissé de côté tout intégrisme, mais une logique inchangée la guide depuis sa naissance. Ainsi, notre choix de textes pour le corpus voulait aussi ouvrir au problème plus vaste de la rationalité instrumentale qui sous-tend le projet technocratique.

En effet, la fonction professionnelle domine dans l'imaginaire technocratique. Ce choix participe possiblement de l'étiollement du politique au profit de l'économique dans la gestion des rapports sociaux, tendance qui n'a pas disparu, loin de là. L'image de soi comme citoyen s'est réduite comme peau de chagrin, ne prenant sens, et seulement pour une partie de la population, qu'une fois tous les quatre ans au moment de remplir son bulletin de vote. Au contraire, l'image de soi en rapport avec son métier ou sa profes-

sion, représentation de soi qui instrumentalise l'individu dans son rapport à l'économie, agit encore de façon puissamment structurante sur l'individu.

*

**

Le point de départ de notre analyse du phénomène de la machine et du développement de la technocratie est fort différent — on l'aura pressenti — de celui des réquisitoires contre la machine. Il aurait été possible, bien sûr, de passer en revue les différentes critiques de la technocratie⁵¹. Mais nous avons préféré contraster les utopies issues de la mouvance technocratique avec des textes aux visées plus larges, s'intéressant à la question de la rationalité instrumentale dans le monde moderne.

Ce choix porte notre analyse au-delà du pessimisme weberien, dont nous avons montré la longue marche de l'Europe au continent américain. Nous ne reprendrons donc pas la thèse du renoncement ; plutôt que de faire de la question de l'individualité une solution aux contraintes sociales liées au développement technologique et à l'idéologie productiviste, nous chercherons à montrer qu'elle constitue un élément du problème.

Plutôt que de décrier la déshumanisation du complexe technologique, nous montrerons comment s'interpénètrent les discours sur l'Homme et les discours sur la technique. Brandir l'Homme

⁵¹ N'en notons ici que deux, aux pôles opposés, un communiste et un éditeur de revue destiné à l'industrie.

DARCY, Sam, *The Fallacy of Technocracy*, San Francisco, Western Worker Publishers, 1933, 16 p.

FREDERICK, J. George, "The Politics and Philosophy of Technocracy" in *For and Against Technocracy*, New York, Business Bourse, 1933, p. 203-220.

comme sujet transcendantal ne permet aucunement de rendre compte de la vie d'individus en interaction concrète — et trop souvent pénible — avec des appareils techniques. Dans l'appel au concept abstrait de l'Homme, on risque d'oublier les conditions matérielles qui permettent de comprendre l'individu en société. Le concept de soi, avec son insistance sur l'ambivalence constitutive entre l'hyperconscience de l'individualité et le besoin de reconnaissance que chacun porte en lui-même, nous semble mieux à même de porter des questions de conditions de vie. À partir des faits que d'autres que nous invoquent pour convaincre de la dés-humanisation propre au développement technique, nous noterons plus simplement que productivisme et constitution d'un complexe technologique participent à défaire les liens entre les individus.

Le développement du projet technocratique est un laboratoire passionnant pour mettre au jour l'apport de la technique à cet effritement du lien social, ce que nous appellerons, comme l'a fait le sociologue Georg Simmel, le désenchâssement de l'individu dans la société⁵². En effet, le projet technocratique est tributaire de toutes les tentatives élaborées au début du siècle pour aider les individus à s'adapter aux nouveaux moyens de production technique. À cet égard, nous verrons en détail comment cet effort d'adaptation des individus a reposé sur un ensemble de techniques cherchant à prendre en charge les rapports de production, voire les rapports sociaux. Ces techniques — les techniques de l'Homme — ont pour objet de contrôler l'ambivalence constitutive

⁵² SIMMEL, *op. cit.*, section IV, chap. III.

entre l'hyperconscience de l'individualité et le besoin de reconnaissance, entre l'assumé et l'assigné⁵³.

Les travaux de Michel Foucault à la fin de sa vie tendaient à la même démonstration : le soi est une forme qui apparaît dans un double mouvement, dans le travail panoptique des institutions et dans le travail réflexif particulièrement aujourd'hui celui la lecture, et de l'écriture. Dans quelques-uns de ses derniers articles, Foucault renvoyait en raccourci à ses travaux sur le travail panoptique des institutions en parlant des technologies politiques de l'individu⁵⁴ et il renvoyait à ses travaux sur le souci de soi dans le monde antique et le monde chrétien en parlant des technologies de soi⁵⁵.

Comme c'est le cas pour les techniques de l'Homme, le projet technocratique voudra prendre en charge les rapports sociaux. Dans la définition qu'ils donnaient d'eux-mêmes, les mouvements technocratiques américains et français voulaient maîtriser le productivisme. S'opposant aux scénarios de rejet du développement technologique, les mouvements technocratiques ont préféré proposer des mesures de contrôle de la production. Nous verrons au chapitre suivant comment la technocratie prétendait par ce biais

⁵³ Nous reprenons de Judith Schlanger la belle formule synthétique opposant l'assumé et l'assigné.
SCHLANGER, *op.cit.*, p. 246.

⁵⁴ FOUCAULT, Michel, « The Political Technology of of Individuals » in *Technologies of the Self*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1988, p. 145-162.

repris en traduction dans *Dits et écrits 1954-1988*, Paris, Gallimard, t. IV, 1994, p. 813-828.

⁵⁵ ID., « Technologies of the Self » in *Technologies of the Self*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1988, p. 16-49,
repris en traduction dans *Dits et écrits 1954-1988*, Paris, Gallimard, t. IV, 1994, p. 783-813.

apporter une solution à la pauvreté systémique du libéralisme. Nous approcherons ainsi une première fois les mouvements technocratiques américains et français, mais en nous limitant aux aspects économiques de l'échange interpersonnel en jeu dans leur projet.

Cette thèse veut également montrer comment le projet technocratique comble un autre besoin en proposant à chaque individu une forme d'ajustement à la vie sociale qui mette l'accent sur la place de la profession dans la constitution du soi. Nous verrons dans le chapitre qui suit cette présentation du projet technocratique comment l'effort de rationalisation des activités humaines a poussé les techniques de l'Homme vers la logique de la technocratie.

La crise économique des années trente a agi comme déclencheur pour le projet technocratique d'autant plus que les autres réponses au désenchâssement dont nous étudierons la portée au chapitre 3 — son déni par la classe de loisirs, ou le développement d'une psychologie populaire —apportaient peu de réconfort. Au chapitre 4, nous présenterons le modèle technocratique qui apparaît en pleine crise comme panacée au désenchâssement de l'individu ; l'expertise y devient la clé intégriste d'un système où l'image de soi n'est plus un problème.

Tous ces efforts pour développer de nouveaux modèles constituent autant d'échos de profondes remises en question quant à la définition de l'Homme ; c'est ce que nous verrons au chapitre 5. Enfin dans un dernier chapitre, nous verrons les enjeux de cette nouvelle définition de l'Homme pour la critique du sujet.

Mais avant d'aborder l'analyse du corpus, nous nous proposons de retracer l'histoire de la naissance des mouvements technocratiques en France et aux États-Unis.

Chapitre 1 Les mouvements technocratiques

L'ingénieur fait figure de symbole, son activité qui n'est pas tournée vers le profit mais vers la perdurance d'un système fonctionnel lui assure une aura de nécessité.

Michel Maffesoli, *Logique de la domination*.

Le 24 octobre 1929, les cours de la bourse s'écrasent à Wall Street. La brusque baisse des cours est un signe avant-coureur de la récession qui vient pendant plusieurs années couper les ailes de la croissance économique des grands pays occidentaux. Le chômage grimpe partout en flèche. La rue se peuple d'un nombre d'exclus toujours plus grand. Chacun comprend dans sa chair les risques inhérents à l'économie libérale.

Les machines à l'usine, clamèrent les critiques, avaient pris la place des humains. Aux États-Unis, les différents paliers de gouvernement multiplièrent les audiences publiques sur les effets des avancées technologiques sur le chômage¹. La France, moins industrialisée, connut surtout le chômage dans les grandes villes. Mais la situation atteignit des proportions à ce point inquiétantes que le gouvernement du Front populaire en 1936 limitait à 40 heures la semaine de travail. Au plus fort de la crise, une peur panique conduisit même certains commentateurs à appeler à un moratoire sur les découvertes scientifiques². Un peu plus et on en venait à brandir *Erewhon*, l'utopie de Samuel Butler, comme modèle pour bâillonner les sciences.

¹ SINCLAIR, Bruce, *A Centennial History of the American Society of Mechanical Engineers (1880-1980)*, Toronto, University of Toronto Press, p. 164.

² On peut donner en exemple cet article de J. Stamp « Must Science Ruin Economic Progress » dans le *Hibbert Journal*, vol. 32 d'avril 1934, p. 383-399.

Chose certaine, la théorie du laissez-faire venait de prendre un dur coup. Un consensus en faveur d'un plus grand contrôle de l'économie se met en place. Aux avant-postes de ce consensus, il faut compter les différents mouvements technocratiques. En Europe, ceux-ci proposaient surtout des solutions institutionnelles, en particulier une plus grande planification économique ; du côté des Américains, l'effort de planification devait s'accompagner d'une redéfinition du concept de valeur.

En effet, le mouvement américain ne se satisfaisait pas d'un *aggiornamento* institutionnel dont le projet d'une centralisation de la production des produits de première nécessité — si cher aux mouvements européens — aurait constitué le fer de lance. Les solutions institutionnelles ne permettaient, à leurs yeux, de répondre qu'en partie à l'objectif commun à tous les technocrates : lier la production aux besoins. Le mouvement américain proposait par conséquent de mettre en place un système monétaire qui ait une validité scientifique ; en mesurant l'énergie nécessaire à la production des biens ou à l'offre de services avec une même unité de mesure et en remplaçant la monnaie par des « certificats d'énergie », une forme de bons d'achat d'énergie, il devenait possible, dans le grand rêve technocratique, d'accorder parfaitement production et distribution³.

Bien sûr, cette hésitation envers le productivisme n'appartient pas en propre au mouvement technocratique. On pourrait être tenté de voir dans les grands mouvements de rejet

³ AKIN, William E., *Technocracy and the American Dream. The Technocrat Movement, 1900-1941*, Berkeley, University of California Press, 1977, p. 84-85.

de la machine du XIX^e siècle les précurseurs du mouvement technocratique. Mais au contraire de ces mouvements, les technocrates ne demandaient pas la disparition des machines, mais leur développement. L'idéologie de l'expertise, alors envahissante, permettait de penser le développement contrôlé des machines. Un survol historique nous permettra d'abord de montrer comment se situe le projet technocratique par rapport aux briseurs de machine, puis de mettre en contexte l'appel des technocrates au pouvoir des experts. Enfin, nous présenterons avec plus de détails les groupes de technocrates, Technocracy et le Comité continental sur la technocratie aux États-Unis et, pour le cas de la France, une pléiade de petits groupes en faveur de la planification économique dont le plus important, X-Crise, qui avait pris naissance à l'École polytechnique.

Luddisme et technocratie

Il apparaît déjà, même dans cette première approche, que les mouvements technocratiques ne cherchaient pas à remettre en cause la production industrielle ; tout au plus fallait-il la moduler. À cet égard, la position du mouvement Technocracy dans l'histoire du rapport à la machine est intéressante. Le mouvement n'était pas le premier à identifier le phénomène du chômage technologique. On pourrait dire que les mouvements de sabotage (au sens propre, la destruction de machines à coups de sabots) en France et le luddisme en Angleterre au XIX^e étaient déjà fondés sur une protection du travail des hommes contre la production à la machine.

Mais le luddisme constituait une réponse anarchique au projet de l'économie libérale, anarchique lui aussi d'une certaine façon. La réponse de Technocracy — à un degré moindre, on peut dire la même chose du New Deal de Roosevelt — se situe du côté de l'ordre, face à cette anarchie économique.

Au mot machine s'est associé, dès le Romantisme, nous l'avons vu, un renvoi aux institutions propres à la société industrielle. Les travaux de Marx et d'Engels ont constitué une étape importante dans le développement de cet usage du mot. Engels surtout fait du développement des techniques un moteur de l'histoire. Dans *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, il affirme par exemple que « le prolétariat est né de l'introduction du machinisme⁴ ». Il fait de l'introduction d'une machine à filer le coton à la fin du XVIII^e siècle, la Spinning-Jenny⁵, l'invention qui explique le désintérêt des tisserands-cultivateurs pour l'agriculture. En concentrant leurs activités autour du tissage, ce groupe serait devenu le premier prolétariat industriel.

Pour Engels, la machine serait non seulement centrale à la formation du prolétariat, mais aussi à sa prise de conscience comme classe. Engels propose un historique de cette prise de conscience dans un chapitre sur la révolte ouvrière contre la bourgeoisie⁶. Le vol, la première forme de révolte, ne constituait en rien une forme consciente d'opposition. La prise de conscience

⁴ ENGELS, Friedrich, *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, Paris, Éditions sociales, 1960, p. 51.

⁵ James Hargreaves développe en 1764 cette machine à filer le coton qui comptait plusieurs broches et qui permettait de produire plus rapidement du fil qu'on ne le faisait auparavant avec un rouet et une broche.

⁶ *Ibid.*, p. 267-297.

aurait commencé avec une seconde forme de révolte, la destruction de machines. Enfin, le trade-unionisme dépasse ces formes premières du rejet dans l'objectif plus général de défense des droits des ouvriers.

Engels a conservé de l'hégélianisme la nécessité d'une *Aufhebung*, ici l'aboutissement dans la conscience de soi. En faisant du rejet des machines le moment antithétique d'une prise de conscience dialectique, Engels fait du rapport à la machine le moment crucial de ce développement historique. « La seule utilité que les machines aient eu pour les travailleurs, c'est qu'elles leur ont montré la nécessité d'une réforme sociale » (p. 186). Mais l'histoire connaît plus de surprises et de rebondissements que ne le suppose Engels. Et les études historiques, même marxistes, montrent que la plupart des cas de destruction de machines constituaient des formes de moyen d'action contre le patronat plutôt qu'un rejet de l'équipement technique⁷.

À la décharge d'Engels, le récit populaire du premier cas de sabotage en Angleterre met bien en scène le rejet des machines. En effet, le cas de Ned Ludlam, dont on ne sait pas aujourd'hui s'il

⁷ S'il n'est guère certain que la résistance au changement chez les ouvriers les ait conduits à la destruction des machines, ceci ne veut pas dire que tout un chacun acceptait facilement le changement. Eric Hobsbawm a étudié les cas de destruction de machines dans l'Angleterre d'Engels. Dans la plupart des cas, on arrive à lier la destruction ou le sabotage des machines à des revendications en ce qui a trait aux conditions de travail. Lorsqu'on arrive à identifier une réaction de refus des machines, Hobsbawm précise qu'elle est aussi présente dans une large fraction de la bourgeoisie qu'elle l'est dans le prolétariat. Les petits manufacturiers à l'équipement désuet n'appréciaient guère la modernisation des riches compétiteurs. On trouve même des cas où ces manufacturiers sont allés jusqu'à encourager leurs ouvriers à empêcher l'entrée des machines. HOBSBAWM, Eric J., « The Machine Breakers » in *Past & Present*, n° 1, 1952, p. 57-70.

est réel ou s'il a été inventé, est bien un récit de rejet des machines. Ned Ludlam aurait été un apprenti dans l'industrie du textile, qui aurait, disait la petite histoire de Nottingham, fracassé un métier après avoir été réprimandé par son maître⁸. C'est en référence à ce récit qu'est né dans les années 1811-1813 un grand mouvement de revendications pour de meilleures conditions de travail, la révolte luddite. Aujourd'hui, le luddisme est synonyme de refus de tout développement technologique, et ce, même si aucun document ne permet d'établir que le mouvement de 1811-1813 ait eu cet objectif. Pour le mouvement, comme dans d'autres cas recensés pour le XVIII^e siècle, un bon moyen de s'assurer de l'arrêt de travail était de commettre des actes de vandalisme contre les métiers à tisser. De telles actions commandaient une action clandestine : les ouvriers se reconnaissaient par un chiffre, et donnaient aux quelques chefs régionaux le nom de Ned Ludd. De ce célèbre épisode de la lutte prolétarienne, il est intéressant pour notre argument de constater qu'ici encore la machine autorise le renvoi à l'ensemble des institutions propres à la société industrielle. En effet, les ouvriers eux-mêmes, par leur référence à l'apprenti de Nottingham, prenaient le rejet de la machine comme équivalent métaphorique du rejet des institutions.

Les appels au pouvoir des experts

Au début du XX^e siècle, la critique du complexe industriel n'a pas disparu, tant s'en faut, mais elle a eu maille à partir avec la

⁸DARVALL, Frank O., *Popular Disturbances and Public Order in Regency England*, London, Oxford University Press, 1934, p. 1-2.

figure de l'ingénieur. Même six mois après le krach de 1929, quand vint le 50^e anniversaire de la Société américaine de génie mécanique, cette foi en des possibilités de contrôle plus étendues n'était pas complètement disparue. Le spectacle de variétés que fit monter l'association pour sa grande soirée de gala vivait encore de cette image de l'ingénieur. La mise en scène de personnages allégoriques représentant, qui une machine, qui l'électricité, peut nous sembler aujourd'hui ridicule, mais l'envergure mythique donnée au contrôle expert est typique de l'époque⁹.

Tôt dans le siècle, s'était fait entendre aux États-Unis un premier appel au développement d'un pouvoir expert. C'était celui du sociologue américain Thorstein Veblen qui opposait dans *The Theory of Business Enterprise*, publié en 1904, la figure de l'ingénieur au vil homme d'affaires. Quinze ans plus tard, l'argument était repris avec force par un ingénieur californien, William H. Smyth. Dans une série d'articles publiés en 1919 dans la revue d'ingénierie *Industrial Management*, il lançait l'expression « technocratie » et appelait à la mise en place d'un « système d'organisation nationale de l'industrie¹⁰ ».

L'appel ne fut pas entendu immédiatement. Néanmoins, le consensus quant au bien-fondé de l'expertise technique n'en était pas moins fort. On le retrouve, entre autres, dans des ouvrages assez grand public qui font le bilan du développement industriel.

⁹ Bruce Sinclair débute l'ouvrage qu'il a consacré à l'histoire de cette association d'ingénieurs avec une description de ce cocasse spectacle. SINCLAIR, *op. cit.*, p. 13-16.

¹⁰ Pour en savoir plus sur Smyth, on peut consulter l'article de Donald R. Stable sur Veblen qui lui consacre un passage. STABILE, Donald R., « Veblen and the Political Economy of the Engineer » in *American Journal of Economics and Sociology*, 45, 1, 1986, p. 49-50.

Men and Machines (1929) de Stuart Chase et *Machine Made Man* (1930) de Silas Bent soupèsent les effets de l'introduction de la machine dans des secteurs de la vie sociale allant du travail à l'éducation, en passant par la guerre et la politique. Même les universitaires ne dédaignaient pas ce genre ; ainsi *Whither Mankind* (1928), ouvrage collectif publié sous la direction de l'historien Charles Beard, avait pu compter sur des universitaires de renom (par exemple les philosophes John Dewey et Bertrand Russell) pour la rédaction des différents chapitres. Après la revue des champs d'activité humaine, les trois ouvrages tirent un bilan généralement positif de l'introduction généralisée des machines et des techniques.

Tous ces ouvrages posent une prémisse que partageront tous les technocrates : le développement de la technique aurait modifié profondément chez l'être humain le rapport aux phénomènes. Silas Bent l'affirme en une formule emphatique.

« During the machine age our notions of our physical environment and our place in it have altered drastically » (Bent 1930 : 2).

L'ouvrage de Bent est intéressant parce qu'on y voit poindre la volonté prescriptive du mouvement technocratique. En effet, on trouve dans le mouvement technocratique, en particulier dans ses versions utopiques, un effort soutenu pour mettre en place un système qui trouve à chacun une place qui le satisfasse. Le mouvement technocratique a su identifier dans la société moderne la difficulté d'ajustement de l'individu et en a proposé sa résolution en faisant de l'ajustement une responsabilité collective. Silas Bent

a l'intuition de cette responsabilité lorsqu'il affirme que l'âge de la machine commande la création d'une langue qui soit propre aux temps nouveaux. La métaphore du langage agit dans l'argument de Bent comme agira chez les technocrates la volonté de système ; le même souffle utopique pousse les technocrates à imaginer le monde nouveau et, ici, Bent à proposer de rénover le langage.

« We must devise a new language congruous with a new environment and a new culture » (p. 15).

Dans la suite de l'argument, Bent fait de la pensée philosophique l'homme de paille à abattre. Assimilant toute la philosophie à un « verbiage », Bent dénonce comme inutiles les inquiétudes pour notre éventuelle déshumanisation dans un monde hautement technicisé. Pour Silas Bent, comme pour les technocrates plus tard, il faut construire le monde nouveau en retenant du monde actuel une de ses grandes qualités : le développement d'expertises localisées dans tous les domaines de la vie.

« We think no more ably about thinking, but more expertly about things » (p. 16).

Bent pose donc d'une part un langage philosophique égal à lui-même à travers les époques, de l'autre le langage nouveau de l'expertise technologique. L'efficacité du pouvoir expert porte des promesses qu'il faut savoir recueillir. L'intérêt du travail de Bent, dans sa défense de la machine, est de remplacer les appels non réfléchis au progrès par la description de pratiques — celles des experts.

L'argumentation en faveur de pouvoirs experts apparaît aussi dans des romans. On le trouve par exemple dans un roman

de science-fiction de Maurice Renard : *Le Péril bleu* paru en 1910. On découvre dans ce roman un monde parallèle au nôtre et potentiellement dangereux. L'affaire devient politique ; il est alors convenu que le Conseil des ministres se réunirait avec l'Académie des sciences, « mesure, commente le narrateur, éminemment salubre que tous les États du globe se proposaient d'imiter ». Dans les lignes qui suivent, le narrateur développe, dans un geste de prospective, l'appel à un nouvel ordre social : « Nous rappellerons en peu de mots la séance française mixte, cette assemblée historique, modèle des parlements futurs, en attendant que les personnages scientifiques aient remplacé complètement les politiciens¹¹ ».

Les technocrates, nous le verrons, proposeront d'attribuer aux experts d'importants pouvoirs administratifs aux dépens des pouvoirs que conserve dans nos sociétés le palier législatif. Dans l'une des utopies que nous étudierons en détail au chapitre 4, celle de Harold Loeb du Comité continental sur la technocratie, l'auteur propose, comme ici le narrateur du *Péril bleu*, de remplacer les élus par des experts.

En France, la défense d'une théorie du pouvoir aux mains des experts pouvait compter sur une riche histoire de défense de la rationalité fonctionnelle. Deux apôtres de la rationalisation avait largement préparé le terrain avant la crise des années 30.

Henri Fayol travailla d'arrache-pied à défendre la rationalisation administrative des entreprises, et ce, dès 1914 avec la publication de *Administration générale et industrielle*. Après la

¹¹ RENARD, Maurice, *Le péril bleu*, Paris, Éditions Pierre Belfond, 1974, p. 268.

guerre, il mit sur pied un Centre d'études administratives, puis en 1926 s'associa à de jeunes ingénieurs imbus de taylorisme pour fonder le Comité national de l'organisation française, association travaillant à la fois à rationaliser la gestion des entreprises et à initier à l'organisation scientifique du travail. Une autre association fondée la même année ajoutait à l'intérêt pour la réorganisation industrielle une volonté de réforme politique. Le Redressement français (R.F.), mis sur pied à l'initiative d'Ernest Mercier, grand patron à la fois de l'Union d'Électricité et de la Compagnie française des pétroles, voulait influencer sur les affaires publiques, en matière d'éducation par exemple, ou de réforme administrative, de commerce international, de réforme fiscale, etc¹². Comme ce sera le cas pour Technocracy, mouvement à plus large audience fondé dans les années trente aux États-Unis, les dirigeants du R.F. refusèrent en 1927 de transformer l'association en parti politique (Kuisel 1967 : 81).

Le R.F. fit de la rationalisation un de ses maîtres-mots. La rhétorique du R.F. peut à première vue ressembler à celle que développaient Fayol ou Taylor, mais ces derniers travaillaient au niveau de l'entreprise, l'un sur le plan administratif, l'autre sur le plan technique. « La rationalisation avait un caractère plus global », rappelle Gérard Brun dans un essai sur le développement de la technocratie en France (Brun 1985 : 96). En effet, pour la plupart des personnes qui défendent la rationalisation, il n'est possible de rationaliser qu'à un niveau qui englobe l'ensemble des

¹² KUISEL, Richard F., *Ernest Mercier French Technocrat*, Berkeley, University of California Press, 1967, 184 p.

entreprises présentes sur un même territoire. C'était là une des leçons de la Grande Guerre. L'ampleur du conflit avait conduit à penser l'économie de façon plus centralisée. Le responsable économique allemand Walther Rathenau avait particulièrement bien organisé l'économie de guerre nationale. C'est en 1921 que paraît en France *La Triple Révolution* de Rathenau. Le R.F. y trouvera sa principale source d'inspiration dans ses attaques contre le gaspillage économique du libéralisme et dans sa défense du concept de rationalisation.

À l'aube des années trente paraît *Au-delà du marxisme*, un livre important pour la défense de la rationalité fonctionnelle¹³. Henri de Man, alors professeur en Allemagne et membre du Parti ouvrier belge, insiste avec force dans ce livre sur la notion d'équilibre dans laquelle on peut voir une première approche de la notion de plan qu'il défendra avec zèle, nous le verrons, pendant la grande crise. Ainsi, du marxisme, de Man remettait en question « la croyance à une loi absolue déterminant l'évolution des formes économiques » (de Man 1974 [1927] : 340). Comme les lois n'existent pas, il faut plutôt chercher à construire des équilibres. Ce type d'analyse, s'opposant au marxisme mais aussi aux déséquilibres du libéralisme dans un projet de troisième voie, deviendra l'une des caractéristiques les plus typiques de toute l'idéologie de l'expertise.

¹³ Henri de Man publie d'abord en 1926 en allemand sous le titre *Zur Psychologie des Sozialismus*. Le livre paraît en français en 1927.
DE MAN, Henri, *Au-delà du marxisme*, Paris, Seuil, 1974 [1927], 438 p.

Le cas des États-Unis

En août 1932, Technocracy connaissait de modestes débuts. Un groupe de chercheurs, avec la caution de professeurs d'ingénierie et de physique de l'université Columbia, décidaient de mettre en commun leurs travaux pour mieux comprendre la récession. Assez curieusement, Howard Scott, la personne au cœur de ces travaux de recherche, n'est pas professeur et n'a que des éléments de formation universitaire¹⁴. L'absence de compétences reconnues n'a pas desservi Howard Scott ; il aura su combler ce manque par son charisme. Les travaux du comité ont donné naissance en quelques mois à un mouvement politique cherchant à réguler l'économie et, éventuellement, à contrôler l'État. Dans le plus fort de la vague, au printemps 1933, les mouvements technocratiques aux États-Unis, regroupés en deux grands camps, pouvaient compter sur quelque 50 000 membres — et si l'on en

¹⁴ Mythomane, Howard Scott a prétendu détenir un doctorat en génie de l'Université de Berlin et avoir occupé de nombreux postes d'ingénieur. Il est probable qu'il ait suivi quelques cours à la *New School for Social Research* de New York après la guerre. En effet, c'est là que Scott aurait rencontré le sociologue Thorstein Veblen. Avec l'appui du célèbre sociologue, Scott avait mis sur pied un groupe de recherche, assez proche de ce que deviendrait Technocracy, qui s'est appelé la Technical Alliance. En ce qui a trait à ses emplois, un journaliste du *New York Herald Tribune*, Allen Raymond, avait montré dans une série d'articles repris et complétés pour publication en livre que Scott avait certainement été contremaître, mais que rien ne permettait de confirmer son statut d'ingénieur. Par ailleurs, dans les années 20, Scott s'était fait entrepreneur en mettant sur pied une petite manufacture de cire à plancher, entreprise qui ne survécut pas à la dépression.

AKIN, *op. cit.*, p. 28-37.

RAYMOND, Allen, *What Is Technocracy?*, New York. McGraw-Hill, 1933, p. 115-117.

croit l'un des mouvements, le membership aurait été de 250 000 personnes¹⁵...

Parmi les gens que le mouvement avait très tôt attirés, il faut noter Harold Loeb, un littéraire de famille riche qui avait assuré la publication d'une petite revue artistique dans laquelle publièrent plusieurs des nombreux artistes américains expatriés en Europe après la guerre¹⁶. Loeb devint le président du camp technocratique dissident du mouvement fondé par Scott. En effet, en janvier 1933, de profondes divergences entre la composante universitaire du mouvement et Scott entraînèrent un schisme. Peu après, Loeb mit sur pied le Comité continental sur la technocratie¹⁷. C'est surtout Loeb qui nous intéressera parce qu'il a publié une utopie très sensible au problème du désenclassement de l'Homme dans le monde moderne — nous y reviendrons d'ailleurs au chapitre 4.

Le premier comité sur la technocratie, formé en août 1932, n'avait pris son envol que quelques mois plus tard avec la publication de résultats d'enquête préliminaires qui emballèrent la presse américaine. Le groupe de recherche avait démontré une multiplication par cinq du rendement annuel par travailleur entre le début du siècle et les années 20 (Akin 1977 : 75-76). Par

¹⁵ Au plus fort de la vague, il existe deux mouvements qui défendent la mise en place d'une technocratie. D'après l'historien Henry Elsner, Technocracy Inc. et le Continental Committee on Technocracy pouvaient compter au plus 25 000 membres chacun.

ELSNER, Henry Jr., *The Technocrats. Prophets of Automation*, Syracuse, Syracuse University Press, 1967, p. 69 et 88.

En mai 1933, le Continental Committee on Technocracy affirme compter 250 000 partisans.

AKIN, *op. cit.*, p. 101.

¹⁶ *Ibid.*, p. 119.

ailleurs, on démontrait que la productivité totale du pays n'avait pas crû proportionnellement. La conclusion s'imposait d'elle-même : de nombreux propriétaires d'entreprises avaient investi dans l'acquisition de machinerie pour réduire leurs frais de main-d'œuvre. Bref, il devenait possible de penser que le développement technologique était la cause de la dépression. Partout dans la presse, on retrouvait l'expression « chômage technologique » proposée dans le rapport du comité pour décrire les pertes d'emplois liées à l'introduction de nouvelles machineries.

Dans une tradition somme toute assez populiste (Akin 1977 : 164), Technocracy attribuait au monde des affaires la responsabilité de ce chômage dit « technologique ». La solution du mouvement était le remplacement de cette classe dirigeante par des comités d'experts, et plus particulièrement d'ingénieurs. Au contraire des gens d'affaires, préoccupés par la maximisation des profits, les experts sauraient rationaliser la production pour conduire le pays dans une nouvelle ère de prospérité qui rapporterait à tous plutôt qu'au capital.

Les experts désintéressés sauraient dépasser les vieux clivages politiques, voilà du moins la prémisse des mouvements technocratiques. Ainsi, le premier comité sur la démocratie refusait clairement la droite comme la gauche et prônait l'harmonie sociale ; dans deux conférences données à l'université Columbia, l'un des fondateurs du comité, le professeur de génie Walter Rautens-trauch, niait l'existence de la lutte des classes. Une métaphore mécanique de la société lui permettait d'appeler à la collaboration de

¹⁷ *Ibid.*, p. 116.

toutes les parties de l'ensemble social¹⁸. Ce refus de la droite et de la gauche s'articule au rejet du système des prix. Frank Arkright dans *The ABC of Technocracy* écrit : « The adherents of Marx are as outdated as the bankers, for they are all lashed to price¹⁹ ». À gauche, communisme et socialisme sont rejetés ; à droite, libéralisme et fascisme. Dans la première publication officielle du groupe, communisme et fascisme sont mis dos à dos et déclarés impuissants à sortir de la crise²⁰. Même après la scission, les deux grandes organisations technocratiques maintiendront le refus de la droite et de la gauche. Ainsi au moment où Howard Scott forme Technocracy Inc. en mars 1933, le pamphlet qui diffuse les idées du groupe déclare une opposition de fond aux « prémisses irrationnelles du communisme » et à « la vide moquerie du fascisme²¹ ».

Dans un roman simplement intitulé *The Technocrat*, et sur lequel nous reviendrons en détail, Alvin Edward Moore met en scène un groupe de sans-emploi coincé entre deux choix tout aussi inacceptables l'un que l'autre : les emprises libérale et communiste sur les travailleurs. En effet, jusqu'au jour où le personnage principal, le technocrate annoncé par le titre vient leur indiquer une troisième voie, les sans-emploi du roman n'imaginent d'autre possibilité que de rester plantés aux portes de l'entreprise capita-

¹⁸ *Ibid.*, p. 57.

¹⁹ ARKRIGHT, Frank, *The ABC of Technocracy*, New York, Harper and Brothers Publishers, 1933, p. 66.

²⁰ SCOTT, Howard et al., *Introduction to Technocracy*, New York, John Day, 1933, p. 38.

Henry Elsner Jr. attribue ce passage à un membre influent du groupe, l'architecte Frederick Ackerman.

ELSNER, *op. cit.*, p. 33.

liste locale dans l'espoir d'y devenir une main-d'œuvre à bon marché ou de se lancer dans la violence au nom de la révolution communiste²². Dans ce roman, le technocrate, à l'image de ses modèles dans la réalité, n'a que fiel à la bouche pour les hommes d'affaires et le capitalisme. Mais quand des agitateurs communistes entrent au camp et appellent à l'émeute, les technocrates n'ont guère plus de respect pour les rouges. Le roman thématise l'opposition entre technocrates et communistes dans des scènes où les deux camps en viennent aux poings.

Les États-Unis, bien sûr, ne connurent pas la mise en place d'un État issu du mouvement technocratique. Une certaine naïveté conduisait les technocrates à penser que leurs idées sur la gestion sociale pouvaient exister à l'extérieur de l'arène politique américaine, sans tenir compte de la profonde division entre les deux grands partis traditionnels ou du morcellement provoqué par les petits partis, en particulier dans les années trente les partis de gauche. La prophétie annoncée dans un pamphlet technocratique publié en 1932 selon laquelle Roosevelt s'autoproclamerait dictateur d'un État technocratique ne s'est jamais réalisée²³.

Le scénario du doux despote apparaît dans maints projets technocratiques. Nous verrons au chapitre 4, à l'étude des textes utopiques de Harold Loeb et de Jean Coutrot, comment la technocratie propose d'accorder une confiance absolue aux décideurs.

²¹ *Ibid.*, p. 45.

²² Publié en feuilleton dans la revue syndicale de la Fédération américaine du travail (American Federation of Labor).
MOORE, Alvin Edward, « The Technocrat » in *American Federationist*, vol. 40-41, 1933-1934.

C'est là un des aspects de la réponse technocratique à l'effritement du lien social.

Le *New Deal* du gouvernement Roosevelt en 1933, mettant de côté le précepte de laissez-faire dominant aux États-Unis au tournant du siècle²⁴, répondit beaucoup mieux que les mouvements technocratiques aux attentes des nombreux chômeurs. En effet, en multipliant les interventions de l'État, le *New Deal* répondait à l'une des préoccupations importantes des technocrates. Ceci apparaît clairement chez un défenseur français de la technocratie, Hyacinthe Dubreuil, et sur lequel nous reviendrons, dans le livre qu'il consacre au gouvernement Roosevelt. L'effort de Roosevelt vise :

« rien moins qu'à introduire dans l'économie nouvelle des règles d'organisation basées sur l'intérêt général de la communauté et de poursuivre la réalisation de cette œuvre, imposée en d'autres pays à l'aide des moyens de contrainte que possède l'État, en sauvegardant autant qu'il est possible les ressources de l'initiative individuelle et l'atmosphère générale de la démocratie. C'est-à-dire qu'on assiste à une tentative, d'un suprême intérêt, d'opérer sans violence la transition nécessaire entre les vieilles formes d'administration d'origine politique, et les conceptions nouvelles de gestion sociale fondées sur la collaboration directe et libre des compétences qui existent dans les

²³ PORTER, Henry Alfred, *Roosevelt and Technocracy*, Los Angeles, Wetzel Publishing Co., 1932, 73 p.

²⁴ Andrew Shonfield dans un ouvrage d'histoire économique du capitalisme fait remarquer que le gouvernement américain a traditionnellement été interventionniste, au moins pendant toute l'époque de la frontière. Ce n'est qu'après la guerre civile que le laissez-faire serait devenu dominant. SHONFIELD, Andrew, *Modern Capitalism. The Changing Balance of Public and Private Power*, Londres, Oxford University Press, 1965, p. 302-306.

différents compartiments de la vie économique. »
(Dubreuil 1934 : 73)

Néanmoins, le *New Deal* est bien loin d'être une doctrine de planification, et ce bien qu'il mette en place un contrôle accru de l'État, en particulier à travers le *National Recovery Act* (NRA)²⁵. L'essayiste libéral américain Arthur Schlesinger a démontré l'impact réel mais éphémère de l'intérêt pour la planification. Ce sont surtout les modèles corporatistes italiens et portugais — la dictature en moins — qui ont inspiré une des tendances parmi les tenants du *New Deal*. Schlesinger cite à cet effet le coup de chapeau à Mussolini dans le discours de fin de mandat de Hugh Johnson à la tête du NRA²⁶. Pour l'autre tendance parmi les tenants du *New Deal*, il fallait défendre la supervision juridique de l'État sur les activités du secteur privé. C'est cette seconde tendance qui est devenue dominante, et ce, au moins à partir de 1935, moment où le NRA a été jugé inconstitutionnel par la Cour suprême, et l'est restée pendant la mainmise démocrate sur la chambre, c'est-à-dire jusqu'en 1952²⁷.

Dans un ouvrage sur le développement du plan en France, l'économiste Claude Gruson note une importante différence de perspective entre les tenants du *New Deal* et les technocrates français. Le *New Deal* restait conservateur dans ses perspectives

²⁵ Le *National Recovery Administration* (NRA) est le secrétariat mis en place par l'administration Roosevelt pour gérer les grands projets et les quotas.

²⁶ SCHLESINGER, Arthur M. Jr., *The Age of Roosevelt. The Coming of the New Deal*, New York, Houghton Mifflin, t. II, 1958, p. 153.

²⁷ SHONFIELD, *op. cit.*, p. 309-312.

de croissance ; son premier objectif était de ramener l'économie au même niveau qu'avant la crise.

« Ces pionniers de la rénovation des techniques de gestion économique tournaient le dos à la planification, à l'attitude prospective. Ils se bornaient à se rassurer devant les angoisses du moment présent en regardant un passé meilleur » (Gruson 1968 : 14).

Alors que Technocracy pensait remplacer le libéralisme par un système ordonné de production et d'échange, les mesures adoptées sous Roosevelt posaient des balises au libéralisme économique. Néanmoins entre le New Deal et Technocracy un même courant passe, celui du contrôle de la production et de l'échange par le développement de bureaucraties tentaculaires. Chaque service de ces nouvelles bureaucraties possède des pouvoirs précis pour le contrôle d'un type de pratiques sociales. Il faut voir dans le projet de Technocracy une tentative d'accentuer une tendance générale de cette société : l'accroissement du nombre des lois pour lesquelles des formes administratives de pouvoir peuvent remplacer le pouvoir juridique.

Le développement de ces formes de pouvoir s'est accompagné, nous l'avons relevé, du développement de pratiques expertes, pratiques qui permettent aux individus de maximiser leur utilité pour l'État, et se donnant ainsi la possibilité de participer à ce nouveau champ du pouvoir. En ce sens, la mise en scène du contrôle de l'homme sur la machine par le mouvement Technocracy constitue l'effort le plus pointu de valorisation de la vie professionnelle. On peut comprendre Technocracy comme une tentative

de mettre de l'avant de façon radicale cette configuration de l'État où l'individu se constitue en fonction de son utilité pour l'État.

La reconnaissance d'autrui, dont nous avons dit en introduction l'importance pour la constitution du soi, en vient ainsi à occuper tout l'espace social. La technocratie soulage l'individu des doutes quant à sa valeur puisqu'elle l'intègre dans un système parfaitement mesuré. C'est dans ce contexte que les mouvements technocratiques se feront les défenseurs de la promotion au mérite, allant jusqu'à défendre ce principe pour la nomination des directions d'entreprise²⁸.

Le cas de la France

Les effets du jeudi noir à la bourse américaine ont peu d'effets pendant quelques années sur l'économie française. En effet, la dépendance économique de la France par rapport à l'étranger était relativement faible. « Cet isolement attira même les capitaux étrangers d'une façon malsaine, donnant l'impression d'une résistance qui était illusoire et due en grande partie à la vétusté de l'économie encore largement agricole » (Brun 1985 : 101). Malgré cette force relative de l'économie française, des voix s'élèvent rapidement après le krach, s'inquiétant d'un pareil écroulement. Le plus important de ces groupes, formé de polytechniciens et de quelques industriels proches de Fayol²⁹, avait

²⁸ Voir chapitre 4, p. [au premier tiers du segment sur Loeb] et p. [Coutrot, avant citation de St-Cyr, Polytechnique].

²⁹ Jean Coutrot, dont nous étudierons en détail un texte au chapitre 4, avait, lorsqu'il était jeune industriel, participé aux cercles patronaux défendant Fayolisme et Taylorisme, en particulier le Comité national de l'organisation française (C.N.O.F.) de Henri Fayol que nous avons mentionné plus haut.

d'ailleurs fait de la crise économique le point de départ de ses réflexions et avait choisi d'inscrire ce fait dans son nom et dans le titre de son bulletin, *X-Crise*. Les divergences entre ces pronostics économiques et le cap que maintient un pouvoir vieillissant sont bien le signe, pour toute une génération issue des grandes écoles, d'une fracture dans la société. Sammy Beracha, un haut-responsable de la C.G.T.³⁰, écrit dans *Rationalisation et Révolution* : « Les jeunes sont partout en désaccord avec les vieux, parce qu'ils sont imbus des réalités de notre âge qui est l'âge de la technique » (Beracha 1930 : 36).

Un intérêt pour la technique relève presque de l'évidence à l'École polytechnique ou même dans une certaine mesure à la C.G.T., qui compte parmi ses membres depuis 1928 les puissants syndicats de fonctionnaires³¹. Mais les années trente sont marquées par le pullulement de groupes annonçant que le développement technique va produire une rupture sociale. De nombreux ouvrages ont décrit ce phénomène comme un phénomène de génération³². Parmi ces groupes, il faut d'abord retenir *X-Crise*, que nous avons déjà mentionné, et qui mettra sur pied un forum de discussion sur les questions économiques, le Centre polytechnicien d'études économiques (C.P.E.E.). D'autres encore ont eu un impact :

³⁰ BAUCHARD, Philippe, *Les Technocrates et le pouvoir*, Paris, Arthaud, 1966, p. 73.

³¹ BRUN, Gérard, *Technocrates et Technocratie en France (1914-1945)*, Paris, Albatros, 1985, p. 25.

³² LOUBET DEL BAYLE, Jean-Louis, *Les Non-Conformistes des années 30*, Paris, Seuil, 1969, 496 p.

ANDREU, Pierre, *Révoltes de l'esprit. Les revues des années 30*, Paris, Éditions Kimé, 1991, 278 p.

STERNHELL, Zeev, *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Seuil, 1983, 407 p.

L'Ordre nouveau, Esprit, Plans, ou La Lutte des jeunes. Toutes ces publications ont en commun un appel à un plus grand interventionnisme de l'État. Alors que dans les années 20, nous l'avons vu, le mot clé avait été « rationalisation », la notion de plan allait maintenant s'imposer. Contrairement aux efforts de rationalisation qui proposaient des aménagements au libéralisme, le plan promettait une mutation hors du libéralisme traditionnel. Après la crise, en effet, tout un pan de la société trouvait insuffisant d'aménager le libéralisme. Deux modèles venaient à l'esprit : le modèle soviétique et le modèle fasciste. La plupart des groupes de jeunes des années 30 rejetaient l'un et l'autre. « Ni droite, ni gauche » devint un slogan.

L'historien Zeev Sternhell a voulu voir dans ce refus des étiquettes traditionnelles de l'hémicycle français les balbutiements du fascisme français. La position a été vivement contestée³³. Nous reconnaissons plutôt dans cette attitude ambivalente une complexe relation d'amour-haine envers le libéralisme. La montée du fascisme en France était pourtant bien réelle, et les événements de 1934 dont nous parlerons un peu allaient ouvrir un fossé entre les différents camps.

Avant que la peur du fascisme n'ait un profond impact sur la société française, on peut identifier deux propositions dominantes en faveur d'un interventionnisme de l'État : le planisme d'abord,

³³ Des individus engagés dans ces groupes ont contesté le travail de Sternhell. Ainsi Bertrand de Jouvenel a poursuivi l'auteur pour diffamation et Raymond Aron a souligné le fait que le livre n'était pas fidèle aux débats de l'époque, d'autant plus qu'il entrecoupait des citations d'entre-deux-guerres et de Vichy.

ANDREU, *op. cit.*, p. 76.

puis le corporatisme qui a sensiblement moins d'audience. Outre ces deux positions, il faut ajouter que même un certain nombre de libéraux pensent que le libéralisme peut s'accommoder de plus d'intervention étatique. Déjà en 1928, un jeune membre du vieux parti radical, Bertrand de Jouvenel, lançait l'expression « économie dirigée ». Mais c'est surtout après 1935 qu'une majorité de libéraux acceptèrent l'intervention de l'État. Encore deux décennies plus tard, l'économiste Jean Marchal affirmait dans *Cours d'économie politique* ne voir que ces trois alternatives au libéralisme pur : le planisme, le corporatisme ou minimalement un interventionnisme d'État³⁴.

L'engouement pour la notion de plan en France a pour point de départ, il faut le souligner, un constat d'échec du libéralisme, assez proche de celui que fait *Technocracy* dans les mêmes années. Le mouvement technocratique américain n'était d'ailleurs pas inconnu en France. Une thèse présentée à l'Université de Paris en 1934 présentait le phénomène³⁵. *X-Crise* lui consacra un article favorable³⁶. Mais à *X-Crise* comme dans les autres groupes, c'est plutôt le *New Deal* de Roosevelt qui retint l'attention³⁷. Nous avons à cet égard déjà mentionné le livre de Hyacinthe Dubreuil chantant les louanges du *New Deal*³⁸.

³⁴ MARCHAL, Jean, *Cours d'économie politique* (4e édition), Paris, Librairie de Médicis, 1955, p. 291.

³⁵ LE BRETON DE LA PERRIÈRE, Joseph, *La Technocratie*, thèse déposée à Paris, 28 mai 1934.

Nous en avons retrouvé la mention dans :
BRUN, *op. cit.*, p. 292.

³⁶ *X-Crise*, février-mars 1933, p. 15, cité dans *Ibid.*, p. 232.

³⁷ *X-Crise*, juin-juillet 1934, p. 15, cité dans *Ibid.*, p. 233.

³⁸ DUBREUIL, Hyacinthe, *Les Codes Roosevelt et les perspectives de la vie sociale*, Paris, Grasset, 1934. 237 p.

Le modèle le plus important et auquel tous se référeront est celui mis au point par Henri de Man pour le Parti ouvrier belge (P.O.B.)³⁹. Ce programme de transformations économiques, qu'on a nommé le plan belge, jouait somme toute assez habilement avec les politiques du parti, en tenant compte des intérêts d'un grand nombre de partisans, petits propriétaires, artisans, cultivateurs. Sans renier les traditionnels appels de la gauche à la nationalisation de certains secteurs de l'industrie, il protégeait donc, dans ses grandes lignes, le secteur privé. Le plan fut adopté par le P.O.B. en décembre 1933. À partir de novembre 1934, le parti fit du plan une condition de sa participation au gouvernement. Aux législatives de 1935, le parti fit des gains importants. On l'invita dans la coalition mais le P.O.B. ne réussit pas à imposer le plan. À tout le moins, le plan avait imposé de Man et son parti comme force politique incontournable⁴⁰.

Les tenants du plan en France n'eurent pas accès au pouvoir de la même façon. Quelques membres de X-Crise, Jacques Branger, Raoul Dautry, Jean Coutrot, Alfred Sauvy, allaient bien agir au sein du gouvernement du Front populaire. Mais il faudrait attendre Vichy — et même la Libération — pour que les idées techniques deviennent dominantes. C'est d'ailleurs après l'échec du gouvernement du Front populaire que Jean Coutrot allait résumer avec précision les idées du groupe dans un petit ouvrage intitulé

³⁹ Après avoir enseigné en Allemagne pendant une dizaine d'années, Henri de Man était revenu enseigner à Bruxelles en 1933. Le Parti ouvrier belge lui confia la direction de son bureau d'études.

⁴⁰ Au sein du gouvernement de coalition, Henri de Man est ministre des Travaux publics et de la Résorption du chômage pendant un an, puis ministre des Finances jusqu'en 1938.

L'Humanisme économique ⁴¹. Coutrot en arrive à définir ce qui relèverait des secteurs libre et « plané » (on dirait aujourd'hui planifié). Il prévoit que tout ce qui est indispensable à la vie des Français (nourriture, logement, vêtement) relèverait obligatoirement du secteur « plané » (Coutrot 1937 : 70); « dans toutes ces branches, la notion de profit serait supprimée alors que les autres seraient classés dans le secteur libre où cette notion serait admise » (Bauchard 1966 : 34). Comme chez les socialistes belges, planification n'a pas pour équivalent nationalisation. Coutrot prévoit ainsi que le contrôle étatique du secteur plané passe par une politique du crédit qui favorise les entreprises qui respectent le plan. Un autre polytechnicien du groupe, Gérard Branger, indiquait clairement comment le développement de ces mécanismes de pouvoir de l'État rendait caducs le vieux débat sur la propriété. « L'essence du planisme est moins le transfert de propriété que le transfert d'autorité, le problème de la gestion prenant le pas sur celui de la possession⁴² ».

Parallèlement aux premiers travaux de X-Crise, une revue française simplement intitulé *Plans* allait faire beaucoup pour populariser l'idée. La revue ne fut publiée que pendant deux ans, de 1931 à 1933. Mais la grande qualité de sa présentation lui valut

⁴¹ « Son livre fut peu commenté, mal compris. Il passa finalement assez inaperçu. Seuls les disciples de Coutrot en auront vu les prolongements; ils entendent les traduire dans les faits le plus vite possible. » C'est sous Vichy que quelques-uns d'entre eux, dont Coutrot, furent à nouveau près du pouvoir.

BAUCHARD, *op. cit.*, p. 36.

⁴² *Ibid.*, p. 45.

un succès immédiat⁴³ et un tirage somme toute assez important de quelque 8 000 exemplaires⁴⁴. Au sein du comité de rédaction se côtoyaient des architectes (le plus célèbre étant Le Corbusier), des déçus du fascisme français de la fin des années 20, (notamment Philippe Lamour) et des syndicalistes, particulièrement ceux parmi le mouvement syndical qui avaient été tenté par l'aventure du Redressement français de Mercier. Dès 1931, la revue se donnait des objectifs dont on mesure aujourd'hui l'importance compte tenu de l'évolution de la Communauté européenne : « 1) révision des traités, c'est-à-dire naissance de l'Europe. 2) substitution à l'économie anarchique libérale de l'économie dirigée du Plan. S'unir ou mourir⁴⁵ ». Plus généralement et de façon caractéristique pour l'époque, la revue constate une fracture dans la société.

« Les positions de Plans furent dominées par deux thèmes essentiels. Le premier de ceux-ci était la conviction que, du fait des progrès des sciences et des techniques, de l'extension du machinisme, de la place croissante des problèmes économiques, du développement des relations collectives et de l'urbanisation, un monde nouveau était en train de naître auquel institutions et culture établies étaient totalement inadaptées. [...] Le second [...] était que seule la jeunesse était capable d'accoucher ce monde nouveau et qu'il y avait une unité de la jeunesse au-delà de toutes les divisions apparentes » (Loubet del Bayle 1969 : 95-96).

⁴³ « La revue *Plans* [...] ressemblait assez peu aux austères petites revues des jeunes révoltés des années 30 [...], imprimée sur du beau papier et illustrée de photos dues aux meilleurs photographes du temps. [...] En avance sur son temps, comme dans un hebdomadaire d'aujourd'hui, une part importante y était consacrée à la musique, au cinéma et aux arts avec Fernand Léger, Claude Autant-Lara, Arthur Honegger, René Clair. »

ANDREU, *op. cit.*, p. 39.

⁴⁴ BRUN, *op. cit.*, p. 32.

⁴⁵ *Plans*, février 1931, p. 9, cité dans *Ibid.*

Une autre alternative au libéralisme suscita un certain intérêt pendant la décennie. Dans les milieux catholiques en particulier, l'encyclique de Pie XI, *Quadragesimo Anno*, sonnait en 1931 le coup d'envoi d'un intérêt renouvelé pour le corporatisme⁴⁶. La doctrine, développée à la fin du XIX^e siècle par le sociologue catholique français René de La Tour du Pin, visait à mettre en place des corporations par secteur de production, regroupant patrons, ouvriers et usagers d'un produit. L'Italie de Mussolini se prétendait corporatiste et cherchait à profiter du prestige de l'encyclique pontificale. « Mais ces corporations étaient étroitement tenues en main par l'État. [...] Pour toutes les questions importantes, l'agrément des pouvoirs publics était exigé » (Marchal, 1955 : 295). En France, la doctrine trouve ses principaux défenseurs dans deux petites revues⁴⁷. La première, qui existe toujours, c'est *Esprit*. Fondée en 1932 autour d'Emmanuel Mounier, elle pose généralement les problèmes en termes de civilisation. La seconde, *L'Ordre nouveau*, fondée en 1933 par Robert Aron, cherche au contraire à élaborer une doctrine d'action. Bien qu'il s'agisse de revues aux tirages assez faibles⁴⁸, toutes deux ont connu un succès d'estime⁴⁹

⁴⁶ PASQUIER, Albert, *Les doctrines sociales en France. Vingt ans d'évolution 1930-1950*, Paris, R. Pichon et R. Durand-Auzias, 1950, p. 56.

⁴⁷ Il faut aussi noter qu'un projet de loi favorisant les ententes industrielles par secteur de production a été présenté et battu en chambre en 1935. En réponse au lobby des producteurs de soie désespérés, le projet de loi Flan-din-Marchandreau aurait rendu les ententes obligatoires dans les secteurs où une majorité de producteurs le demandait.

KUISEL, Richard F., *Capitalism and the State in Modern France*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, p. 95.

⁴⁸ Le tirage de *L'Ordre nouveau* ne dépassa jamais les 2000 exemplaires. Celui d'*Esprit* était du même ordre de grandeur, la revue comptant un millier d'abonnés.

LOUBET DEL BAYLE, *op. cit.*, p. 111 et p. 144.

et leur désaveu commun du libéralisme, que Mounier décrit comme un « désordre établi⁵⁰ », est caractéristique de tous ces groupes de jeunes dont nous retraçons l'histoire. Mais au contraire de *Plans* par exemple, qui donnait un rôle central à l'État, ces revues favorisaient le développement de mécanismes d'autorégulation, ainsi dans *L'Ordre nouveau* : « Le Plan ne pourra être conçu *a priori* et imposé par l'État, mais résultera d'une coordination souple des branches les plus importantes de l'économie »⁵¹. Le collaborateur d'*Esprit* qui s'est le plus intéressé au corporatisme, l'économiste François Perroux, défendait les regroupements patronaux-syndicaux comme un mécanisme permettant de faire primer l'intérêt général sur les intérêts privés. C'est aux corporations autonomes de l'État que reviendrait la responsabilité d'organiser l'économie de marché. Dans *Capitalisme et communauté de travail* (1937), il indiquait bien qu'il était en faveur de la concentration des pouvoirs mais pas nécessairement aux mains de l'État : « Un État neuf exige une concentration des pouvoirs et une déconcentration des fonctions » (Perroux 1937 : 321).

⁴⁹ Loubet del Bayle insiste sur le prestige intellectuel non négligeable de *L'Ordre nouveau* et d'*Esprit*, prestige, bien sûr, qui s'est perpétué pour *Esprit*. Pour Andreu, *L'Ordre nouveau* a été le grand mouvement d'idées de l'entre-deux-guerres.

LOUBET DEL BAYLE, *op. cit.*, p. 111 et p. 121.

ANDREU, *op. cit.*, p. 50.

⁵⁰ Un numéro spécial d'*Esprit* de 1933 s'intitule « Rupture de l'ordre chrétien et du désordre établi ».

⁵¹ *L'Ordre nouveau*, mars 1934, p. 14, cité dans BRUN, *op. cit.*, p. 113.

Alors qu'*Esprit* s'éloignait de plus en plus du discours planificateur, *L'Ordre nouveau* maintint le ton⁵², allant même jusqu'à défendre la mise sur pied d'un service civil. En février 1934, des émeutiers de gauche comme de droite surprisent Paris. Pour *L'Ordre nouveau*, comme pour beaucoup d'autres groupes, nous le verrons, c'était là le signe de l'effondrement des vieilles chapelles politiques dans une même volonté de reconstruire la société. Ainsi dans l'année qui suivit les émeutes, *L'Ordre nouveau* publia un numéro spécial intitulé « Planisme et plan⁵³ ». Pour la revue *Esprit*, *L'Ordre Nouveau* sacrifiait son rejet premier de l'« erreur rationaliste⁵⁴ » sur l'autel de la solution technocratique.

La montée du fascisme en France allait en effet renforcer l'appel au plan, plusieurs groupes y voyant un rempart pour protéger la démocratie. Le 6 février 1934 une manifestation de quelque 15 000 personnes devant la Chambre des députés tourne à l'émeute⁵⁵. Ce sont principalement des ligues d'extrême-droite ou monarchistes (Les Jeunesses Patriotes, Solidarité française ou

⁵² Assez semblablement à X-Crise avec lequel *L'Ordre nouveau* partage des membres, la revue définit des besoins minima auxquels la société doit subvenir : habitation, vêtement et nourriture.

Ibid., p. 111.

⁵³ Numéro de juillet-août 1935.

TOUCHARD, Jean, « L'Esprit des années 1930 : Une tentative de renouvellement de la pensée politique française » in *Tendances politiques dans la vie française depuis 1789*, Paris, Hachette, 1960, p. 95.

⁵⁴ Parmi les livres qu'ont co-rédigés les deux fondateurs de *L'Ordre nouveau*, Robert Aron et Arnaud Dandieu, on compte une attaque contre le développement aux États-Unis du rationalisme comme seul guide intellectuel. ARON, Robert et DANDIEU, Arnaud, *Le Cancer américain*, Paris, Rieder, 1931, p. 82.

⁵⁵ Compte tenu de la diversité d'options politiques des groupes émeutiers, Serge Berstein appelle à la prudence avant d'identifier l'émeute à un acte de violence fasciste. À ses yeux, on peut « discerner une aspiration au fascisme, [...] [mais pas son] expression politique concrète ».

Action française) et des associations d'anciens combattants⁵⁶, même l'association proche du Parti communiste, qui avaient appelé à manifester. L'émeute fit 14 morts civils et plus d'un millier de blessés civils et militaires. Le gouvernement tomba. Mais l'émeute eut bien d'autres effets que de substituer une tête pour une autre à l'exécutif ; elle produisit une importante mobilisation de la gauche aux yeux de laquelle, « le 6 février est l'équivalent français de la marche sur Rome qui a conduit au pouvoir le fascisme italien » (Berstein 1975 : 232). Socialistes et communistes organisèrent donc une grève générale et une grande manifestation pour le 12. Près de la moitié de tous les travailleurs participèrent à la grève⁵⁷ et 300 000 d'entre eux avaient manifesté. L'historien Serge Berstein voit dans cette contre-manifestation l'origine du Front populaire qui allait prendre le pouvoir deux ans plus tard (Berstein 1975 : 243).

Pour les libéraux comme pour les socialistes, ce ras-le-bol généralisé montre qu'il n'est plus possible pour la France de faire comme si la crise ne l'avait pas atteinte. La France compte alors

BERSTEIN, Serge, *Le 6 février 1934*, Paris, Gallimard-Julliard, 1975, p. 80, coll. Archives.

⁵⁶ Dans le même ouvrage sur l'émeute, Serge Berstein décrit le sentiment qui prévaut chez les anciens combattants, le sentiment d'une mission sacrée.

« Ils s'érigent ainsi, au nom des sacrifices consentis, en juges de ce qui est ou non bénéfique à la France, et, dans une période de difficultés comme celle des années 30, accusent en fait les hommes politiques d'avoir compromis par leur impétuosité ou leurs médiocres ambitions l'intégrité du dépôt sacré qui leur avait été remis par les combattants de la Grande Guerre. »
Ibid., p. 50.

⁵⁷ Les chiffres de la police que donne Serge Berstein évaluent le nombre de grévistes à 45% de tous les travailleurs.

Ibid., p. 241.

quelque 800 000 chômeurs⁵⁸. C'est peu comparativement aux six millions de l'Allemagne voisine, mais la France est comparative-ment beaucoup moins industrialisée. Dans les villes françaises comme dans les villes des autres pays occidentaux, la grogne dont se nourrit le fascisme monte. Pour mettre fin aux abus du capitalisme, les libéraux comme les socialistes proposent des solutions. Chez les libéraux se développe un consensus en faveur d'interventions étatiques plus musclées. Chez les socialistes, on préfère des réponses plus centralisatrices à la crise.

S'il existe déjà chez quelques libéraux notoires dans la première moitié de la décennie un discours en faveur de l'économie contrôlée, l'interventionnisme gagne du terrain après les événements de 1934. Bertrand de Jouvenel, dont nous avons déjà parlé, quitte le parti radical et lance un journal intitulé *La Lutte des jeunes*. Le journal prend acte de l'insatisfaction qui grondait en février chez les jeunes de droite comme ceux de gauche. Dans ses pages, il cherchera à accueillir toutes les tendances. Du libéralisme, *La Lutte des jeunes* pense pouvoir sauvegarder le pluralisme politique, mais pense qu'il faut mettre un terme à la politique de laissez-faire. De la même façon le professeur genevois Louis Rougier appelait dans *Les Mystiques économiques*⁵⁹, un livre de 1938, au développement d'un interventionnisme libéral. Le sous-titre du livre, *Comment l'on passe des démocraties libérales aux États totalitaires*, montre bien comment le libéralisme cherche à prévenir

⁵⁸ GRUSON, Claude, *Origine et espoirs de la planification française*, Paris, Dunod, 1968, p. 22.

un glissement vers le fascisme. Cet appel à une économie contrôlée apparaît donc dans tous les milieux libéraux. Dans une histoire du patronat français, Henry Ehrmann précise qu'après 1936 même la principale association patronale, la Confédération générale du patronat français, était décidée à enterrer le libéralisme pur⁶⁰.

Une autre publication libérale naquit dans les mois qui suivirent les événements de février ; il s'agissait des *Nouveaux Cahiers*. L'on y défendait un libéralisme dont la retenue serait assurée par une collaboration entre syndicats et patrons au niveau de chaque entreprise plutôt qu'au niveau de tout un secteur de production comme le voulaient les défenseurs du corporatisme. Le groupe des cinq fondateurs d'ailleurs était à l'image de cette collaboration, regroupant patrons, cadres supérieurs et un syndicaliste⁶¹. Un des animateurs de la revue, Auguste Detœuf, prônait dans un livre de 1938 un syndicalisme obligatoire, unique et apolitique⁶². Car pour intégrer les ouvriers, il faut insister non pas sur les différences de doctrines, mais bien sur l'unité du rapport au monde, le rapport de consommation. Cette opinion s'imposait chez les libéraux depuis Ford déjà. En France, Bertrand de Jouvenel

⁵⁹ ROUGIER, Louis, *Les Mystiques économiques. Comment l'on passe des démocraties libérales aux États totalitaires*, Paris, Librairie de Médicis, 1938, 278 p.

⁶⁰ EHRMANN, Henry W., *La Politique du Patronat Français 1936-1955*, Paris, Armand Collin, 1959, p. 51.

⁶¹ Auguste Detœuf et Guillaume de Tarde étaient patrons. Jacques Barnaud venait du milieu des banques. André Isambert était cadre supérieur. Henri Davezac était secrétaire général du syndicat de la construction électrique. BRUN, *op. cit.*, p. 45.

⁶² *Ibid.*, p. 47.

l'avait soutenue dans son livre *L'Économie dirigée*.⁶³ Pour intégrer les ouvriers, il fallait développer la consommation.

La question de la consommation généralisée comme phénomène propre au développement du capitalisme en ce siècle soulève d'importantes questions relatives au problème qui nous occupe dans cette thèse : la réponse technocratique à l'effritement du lien social. En effet, un cas comme celui de Bertrand de Jouvenel se situe aux frontières de la mouvance technocratique. Même s'il défend l'économie dirigée, il est loin de concevoir, comme le veut la technocratie, la planification économique comme une meilleure intégration des échanges interpersonnels, comme un remaillage du tissu social. Dans son insistance sur le développement de l'accès à la consommation, doctrine sur laquelle nous reviendrons au chapitre suivant à propos de Henry Ford, de Jouvenel attribue à l'individu une responsabilité importante dans son adaptation à la société. L'ajustement de l'individu à la société est-elle une responsabilité individuelle ou collective ? Prendre le premier parti — et de Jouvenel n'en est pas loin — conduit au développement de ce que nous nommerons au chapitre 3 l'éthos de l'ajustement ; c'est au contraire en prenant le second parti que

⁶³ « Au premier rang des consommateurs nous mettons l'ouvrier [...].

Mais je prétends que le considérer en tant qu'ouvrier et non en tant que consommateur est une grande erreur. Parce qu'on perd ainsi de vue que l'essentiel, c'est la politique économique et non pas la politique sociale [...].

La législation sociale ne peut demander au patron de favoriser l'ouvrier que dans la mesure de la prospérité économique. »

DE JOUVENEL, Bertrand, *L'Économie dirigée*. Paris, Valois, 1928, p. 13.

repris dans :

ID., « L'Économie dirigée. Extraits. » in *Itinéraire 1928-1976*, Paris, Plon, 1993, p.81.

se sont développées les utopies technocratiques que nous présenterons au chapitre 4.

En pleine crise économique, la réponse centralisatrice connaissait un succès sans précédent, certainement plus de succès que le maigre interventionnisme des libéraux traditionnels. Un groupe de jeunes hommes, certains proches de X-Crise, d'autres proches de *L'Ordre nouveau*, d'autres encore issus du mouvement syndical, se réunirent à partir de février et préparèrent une forme de programme de gouvernement. L'accord de Gallimard de publier ce plan, qu'on nomma *Plan du 9 juillet*⁶⁴, était déjà un gage de succès. Alors que la Chambre recevait chaleureusement le plan, la gauche communiste le vomissait en ces termes : « la plus médiocre et la plus vieillotte déclamation fasciste qui se puisse imaginer », « la ligne moyenne de la pensée bourgeoise⁶⁵ ». Comme dans le plan belge ou dans les projets de X-Crise, le *Plan du 9 juillet* prévoyait une politique du crédit qui favorise les entreprises qui respectent le plan.

Dans cette foulée, la C.G.T. lance en mai 1935 une revue spécialisée, *l'Atelier pour le Plan*. La revue naît dans un contexte où la centrale, pétrie des idées d'Henri de Man, prépare elle aussi un plan, en vue de le faire adopter au congrès du mois de septembre. « Détaillé dans ses parties financières et monétaires, il reste plus flou sur le problèmes économiques » (Bauchard 1966 : 75).

⁶⁴ « Dans certains milieux, on chuchotait que les « néos », les anciens combattants de la CGT allaient faire la révolution le 8 juillet — c'était le plan du lendemain »

ANDREU, *op. cit.*, p. 107.

⁶⁵ *L'Humanité*, septembre 1934, cité dans *L'Homme nouveau*, septembre 1934, cité dans BRUN, *op. cit.*, p. 189.

C'est dans ce grand chantier aux idées encore en jachère — plan, concertation par secteur de production, intervention de l'État — que prit forme le consensus dont Jean Monnet sera le champion dans la France d'après 1945. Toutes ces idées, encore un peu floues, traduisent une volonté commune visant à resserrer le contrôle de l'économie⁶⁶. Mais au contraire de la situation aux États-Unis où certaines idées connurent un exutoire dans le *New Deal*, il fallut du temps pour que les idées planificatrices se transforment en pratiques⁶⁷.

⁶⁶ Albert Pasquier, dans un livre où il passe en revue les mouvements d'idées en France dans les années trente et quarante, insiste au sujet des groupes que nous avons passé en revue sur la convergence des critiques et parle, en ce qui a trait du contrôle de l'économie, d'une similitude des programmes.

PASQUIER, *op. cit.*, p. 49-66.

⁶⁷ Une première occasion vint en 1935 lorsque le premier ministre Pierre Laval appela Raoul Dautry du Redressement français à participer à un groupe de réflexion. La France durement frappée par la crise, le gouvernement Laval avait obtenu les pleins pouvoirs et cherchait à s'entourer d'une équipe renouvelée. Jean Coutrot et Jacques Branger furent appelés à travailler au sein de commissions chargées de mettre en application les recommandations du groupe de réflexion. "Le gouvernement fit préparer un "train" de quatre à cinq cents décrets-lois, "le seul ensemble cohérent dans la politique économique et sociale entre 1931 et le Front populaire", selon H. Dubief."

C'est avec le gouvernement du Front populaire que les techniciens prirent part plus directement au pouvoir. Le gouvernement Blum mit sur pied un ministère de l'Économie nationale. Des membres de X-Crise furent chargés des différentes sections. Jacques Branger assura d'abord la coordination des transports, puis devint chef des études économiques. Jean Coutrot prit la responsabilité du Comité d'organisation scientifique du travail. Alfred Sauvy fut quant à lui nommé directeur de la section chargée des questions de conjoncture et d'information. Parmi les proches de X-Crise appelés à travailler au sein du gouvernement Blum, il faut aussi noter le libéral le plus traditionnel du groupe qui fut nommé directeur du Mouvement général des fonds et qui limita la portée des projets de ses anciens condisciples polytechniciens.

BRUN, *op. cit.*, p. 164-165.

En 1938, le gouvernement Daladier succède au Front populaire, Raoul Dautry, d'X-Crise, y obtient un ministère important, le ministère de l'Armement. La France vit déjà pratiquement en économie de guerre.

BAUCHARD, *op. cit.*, p. 86-87.

Les tenants des différents projets se connaissaient et se citaient. Ainsi dans deux articles parus dans *Le Peuple* de Bruxelles pendant l'été 1934, Henri de Man tend à intégrer le corporatisme dans le socialisme plutôt qu'à l'excommunier⁶⁸. De la même façon, nombre de partisans du corporatisme appuient concrètement des projets de plan ; il en est ainsi de *L'Ordre nouveau* qui publie un numéro favorable au planisme. Cependant aucune de ces options n'a pu pendant la période donner lieu à des pratiques bien définies. Même l'option dominante, le planisme, ouvrait des pistes qui partaient en étoile.

« La discussion, si elle traduit une volonté à peu près commune de concertation, de mise en surveillance de l'économie, ne donne pas encore une vision très claire de ce que pourrait être un véritable plan » (Bauchard 1966 : 65).

Plutôt qu'une doctrine établie, le débat aura ouvert l'espace pour qu'advienne une nouvelle donne entre les pouvoirs législatif et administratif au profit du second type de pouvoir. La recherche d'un nouvel espace n'est nulle part aussi apparente que dans la suspicion où l'ensemble des groupes dont nous avons traité tiennent la politique. L'historien Gérard Brun écrit d'ailleurs à ce sujet que « les techniciens s'intéressaient à la politique pour faire en sorte qu'elle gêne le moins possible » (Brun 1985 : 202). L'irrespect des techniciens pour le législatif aura pour effet, avec la guerre, de les voir se répartir entre Vichy et la Résistance ; l'idéologie technicienne semblait se satisfaire de l'une ou l'autre

⁶⁸ *Le Peuple*, 25 juillet et 1^{er} août 1934, cité dans PIROU, Gaëtan, *Le Corporatisme*, Paris, Sirey, 1937, p. 16.

situation⁶⁹. Les techniciens cultivaient l'espoir que se développent ces nouveaux lieux de pouvoirs — à l'intérieur comme à l'extérieur de l'État — dont la principale caractéristique serait d'être des formes de pouvoirs s'appuyant sur une qualification⁷⁰. Il faut souligner que la bureaucratie, déjà assez développée en France à cette époque, ne comblait en rien cet espoir ; au sein de la III^e République, « l'obligation de réserve [des fonctionnaires] n'était pas un vain mot » (Brun 1985 : 163).

Le planisme comme le corporatisme voulaient mettre fin à cette situation. En effet, un consensus s'était formé parmi les technocrates de toutes tendances quant à la nécessité d'un pouvoir efficace, c'est-à-dire sans les lenteurs du pouvoir législatif. Les formules garantes d'un pouvoir efficace pouvaient varier selon les groupes, nous l'avons vu : nationalisation pour les uns, politique de crédit aux entreprises pour les autres, etc. Mais dans tous les

⁶⁹ Par exemple, parmi les anciens de X-Crise, il y eut deux positions par rapport à Vichy. Raoul Dautry, ministre sous le gouvernement Daladier lors de la défaite, s'opposa à l'armistice. Quelques mois plus tard, Alfred Sauvy et Jean Coutrot participèrent au gouvernement de Vichy. Auguste Detœuf des *Nouveaux Cahiers* fit de même. Robert Aron et Emmanuel Mounier partirent pour l'Angleterre. Jean Monnet accompagna de Gaulle. Un ancien de X-Crise, Louis Vallon rejoignit le camp de Gaulle. Mais surtout, cette répartition se fit sans grand clivage ; Gérard Brun montre que des contacts se maintinrent entre techniciens participant à l'un et l'autre camp. BRUN, *op. cit.*, p. 183, p. 229, p. 243.

⁷⁰ Brun multiplie les exemples de textes faisant appel à la mise en place d'un pouvoir des personnes ayant la compétence. Retenons ces deux-ci, le premier repris du *Redressement français*, ce groupe que dirige Ernest Mercier depuis les années 20, l'autre d'une revue planiste intitulée *Chantiers coopératifs* :

« Dans le monde organisé de demain la classe technicienne tout entière interviendra dans la direction des affaires publiques. Les techniciens appliqueront alors à la société humaine les impératifs de la science. » *Chantiers coopératifs*, juin 1932, p. 4.

« Le fin du fin ne serait-il pas [...] [d'appeler] les compétences à être des autorités de l'État ». *Le Redressement français*, octobre 1933, p. 16.

BRUN, *op. cit.*, p. 77.

cas, il fallait que des experts puissent imposer un pouvoir administratif et réglementaire pour s'assurer un levier sur la situation économique.

*

* *

Les mouvements technocratiques d'Amérique et d'Europe avaient identifié deux mutations sociales liées au développement des nouvelles classes professionnelles. Une première caractéristique se trouve condensée dans l'expression « prendre la mesure d'un homme ». En effet, l'intérêt pour la mesure, ce legs de l'éthos scientifique, avait largement étendu son empire au-delà du monde des objets qui lui appartenait en propre pour faire valoir ses prétentions sur des questions jadis d'ordre transcendantal. Nous verrons d'ailleurs au chapitre suivant comment l'intérêt pour la mesure participe aux enjeux du projet technocratique en ce qui a trait à la constitution du soi. En effet, l'intégration de plus en plus poussée entre l'homme et la machinerie dans les usines du début de ce siècle a conduit au développement de ce que nous nommons les techniques de l'Homme.

En Europe comme en France, les mouvements technocratiques feront des techniques de l'Homme la clé de nouvelles conceptions de l'État ; ils y verront les prémisses pour établir un nouveau rapport entre le politique et l'économique. En effet, diriger l'économie exige une connaissance approfondie des multiples facteurs susceptibles d'entrer en jeu. Pour les technocrates, il fallait instituer une direction des experts, seuls capables de

« digérer » les masses de statistiques pour chacun des indicateurs économiques.

Chapitre 2 L'aube des réactions techniciennes

Lorsqu'une fraction minimale du temps de travail dont disposent les maîtres de la société suffit à assurer la subsistance de ceux dont on a encore besoin pour faire fonctionner les machines, le reste, c'est-à-dire l'énorme masse de la population, est soumis à un dressage permettant de former les gardiens supplémentaires du système, qui constitueront le matériel mis au service de ses grands desseins présents et futurs.

Theodor Adorno, Max Horkheimer,
La Dialectique de la Raison.

La technique intègre toute chose. Elle évite les heurts et les drames : l'homme n'est pas adapté à ce monde d'acier : elle l'adapte.

Jacques Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle.*

L'impondérable humain, cette ambivalence constitutive entre l'assumé et l'assigné¹, dérangeait particulièrement en usine. Le travail y était difficile ; personne ne le niait. Pour s'assurer qu'il soit bien fait, il fallait le plus possible — du moins du point de vue des chefs d'entreprise — voir à ce que ce travail soit assumé par chacun et non ressenti comme l'esclavage que dénonçaient les marxistes. Au nom de la productivité, aucun effort n'a été ménagé au cours du siècle pour que l'individu s'adapte à toutes les évolutions de l'organisation du travail. L'ingénierie, la psychologie, la sociologie industrielle, toutes ont développé des techniques — que nous nommerons techniques de l'Homme — pour que le personnel des usines s'adapte le mieux possible aux demandes de l'organisation scientifique du travail. En somme, les techniques de

¹ Nous avons dans l'introduction présenté cette tension entre assumé et assigné comme l'une des caractéristiques du rapport à soi dans la modernité. Voir introduction p. 36.

l'Homme proposaient un projet de maîtrise de l'impondérable humain.

Nous verrons dans ce chapitre comment se sont instituées les techniques de l'Homme et en particulier les formes qu'elles ont pu prendre en milieu industriel au début du siècle. Notre démonstration donnera peut-être l'impression d'une implantation de ces techniques plus unidirectionnelle qu'elle ne l'a été. Néanmoins, qu'on se rassure ! L'époque a été critique à l'égard des Ford et des Taylor dont nous suivrons ici les développements².

Michel Foucault a étudié le développement des techniques de mesure de l'Homme³. Il s'y est surtout intéressé d'un point de vue archéologique, cherchant à retracer le "moment où on est passé de mécanismes historico-rituels de formation de l'individualité à des mécanismes scientifico-disciplinaires" (Foucault 1975 : 195).

Nous avons déjà relevé comment le discours sur la connaissance de soi utilise la métaphore de l'Homme mesurable : chaque personne posséderait sa propre mesure. Foucault a eu le mérite de montrer comment la mesure est devenue la procédure centrale d'un mode de relations entre individus. Il nomme panoptisme ce

² Nous en rendrons d'ailleurs compte de façon plus précise au chapitre 5.

³ Posant des questions proches de celle que nous posons ici en développant l'idée des techniques de l'Homme, Foucault a étudié — dans les livres qu'il a consacrés à ces sujets — comment se sont mises en place des pratiques de contrôle de l'individu en milieu hospitalier et en milieu carcéral. Ses développements sur la clinique portent déjà la définition des sciences de l'homme qu'il proposera dans *Les Mots et les Choses*.

FOUCAULT, Michel, *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, Presses universitaires de France, 1963, 212 p.

ID., *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, 400 p.

ID., *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, 318 p.

principe relationnel particulier à la modernité, principe disciplinaire qui trouve ses racines dans l'institution carcérale telle qu'on la conçoit depuis Jeremy Bentham au début du XIX^e siècle. Foucault montre comment la multiplicité des mesures participe à la formation de l'identité, mais d'une identité normalisée ; la mesure et l'examen se caractérisent par le fait d'une "sanction normalisatrice" sur l'individu (Foucault 1975 : 173). Dire que l'Homme possède sa propre mesure ne constitue pas un sursaut de révolte contre cet effet de la mesure, mais simplement son retournement. Le *panopticon* impose une mesure extérieure ; le discours sur la connaissance de soi tel qu'il se constitue au début du siècle impose de l'intérieur une même mesure.

La lecture d'un recueil de poésie, publié à la veille du krach et faisant de la vie urbaine son thème, nous permettra de mettre en lumière la parenté discursive entre ces deux discours de la mesure. Un premier discours, celui des grands industriels, manie la mesure extérieure. L'autre, que nous retracerons chez le poète MacKnight Black, propose pour soi-même de prendre la mesure du soi. De plus, les deux discours partagent les mêmes thèmes, soit ceux de l'autodiscipline et de la recherche de la pureté.

Le recueil de poèmes de Black, intitulé *Machinery*⁴, commande notre attention, car l'écrivain, ancré dans la tradition romantique, a cherché à transposer cette tradition qui lui est chère dans une représentation du monde tel qu'il apparaît au début du XX^e siècle. Dans son œuvre, il superpose une représentation de la modélisation partitive propre à la conception des machines, à la

⁴ BLACK, MacKnight, *Machinery*, New York, Horace Liveright, 1929, 80 p.

conception romantique de totalité. Son insistance sur l'unité profonde de l'être trouve en effet appui sur une représentation de motifs de la vie urbaine, en particulier des machines. L'effort de Black est important puisqu'il permet de montrer comment un écrivain sensible au projet romantique cherche à représenter un monde conçu comme un assemblage de pièces.

Le discours des Ford et des Taylor dont nous venons de débrouiller l'écheveau pour en faire ressortir les finalités est partout présent au début du siècle. Les thèmes chers aux grands patrons (rapidité, efficacité, propreté et autodiscipline) connaissent des versions dans le monde des arts et des lettres.

Mais avant d'analyser la poésie de Black, nous rappellerons sommairement comment s'articulent les thèmes chers aux grands patrons (rapidité, efficacité, propreté et autodiscipline) dans l'évolution des techniques de l'Homme dans le monde industriel. Nous verrons comment l'affinement des contraintes en milieu industriel visait à faire assumer pleinement par les ouvriers les comportements souhaités par les directions d'entreprise. Déjà chez Taylor, et de façon plus marquée chez Ford, l'affinement des contraintes cherche à instaurer un processus d'autodiscipline chez les employés. Nous verrons ensuite comment la mesure des aptitudes, l'orientation professionnelle, constitue un nouvel affinement des contraintes industrielles.

Des quatre thèmes que nous avons relevés dans le discours des techniques de l'Homme, nous ne nous attarderons qu'aux deux derniers, la propreté et l'autodiscipline, compte tenu de leur importance chez MacKnight Black. En effet, la poésie de l'époque,

notamment celle de Black, a des liens de parenté étroits avec le discours des techniques de l'Homme. Nous pourrions constater que ces parentés thématiques s'inscrivent au cœur d'un important enjeu social : faire la part de l'assumé et de l'assigné dans le processus de constitution du soi. Black ne fait pas que reprendre de grands pans du discours issu du monde industriel, il les synthétise en une image dialectique, celle du cycle.

Ford et Taylor

Les noms de Frederick Taylor et de Henry Ford sont à jamais rattachés au discours de l'efficacité qui a dominé le début du siècle. Trop souvent, on ne retient du taylorisme et du fordisme que leur effort pour accélérer le rythme de travail sur les chaînes de montage. Mais les contraintes — bien réelles — que leurs vues ont permis d'imposer à des centaines de milliers d'hommes et de femmes en usine ont pu porter fruit dans la mesure où le personnel — pour une bonne part — a parfaitement intégré ces contraintes et en a fait des règles d'autodiscipline.

Tant Ford que Taylor proposaient deux fronts pour affiner, au moyen des techniques de l'Homme, les contraintes imposées au personnel assigné aux chaînes de montage. Sur le premier front, il s'agissait d'apporter aux conditions de travail du personnel le même soin qu'apporte l'ingénieur aux ajustements des mécanismes de la chaîne de montage. Sur le second, Ford et Taylor prêchaient une sélection scientifique du personnel.

Taylorisme et fordisme insistent sur le fait que le mode de production capitaliste est producteur de richesses et que de larges

pans de la société sont prêts à accepter une nouvelle organisation du travail en contrepartie de l'accès à cette richesse — en particulier par de hauts salaires —, mais aussi, chez Taylor, par l'intégration pleine et entière de l'ouvrier dans l'usine et, chez Ford, par son intégration dans le cycle de la consommation. Il ne s'agissait pas seulement de pousser à l'extrême la leçon d'Adam Smith et de maximiser la productivité par la division du travail, mais de penser aux besoins de l'individu dans la réorganisation du travail. Taylor et Ford, partant d'un point de vue d'ingénieur, appliquent une vision holiste du processus de production, dont l'équivalent dans le domaine de l'analyse économique serait celle de Marx. En effet, lorsque Marx analyse les caractéristiques des rapports de production capitalistes, notamment l'extorsion du surtravail, il insiste sur le fait qu'arrive un point où la productivité n'augmente plus que par le développement des forces productives. Le concept de forces productives est fondé dans une même vision holiste du processus de production puisqu'il renvoie à l'interrelation des moyens de production, de leurs propriétaires et des travailleurs tant du point de vue de l'organisation du travail que des développements techniques de la production. Le concept de forces productives implique l'idée du "donnant-donnant" qui intervient aussi chez Taylor et Ford avec la politique des hauts salaires puisque Marx voit dans l'évolution des forces productives l'effet du rapport de forces entre les mesures patronales visant à accroître la productivité et les demandes des

salariés quant aux conditions de travail⁵. En effet, l'organisation "scientifique" du travail permet la hausse de productivité que demande le capitaliste et l'amélioration des conditions de vie que réclament les travailleurs.

Aux fondements de la politique des hauts salaires qu'on attribue à Ford, mais déjà présente chez Taylor, on trouve une même conception de l'Homme. Pour l'un comme pour l'autre, la plus forte motivation chez l'Homme se situe dans la recherche de l'intérêt personnel. Taylor, au début du siècle, eut de la difficulté à convaincre du bien-fondé de cette politique. Dos Passos, dans la biographie de quelques pages qu'il consacre à Taylor dans sa trilogie, rappelle que Taylor fut remercié quand la direction de l'usine où il avait fait ses célèbres expériences d'optimisation des mouvements des travailleurs refusa d'accorder au personnel une hausse de salaire⁶. Il fallut attendre Henry Ford pour qu'un employeur décide d'adopter cette politique. Selon ce qu'il rapporte dans son autobiographie, le taux des salaires dans les usines Ford aurait été de 15 pour cent supérieur aux salaires moyens dans l'industrie dès les premières années d'opération de l'entreprise⁷. Mais c'est en 1914 que Ford frappa un grand coup : son programme de partage des profits mettait une forte pression à la hausse sur les salaires.

⁵ Voir les articles "Forces productives" et "Rapports de production" dans : *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1982, p. 600, 955-959.

⁶ DOS PASSOS, John, *The Big Money*, New York, Houghton-Mifflin, 1933 [1979], p. 47.

⁷ FORD, Henry, *My Life and Work*, Londres, William Heineman, 1923, p. 127.

Le fordisme multiplie les façons pour le travailleur d'avoir le sentiment d'accéder à la richesse. Ainsi les usines qui s'engageaient sur la voie du fordisme mettaient en place des services pour le mieux-être du personnel. Il s'agissait bel et bien d'encourager, voire d'acheter, des modifications dans les mœurs des employés. D'une certaine façon, l'entreprise prenait en charge la vie du personnel. Nombreuses sont les usines qui proposaient des loisirs à leurs employés. J.-L. Duplan, industriel d'origine française installé aux États-Unis, a écrit pour la France un plaidoyer en faveur du fordisme⁸ ; il y donne l'exemple de ses propres usines qui, comme d'autres usines américaines, avaient aménagé différents services pour le personnel de l'usine : "salle de repos, salle de jeux, salle de danse et de musique, gymnase, piscine, bibliothèque, concours sportifs et représentations théâtrales, cours, conférences et bourses de voyage" (Duplan 1930 : 9).

Mais pour faire accepter la nouvelle organisation du travail, Ford et Taylor proposent plus que l'accès à la richesse ; ils proposent aussi une compréhension plus complexe de l'Homme, qui tient compte de ses rapports à la société — chez Ford — et à la machine — ceci surtout chez Taylor.

Ainsi le taylorisme ne s'est en rien limité au minutage maniaque des gestes du personnel. Les travaux d'optimisation des mouvements et les gains de productivité qu'ils permettent ne constituent qu'une partie du travail de Taylor. On oublie généralement que le taylorisme défendait des environnements de travail plus ergonomiques pour que le personnel puisse y produire le

⁸ DUPLAN, J.-L., *Sa majesté la machine*, Paris, Payot, 1930, 151 p.

plus efficacement possible. Taylor préconisait la conception d'outils performants avec un minimum d'effort pour le corps — les pelles particulièrement étaient son dada — mais aussi le réaménagement des usines. L'usine du XIX^e siècle était encombrée d'une multitude de tuyaux reliés à la chaudière centrale. Certains ouvriers voyaient, par conséquent, leurs mouvements limités par l'organisation de l'espace. Taylor, cherchant à optimiser chaque mouvement, était particulièrement sensible à cet aspect des conditions de travail des ouvriers.

C'est dans ce sens que l'historien Lewis Mumford, dans l'histoire des techniques qu'il publie dans les années 30, module son jugement généralement très critique envers les idées de Taylor :

“ Their importance lay in the fact that they directed attention to the industrial process as a whole and treated the worker as an integral element in it ” (Mumford 1934 : 385).

En ce qui a trait à Ford, il s'intéresse à l'Homme en société tout autant qu'en usine. Pour lui, l'ouvrier doit être partie prenante dans le processus de production, mais aussi s'intégrer à la société de consommation. C'est avec Ford que se dessine le plus clairement le rapprochement entre l'établissement d'une nouvelle organisation du travail et de nouveaux rapports sociaux fondés sur l'intégration du plus grand nombre au marché. Mais pour y arriver, Ford pose la question de la transformation des mœurs.

Le plan de participation aux profits de 1914 posait cette question de front. En effet, le plan assignait au personnel des objectifs dont l'atteinte constituait la condition d'obtention d'une

part des profits. Cependant le programme ne posait pas que des objectifs de production, mais aussi des normes pour la vie privée. D'ailleurs, au lancement du programme, un corps d'inspecteurs était chargé de surveiller le personnel à l'extérieur du travail.

Mais le modèle disciplinaire auquel appartient le maniement de la carotte n'est pas la seule façon d'arriver à la transformation des mœurs que commande la nouvelle organisation du travail, loin de là. Ce n'est pas tant l'établissement de conditions à une hausse de salaire qu'il faut retenir de Ford, mais bien la hausse de salaire elle-même. En effet, la croissance des salaires permet d'intégrer plus de personnes dans le cycle de la consommation. Ford l'affirmait sans détour : la politique des hauts salaires visait à accroître le pouvoir d'achat et la vigueur du marché intérieur⁹. Mais s'il lui était possible d'influer sur le pouvoir d'achat, Ford avait trop présumé en 1914, en pensant pouvoir modifier en un tournemain les mœurs et les habitudes d'achat. Gramsci, dans ses textes sur le fordisme, note d'ailleurs comment Ford avait voulu aller trop vite. À savoir si le fordisme pouvait devenir le mode de production dominant, Gramsci répond sans hésiter par l'affirmative ; mais, pour Gramsci, il faudra attendre encore avant que le fordisme ne soit hégémonique.

“ Il semble qu'on puisse répondre que la méthode Ford est “rationnelle”, c'est-à-dire qu'elle doit se généraliser, mais que pour cela il faut un très long processus, au cours duquel se produirait un changement des conditions sociales, une transformation des mœurs et des habitudes individuelles, ce qui ne peut advenir grâce à la seule “coercition”, mais

⁹ FORD, *Op. cit.*, p. 116.

par un mélange de contrainte (autodiscipline) et de persuasion ” (Gramsci 1934 : 206).

Quelques années après l’instauration du programme de 1914, Ford dut éliminer le corps d’inspecteurs. Chez Ford, on continua à faire de l’adaptation de l’ouvrier à l’organisation du travail sur la chaîne de montage un enjeu de premier ordre. Dans une étude récente sur la littérature en plein âge tayloriste, Martha Banta rapporte des propos de Samuel S. Marquis, responsable du département entre 1917 et 1921, qui montrent bien que l’adaptation à cette nouvelle organisation du travail implique des changements dans l’ensemble des activités d’un individu.

“ The Ford idea is to increase a man’s capacity for happiness and at the same time to increase his efficiency, his earning capacity, his worth in society, so that he may have access to the things he has been taught to enjoy¹⁰ ”.

Dans le même esprit, l’autocritique que propose Ford du programme de 1914 rejette l’idée des contrôles et lui préfère une rhétorique de l’intégration de l’ouvrier dans le cycle de la consommation. Ford aime représenter l’ouvrier comme un partenaire avec lequel il est normal de partager les profits¹¹, car l’accès à la richesse et l’intégration au cycle de la consommation permettent de faire accepter la nouvelle organisation du travail. Le choix même des mots de Ford à la fin de son argument sur les salaires

¹⁰ Cité dans BANTA, Martha, *Taylored Lives. Narrative Productions in the Age of Taylor, Veblen, and Ford*, Chicago, University of Chicago Press, 1993, p. 26.

¹¹ FORD, *Op. cit.*, p. 117-119.

dit bien l'enjeu de l'intégration : l'accès à la richesse permettra de solidifier l'industrie et de renforcer l'organisation¹².

En bref, si Taylor et Ford portait une telle attention aux conditions de travail, ce n'est pas qu'ils se soient souciés du sort des employés mais bien que l'amélioration de la productivité commandait, pour reprendre l'expression de Gramsci, un " processus de transformation psycho-physique " (Gramsci 1934 : 206).

Dans l'autobiographie de Ford que nous avons déjà citée, l'industriel se livre à un plaidoyer typique du début du siècle en faveur de son système de production. En effet, dans un chapitre intitulé " La terreur des machines ", Ford répondait aux attaques contre les effets dangereux du travail en usine sur le mode de la dénégation. Non, la machine ne nuit pas à la santé mentale ; elle n'entrave pas le libre arbitre ; elle ne rend pas passif¹³.

La dénégation de la contrainte procède d'abord par son affinement en autodiscipline. Ainsi, au contraire de Taylor qui a surtout cherché à affiner la contrainte pour modifier des micro-comportements — tel mouvement requis sur une chaîne de montage par exemple — Ford ne pensait pouvoir atteindre la productivité optimale qu'en encourageant le personnel à adopter les comportements sociaux nécessaires à la bonne marche d'une entreprise.

Un aspect important du programme que Ford et Taylor proposent pour faire accepter les transformations dans l'organisation

¹² " The broad workable plan of investment and participation will do more to solidify industry and strengthen organization than will any social work on the outside. "

Ibid., p. 130.

du travail tient dans la mise en place d'un mode, selon les mots de Taylor, de "sélection scientifique" du personnel.

Taylor fait du choix du personnel un enjeu fondamental, car il est convaincu qu'il existe un travail répondant aux qualités physiques et mentales de chacun. Dans *Principles of Scientific Management* (1911), synthèse des idées qu'il défend depuis le début du siècle pour la gestion scientifique de l'usine, il en fait le cœur du second des quatre principes du taylorisme ; en effet, le second principe commande une gestion scientifique du personnel, tant dans sa sélection que dans sa formation¹⁴. Après avoir posé des principes, Taylor raconte les recherches qui l'ont conduit à cette synthèse. Le passage où il rappelle ses toutes premières recherches est particulièrement intéressant en ce que Taylor insiste sur son propre travail de sélection pour trouver une personne capable de faire le dur travail manuel qu'allaient exiger ses études du mouvement¹⁵. La question de la sélection l'avait donc préoccupé dès le début, sans doute dès les premiers articles qu'il publie à la fin du siècle. Son premier livre, *Shop Management* paru en 1903, en fait aussi état.

" In selecting men to be tried as foremen, or in fact for any position throughout the place, from

¹³ *Ibid.*, p. 105-106.

¹⁴ TAYLOR, Frederick W., "The Principles of Scientific Management" in *Scientific Management. Comprising Shop Management; The Principles of Scientific Management; The Testimony before the Special House Committee*, New York, Harper, 1947, p. 36.

¹⁵ *Ibid.*, p. 43-47.

Le cas de cet employé capable d'optimiser le mouvement est intéressant puisque cet employé, un dénommé Schmidt, n'est pas une personne qui a participé aux expériences qu'il a réalisées à la Bethlehem Steel, mais la condensation de plusieurs individus en un personnage de fiction.

BANTA, *Op. cit.*, p. 114.

the day laborer up, one of two different types of men should be chosen, according to the nature of the work to be done. For one class of work, men should be selected who are too good for the job; and for the other class of work, men who are barely good enough¹⁶ ”.

Les premiers participants — faudrait-il dire les premiers cobayes ? — faisaient sans doute partie du premier groupe. Mais le système Taylor sait utiliser les talents de chacun, et en tirer le maximum, soit en astreignant temporairement les plus doués à des tâches qui leur sont faciles pour leur en faire comprendre les rouages avant de les promouvoir, ou en demandant aux moins doués tout ce qu'ils ont.

Henry Ford défendait des vues semblables. À ses yeux, une large portion de la société saurait trouver son parti dans un travail sans responsabilités. Ford allait même jusqu'à affirmer que c'est par choix que certains choisissent la monotonie, quelquefois un choix tout “ naturel ” :

“ Of necessity, the work of an individual workman must be repetitive — not otherwise can he gain the effortless speed which makes low prices and earns high wages. Some of our tasks are exceedingly monotonous, but then, also, many minds are monotonous — many want to earn a living without thinking, and for these men a task which demands no brains is a boon. [...] After many years of experience in our factories, we have failed to discover that repetitive work injures workmen. In

¹⁶ TAYLOR, Frederick W., “ Shop Management ” in *Scientific Management*, p. 141.

fact, it seems to produce better physical and mental health than non-repetitive work¹⁷ ”.

L'argument de Ford et de Taylor reposait donc sur deux fondements : les employés sont prêts à assumer les comportements nécessaires à la production dans la mesure où on apporte à leurs conditions de travail et de vie le même soin qu'on apporte aux ajustements des machines sur la chaîne de montage ; il est des individus dont la nature profonde correspondrait au comportement désiré.

L'orientation professionnelle

S'il existe pour chacun un emploi correspondant à sa nature, comment expliquer que tant d'employés en milieu industriel trouvaient leur travail monotone ? Les Européens, d'assez jolie façon, prenaient en compte le problème de la monotonie du travail industriel, en parlant du problème de “ la joie au travail¹⁸ ».

Henri de Man, dont nous avons décrit l'influence en Europe au chapitre précédent, écrivait au sujet du travail industriel : “ L'être humain cherche à se mettre en valeur dans et par son travail ”, “ Aujourd'hui la majorité de la population de tous les pays industriels est condamnée à vivre pour un travail qui, tout en créant plus de biens utiles qu'auparavant, procure moins de joie que jamais à ceux qui l'effectuent. Voilà le problème, le seul

¹⁷ FORD, Henry, *Today and Tomorrow*, New York, Doubleday, 1926, p. 160.

¹⁸ Ce type de remarque prend un sens sinistre après l'expérience des camps de concentration ! “ Freiheit durch Arbeit. ”

problème dont on puisse dire : le socialisme lui-même est voué à l'échec s'il ne peut le résoudre¹⁹ ».

Pour tenter d'apporter une solution à ce problème, on assiste au développement d'une psychologie appliquée, la psychotechnique. Conscients du fait que les nouvelles techniques de production avaient commandé des modifications dans la conduite de l'individu, les techniciens et les patrons d'entreprise croyaient avoir trouvé dans l'orientation professionnelle une panacée. Ainsi dans un livre sur le problème de la joie au travail publié en France, Joseph Wilbois défendait avec force cette cause nouvelle²⁰.

Le plus généralement, cette problématique imposée par les détracteurs du productivisme technique opposait au monotone travail manufacturier le sentiment de complétude du travail artisanal. Dans le récit inquiet que fait Georges Duhamel d'un séjour aux États-Unis, le poids des inconvénients lui fait rejeter le travail industriel. Duhamel reconnaît que le travail de ses contemporains peut être moins rude, mais il n'apporte pas les satisfactions personnelles que "le travailleur demandait jadis à son travail même" (Duhamel 1931 : 227).

Cette solution peut plaire dans les milieux aristocratiques de la Revue de Paris où Duhamel publie, mais elle est dérisoire pour les défenseurs de la classe ouvrière. Le syndicalisme cherchant à maintenir le niveau de vie des travailleurs ne veut pas risquer de perdre les gains de productivité du travail industriel. Ainsi Hyacinthe Dubreuil, longtemps engagé dans la Confédération générale

¹⁹ DE MAN, Henri, *La joie au travail*, Paris, Alcan, 1930, p. 58-59.

du travail (C.G.T.), s'en prend à ce passage du récit de Duhamel²¹. Il démontre contre celui-ci que la plupart des travaux au Moyen Age ne constituaient d'aucune façon un travail qualifié. Pour démontrer que le travail contemporain a perdu en qualité, Duhamel généralise une situation que tous ne connaissaient pas (Dubreuil 1931 : 47).

Le problème de la monotonie du travail industriel est un problème technique auquel il faut apporter des solutions techniques. Voilà ce que défend Dubreuil dans un témoignage publié par Grasset en 1929, *Standards : le travail américain vu par un ouvrier français*. Dubreuil montre patiemment dans ce livre et dans celui qui le suivra en 1931, *Nouveaux Standards*, comment industriels et syndicalistes américains travaillent déjà à trouver une solution aux problèmes liés à la division du travail, notamment par un important travail statistique sur les conditions de travail, tant les conditions salariales que les conditions matérielles pour l'exercice du travail manuel. La position de Hyacinthe Dubreuil dans le mouvement syndical n'est pas un cas isolé. Le syndicalisme a tendance à défendre la hausse générale de productivité de la société. Même chez des syndiqués, on acceptait la psychotechnique, destinée à mieux incorporer l'ouvrier au système productif où comme le suggérait le journal publié par un puissant syndicat français de l'entre-deux-guerres à "utiliser au maximum la valeur sociale de l'individu"²².

²⁰ WILBOIS, Joseph, *Joie au travail et réformes de structures*, Paris, Bloud et Gay, 1939. p. 69-84.

²¹ DUBREUIL, Hyacinthe, *Nouveaux standards*, Paris, Grasset, 1931, p. 45.

²² FRANCO, Roger, *L'Économie rationnelle*, Paris, Gallimard, 1929, p. 216.

Le cas de Dubreuil nous intéresse à plus d'un titre, non seulement parce que ses positions jettent un éclairage sur le développement en milieu syndical de ce que la gauche a nommé la collaboration de classe, mais aussi par le fait de sa réception aux États-Unis. En effet, son premier livre est traduit pour le marché américain un an à peine après sa parution en France sous le titre *Robots or Men? A French Workman's Experience in American Industry*²³. Dans la préface de l'édition américaine, H. S. Person, directeur de la Société Taylor, s'enthousiasme pour le rapport de Dubreuil. Il y trouve la confirmation de l'équation que lui-même défend : la logique de la division du travail lorsqu'elle est optimisée produit une hausse du niveau de vie.

Si l'on en croit Stuart Chase, le commentateur économique américain dont nous avons déjà mentionné au chapitre premier l'intérêt pour le phénomène de la machine, l'ensemble des études réalisées à l'époque sur les effets du travail industriel avaient produit peu de résultats concluants ; aux études partielles démontrant un effet délétère répondaient autant d'études partielles prouvant que le travail industriel restait sans effet sur l'individu²⁴. Mais surtout, comme Dubreuil et comme les gens de la Société Taylor, Chase avait foi dans les techniques de l'Homme. Il s'intéressait tant aux études faisant des corrélations entre les conditions de travail et la productivité qu'aux études plus psychologiques mesurant l'intérêt pour le travail. Mais c'est surtout l'orientation professionnelle et la psychotechnique qui lui sem-

²³ DUBREUIL, Hyacinthe, *Robots or Men? A French Workman's Experience in American Industry*, New York, Harper and Brothers, 1930, 248 p.

blaient prometteuses. Chase imaginait que leur développement permettrait un jour de s'assurer une adéquation parfaite entre l'individu et son travail ; l'une des façons d'y arriver serait d'imposer aux personnes intéressées à travailler en usine un test psychologique posant un pronostic sur ses chances d'adaptation²⁵. Entre l'évaluation des chances pour un individu de s'adapter et l'utopie de l'adéquation parfaite risque à chaque moment de s'opérer le glissement inhérent au projet de l'orientation professionnelle.

La mesure de la valeur d'un individu pose problème comme l'a montré le philosophe Jacques Ellul dans une critique sévère du développement des techniques de l'Homme — c'est à Ellul d'ailleurs que nous reprenons l'expression « techniques de l'Homme ». Dans le premier de ses livres sur la technicité du monde moderne²⁶, Ellul voit dans le développement des techniques de l'Homme, et en particulier de l'orientation professionnelle, l'affinement suprême des contraintes industrielles. Dans le passage du livre qu'il consacre à l'orientation professionnelle, il ouvre sa critique en posant simplement les objectifs du travail d'orientation :

“ La prétention de cette technique est de déceler l'aptitude de chaque homme et de l'aiguiller vers le métier qui lui conviendra le mieux ” (Ellul 1954 [1990] p. 325).

²⁴ CHASE, Stuart, *Men and Machines*, New York, MacMillan, 1929, p. 155-156.

²⁵ *Ibid.* p. 167.

²⁶ ELLUL, Jacques, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Economica, 1954 [1990], 423 p.

Mais Ellul dit ne pas être dupe. Cette technique ne vise pas principalement le mieux-être de l'individu ; son motif profond est une augmentation du rendement humain. L'orientation professionnelle prétend vouloir éviter aux individus un choix de carrière malheureux. Ellul y voit plutôt une volonté de contrôler la place des individus en société. La psychotechnique serait un doux des-pote...

L'orientation professionnelle se donne pour mission de comprendre le réseau de variables complexes en chaque individu. Mais comprendre le réseau vise tout autant à limiter qu'à guider l'individu dans ses possibilités de développement. Plus la conception de l'Homme comme ensemble complexe s'est développée dans l'appréciation du travail ouvrier, plus il est devenu nécessaire de développer des techniques poliçant l'ensemble des variables identifiées.

Le risque est bien compris même par certains promoteurs de l'orientation professionnelle. C'est le cas de Stuart Chase qui s'inquiète du risque de conditionnement. L'orientation professionnelle a pour prémisse que chaque individu a des capacités " naturelles ", les talents de la parabole. Lorsque ses promoteurs posent la question du conditionnement, ils cherchent à établir à qui incombe la responsabilité lorsque les talents n'ont pas porté fruit :

" The question remains, however, whether industry is not guilty of deliberately conditioning them [the workers] to a status lower than that which they are capable of achieving " (Chase 1929 : 167).

D'une certaine façon, les tests de classements des intérêts produisent une échelle de la nature humaine. Dans ce jeu qui consiste à situer d'avance les uns et les autres dans la hiérarchie des emplois, même un Stuart Chase comprend le risque de reproduction des inégalités de classe.

Mais cette sensibilité ne domine ni dans le discours de Chase ni dans le développement de l'orientation professionnelle comme discipline. Dans un état de la recherche en orientation professionnelle des années 30, Harold Carter invite les professionnels de l'orientation professionnelle à encourager le réalisme dans la recherche d'emploi des jeunes. Les recherches qu'il passe en revue montrent que, peu importe la classe sociale d'origine, les jeunes s'entendent sur le prestige relatif des emplois et veulent en majorité accéder aux emplois les plus prestigieux²⁷. Même si les emplois où il y a le plus de possibilités sont moins prestigieux et souvent moins rémunérateurs, il faudrait encourager les jeunes à choisir, avec "réalisme" parmi ces emplois, dit Carter.

"The reports justify the general conclusion that more efforts should be made in early life to build up among school pupils more realistic habits and fuller realizations of their abilities and limitations" (Carter 1944 : 63).

Valorisé chez Carter, l'encouragement au "réalisme" fait dénoncer par d'autres l'orientation professionnelle comme outil de déterminisme social. Dans un livre publié après la guerre en France et qui jette un regard critique sur l'orientation profession-

²⁷ CARTER, Harold D., *Vocational Interests and Job Orientation. A Ten-Year Review*, Stanford, Stanford University Press, 1944, p. 55-56.

nelle, Pierre Naville rejette le “réalisme” dans la détermination des aptitudes comme une forme de contrôle social.

“ Au fond, dire qu’un être humain dispose de certaines aptitudes particulières n’est qu’une autre façon d’exprimer que la société exige de lui certaines formes d’activité technique et économique ” (Naville, 1945 [1972] p. 66).

Il est possible en effet de montrer que l’orientation professionnelle existe pour découvrir parmi les individus examinés justement les aptitudes nécessaires pour les besoins de l’économie. Naville en fait la démonstration pour la France. Au plus fort de la crise, l’agriculture française est restée relativement peu touchée par le chômage. Durant cette période, l’orientation professionnelle a fait ressortir chez les jeunes les aptitudes qui pouvaient les conduire à cultiver la terre. Puis entre 1937 et 1939, avec l’accroissement des tensions politiques en Europe, l’industrie de la métallurgie a connu une forte croissance. Comme par hasard, l’orientation professionnelle découvre des vocations de métallurgistes. Naville conclut avec ironie :

“ Les tests qui servaient à reclasser des chômeurs ou à improviser des agriculteurs devaient servir à déceler des ajusteurs et des tourneurs ” (Naville 1945 [1972] : 20).

Les conclusions de Naville nourrissent l’argument de Jacques Ellul, dont le cœur, dans tous ses ouvrages, constitue une puissante mise en garde contre la rationalité propre aux techniques. Dans un monde de plus en plus intégré prime l’interdépendance des techniques ; Ellul cherche à poser l’individu s’assumant pleinement contre la mécanique d’adaptation des techniques entre elles. Mais

ici les conclusions de Naville conduisent Ellul à mettre en relief l'adaptation de l'individu à la technique comme l'un des possibles de l'humanité, même si ce n'est pas la voie qui lui semble préférable. En effet, la variabilité dans les résultats aux tests d'orientation que signale Naville ne s'expliquerait pas par une quelconque intention machiavélique chez les experts, mais bien par l'adaptabilité de l'Homme.

“ Cela [cette variabilité] ne veut pas dire que l'O.P. soit au service des fantaisies du Gouvernement, ni des capitalistes ; cela ne veut pas dire que l'O.P. soit une technique inexacte, mais simplement qu'il y a dans les possibilités de l'homme une assez grande souplesse et que l'O.P. infléchit ses possibilités selon les indications d'autres techniques ” (Ellul 1954 [1990] p. 325).

Pour les détracteurs de la psychotechnique, il faut aussi s'objecter à l'orientation professionnelle parce qu'elle répond aux besoins du marché plutôt qu'à ceux de l'individu. Ainsi Pierre Naville met en cause le fait que cette branche de la psychologie obéisse aux exigences des techniques économiques :

“ Les facteurs décisifs de l'orientation professionnelle sont avant tout des facteurs collectifs, participant du déterminisme social. La fonction de l'orientation professionnelle consiste, en fait, à utiliser la technique particulière de la psychologie expérimentale [...] pour contribuer à l'assujettissement de l'homme à un travail productif sans qu'une appréciation objective de ses besoins entre vraiment en ligne de compte ” (Naville 1945 [1972] : 32).

Pour Jacques Ellul, il n'y a là rien de surprenant puisque l'orientation professionnelle participe d'un faisceau de techniques.

Par conséquent, l'orientation professionnelle doit être intégrée dans l'ensemble des techniques, par exemple dans le système des techniques politiques et économiques.

Acculés au mur par les critiques, les dehors empiriques des techniques, telle l'orientation professionnelle, craquent. Derrière le patient travail de mesure, derrière l'effort pour multiplier les variables, l'orientation professionnelle doit en appeler à la nature humaine dans sa définition de la notion d'aptitude. En fait, le développement de l'orientation professionnelle rejoue la scène qu'a analysée Michel Foucault pour le développement des sciences de l'homme.²⁸ À ses yeux, le positivisme, le matérialisme dialectique et même la phénoménologie ont "fait valoir l'empirique au niveau du transcendantal" (Foucault 1966 : 331).

L'orientation professionnelle identifie deux termes de son travail que l'on peut comparer d'une part à un ensemble de serrures, et de l'autre à un jeu de clés qui pourraient s'y insérer, soit les tâches et les aptitudes correspondantes. Visant la figure particulière du travailleur comme élément intégral d'un système productif — ce qui semble la situer aux antipodes du transcendantal — l'orientation professionnelle a pour première mission la définition empirique des tâches pour les différents corps d'emploi. Mais dans l'effort pour donner une légitimation empirique à des pratiques de différenciation entre individus, l'orientation professionnelle doit aussi définir des fondements naturels à la notion d'aptitude. En somme, l'orientation professionnelle tend à gommer

²⁸ FOUCAULT, Michel, *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, p. 329-333.

la différence entre l'inné et l'acquis dans l'évaluation des compétences ; elle subsume sous la catégorie d'aptitudes l'ensemble des compétences de l'individu, faisant ainsi trop souvent des compétences une qualité " naturelle ", appartenant en propre à l'individu, plutôt que le résultat d'un apprentissage. La croyance dans une éventuelle adéquation entre un travail qu'on peut décrire empiriquement et la nature de certains individus repose donc sur l'idée de l'Homme, idée qui implique bien ce redoublement empirico-transcendantal. Malgré l'effort pour donner une légitimation empirique à des pratiques de différenciation entre individus, le renvoi ultime au transcendantal apparaît toujours.

L'effort de mesure des individus est fondé sur une conception de l'Homme dont l'autodiscipline est la principale qualité. Nous avons montré dans nos développements sur Ford et sur Taylor que cette autodiscipline poussée à l'extrême apparaît comme un artefact d'une expérience toujours en cours, l'évolution de l'organisation du travail dans le mode de production capitaliste, expérience qui vise l'affinement des contraintes sur l'individu. L'effort de mesure ne détermine donc pas l'autodiscipline, c'est plutôt l'inverse. En somme, l'idée d'une possible mesure de l'individu est la chimère que poursuivent les techniques de l'Homme, forme moderne d'alchimie.

La reprise de l'éthos de la propreté en littérature

Le discours de la propreté qu'on retrouve chez Black est largement présent dans la société américaine du début du siècle.

Black, nous le verrons, n'est d'ailleurs pas le seul à le reprendre à son compte.

Le discours de la propreté s'est lentement diffusé de l'enceinte médicale à partir des travaux du chirurgien Joseph Lister à la fin du XIX^e, pour ensuite se banaliser dans tous les aspects de la vie sociale.

Dès le début du siècle, l'usine s'érige en lieu où se loge cette obsession de la propreté. Dans un ouvrage que nous avons déjà mentionné sur le taylorisme comme phénomène culturel, Martha Banta relève dans le premier numéro de la revue d'une association patronale-syndicale, la *National Civic Federation*, un exemple permettant d'établir comment l'enjeu de la propreté des usines a rapidement dépassé un simple intérêt pour l'hygiène pour devenir le nœud d'un nouvel éthos culturel.

“ The one provision for cleanliness alone, for example, improves the spirit of every worker as well as the health, and raises the moral tone of the force, even improving discipline²⁹ » .

Henry Ford développait les mêmes idées.

“ Just as a clean factory, clean tools, accurate gauges and precise methods of manufacturing produce a smooth-working, efficient machine, so clear thinking, clean living, square dealing make of an industrial or domestic life a successful one, smooth-running and helpful to every one concerned³⁰ » .

²⁹ BEEKS, Gertrude, “ What is Welfare Work? ” in *National Civic Federation Monthly Review*, 1, 6, août 1904, p. 5-6.
cité dans BANTA, *Op. cit.*, p. 107.

³⁰ FORD, Henry, *My Philosophy of Industry*, New York, Coward-McCann, 1929, p. 37.

Il est intéressant de noter comment Ford opère un glissement, étendant ainsi la portée d'un éthos propre au milieu industriel à la vie domestique. Il est possible d'identifier un vaste courant qui fait d'une maison propre un bon foyer³¹.

Comme l'a montré Martha Banta, avec l'éthos de la propreté, l'Amérique imposait aux immigrants de passer sous des fourches caudines³². Intégrer l'éthos de la propreté pour un immigrant, c'était devenir Américain. Dans nombre d'usines où travaillaient des immigrants — le cas de Ford n'est que le plus connu — on multipliait les incitatifs à faire sien cet éthos "bien américain".

Dans un important ouvrage d'histoire des techniques, Siegfried Giedion montre le développement rapide du discours de la propreté au début du siècle et son effet dans l'organisation de la vie jusqu'en ces confins domestiques. Ainsi l'idée d'une cuisine dont un comptoir de travail, surface uniforme et facile à nettoyer, est le principal élément structurant apparaît dès les années dix³³.

³¹ CLARK, Clifford E. Jr., *The American Family Home, 1800-1960*, Chapel Hill University of North Carolina Press, 1986, 281 p.

WRIGHT, Gwendolyn, *Moralism and the Model Home: Domestic Architecture and Cultural Conflict in Chicago, 1873-1913*, Chicago, University of Chicago Press, 1980, 382 p.

ID., *Building the Dream: A Social History of Housing in America*, New York, Pantheon Books, 1981, 329 p.

³² BANTA, *Op. cit.*, p. 212-215.

Le fin travail d'observation de John Dos Passos dans la trilogie *U.S.A.* met en scène à plusieurs reprises l'opposition entre l'étranger sale et l'américain propre. N'en notons qu'un exemple :

"In Denver it was sunny, and white people lived there, real clean American children".

DOS PASSOS, *Op. cit.*, p. 125.

³³ Ainsi dans un livre reprenant des conseils du *Ladies' Home Journal* :

"Open plumbing, tables covered with zinc, galvanized iron, or porcelain, are all essential to the sanitation of the standardized kitchen".

FREDERICK, Christine, *The New Housekeeping: Efficiency Studies in Home Management*, Garden City, Country Life Press, 1914.

cité dans BANTA, *Op. cit.*, p. 238.

Pour Giedion, il faut attendre le mouvement Bauhaus dans la décennie suivante pour que l'idée soit intégrée dans le langage architectural et puisse se généraliser pendant les années trente³⁴.

On trouve le discours de la propreté dans tous les milieux. Ainsi, avec le remplacement en peinture du thème pastoral par le thème de la machine, la critique d'art fit de la netteté du trait un enjeu. On alla même jusqu'à nommer les Immaculés un groupe de jeunes peintres exposant ensemble à New York pendant les années 20³⁵. Ainsi, suite à une exposition de Charles Sheeler, un critique s'exclamait :

“ In the clean-cut fineness, the cool austerity, the complete distrust of superfluties which we find in

Dans un récent article, Christine Holbo ajoute des exemples nombreux au travail de Banta. Ses conclusions sont d'ailleurs similaires :

“ We can see how the new technological hygiene, with its ideas of what constituted clean and unclean, grew out of and contributed to overlaps between sanitary hygiene, moral cleanliness, and racial hygiene; how home economics converged with notions of ethics, reinvisioning authentic human existence as (standardized, mechanized) action; and how it contributed to new definitions of the relationship between individual and community. ”

HOLBO, Christine, “ Euthenic America ” in *Stanford Electronic Humanities Review*, Special Supplement, printemps 1998, <http://shr.stanford.edu:80/shreview/5-Sup/text/toc.html>.

³⁴ Giedion attribue le crédit de cette conception des cuisines à J. J. P. Oud, un architecte hollandais propagateur du Bauhaus.

GIEDION, Siegfried, *Mechanization Takes Command. A Contribution to Anonymous History*, New York, W. W. Norton, 1948, p. 523.

³⁵ Charles Sheeler, Preston Dickinson, Niles Spencer et Elsie Driggs ont exposé ensemble pendant les années 20 à la galerie Daniel de New York. On leur a donné à partir de 1926 le nom d'Immaculés dans un mouvement d'interprétation de la précision de leurs traits comme une réponse à l'art dit de “ boucherie ” de peintres comme George Bellows et William M. Chase. “ Exhibitions in New York: Charles Sheeler ” in *The Art News*, 23 janvier 1926, p. 7.

cité dans PLATT, Susan Noyes, *Modernism in the 1920s. Interpretations of Modern Art in New York from Expressionism to Constructivism*, Ann Arbor, UMI Research Press, 1981, p. 114.

some pieces of early American furniture, I seem to see the American root of Sheeler's art³⁶ ».

Le développement du discours de la propreté aux États-Unis frappe les observateurs européens. Ainsi, Le Corbusier, dans son récit de voyage aux États-Unis, le remarque à plusieurs reprises. Il ne trouve pas aux États-Unis la société sans classe qu'on voudrait lui présenter. Il est des quartiers où les pauvres sont condamnés à habiter des taudis. Mais dans toute l'Amérique, Le Corbusier constate que « la propreté est une vertu nationale³⁷ ». C'était déjà ce que Marcel Duchamp avait noté vingt plus tôt. Son ready-made le plus célèbre, l'urinoir qu'il présente à l'exposition des indépendants de 1917, est généralement retenu par l'histoire de l'art comme un coup de force contre l'establishment critique. Mais le choix de l'urinoir comme objet participait aussi plus prosaïquement du discours de la propreté. Marcel Duchamp avait lui-même fait remarquer que son œuvre participait d'une esthétique de la propreté qu'il pensait avoir identifié dans la salle de bains à l'américaine³⁸.

³⁶ WATSON, Forbes, "Charles Sheeler" in *The Arts*, mars 1923, p. 338, cité dans PLATT, *Op. cit.*, p. 115.

³⁷ LE CORBUSIER, *Quand les cathédrales étaient blanches. Voyage au pays des timides*. Paris, Plon, 1937, p. 64.

³⁸ Dans un article paru dans une revue new-yorkaise d'avant-garde, Marcel Duchamp écrivait peu après le scandale causé par l'œuvre refusée au Salon :

"The only works of art America has given are her plumbing and her bridges."

DUCHAMP, Marcel, "The Richard Mutt Case" in *The Blind Man*, 2, mai 1917, p. 5.

cité dans STEINMAN, Lisa, *Made in America : science, technology, and American modernist poetry*, New Haven, Yale University Press, 1987, p. 79.

L'obsession de la propreté est reprise jusqu'en poésie³⁹. Ainsi dès 1917, le frère de Gertrude Stein, le marchand d'art Leo Stein, invoquait la prévalence de la doctrine de la propreté aux États-Unis en faisant de l'art l'hygiène de l'âme⁴⁰. Les écrivains Marianne Moore et William Carlos Williams ont aussi contribué à donner force à la métaphore de la propreté. On la retrouve avec fréquence chez la première dans sa chronique de clôture dans chacun des numéros de *The Dial*, la grande revue de poésie dont elle assure la publication. C'est le cas, par exemple, d'un appel de 1927 à la propreté du style, "literary neatness⁴¹". William Carlos Williams commentant en 1931 la poésie de Marianne Moore reprend la même imagerie :

"Miss Moore gets great pleasure from wiping soiled words or cutting them clean out, removing the aureoles that have been pasted about them or taking them bodily from greasy contexts. [...] With Miss Moore a word is a word most when it is separated out by science, treated with acid to remove

³⁹ La critique littéraire Cecelia Tichi montre dans *Shifting Gears* comment s'est mis en place au début du siècle un style propre au monde contemporain, conçu comme un assemblage de pièces. Nous ne reprendrons pas ici dans le détail la passionnante démonstration qu'elle en fait. Retenons simplement sa conclusion : nombre d'auteurs américains du début du siècle ont défendu un style épuré au nom de l'efficacité. L'enjeu était présenté de la façon suivante : produire un maximum d'effet avec une économie de mots. L'agencement du mot dans l'ensemble, montre Tichi, est une obsession chez Ezra Pound, Ernest Hemingway et William Carlos Williams. Le modèle industriel où l'adéquation des pièces conditionne l'efficacité du travail d'assemblage était simplement importé *mutatis mutandi*. TICI, Cecelia, *Shifting Gears. Technology, Literature, Culture in Modernist America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1987, sur Pound, p. 91-96 ; sur Hemingway, p. 219-229 ; et sur Williams, p. 257-267.

⁴⁰ STEIN, Leo, "American Optimism" in *Seven Arts*, 2 mai 1917, p. 88.

⁴¹ MOORE, Marianne, "Comment" in *The Dial*, 82, mars 1927, p. 267.

the smudges, washed, dried and placed right side up on a clean surface⁴² ».

Les critiques Lisa Steinman et T. Hugh Crawford ont bien montré la récurrence du thème chez William Carlos Williams⁴³. Crawford est particulièrement sévère avec cette défense d'un style épuré et y voit une manifestation du fantasme de la transparence de l'écriture⁴⁴. Tous deux s'entendent pour y voir un fait d'époque.

“ Most often, and perhaps most simply, writers associated *cleanliness* with the short lines and the avoidance of adjectives [Ezra] Pound had recommended ” (Steinman 1987 : 50).

Comme c'est le cas chez Williams, l'isotopie de la propreté est partout présente dans la poésie de MacKnight Black. Dans une entrevue de 1928, le poète décrit son travail comme une recherche de la transcendance. C'est dans la figure de l'énergie que Black pense avoir trouvé la possibilité de la transcendance. Pour la décrire, il reprend des termes que n'aurait pas rejetés un chef d'entreprise pour décrire le fonctionnement des machines dans l'usine (“ inexplicable functioning of the clean and beautiful energy that lies beneath them ”)⁴⁵.

⁴² WILLIAMS, William Carlos, *Selected Essays*, New York, Random House, 1954, p. 128.

⁴³ STEINMAN, *Op. cit.*, p. 80-81.

CRAWFORD, T. Hugh, *Modernism, medicine & William Carlos Williams*, Norman, University of Oklahoma Press, 1993, p. 106-110.

⁴⁴ T. Hugh Crawford a raison de rappeler la leçon de Roland Barthes dans *Le Degré Zéro de l'écriture*. L'idée d'un vocabulaire transparent, ce qu'il nomme l'écriture blanche, est une chimère.

CRAWFORD, *Op. cit.*, p. 111

⁴⁵ Black pose ce diagnostic dans une entrevue accordée au quotidien *The Record* publié à Philadelphie, l'année précédant la publication de *Machinery*. Frederic Closs résume ainsi l'article:

Comme Ford, comme tout le discours sur la vie domestique, Black associe la propreté des machines à l'intégrité du soi. Trois mots et leurs composés permettent à Black de proposer cette adéquation : "clean", "bare" et "clear". Dans le cas des trois termes, Black les utilise le plus souvent dans leur forme adjectivale pour qualifier tantôt une machine, tantôt une construction moderne. La propreté qu'il identifie aux machines doit devenir le déclencheur d'un éthos de la propreté individuelle. Ainsi Black écrit dans un poème intitulé "Peace" : "Let their flood [the flood of turbines] rise above you / [...] and drown you in cleanliness" (p. 28). Ou encore avec l'isotopie de la clarté, il décrit dans un poème intitulé "Machine Moment" la grande roue d'une machine à vapeur : "let this clear thing / Drain your breast" (p. 11).

L'éthos de la propreté chez Black, nous le verrons, est lié à l'effort pour comprendre le soi. En effet, pour juguler les tensions propres à la constitution du soi dans le monde moderne, Black propose un renouvellement de l'expérience sensible, particulièrement la quête d'une vue plus claire⁴⁶.

"A "core of new values" could lead man to a "new emotional response to life" that would subordinate thought, awareness, and spirit to the "inexplicable functioning of the clean and beautiful energy that lies beneath them". Like the old religious symbols which it had replaced, Black (...) [was quoted as saying], the machine image could bring man again "the gift of awe, the gift of feeling himself part of a great wholeness, the gift of as much of comprehension as we may have"."

M.S.J. "MacKnight Black, Poet-Dramatist, Glorifies Beauty of Machinery" in *The Record* (Philadelphie), 18 août 1928, p. 7.

cité dans CLOSS, Frederic T., *Symbol Cast in Steel: The Verse of H. MacKnight Black (1896-1931)*, thèse déposée à University of Pennsylvania, 1964, p. 161.

⁴⁶ Voir ci-après, p. 117-119.

Dans un poème intitulé “ Tide ”, la mer devient un grand mécanisme purificateur. En effet, dans un poème placé quelques pages plus tôt dans le recueil, la mer est elle-même une machine dans le réseau d’images de Black. (“ Slow, salt machinery / Of oceans ” (p. 7)). Dans “ Tide ”, la machine-océan polit la pierre tombée à la mer pour en faire un galet⁴⁷. Ce très beau texte permet de saisir toute la portée de la métaphore de la propreté dans le projet que Black s’est fixé, la recherche de l’essentiel.

“ A moment ago I was alone
 Before the clean presence of wheels toiling,
 Before the bare motion of the universe
 In their geometric flood.
 And now I am holding in my mind
 Remembered things
 That are like stones a sea has washed over
 And made strange,
 Clearer from having a tide
 Free them of all but themselves ” (p. 12).

Le poème produit une forme de progression. Il décrit d’abord une expérience avec une machine puis, au cinquième vers, passe au souvenir de cette expérience. Immédiatement l’effet du souvenir sur une expérience, même une expérience faite il y a à peine un moment, est comparé à l’effet de la mer sur les pierres qu’elle transporte. Elle les purifie. Ici, par le mécanisme de la reminiscence, l’expérience devient une figure de la pureté.

À la figure de la pierre, nombre de poèmes avaient déjà associé la machine. Ainsi dans un poème intitulé “ Corliss Engine ”,

⁴⁷ MOTION

“ Like stone that is drenched and burned and blown upon
 And so made clean,
 This wheel is struck to nakedness

la machine est associée au cristal, car l'un comme l'autre sont des objets de grande régularité (“ As diamonds [...] seal / Earth's arrogance within their planes [...] / power scattered through a universe / Are trapped in steel ” [p. 29]). Pour Frederic T. Closs, auteur du travail le plus complet sur Black, il est important de comprendre l'isotopie du cristal qui empreint plusieurs poèmes de la première section (Closs en dénombre sept) en gardant à l'esprit l'acception scientifique du mot cristal plutôt qu'une isotopie plus traditionnelle de beauté⁴⁸. Des travaux de géométrie moléculaire de son époque, Black retient que la forme émerge d'un équilibre de forces. La stabilité d'un arrangement moléculaire est assurée dans la mesure où cette forme est associée à la plus basse énergie possible pour ce groupe d'atomes. Dans un poème de la seconde section intitulé “ New Hills ”, le poète associe ces nouvelles montagnes que sont les gratte-ciel au cristal (“ peace/Like a crystal ” [p. 42]). Par ailleurs, l'emploi métonymique du mot “ acier ” pour désigner la machine participe de cette isotopie de la stabilité moléculaire puisque l'acier, alliage de fer et de carbone, a pour caractéristique sa grande stabilité.

L'image de la stabilité moléculaire constitue, comme les autres figures sur lesquelles nous nous sommes arrêté, l'une des formes de la recherche du transcendantal. En effet, le poète amalgame à la stabilité énergétique l'idée d'une paix intérieure. L'adéquation entre ces deux termes passe par un emprunt à un autre domaine scientifique : la neurologie. L'étude de Closs sur

By other tides ” (p. 37).

⁴⁸ CLOSS, *Op. cit.*, p. 100.

Black, par son travail de biographie critique, nous apprend que le poète avait été fort impressionné par un ouvrage du biologiste Jacques Loeb, *La Conception mécanique de la vie* (1914). L'ouvrage de Loeb part du postulat que la vie est une séquence causale de réactions chimiques. C'est le cas tant pour les mécanismes des différents organes que pour les fonctions du cerveau. Ainsi Loeb postule qu'une idée chez un humain produirait des modifications chimiques dans le corps et la réapparition des mêmes conditions chimiques produirait une sensibilité à ce type d'idées, voire un esclavage à ces idées-stimuli⁴⁹.

D'une certaine façon, MacKnight Black propose une extrapolation de ces hypothèses de neurologie. Plus qu'une métaphore liant paix intérieure et stabilité énergétique du cristal ou de la machine, c'est un véritable syllogisme qui lie ces termes. Le premier terme du syllogisme reprend de la biologie l'hypothèse d'un effet des forces naturelles sur la conscience. Le second terme reprend de la physique la théorie selon laquelle la stabilité des forces produit l'arrangement moléculaire cristallin. Les efforts de Black pour représenter le soi comme cristal sont fondés sur la conclusion qu'il tire de ce syllogisme. Contre le monde moderne où le soi est caractérisé par une tension constitutive, Black met en scène le fantasme d'un monde où le soi profiterait, comme le fait le cristal, d'une absence de tension, d'une stabilité des forces pour produire un arrangement moléculaire stable ; bref, dans les mots de Black, une paix intérieure.

⁴⁹ Closs note que le mot "slave" est souligné dans la copie de l'édition en anglais du livre de Loeb retrouvé dans les documents de Black. *Ibid.*, p. 124.

Machinery est à la jonction d'une transition historique. Le recueil enregistre la préoccupation culturelle avec l'éthos de la propreté. Mais il n'en tire que peu de conséquences dans son écriture même. Ce sont surtout les poètes également intéressés par le modèle de la modélisation partitive qui feront de la refonte du style un enjeu pour la littérature moderne. Cette refonte, on le sait, a eu un impact jusqu'à aujourd'hui. À preuve, en est tributaire la biographie critique de Black quand elle rappelle comment Marianne Moore avait contribué à l'amélioration des quelques poèmes du recueil prépubliés dans *The Dial* par le travail d'épuration qu'elle avait assuré⁵⁰.

La reprise de l'éthos de l'autodiscipline en littérature

Si MacKnight Black est moins sensible que certains de ces contemporains à la modélisation partitive, il partage néanmoins avec eux un autre emprunt au discours du monde industriel. En effet, l'enjeu de l'autodiscipline occupe le cœur de sa poésie. Nous verrons, dans un premier temps, comment l'autodiscipline constitue chez Black, mais aussi chez son contemporain Hart Crane, un art poétique. Mais chez Black l'autodiscipline prend une valeur plus grande encore : elle constitue un art de vivre.

Nous avons montré précédemment dans ce chapitre comment l'autodiscipline est une vertu prônée dans le monde industriel. Elle devient un élément clé du discours du secrétaire d'État à l'Agriculture du gouvernement Roosevelt, Henry A. Wallace. Dans de nombreux discours, dans des livres, le secrétaire d'État —

⁵⁰ *Ibid.* p. 149 et 151.

identifié à la tendance planificatrice du gouvernement Roosevelt⁵¹ — remet en question la doctrine libérale de l'intérêt personnel à laquelle il oppose justement l'éthos de l'autodiscipline :

« We cannot make individual and group interests coincide by fiat, at least not for long; and we cannot rely exclusively on good intentions. There has to be, first of all, a mechanism; and above all, there has to be a discipline sufficient to keep the mechanism in motion⁵² ».

L'éthos de l'autodiscipline appartient à l'air du temps, non seulement dans le domaine de la gestion d'entreprise, mais aussi dans le domaine de la poésie. L'art poétique du début du siècle fait du contrôle de soi la clé de l'expérience.

Pour MacKnight Black comme pour Hart Crane, le poète agit comme pont entre l'expérience sensible que chacun peut faire et la prise en compte des phénomènes de conscience qui la transcendent, en particulier tout ce qui a trait aux valeurs humaines. Crane développe d'ailleurs à cet effet des pistes pour un art poétique dans un essai publié la même année que son grand poème épique *The Bridge*⁵³. Sans détour, il y fait de l'autodiscipline la clé du travail poétique : “ The poet's concern must be, as always, self-discipline toward a formal integration of experience ” (Crane 1930 : 294).

⁵¹ Au sujet des tendances au sein du gouvernement Roosevelt, voir chapitre 1, p. 57.

⁵² WALLACE, Henry A., *New Frontiers*, New York, Reynal & Hitchcock, 1934, p. 255.

⁵³ CRANE, Hart, « Modern Poetry » in Saylor, Oliver M., ed., *Revolt in the Arts. A Survey of the Creation, Distribution and Appreciation of Art in America*, New York, Brentano's, 1930, p. 294-298.

De plus, les deux poètes constatent combien les expériences que chacun peut faire dans le monde moderne se caractérisent trop souvent par leur interchangeabilité, principalement en raison des changements survenus dans les techniques de production. En ce sens, leur analyse est proche de celle que proposait le sociologue Georg Simmel au début du siècle. Dans *Philosophie de l'argent*, le sociologue allemand avait montré comment la production moderne avait créé une distance entre les individus d'une même société. Cet accroissement de la distance qu'il décrit comme un désenchantement a pour caractéristique la rupture des liens entre individus. La personne qui produit l'objet, par exemple, importe peu au consommateur. La réciproque est tout aussi vraie. En effet, compte tenu de la constitution des phénomènes de marché, « l'économie monétaire avancée [...] rend [le chef d'entreprise] moins tributaire [...] des considérations locales et personnelles vis-à-vis d'un acquéreur déterminé⁵⁴ ».

Le désenchantement des relations humaines est un fait critique du monde moderne. Crane n'hésite donc pas à parler d'une conscience humaine contemporaine ("contemporary human consciousness" (Crane 1930 : 294). Sensiblement de la même façon, MacKnight Black dans l'entrevue de 1928 que nous avons mentionnée plus haut appelle à un renouvellement de la poésie pour rendre compte des nouvelles valeurs humaines ("core of new values"). On pourrait résumer ainsi la question qui guide ces deux investigations poétiques du monde : comment expliquer à la fois une stabilité relative des concepts traditionnels de pensée et

⁵⁴ SIMMEL, Georg, *Philosophie de l'argent*, Paris, P.U.F., 1987 [1900], p. 417.

d'esprit et la rapidité des changements dans les techniques de production ?

On trouve aussi chez Black de nombreux appels à l'autodiscipline. Si la discipline de soi est si importante, c'est d'abord parce que les sens risquent de nous trahir à tout moment. Ainsi parmi les poèmes de clôture du recueil, deux remettent en question la qualité de la vue. Dans "Ancient Paradise", l'effort de transcendance est bloqué par l'échec de la vue à appréhender le monde sensible ("sight defeated on the planes of the world"), et le poème appelle à cultiver un autre regard pour accéder à l'inconnu ("the unseen thing watched with eyeless wonder" [p. 75]). De la même façon dans "Stars", la voix poétique commande un autre regard et fait des étoiles un liquide lacrymal et purificateur qui permet de développer ce regard. ("The curves of my eyes will be washed with this light" [p. 79]).

Le recueil est ainsi traversé d'appels à une discipline du corps. C'est par la discipline qu'il devient possible de cultiver le regard capable d'appréhender le transcendantal. L'éthos de la propreté, dont nous avons montré la prégnance dans le recueil, fait proposer à Black un renouvellement de l'expérience sensible, "cleaner sight" (p. 22). La discipline du corps permet d'être à l'affût des "petites perceptions", pour reprendre le terme de Leibniz ou dans les termes plus contemporains de Michel Serres, de guetter l'"infraconscient". On trouve une belle description des mécanismes de l'infraconscient dans un poème inédit de Black, intitulé "Woven Bright Around". Le poème reconstitue la naissance de l'idée de printemps par l'accumulation des perceptions

infraconscientes qu'il note, celle de la vue (" Light flows through sluice-machinery / Of eyes ", de l'odorat (" Motions (...) communicate / Their rhythms to the hollows of my nose ") et de l'ouïe (" Arrows of movement fall in multitudes / Upon my ears, and pierce / My consciousness with sound and song⁵⁵ "). Ce n'est qu'à la fin du poème et dans un état de suprême perceptivité que peut naître la pensée toute simple que le printemps est arrivé. Avant que ne s'impose l'idée du printemps, le poème en a identifié les éléments.

La poésie de Black ne se satisfait pas de l'effort qui ouvre aux perceptions infraconscientes, mais cherche par une discipline maximale pour accéder au transcendantal. Ainsi il faut une perception dans l'immobilité la plus complète. C'est ce qu'affirme par exemple le narrateur de " Watching a Corliss-Engine ".

" Only the one that is or anciently is not
 Could stare at the dizzy shaft, the flowing wheel
 More lidlessly than I.
 Only a gaze that burns through time
 As the red sun through mist
 Could strike to nakedness the pure machine
 More certainly than mine.
 And, sense-eyed like a tiger or a hawk, I stare
 And dream that none on earth
 Find splendor with a cleaner sight,
 Or finding it, are less betrayed " (p. 22).

La voix narrative impose une fixité encore plus absolue dans un autre poème intitulé " Machine Moment " en interdisant même la délicate interaction de la parole et de la pensée avec la

⁵⁵ On trouve tous les poèmes inédits de MacKnight Black en appendice à la thèse de Frederic Closs.

machine. En n'autorisant que le regard, l'immobilité nécessaire à la perception ne souffre aucune exception.

“ Think, and this bare
 Wheel-flight will drift away
 Like a petal.
 Speak, and this hard splendor
 Will vanish whole like a frost-flower.
 Only watch; let this clear thing
 Drain your breast;
 Share this blooming ” (p. 11).

Avec ce poème, Black établit non seulement les mécanismes d'autodiscipline nécessaire à son projet, mais il prend le contre-pied de deux modes d'expérience du monde que propose la tradition. Le poème est construit autour de trois injonctions (“ Think ”, “ Speak ” et “ watch ”). Se soumettre à l'une des deux premières injonctions conduit à l'échec, seule la dernière permet l'accession au transcendantal. Seule la dernière en effet permet la fusion entre l'expérience sensible (ici la vue d'une grande roue de machine à vapeur) et son intériorisation en des phénomènes de conscience qui transcendent l'expérience immédiate (la métaphore du drainage au sein de soi qui permet la floraison).

Aux premiers vers, l'ego cartésien est rejeté : la pensée révèle l'être en postulant un “ je ”, mais laisse s'envoler quelque chose de l'expérience. Le poème pose ensuite la parole. Cette fois la voix narrative rejette l'ego romantique, ce que Hegel nomme “ l'infini subjectif de l'homme en soi ” (Hegel 1964 [1835] : 99). Hegel, suivant la vague romantique, a su analyser dans l'ego ro-

mantique la centralité des mécanismes d'expression du soi⁵⁶. Pour Black, l'expression fait elle aussi disparaître quelque chose de l'expérience. Seul le regard permet l'expérience de la machine.

Le rejet de ces deux importantes traditions pourrait sembler limiter les possibilités. Au contraire, il les décuple. En particulier contre le romantisme qui avait fait de l'art le grand type d'expérience transcendantal, Black défend l'efficacité des expériences plus immédiates. Le nombre des expériences qui permettent l'accès à la transcendance s'en trouve par conséquent décuplé. Black s'oppose au romantisme moins qu'au cartésianisme, mais il n'en accepte pas le caractère fermé, celui des cercles littéraires. Son appel à faire de l'expérience du regard la forme par excellence d'accès au transcendantal constitue, d'une certaine façon, un projet de romantisme du commun. Le désaveu de la tradition romantique n'est ici qu'un effort pour mieux la transposer dans le Xx^e siècle.

Nous avons vu comment l'éthos de la propreté menait à la paix intérieure. L'intuition apparaissait particulièrement dans ce poème sur la mer, intitulé "Tide". Sensiblement de la même façon, l'éthos de l'autodiscipline conduit aussi à la paix intérieure. Black le thématise d'ailleurs dans un poème intitulé "Arc". Le poète relate une marche au bord de la mer ("at my feet the ocean gnaws / On stone") qui lui permet de faire du combat entre terre et mer un équivalent de la tension constitutive du soi

⁵⁶ Dans son introduction à la question de l'art romantique dans son *Esthétique*, Hegel décrit comment le romantisme pense l'âme : "L'âme, pour s'y exprimer, ne cesse de fouiller dans ses profondeurs les plus intimes".
HEGEL, Georg W. F., *Esthétique. L'Art romantique*, Paris, Aubier-Montaigne, t.V, 1964 [1835-1838], p. 24.

(“ I feel / [...] My blood like waves in battle with the earth ”).
C'est dans la ligne d'horizon où se confondent ciel et mer que cette bataille pour l'intégrité du soi trouve sa résolution.

“ But where my last horizon breaks
On moon and star across the universe,
There is no turmoil, but an arc-wide peace —
Its center where my heart beats on ” (p. 65).

Technologies politiques de l'individu

Black est intéressant à plus d'un égard. Il l'est par les parentés thématiques avec le discours du monde industriel que nous venons de retracer. Mais il l'est aussi parce qu'il permet de mettre en lumière la tension constitutive entre l'assumé et l'assigné dans le concept de mesure et de modélisation partitive qui s'impose en Occident.

Nous avons jusqu'à maintenant beaucoup insisté sur la représentation chez MacKnight Black des normes éthiques dominantes dans l'Amérique du début du siècle. Mais ce travail de représentation ne se fait pas sans tension. Black, comme ses contemporains, est conscient que la participation aux normes de la vie moderne enferme, pour reprendre le diagnostic de Weber, l'individu dans une cage d'acier.

Black, poète de l'autodiscipline, sait que la constitution du soi n'implique pas que l'effet d'une volonté individuelle. Il constate, nous le verrons, qu'un monde de mesures s'est mis en place. C'est pourquoi sa poésie place en face l'un de l'autre ce monde et la possibilité pour l'individu de prendre la mesure de soi-même. Assigné d'une part, assumé de l'autre. L'autodiscipline prend son

sens pour Black dans l'articulation qu'il en propose avec la discipline du corps social.

Un texte du recueil reprend d'ailleurs ce topos traditionnel du corps social. Le « America Unborn » de Black construit bel et bien un corps comme figure de stabilité, mais il le construit en disposant côte à côte métaphores mécaniques et métaphores pastorales, les premières plus masculines et les secondes plus féminines.

« May his right hand be like a dynamo
 And his blood be like ploughlands ready for sowing;
 His legs be clean as skyscrapers
 And his breast whole as a cornfield;
 His loins be like wheel-play,
 And his heart like the hand-clasp of laborers
 At morning and evening.
 May the earth under the dreamless sun
 Have conceived such fullness,
 As a woman and a man loose a strength from
 themselves
 When they take one another ———
 May such a nation be born,
 Such a son to labor and be glad,
 Such a strong son to toil and find a peace of his
 own » (p. 66).

Dans un premier temps, ce poème prend en considération dans la culture contemporaine l'opposition entre le paradigme mécaniste cartésien et le paradigme organique hérité du romantisme. Dans chacune des trois premières assertions sont apposés, afin de bien marquer cette opposition, un motif mécanique et un motif pastoral. Le poème ancre cette opposition dans le topos du travail de la terre, en attribuant un sexe — comme il est traditionnel de

le faire — à la terre et au travail. Mais avec la seconde partie du poème, on peut constater que l'opposition de deux paradigmes n'a été marquée que pour en proposer l'union, comme deux chairs qui s'unissent. L'opposition des paradigmes correspond à un état d'excitation qui peut se résorber dans la paix qu'apporte l'acte sexuel auquel renvoie le poème. Cette paix, ce silence, marqué typographiquement par un long trait à la fin du vers décrivant l'étreinte, est aussi un aplatissage de l'opposition entre les deux paradigmes. Le trait marque, on ne peut mieux en effet, à la fois le silence et l'aplatissage. Le poème se clôt en trois vers évoquant la vie du fils, fruit de cette union. Le premier de ces vers fait de ce fils la nation. Les deux suivants posent deux enjeux à l'existence du fils : le travail et la quête d'une paix qui lui soit propre.

Si le mot « machine » ouvre à de telles extensions de sens, c'est qu'il s'inscrit dans une série de métaphores liant la société, l'organisme et le machinique. Faire l'histoire du jeu de relation entre la machine et l'organisme permettrait de mettre en lumière en leur centre une même question : celle du rapport entre la partie et le tout⁵⁷.

En donnant à la nation un corps, Black reprend et déplace une figure traditionnelle de stabilité, celle de l'État-organisme. L'idée même de corps social est une des idées importantes dans la recherche de stabilité politique. On peut se référer ici aux travaux

⁵⁷ Il n'est pas inutile de rappeler ici la mise en garde de Judith Schlanger quant à l'extension de sens des mots "organisme" et "machine" sur laquelle nous avons insisté dans l'introduction.

"Bien loin que ce dyptique [organisme et machine] soit apte à constituer le fondement d'une typologie des conceptions de l'État, il représente au contraire [...] l'écorce que doit traverser la critique".

SCHLANGER, Judith, *Les Métaphores de l'organisme*, Paris, J. Vrin, 1971, p. 48.

de Karl Mannheim⁵⁸, mais pour dire rapidement ce qu'il en est, il suffit peut-être de souligner que depuis Kant l'idée de vie est associée à l'autorégulation, c'est-à-dire à la recherche de stabilité.

? Il la reprend car c'est bien dans un corps, celui de ce fils national, que peuvent s'unir les traditionnelles oppositions entre motif pastoral romantique et motif mécanique. La métaphore de l'État-organisme permet généralement de rendre compte des formes d'autorégulation des rapports sociaux qui assurent à l'État sa stabilité, qui permettent la production et la reproduction d'un travail. Le fils-nation du poème de Black reçoit bel et bien dans les deux derniers vers le travail en partage. Si le poème s'arrêtait là, il aurait thématiqué l'État-organisme comme système de contrôle. Mais cette représentation de l'État-organisme est déplacée : le poème, en effet, bascule du topos de stabilité de l'État vers la figure de la paix intérieure. En deux vers, presque dans le même mouvement, le poème raconte le projet étatique de contrôle du travail et le projet privé de recherche d'une paix intérieure. Black nous convie à une véritable fusion de ces deux projets, socialisation d'une part, et développement de la réflexivité de l'autre. Black en découvre l'identité.

Ceci apparaît d'autant plus clairement dans les descriptions que fait Black de la vie quotidienne dans une grande ville industrielle ; il y lie là aussi l'ordre étatique, la stabilité des machines

⁵⁸ MANNHEIM, Karl, "The Concept of the State as an Organism" in Paul Kecskemeti, ed., *Essays on Sociology and Social Psychology*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1952, p. 165-182.

et la paix intérieure⁵⁹. Partout domine l'idée de mesure. Des poèmes comme « New Hills » décrivant les gratte-ciel de New York ou « Suspension Bridge at Evening » ont pour thème spécifique l'idée de mesure. Black, somme toute comme nous le rappelle l'incipit d'un poème inédit, invoque des Euclide oubliés comme figure de la mesure dans la constitution du soi⁶⁰.

Le poème « Rittenhouse Square » est explicite dans son appréciation positive des normes qui imposent à chacun une part de soi. Le poème reprend pour décrire un parc les métaphores de mesure et de clarté (« clearness of machinery », « the gliding of shaped steel in lonely precision »). Dans le poème, le mouvement des passants répond parfaitement à la régularité des aménagements.

« And the sight of this parkful of people
Has the clearness of machinery, laboring and stark.
What were men going their ways through the city,
And children playing and women watching them,
Are contours of matter moving and still
In remote accuracy » (p. 80).

L'image du parc agit ici comme métonymie pour l'État. Le parc constitue en effet un aménagement typique des grandes cités industrielles. L'aménagement de parcs a constitué historiquement une réponse de l'État aux nouveaux besoins créés par l'accroissement de la densité des populations. Black, d'ailleurs, dé-

⁵⁹ Outre Rittenhouse Square que nous analysons, la lecture d'autres poèmes du recueil conduit à cette conclusion, notamment Negro Foundation Gang (p. 45), Three Workers (p. 46), Structural Iron Workers (p. 47), A Street Cleaner Stops for Lunch (p. 50), Night Club (p. 74).

⁶⁰ « Geometers, Euclids forgotten » s'exclame la voix narrative dans « New York », un inédit recueilli dans CLOSS, *Op. cit.*, p. 301.

crit le parc en insistant sur cette densité. Il y trouve les qualités de la machine, le même parfait contrôle.

Ici, comme dans "America Unborn", le rapprochement métaphorique entre les rouages d'une machine et les individus ne vise pas à mettre en scène les méfaits du contrôle social, mais plutôt à intégrer dans la vision matérialiste du monde la recherche de l'unité profonde de l'être. En effet, les êtres humains sont ici ramenés à leur matérialité ("contours of matter"). L'image se poursuit dans une curieuse apposition ("moving and still"), insistant à la fois sur le mouvement et la stabilité. Pour Black, nous le verrons dans la section suivante, le mouvement cyclique des machines produit un mouvement stable. Retrouver sa matérialité — se retrouver matière — c'est se donner la possibilité du retour sur soi. L'image de la nudité dans les derniers vers du poème implique la recherche d'une pureté de l'être.

" this nakedness is beautiful and whole
Like the flowing in a rush of bright wheel-arcs
And the gliding of shaped steel in lonely
precision " (p. 80).

MacKnight Black, on l'a vu, affirmait qu'il fallait développer de nouveaux modes d'appréhension du monde qui puissent répondre à la rupture que l'industrialisation avait produite dans l'Histoire. Le jeu de toute sa poésie autour des figures de stabilité constitue la réponse qu'il apporte au problème. D'une part, sa poésie sait prendre en compte le projet de stabilité sociale qui s'est installé avec l'État industriel. Elle le représente, d'ailleurs, maintes fois, notamment dans "Rittenhouse Square", avec une appréciation positive. D'autre part — c'est le cas dans "America

Unborn » — la poésie de Black institue une identité entre ce projet et la constitution du soi par le mouvement réflexif de la pensée, une identité entre ce qui nous est assigné et la possibilité de s'assumer pleinement. En effet, la poésie de Black propose un même réseau d'images qui connote positivement et le projet de stabilité sociale et l'effort de constitution du soi. Ce réseau d'images qu'on a vu poindre dans « Rittenhouse Square » met en jeu la stabilité des machines dans leur mouvement cyclique. Nous verrons donc comment le mouvement cyclique des machines constitue l'image dont il a besoin pour décrire un mode d'appréhension du monde moderne fondé sur la possibilité d'une paix intérieure.

Il est possible d'après MacKnight Black — et toute sa poésie en constitue un effort de démonstration — d'appréhender le monde nouveau dans un éventuel dépassement du matérialisme. Ainsi, les lectures sociologiques de la tension entre l'assumé et l'assigné qui avaient cours à l'époque de Black, celles de Simmel ou de Weber par exemple, mettaient en scène le poids du contrôle social dans la constitution du soi. Contre de telles analyses des rapports entre société et individu, Black cherche à résorber la tension entre assumé et assigné dans l'image de la paix intérieure. Le soi chez Black est une forme qui apparaît aussi bien par la recherche d'une paix intérieure que dans l'effort de l'État pour contrôler et assigner une place à chacun.

La machine, image dialectique

Nous verrons maintenant comment Black fait de la machine un archétype, le symbole qui permet d'arriver à la paix intérieure tant recherchée. Black, nous le verrons, représente les machines dans leur mouvement cyclique. C'est là que se joue pour lui la possibilité d'appréhender le monde moderne. La figure du cycle dans les machines — mais aussi cycle sanguin et cycle de la nature — permet de symboliser la constitution du soi sans cette tension spécifiquement moderne et d'atteindre une paix intérieure.

La machine constitue pour Black une image dialectique. Nous reprenons ici à Walter Benjamin la notion d'image dialectique qui semble adéquate pour décrire le travail du poète. Benjamin définit l'image dialectique comme la représentation d'un objet auquel on fait porter un archétype culturel ; tout en permettant la représentation des apparences sensibles, l'image devient archétypale⁶¹.

Le travail de construction de la machine comme image dialectique ne passe pas nécessairement par la représentation de machines. Closs fait remarquer que Black décrit peu les machines, bien que *Machinery* soit le titre du recueil. Les textes qu'a colligés Black pour son recueil n'ont pas tous pour thème la machine⁶².

⁶¹ Benjamin développe la notion d'image dialectique dans un article sur Goethe et y revient cursivement dans les fragments publiés à la suite de son essai sur Baudelaire.

BENJAMIN, Walter, "Les Affinités électives de Goethe" in *Essais I*, Paris, Denoël-Gonthier, 1983, p. 53.

ID., *Charles Baudelaire Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris, Payot, 1982, p. 235.

⁶² Dans une première section intitulée "Machinery" et qui compte 36 poèmes sont représentées des machines. Mais une seconde section, "Skyscrapers, Bridges, Trains" compte 18 poèmes. Et une troisième section, "Other Poems", en compte vingt.

Dans l'essai « Modern Poetry » que nous avons déjà mentionné, Hart Crane précisait qu'intégrer l'expérience de la machine ne commandait d'aucune façon leur représentation. Crane posait cet enjeu en deux temps.

Premièrement, l'intégration du phénomène de la machine est nécessaire.

« For unless poetry can absorb the machine, i.e. *acclimatize* it as naturally and casually as trees, cattle, galleons, castles and all other human associations of the past, then poetry has failed of its full contemporary function » (Crane 1930 : 296).

Deuxièmement, il n'est aucunement nécessaire de représenter les machines.

« This process [of acclimatization] does not infer any program of lyrical pandering to the taste of those obsessed by the importance of machinery; nor does it essentially involve even the specific mention of a single mechanical contrivance » (Crane 1930 : 296).

Dans le mode d'appréhension du monde qu'il propose, Black partage l'approche de Crane. Il ne lui est guère nécessaire, nous l'avons vu, de représenter des machines *ad nauseam*. Mais dans sa manière, Black est un digne héritier de la tradition du symbolisme américain qui se développe d'abord avec Emerson, puis prend force avec la poésie de Whitman. La poésie de jeunesse de Black peut se lire comme une reprise de Whitman. L'intime connaissance qu'a Black de ces poètes a fait de lui un représentant tardif

de la mouvance transcendantaliste américaine. Black est également un digne héritier d'Emerson, pour qui tout se rapporte, dans ce monde que nous voyons, à un autre monde que nous ne voyons pas, pour qui nous vivons au milieu d'un système de choses invisibles manifestées visiblement.

Comme Baudelaire, Black produit des correspondances pour développer une isotopie, dans son cas, celle de la stabilité. C'est le cas dans ce poème intitulé *Corliss Engine*, l'un des deux poèmes dans lequel nous avons relevé l'utilisation du terme « symbole » ; au mouvement des machines symboliques sont attribuées les qualités d'un objet immobile, le roc⁶³.

Au début du recueil, des textes précisent qu'il faut lire dans la machine un symbole du mouvement. Dans le premier cas, un moteur de type Corliss⁶⁴ en est donné comme symbole (« A symbol of the flight in emptiness / That bears the world and our own selves » [p. 5]) ; dans le second, des turbines sont comparées à un mouvement originaire (« Look, these are all / We have for symbols; [...] / And they are near / To motion that fore-ran / Our flesh » [p. 8]).

Le choix des symboles chez Black correspond de façon précise à la période d'écriture des textes. En effet, le recueil fait des machines productrices d'électricité le symbole capable de

⁶³“ Body of an older birth, like rock
That stands against a sea, this motion breaks
Time's lesser flow ” (p. 5).

⁶⁴ Moteur actionné par la pression de la vapeur dont la spécificité est d'utiliser un système de valves d'entrée et d'échappement mis au point par l'ingénieur et industriel américain, George H. Corliss (1817-88) vers 1850.

porter le poids archétypal que Black veut y investir. Des machines appartenant à deux technologies — une technologie à la veille de disparaître et la technologie qui allait prendre sa place — font figure de symboles. Dans certains textes, Black retient pour symboles les turbines et alternateurs, la technologie qui a cours aujourd'hui dans la production d'électricité ; ailleurs, Black représente les moteurs que mettaient en action les grandes chaudières des machines à vapeur, une technologie de production héritée du XIX^e siècle.

En effet, un nombre important de poèmes renvoient à la technologie de la vapeur. On en compte neuf dont le titre même renvoie au moteur de type Corliss, *nec plus ultra* de la technologie de la vapeur. En effet, le moteur Corliss a été, tout au long de la deuxième moitié du XIX^e siècle, le type le plus performant des appareils producteurs d'électricité. Mais l'invention des turboalternateurs par le britannique Charles Parsons en 1887 entraînera la disparition de ces mécaniques démesurément grandes compte tenu de leur possibilité de production que sont les moteurs de type Corliss. Black connaissait bien la technologie des moteurs Corliss. Pour l'imaginaire d'un poète habitant Philadelphie, la machine était importante puisque la ville avait hérité pour l'exposition universelle de 1876 la plus grande machine jamais sortie des ateliers Corliss⁶⁵. Par ailleurs, Black avait maintes fois eu l'occasion de

⁶⁵ C'est, notons-le, à Philadelphie que George Corliss avait assuré sa célébrité. Corliss avait apporté de nombreux perfectionnements à la machine à vapeur permettant de limiter la déperdition d'énergie. Il construisait des machines à vapeur depuis 1846, il fit sensation à l'exposition du centenaire des États-Unis, qui se tenait à Philadelphie en 1876. Il y construisit une machine à vapeur plus grande que toutes celles qui avaient alors été cons-

visiter l'usine textile où travaillait un ami ingénieur, sans doute une des dernières usines où l'on avait choisi cette technologie. Les grands moteurs Corliss de l'usine n'avaient que dix ans quand Black les vit⁶⁶. Par ailleurs, Black ne pouvait ignorer la technologie des turbines. Elle était entrée dans son quotidien et dans celui de ses concitoyens puisqu'on venait tout juste de remplacer un système par l'autre pour assurer l'alimentation électrique du centre-ville de Philadelphie. En effet, en 1924, la Philadelphia Electric Company avait fermé ses installations de production électrique, y abandonnant les deux machines de type Corliss, et avait construit de nouvelles installations équipées de turboalternateurs⁶⁷.

Malgré les importantes différences entre les deux types de machine, c'est une même caractéristique qui avait retenu l'attention de Black. Le moteur mis au point en 1849 par George Corliss, un ingénieur de Providence, Rhode Island, avait pour principale caractéristique un système de valves s'ouvrant de façon cyclique afin de limiter la déperdition d'énergie. Quant aux turbines, elles ont pour principe un cycle plus impressionnant encore, un mouvement rotatif dans un ensemble stable. Aussi simple que puisse paraître aujourd'hui son principe, il faut se rappeler que la

truites, capable de faire fonctionner toutes les machines dans la grande salle des machines de l'exposition.

BRIGGS, Asa, *The Power of Steam. An Illustrated History of the World's Steam Age*, Chicago, University of Chicago Press, 1982, p. 152-153.

STRANDH, Sigvard, *A History of the Machine*, New York, A & W Publishers, 1979, p. 126-129.

⁶⁶ CLOSS, *Op. cit.*, p. 90.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 87-88.

réalisation d'une première turbine avait demandé des prouesses d'ingénierie et des décennies d'insuccès. En effet, la rotation rapide d'une tige causait d'importants problèmes de stabilité ; elle engendrait une force centrifuge et des vibrations qui pouvaient provoquer la rupture de la tige. Ce n'est qu'en 1887, nous l'avons relevé, que l'ingénieur britannique Charles Anderson parvenait à concevoir un premier système de rotor et stator rapide, dont la stabilité garantissait contre le bris.

Mais l'intérêt de Black pour cette tranche de l'histoire des techniques n'explique qu'en partie le paradoxe apparent qui associe dans son œuvre machines et isotopie de la stabilité. En effet, l'interprétation du mouvement chez Black pose problème. Dans un article déjà ancien, Frederick Hoffman en est critique car Black, dit-il, semble ignorer la caractéristique principale des temps modernes : la vitesse⁶⁸.

Au contraire dans un article plus récent, William Sharpe est sensible au type d'appréciation du mouvement chez Black et le lie aux peintures des Immaculés dont Charles Sheeler, et aussi d'un autre groupe de peintres travaillant avec Charles Demuth⁶⁹. On se réfère aujourd'hui généralement aux peintres de ces deux groupes

⁶⁸ " Black (...) almost always speaks of stationary objects (...). Of the speed which annihilates space and threatens at least a superficial disintegration of the senses, Black seldom speaks ".

HOFFMAN, Frederick, " The Technological Fallacy in Contemporary Poetry: Hart Crane and MacKnight Black " in *American Literature*, 21, 1, 1949, p. 103.

⁶⁹ SHARPE, William, " MacKnight Black and American Futurism " in Hagenbüchle, Roland et Ollier, Jacqueline S., ed., *Poetry and the Fine Arts: Papers from the Poetry Sessions of the European Association for American Studies Biennial Conference Rome*, Regensburg, Friedrich Pustet, 1991, p. 166-179.

en les qualifiant de précisionnistes. En effet, leur effort pour dépeindre l'Amérique industrielle et rendre machines et lieux d'une manière qui soit réaliste les conduisait généralement à représenter les objets dans un mouvement figé.

C'est une même esthétique du mouvement paradoxalement stable qu'on retrouve chez les précisionnistes et chez Black. Une œuvre de 1928 de Charles Sheeler, *Upper Deck*, constitue pour l'histoire de l'art américain le point de départ d'une tradition esthétique machinique, préférant un rendu inspiré du design industriel. L'histoire de l'art voit dans cette esthétique caractérisée par la représentation d'objets aux contours définis, quelque chose comme le moment de naissance d'une "sensibilité fonctionnaliste⁷⁰ ».

Dans les girations des turbines, les hoquets des pistons ou les révolutions des roues, MacKnight Black cherche le mouvement comme forme pure. Le cycle se pose en expression idéale du mouvement chez Black, sa forme la plus parfaite. Le mouvement cyclique se caractérise par l'espace de stabilité qu'il dessine. Au mouvement cyclique des machines, Black appose le réseau isotopique du cycle de la nature ; le cycle de régénération des espèces végétales ainsi que le cycle des générations humaines voisinent avec des descriptions de mouvement de machines.

Le mouvement cyclique trouve dans la poésie de Black une autre grande figure, celle du sang. Le sang participe du cycle, il

⁷⁰ YEH, Susan F., *Charles Sheeler and the Machine Age*, thèse de doctorat déposée à CUNY, 1981, p. 179.

cité dans TROYEN, Carol et HIRSHLER, Erica E., *Charles Sheeler : Paintings and Drawings*, Boston, Little, Brown and Co. and Museum of Fine Arts of Boston, 1987, p. 115.

faut le noter, à double titre. D'abord la circulation sanguine constitue un cycle. Quelques-uns des poèmes du recueil travaillent cette figure.⁷¹ De plus, l'hérédité, traditionnellement thématifiée par le sang, constitue l'élément-clé du cycle des générations humaines. Dans un poème intitulé « Fly-Wheel », Black revendique cet archétype culturel pour sa propre imagerie.

« Waves of steel and thrusts of blood,
Like generations on the earth,
Sons and fathers, fathers, sons; » (p. 6).

Ailleurs le sang apparaît comme équivalent de la figure filiale (« The flame that fore-ran your deep strength / Has fathered my blood » [p. 70]). Il passe dans le sang quelque chose d'immémorial tant il y a eu passage de générations. Il y a éventuellement quelque chose de l'origine. Le poème d'ouverture du recueil, « Corliss Engine at Rest », ouvre cette possibilité.

« This is the world's end and the world's beginning. (...)
This is the quietness our blood remembers, and
flows toward again » (p. 3),

Parler de la mémoire du sang comme c'est le cas ici, ou de sa loyauté comme c'est le cas dans « Corliss Engine » (p. 35) nous situe sans conteste dans le topos traditionnel de l'hérédité⁷².

⁷¹ Nous pensons particulièrement aux poèmes intitulés « The Glory » et « Beat Surely », le premier thématifiant la circulation sanguine, l'autre le travail du cœur.

⁷² On trouve dans la biographie critique publiée sur Black une curieuse interprétation, à nos yeux irrecevable, de la figure du sang. Il est apparu dans notre analyse que la poésie de Black naît de la difficulté pour des corps déterminés à accéder à la vérité. Pour montrer comment la figure du sang contribue à résoudre ce problème, il n'est en rien utile de faire du sang autre chose qu'un symbole. Mais obsédé par sa recherche des sources de la poésie de Black, l'auteur de cette biographie, Frederic T. Closs, confond le problème philosophique de la recherche de la vérité et la question de psy-

Il s'agit même du symbole qui agit comme modèle pour Black dans son travail de construction de la machine comme symbole. En effet que le sang renvoie par deux fois au cycle dans la langue courante ne pouvait qu'intéresser Black. En son sens propre, il est possible d'associer le sang au cycle par le mécanisme de la circulation sanguine. En son sens figuré, le cycle devient, comme nous l'avons montré, celui des générations. Le sang constitue donc une image dialectique. Mais cette image dialectique que Black trouve toute faite dans la langue ne lui suffit pas. L'objet synthétique que Black privilégie est plutôt la machine.

Voulant décrire le mouvement cyclique, un champ sémantique s'ouvre sans hésitation, celui du cycle de la nature. Cycles des machines et cycle de la nature obéissent chez Black à une même logique. Dans le poème d'ouverture, « Corliss Engine at

anacoluthie

chologie qu'est le problème de la cognition. Même si on peut démontrer que Black s'intéressait aux travaux contemporains de neurologie sur la cognition — et Closs le fait —, rien n'indique que le poète ait extrapolé de la cognition à la vérité. Les arguments que Closs avance pour nourrir son interprétation du rapport entre l'oeuvre du poète et ses sources sont ici particulièrement faibles. Et au terme de cette argumentation, Closs en arrive à une conclusion viciée : il prête au poète des élucubrations quant à l'existence chez l'humain d'une sensibilité aux vérités, voire même d'un organe sensible à ces vérités. Closs ne trouve qu'un passage dans lequel le poète faisait explicitement référence à des ouvrages de neurologie. Dans un poème inédit, intitulé "Where Blood Moves", Closs voudrait que l'indication que donne Black de la circulation sanguine sous le cerveau soit une allusion au cervelet, cette partie du cerveau située sous les deux globes principaux, et lié à certains phénomènes de cognition.

La première partie du poème décrit des mouvements d'objets. Puis le texte thématise la perception. Les mouvements, d'extérieur qu'il étaient, sont interiorisés. "Within my breast", "Within my blood".

Le renvoi aux ouvrages de neurologie viendrait dans le dernier vers qui thématise le passage du sang sous le cerveau. Tout ceci ne suffit en rien à affirmer que Black aurait postulé l'existence d'un organe sensible à la vérité.

CLOSS, *Op. cit.*, p. 114-115 et 124-125.

Rest”, le mouvement cyclique est donné comme la catégorie universelle qui permet le retour de la floraison. Au premier vers, l’arrêt de la machine qu’avait annoncé le titre semble produire un espace hors du temps (“ This is the world’s end and the world’s beginning.”[p. 3]); pour que la vie, la croissance soient possibles, il faudrait une mise en marche de la machine. Mais sans la forme pure du mouvement, tant que la machine est au repos, la croissance n’est rien de plus qu’une possibilité, une semence du temps qui attend de germer (“ Time [...] Is a seed now, [...] unflowering ”[p. 3]).

Plutôt que d’opposer monde agricole et monde industriel, la poésie de Black en montre l’intime solidarité. C’est le cas par exemple dans le poème intitulé “ Power-House ” où la machine elle-même fleurit : “ This pounded wheel blooms like the earth ” (p. 9) ou dans le cas de “ Bright Machine ” où la mécanique est semence de vie : “ Magnified and shaped in steel, here is final / Energy, the seed that fertilizes space ” (p. 16).

Le renouveau de la nature apparaît comme équivalent des mécanismes purificateurs propres à l’éthos de la propreté du monde industriel⁷³. Dans “ In this age ”, cette norme éthique

⁷³ On trouve aussi ce thème dans plusieurs poèmes inédits de Black. C’est le cas d’un poème intitulé “ Clean ” :
 “ Forests that rotted down [...]
 Step up as clean as woodsmoke
 From their loam ”.
 in CLOSS, *Op. cit.*, p. 292.

devient une caractéristique tant de l'intelligence humaine que du travail de la terre (« Thought as clean as the soil's unthinking labor » [p. 17]).

Le monde industriel, par d'autres décriés, participe ici de l'isotopie de la fertilité. Le mois d'avril et le réveil construisent l'image du renouveau. La terre, le champ, l'ensoleillement, l'éclosion contribuent à rappeler le topos de l'innocence pastorale. De la même façon, dans un poème intitulé « Reciprocating Engine » (p. 30), trois scènes agricoles sont cursivement décrites pour illustrer la régularité d'un moteur. Du mouvement mécanique, il est possible d'abstraire une forme universelle du mouvement, et partant de retrouver une pureté que l'on croyait perdue avec la disparition du monde agricole (« Things lost come again in sudden new beauty »).

Le cycle de la nature s'impose aussi comme caractère de l'humain. Un poème en particulier, « Reciprocating Engines » (p. 4), travaille la figure de la fertilité du sol dans un langage à connotations sexuelles. La machine dans ce poème, mais aussi dans l'ensemble du recueil, participe de la nature. Elle n'est pas ennemie du passé agricole. Aux références à l'isotopie de la fertilité (« blooming », « blossoms », « pear tree », « April ») s'ajoute une isotopie de l'union sexuelle (« mesh », « birth », « bodies », « lovers »). Un jeu avec l'homonymie entre « peace » qui apparaît dans le texte et « piece » vient renforcer l'isotopie de l'union sexuelle (« wheel-flight and star-flight / Are one peace of clear motion »). De la même façon, la transformation d'une phrase du langage courant fait basculer le sens vers l'isotopie de l'union ;

dans ce texte, des amants ébranlés par l'émotion deviennent un brassage d'atomes (« lovers, / Stirring with atoms »). Dans tous les cas, les images de sexualité viennent compléter une imagerie de la fertilité.

On trouve en conclusion d'un poème tout simplement intitulé « Machines » un appel sans équivoque à lier les mécaniques d'acier à la vie. Le poème constitue une injonction à la prise en compte du caractère archétypal des machines.

« Is death so strong a word now
That over the earth life shall not be worshiped
[sic]
In the clarity of steel? » (p. 18).

L'image dialectique que construit patiemment Black au fil du recueil lui permet d'associer à la stabilité comme figure archétypale la représentation de différentes figures du cycle, en particulier le mouvement cyclique de différentes pièces de machines. Le cycle constitue la forme sensible de l'archétype.

Le cycle est une forme de mouvement qui donne l'apparence de l'immobilité. Ce double caractère du mouvement cyclique en fait pour Black — pour le mouvement précisionniste aussi — la forme la plus pure du mouvement. Dans un poème intitulé « Beat Surely », Black met l'accent sur ce caractère particulier de finitude et de complétude du cycle, ici le cycle sanguin ; le terme d'un mouvement circulatoire produit une paix intérieure, un sentiment de complétude (« Whose every circling ends / In wholeness » [p. 71]). En faisant du cycle des machines l'image dialectique qui porte son projet de renouvellement dans le mode d'appréhension du monde, Black reste très près d'Emerson. Cecelia

Tichi rappelle la prégnance des figures de cercle et de spirale dans la description de l'esprit humain par le romantisme américain. Un essai d'Emerson intitulé « Circles » lui semble particulièrement symptomatique du rapport à la figure du cercle pour le romantisme.

« Emerson's essay, "Circles," makes the point. It argues that the expansion of human consciousness takes the form of "a self-evolving circle, which, from a ring imperceptibly small, rushes on all sides outwards to new and larger circles, and that without end" » (Tichi 1987 : 228).

*

**

MacKnight Black a trouvé un riche terrain pour transposer la tradition romantique au cœur d'une représentation du monde contemporain. Il a su identifier la similarité entre le projet de mesure de soi que porte la recherche romantique de la complétude et l'obsession contemporaine pour la mesure.

Aux mesures extérieures de l'orientation professionnelle et au présupposé qu'il existe un travail propre à chacun répond l'effort de contrôle de soi-même, l'autodiscipline dont on a pu constater qu'elle constituait un des enjeux de la poésie des années 20 et 30.

À l'effort d'affinement des contraintes imposées en milieu de travail répond la prise en charge dans la société des normes

éthiques proposées par l'entreprise. Il en est ainsi de l'autodiscipline, mais aussi de la propreté par exemple.

La poésie de MacKnight Black constitue un lieu exemplaire de cette convergence. Nous venons de montrer comment il fait de la machine une image dialectique portant l'archétype de la stabilité. Black fait du mouvement cyclique l'expression la plus pure du mouvement. Au contraire de ce qu'ont dit certains critiques, il n'hésite pas à représenter le mouvement. En témoigne la place importante accordée à la figure du renouveau. Mais son œuvre fait du renouveau une marque de stabilité en insistant sur le mouvement cyclique qui conduit au renouveau. Alors que l'éthos de la propreté pourrait chez d'autres personnes être interprété comme un motif de changement, il est ici lié au renouveau dans la stabilité, ce que Black nomme, nous l'avons vu, la paix intérieure. Black fait aussi converger dans l'archétype de la stabilité un autre éthos important repris du monde industriel, l'éthos de l'autodiscipline.

Le développement des techniques de l'Homme depuis le début du siècle est un mouvement qui semble inexorable. Nous venons d'en tenter une première approche en proposant une analyse critique de la volonté de mesure. L'individuation imposée par cet ensemble technique, par ces technologies politiques pour reprendre l'expression de Foucault, est toujours mâtinée de connaissance autonome de soi. Entre l'assigné et l'assumé, la frontière est souvent floue. L'évolution même des techniques de l'Homme, cherchant constamment à affiner les contraintes qu'elles imposent à l'individu, montre qu'un malaise était présent dès l'abord dans le projet panoptique : chacun pouvait reconnaître

dans les technologies politiques de l'individu une grande efficacité à assigner des comportements, mais ceci n'effaçait en rien la définition de l'humain comme être sachant assumer ses gestes.

La grande dépression allait accentuer ce malaise.

Chapitre 3 Le choc de la pauvreté

We have cried calamity more than most but if you take a casual glance at the suffering of the populations of this planet in this century of human misery, you will find that the Great Depression we made so much fuss about was by comparison a very mild malady indeed.
John Dos Passos, *The Prospect Before Us*.

La grande crise a fait sombrer le monde ouvrier dans la misère, misère qu'on peut relativiser comme le faisait Dos Passos vieillissant dans l'exergue que nous avons choisi au chapitre, mais misère néanmoins réelle. Un nombre sans précédent de personnes se retrouvaient sans emploi, souvent à la rue, ressentant dans leur corps la loi cruelle du marché. L'évolution même des techniques de l'Homme, leur affinement d'abord, puis leur prise en compte de la multiplicité des variables et, particulièrement, des variables interpersonnelles montre qu'un malaise était présent dans le projet panoptique dès son inception : chacun pouvait reconnaître dans les technologies politiques de l'individu une grande efficacité à assigner des comportements, mais ceci n'effaçait en rien la définition de l'humain comme un être sachant assumer ses gestes.

Du notre point de vue, la grande dépression a surtout accentué le malaise moderne de la constitution du soi. Les techniques de l'Homme avaient pour projet de régir le rapport à l'autre dans la constitution du soi. Mais ces techniques, si fines fussent-elles, et le projet panoptique dans son ensemble, apparaissaient dans toute leur vacuité face à la misère, à la pauvreté ou, dans le meilleur des cas, simplement à l'appauvrissement de populations entières. L'épée de Damoclès de la pauvreté pesait lourdement sur

le mode de constitution du soi propre au monde moderne. Avec la crainte de la pauvreté, chacun pouvait ressentir pour soi-même le rôle de l'argent dans notre façon de tisser des liens avec autrui et par conséquent dans notre effort pour nous définir nous-mêmes.

Dans l'introduction, nous avons déjà insisté sur le morcellement du rapport entre l'individu et la société dans le monde moderne. Ses relations à autrui sont compartimentées en fonction de la nature du lien qui l'unit à tel ou tel autre. En fonction de la personne avec qui l'on interagit, il est possible de faire jouer, par exemple, notre profession, notre appartenance politique, notre classe sociale ou dans le domaine privé, notre âge ou nos préférences sexuelles, et bien d'autres catégories encore.

Cette multiplicité n'est qu'un des facteurs de désenchantement des liens sociaux. Il en est un autre qui nous préoccupera ici : l'argent. En effet, l'argent est cause d'effritement des liens personnels¹. Dans ses travaux sur l'économie monétaire auxquels nous avons déjà renvoyé², Georg Simmel insiste longuement sur ce sujet.

« Dans les époques d'économie pré-monétaire, l'individu était directement réduit à son groupe et l'échange des services liait étroitement chacun à l'ensemble ; maintenant au contraire, chacun porte partout sur lui son droit aux prestations des autres, sous une forme concentrée, potentielle ; il

¹ L'argument est repris sous bien des formes depuis. Notons une occurrence dans un article intitulé "The Mysticism of Money" publié dans la revue *Broom* en 1922, et signé par le directeur de la revue, Harold Loeb. Harold Loeb deviendra une dizaine d'années plus tard le président du Comité continental sur la technocratie dont nous avons parlé au chapitre premier. La revue *Broom* était une des nombreuses revues littéraires publiées par des Américains en Europe dans les années vingt.

LOEB, Harold, "The Mysticism of Money" in *Broom*, 3, 2, 1922, p. 115-130.

² Voir introduction, p. 35 et chapitre 2, p. 116

a le choix de le faire valoir où et quand il veut, défaisant ainsi les rapports immédiats, fondés par l'ancienne forme d'échange » (Simmel 1987 [1900] : 427).

Cette interprétation est aujourd'hui défendue avec force par le sociologue britannique Anthony Giddens³. Celui-ci fait de l'argent un élément-clé dans les modes de contrôle de l'espace et du temps imposés par le capitalisme moderne. Ces modes de contrôles sont fort variés : ils vont de la réduction des coûts par la réduction du temps nécessaire à la production d'un bien à l'accroissement dans le temps de la valeur d'un bien immobilier, exemples auxquels on pourrait ajouter pour cette fin de millénaire le travail dit « délocalisé ». Dans ces cas et dans d'autres, trop nombreux et trop changeants pour en dresser une liste exhaustive, l'argent poursuit son travail d'effritement des liens personnels. Pour Giddens, l'argent ouvre des possibilités de relations entre individus sans qu'il y ait co-présence, en permettant de faire abstraction du temps comme de la distance qui les séparent : « Money provides for the enactment of transactions between agents widely separated in time and space » (Giddens 1990 : 24).

Le choc de la pauvreté dans les années trente allait rendre sensible les effets désenchâssants de l'économie monétaire. Dans ce chapitre nous opposerons deux réactions possibles au désenchâssement, d'une part la dénégation, de l'autre l'engagement à

³ GIDDENS, Anthony, *The Consequences of Modernity*, Stanford, Stanford University Press, 1990, 186 p.

surmonter l'échec de la crise : la réponse à un événement macro-économique devient un effort d'ajustement personnel.

Pour une bonne part, la bourgeoisie française, en dépit de ses clivages internes, a réagi au désenchâssement en le niant. Plus conservatrice que la bourgeoisie américaine, elle donne encore bien souvent à l'industrie une structure de propriété familiale. À la structure de propriété familiale répond souvent un véritable paternalisme de l'entrepreneur pour ses employés, voire pour le village ou la commune. La rémanence de ces structures explique en partie le peu d'intérêt d'une grande partie de la bourgeoisie de France pour les politiques de réorganisation industrielle ; le Redressement français, ce mouvement que nous avons rencontré au premier chapitre, demeure pour l'époque une exception⁴. Aux États-Unis, l'éventail des réactions s'ouvre beaucoup plus. La bourgeoisie réagit de façon beaucoup plus fragmentée. À travers les dénégations qui pointent ici et là domine un courant ouvert aux propositions visant à remodeler le tissu social mis à mal dans le monde moderne.

Dans un premier temps, la lecture d'une pièce de théâtre d'Édouard Bourdet, auteur aujourd'hui oublié de théâtre bourgeois, nous permettra d'illustrer la réaction de dénégation au comble de sa naïveté. Par la suite, nous illustrerons une autre réaction qui se fonde sur l'acceptation du désenchâssement et appelle à la mise en place d'un éthos de l'ajustement. La psychologie, bien sûr, mais surtout une certaine psychologie populaire dont Dale Carnegie fut un chef de file ont participé à faire de

⁴ Voir chapitre 1, p. 49-50.

l'ajustement de l'individu à la société une responsabilité individuelle. Enfin, nous verrons comment l'éthos de l'ajustement nourrit la grande trilogie que John Dos Passos publie dans les années trente : *The 42nd Parallel*, *Nineteen Nineteen* et *The Big Money*.

Dénégation dans la bourgeoisie française

L'appartenance d'un individu au cours de sa vie à une même classe sociale est restée remarquablement stable pendant très longtemps en France. Dans ce monde à faible mobilité sociale, a pu se constituer une bourgeoisie calquant son mode de vie sur celui de l'ancienne aristocratie. Le système des dynasties, pour reprendre le mot d'Emmanuel Beau de Loménie, est passé sans coup férir du monde prérévolutionnaire à l'après 1789⁵. La Révolution, d'une certaine façon, n'a fait qu'élargir le groupe des grandes familles pour créer les élites républicaines.

L'entre-deux-guerres a été en France une période de mobilité sociale particulièrement faible. La mobilité s'était accrue au XIX^e siècle et croîtra de nouveau après 1945. Entre 1919 et 1940, le patronat a recruté une succession d'abord en son propre sein, ensuite dans les professions libérales, enfin dans la haute fonction publique, longtemps restée fièrement indépendante⁶.

⁵ BEAU DE LOMÉNIE, Emmanuel, *Les responsabilités des dynasties bourgeoises*, Paris, Denoël, 1943-1973, 5 volumes.

⁶ " Jusque-là les hauts fonctionnaires, passés au service des grandes affaires privées, avaient été relativement rares. Et la plupart d'entre eux n'avaient quitté l'administration que vers la fin de leur carrière. À partir des années 20, dans certains corps, dans celui des inspecteurs des finances surtout, le passage dans les cadres administratifs réguliers ne fut pratiquement plus, sauf de rares exceptions qu'un stage très bref. La filière en quelque sorte normale devint désormais la suivante : au bout de quelques années, affectation à un cabinet ministériel, puis nomination à un poste de

Pendant la période, plus de 50 % du patronat provient de familles patronales, sans compter que 20 % vient de familles dans la haute fonction publique ou dans les professions libérales⁷. Dans les industries anciennes comme le textile ou la sidérurgie, la proportion était encore plus élevée, soit 60 % des patrons issus de familles patronales⁸. On note même chez le patronat de la vieille industrie un nombre plus élevé de « mariages intra-classes ».

On voit dominer au sein de cette classe à faible mobilité sociale un discours conservateur du point de vue des valeurs que le théâtre bourgeois d'Édouard Bourdet met parfaitement en scène. Seule une portion congrue de la bourgeoisie reprend les idées progressistes de Henri Fayol ou d'Ernest Mercier dont nous avons parlé au premier chapitre. On pense aux quelques patrons proches de X-Crise comme Jean Coutrot que nous avons mentionné au premier chapitre et sur lequel nous reviendrons plus en détail au prochain chapitre. En général, la bourgeoisie s'est plutôt repliée dans des attitudes conservatrices ; le peu d'entrain qu'a signalé Gérard Brun pour les plus novatrices parmi les associations patronales constitue la conséquence la plus significative de ce repli⁹.

Se projetant comme une aristocratie ancienne, de larges pans de la bourgeoisie s'en tiennent aux valeurs traditionnelles. Le climat politique en France permettait la mise sur pied du mouve-

directeur d'un grand service ; et de là abandon des fonctions publiques pour un poste dans l'une ou l'autre des grandes banques."

BEAU DE LOMÉNE, Emmanuel, *Les responsabilités des dynasties bourgeoises. Du Cartel à Hitler, 1924-1933*, Paris Denoël, t. IV, 1963, p. 57.

⁷ LÉVY-LEBOYER, Maurice, "Le Patronat français, 1912-1973" in *Le Patronat de la seconde industrialisation*, Paris, Éditions ouvrières, 1979, p. 142.

⁸ LÉVY-LEBOYER, *op. cit.*, p. 143.

⁹ BRUN, Gérard, *Technocrates et Technocratie en France (1914-1945)*, Paris, Arthaud, 1966, p. 16-19.

ment royaliste que sera l'Action française fondée en 1905 par Léon Daudet et Charles Maurras¹⁰. Un « patronat malthusien », pour reprendre l'expression de Gérard Brun, s'accommodait bien de valeurs généralement conservatrices¹¹. Au moins jusqu'à l'élection du Front populaire en 1936, le libéralisme appartient au discours de surface du patronat¹². Sur le terrain économique, la C.G.P.F., la plus grande des associations patronales, préoccupée par le profit de ses membres, encourageait les cartels ou, à tout le moins, le contrôle de la production, espérant ainsi maintenir une politique de prix élevés¹³. Avec en arrière-fond un demi-siècle d'appels aux valeurs traditionnelles au sein de la bourgeoisie, Vichy avait beau jeu de remplacer le " Liberté, Égalité, Fraternité " par la maxime conservatrice : " Patrie, famille, travail ". Pour cette importante partie de la bourgeoisie ayant choisi la structure de propriété familiale, le projet individualiste de la Révolution doit faire place à un ensemble de valeurs fondées sur un fort lien social, notamment le patriotisme et le goût de la famille.

¹⁰ BERSTEIN, Serge, *Le 6 février 1934*, Paris, Gallimard-Julliard, 1975, p. 68, coll. Archives.

¹¹ BRUN, *op. cit.*, p. 43.

¹² Compte tenu de la diversité des tendances au sein du patronat, une doctrine unique pour l'ensemble de la bourgeoisie ne s'est jamais développée. Néanmoins, Henry Ehrmann, dans le gros ouvrage qu'il consacre au patronat français, identifie des lignes de force. Il est d'avis qu'un changement apparaît de façon assez marquée après l'élection du Front populaire en 1936. Même au sein de la Confédération générale du patronat français (C.G.P.F.), il n'est plus qu'une minorité qui défende le libéralisme à tous crins.

EHRMANN, Henry W., *Organized Business in France*, Princeton, Princeton University Press, 1957, p. 43.

¹³ *Ibid.* p. 31.

La pièce d'Édouard Bourdet *Les Temps difficiles* a pour toile de fond la crise économique des années 30¹⁴. À l'image des positions de cette bourgeoisie conservatrice, la pièce nie tout effritement du lien social. En effet, le déroulement des scènes de la pièce conduit à l'explication d'une faillite commerciale par la faillite personnelle, voire par une faillite des valeurs.

Les Temps difficiles mettent en scène deux grandes familles bourgeoises de province, les Faure et les Laroche, avec en arrière-plan la bourgeoisie de Lyon. Les Laroche, en particulier, font partie de cette bourgeoisie dynastique. Jérôme Faure, lui-même bourgeois de province, décrit ainsi les Laroche :

“ Ces gens-là auraient été anoblis dix fois s'ils avaient voulu ! Ils ont toujours refusé. Ils ont tenu à rester ce qu'ils étaient : de grands bourgeois !... Des bourgeois, mais... des seigneurs !... ”
(p. 359).

Dès l'ouverture du premier acte, les difficultés financières de la famille Antonin Faure sont au cœur des conversations. Tôt dans la pièce, la menace se précise avec le risque d'une faillite. Pour éviter la banqueroute, les Faure doivent prendre une décision difficile : céder la moitié de l'entreprise familiale ainsi que la présidence du conseil avec voix prépondérante au groupe des Lyonnais. Mais Jérôme, fils héritier et maintenant président de la maison Antonin Faure, a gardé un atout : son frère frère Marcel, le bohème, banni depuis vingt ans à cause de ses amours avec une actrice, tient encore en ses mains quelques actions. Si Jérôme

¹⁴ BOURDET, Édouard, *Les Temps difficiles*, in *Théâtre*, Paris, Éditions Stock, t. III, 1949, p. 221-424.

parvenait à le faire entrer au Conseil, il retrouverait la majorité. La réconciliation se fait. Mais les Lyonnais se retirent du projet de relance de l'entreprise, et la faillite guette à nouveau la maison Antonin Faure. Le hasard va sauver l'entreprise. Le fils d'une grande bourgeoise de la région est tombé follement amoureux d'Anne-Marie, la fille de Marcel. Bien que le jeune homme, par effet des unions consanguines, ait le développement intellectuel d'un enfant, Anne-Marie accepte le mariage. La maison Antonin Faure peut profiter du crédit du nom des Laroche. Mais quand les entreprises Laroche font aussi faillite, elles emportent, cette fois pour de bon, la maison Antonin Faure.

Aux yeux de Jérôme Faure, la faillite des entreprises Laroche n'est pas due à la conjoncture. Il voit dans l'écrasement de cet empire financier la juste rétribution de fautes personnelles. Pour une part, il s'agit des fautes de Thiercellin, l'administrateur des entreprises Laroche. En effet, Thiercellin, joueur invétéré, aurait engagé des sommes importantes au nom de l'entreprise pour nourrir sa passion. Comprenant qu'il avait mené les entreprises Laroche à la faillite, Thiercellin se suicide. Mais pour Jérôme, c'est surtout Mélanie Laroche qui doit assumer la responsabilité de la faillite. À la mort de son mari, la veuve s'était complètement retirée de la direction des affaires. Jérôme le lui reproche avec amertume :

« On dira que vous êtes une victime de la crise, que c'est la crise qui vous a ruinée : allons donc ! Les Laroche avaient tout prévu, même les crises, et leur maison devait y résister, mais ce qu'ils n'avaient pas prévu, c'est qu'il y aurait un jour

quelqu'un comme vous pour leur succéder !... »
(pp 406-407).

Bien que la faute soit personnelle, Jérôme conseille à Mélanie de n'en pas assumer la responsabilité. L'argent commande des liens forts pour Jérôme, mais Jérôme est moderne et comprend que le lien peut se briser. C'est un engagement personnel bien plus fort que met en scène la pièce. Avec l'approbation de la plupart des autres personnages, Mélanie engage sa fortune personnelle pour éviter la ruine de toutes les entreprises en contrat avec la sienne.

« Mais je ne peux agir autrement, mon bon ami ! Il paraît que si nous sommes obligés de demander la liquidation, la plupart de nos agents et de nos sous-agents vont se trouver dans une situation tragique : je ne peux pas être responsable de la ruine d'un tas de gens et continuer à vivre dans l'opulence ! » (p. 403).

Édouard Bourdet met en scène, en particulier avec le personnage de Mélanie, une bourgeoisie qui nie le désenchâssement et qui a pour acte de foi que des liens personnels forts gouvernent encore le monde. L'opposition entre le personnage de Jérôme et celui de Mélanie porte le poids de cette opposition notée par Simmel entre deux époques, celle pour laquelle vaut sa philosophie de l'argent et celle de la stratification sociale monolithique du système féodal. Pour Jérôme, il est des cas où l'argent permet d'établir une distance dans l'échange. Pour Mélanie, l'échange engage toute la personne.

« L'action à distance de l'argent permet à la possession et au possesseur de diverger assez largement pour que chaque partie puisse suivre ses

propres lois, bien mieux que du temps où la possession se trouvait encore en interaction directe avec la personne, où tout engagement économique était à la fois un engagement personnel, où chaque tournant dans la directive ou la situation personnelles signifiait un tournant analogue au sein des intérêts économiques » (Simmel 1900 [1987] : 413-414).

Dans les grandes familles bourgeoises que met en scène Bourdet, le personnel et l'économique sont intimement liés. L'intrication des deux permet un contrôle efficace du capital, visant à limiter le cercle de l'échange au cercle des relations qui engagent toute la personne. Pour avoir manqué à cette règle, parce qu'il a laissé le capital circuler au hasard, Thiercellin doit payer de sa personne.

Mais si le strict contrôle de la circulation du capital assure la sécurité financière, il n'est pas sans risque de coûts humains. La pièce de Bourdet en fait la démonstration avec deux personnages souffrant de déficiences intellectuelles provoquées, expliquent les personnages, par la récurrence des mariages consanguins. C'est le cas du fils Laroche que nous avons déjà mentionné. La famille Faure a aussi payé sa sécurité financière passée par l'internement d'un de ses membres. En effet, la sœur de Jérôme et de Marcel doit vivre dans un pavillon à l'écart de la maison familiale parce qu'elle n'a pas toute sa tête¹⁵.

Les mailles qui lient le personnel et l'économique sont plus serrées qu'il n'y paraît à première vue. Ainsi Mélanie décrivant son fils pour préparer le terrain de la demande en mariage insiste

¹⁵ *Ibid.*, acte troisième. p. 357.

justement sur le fait que l'économique est une caractéristique personnelle au moins autant que l'est l'atavisme de son fils.

“ Je sais tous ce que l'on peut dire sur Bob, sur son physique, ses tics, son élocution... difficile, sur le côté un peu... comment dirais-je ?... un peu... primitif de son intelligence, mais, en tous cas, il n'est pas méchant ! Il a même de jolis sentiments... un peu naïfs quelquefois, mais jolis... Il a très bon cœur !... Et puis, enfin, c'est un détail, mais malgré tout c'est l'héritier de la maison Laroche. ”
(p. 339).

Mélanie, grande bourgeoise calquant son mode de vie sur celui de l'ancienne aristocratie ne constitue donc qu'un des ressorts de la pièce pour nier le désenchantement. L'économique et le personnel sont liés dans la mort de l'administrateur comme dans les traits héréditaires que portent les familles.

L'éthos de l'ajustement

Les milieux industriels américains s'étaient déjà montrés, nous l'avons vu au chapitre précédent, très réceptifs à l'expérimentation en milieu de travail. Si une part de la bourgeoisie américaine nie elle aussi tout désenchantement — on pense à cette classe de loisir qu'avait dénoncé Thorstein Veblen dans un petit essai mordant d'ironie *The Theory of the Leisure Class* publié en 1899 — le plus grand nombre parmi la bourgeoisie prend une part active pour changer le mode de relations entre les individus en entreprise.

Néanmoins pour cette bourgeoisie, il y avait bel et bien péril en la demeure. La dépression en était la preuve. Si le désenchâs-

sement de l'individu dans la société était un des facteurs qui expliquaient les nouveaux problèmes sociaux et puisque la société à fort enchâssement était chose du passé, il fallait encourager chacun à retrouver pour soi-même un minimum de sentiment d'enchâssement ; il fallait donc mettre en place des mécanismes d'ajustement.

La nécessité de développer de nouvelles techniques pour adapter l'individu aux rapports de production industriels dont nous avons montré les balbutiements au chapitre précédent trouve son aboutissement avec la crise. Un intérêt réel, nous le verrons, se développe pour les apports de chacun au processus de production, mais en contrepartie de l'intérêt qui lui est porté, l'individu est appelé à s'ajuster. On trouve aux États-Unis dans les années trente toute une littérature de l'ajustement. Les contemporains sont donc bien sensibles à cet aspect de l'idéologie dominante. Dans une série de conférences de 1935 proposant un bilan de santé de la société, l'historien Carl Becker identifiait et reprenait à son compte cet éthos de l'ajustement.

“ Mankind has entered a new phase of progress — a time in which the acquisition of new implements of power too swiftly outruns the necessary adjustment of habits and ideas to novel conditions created by their use¹⁶ ”.

Dans son histoire du livre à grand tirage aux États-Unis, James D. Hart remarque la prolifération de livres de psychologie

¹⁶ BECKER, Carl, *Progress and Power*, Stanford, Stanford University Press, 1936, p. 91.

cité dans SUSMAN, Warren I., *Culture as History. The Transformation of American Society in the Twentieth Century*, New York, Pantheon Books, 1984, p. 156.

populaire dans les années trente. Entrer dans la vague de la psychologie populaire, c'était déjà commencer à s'ajuster. "The mere act of perusing a 'How to' book seemed emblematic of success for many discomfited persons¹⁷". Hart note des livres aux titres évocateurs, *Wake Up and Live!* ou *Live Alone and Like It*. Parmi les livres les plus populaires, il faut noter *Life Begins at Forty* de Walter B. Pitkin, publié en 1932, et qui s'adressait à ce public attiré par la bourse dans le marché haussier des années 20 et qui devait maintenant affronter la quarantaine et les effets de l'écrasement du marché boursier. Mais les ventes de 200 000 exemplaires en cinq ans du livre de Pitkin ne sont qu'une mince affaire en face des 750 000 copies que vendait dès sa première année de publication en 1936 Dale Carnegie avec son *How to Win Friends and Influence People*¹⁸.

Le livre de Carnegie condense les caractéristiques de l'éthos de l'ajustement, soit une critique des normes de vie en société propres aux rapports de production industriels et une insistance sur les relations humaines en particulier dans leur aspect hiérarchique et intéressé. Mais surtout, le livre de Carnegie apparaît clairement comme un guide de survie dans un monde où le tissu social est défait. Non seulement le guide de Carnegie ne nie en rien le désenchantement de l'individu dans la société, il en fait la condition de possibilité de son analyse.

L'intuition fondamentale de Carnegie est simple : une organisation est composée d'individus, et chaque individu doit savoir

¹⁷ HART, James D., *The Popular Book. A History of America's Literary Taste*, New York, Oxford University Press, 1950, p. 257.

¹⁸ HART, *op. cit.*, p. 255-256.

qu'il compte pour l'organisation. Aux yeux de Carnegie, la rationalisation des modes de production avait peu permis d'améliorer le sort de l'individu. Les quelques améliorations qu'on avait connues répondaient à une volonté de gain d'efficacité pour l'ensemble du système.

Au contraire, Carnegie conseille aux gestionnaires d'entreprise, aux patrons, de porter une attention sincère au sort de chacun des membres du personnel. Il leur apprend à nourrir leurs relations de travail, par exemple en prenant le temps de féliciter des employés dont on apprécie le travail, ou en laissant un supérieur penser qu'une nouvelle idée vient de lui. En bref, affirme Carnegie, il faut savoir sourire. Dale Carnegie réapprend à ses lecteurs à cultiver les relations dans un monde où le tissu social est défait.

En vérité, Dale Carnegie réapprend surtout à ses lecteurs à cultiver les relations qui comptent, c'est-à-dire les relations avec leurs supérieurs ou avec leurs subordonnés. Dans son introduction à une anthologie d'essais publiés dans les années trente, Warren I. Susman fait remarquer que, chez Carnegie, l'individualisme démocratique américain (un citoyen, un vote) est suppléé par un individualisme où chacun est intéressé.

“ Success is measured by how well one fits in, how well one is liked by others, how well others respond to the roles one is playing. It is a strange kind of individualism for individualistic America¹⁹ ”.

¹⁹ SUSMAN, Warren I., *Culture and Commitment. 1929-1945*, New York, George Braziller, 1973, p. 16.

Le projet démocratique américain s'abstrait des conditions matérielles au cœur de la vie de chacun et pose un principe de similarité fondamental entre tous les individus. Dans ce principe, la démocratie produit la notion de citoyen, maître de ses choix. Cependant, comme peut le faire l'échange monétaire, l'instrumentalité de la mécanique démocratique lie un ensemble d'individus peu importe la distance qui les sépare, en ce cas-ci, distance dans l'espace entre représentant et représenté qui ne se croiseront possiblement jamais, et distance dans le temps entre le mandat que donne l'électeur se référant au programme du parti et les actions du gouvernement élu (si le gouvernement bien sûr tient jamais ses promesses). Par certains de ses aspects, la mécanique démocratique participe donc au désenchantement de l'individu dans la société. On comprendra que les appels des élites de certains pays du Nord à faire de la démocratie un élément du sentiment de communauté national ne reçoivent qu'un accueil mitigé.

L'analyse psychologique de Dale Carnegie répond tout à la fois à la rationalisation du travail de l'individu dans la production d'un bien ou dans la prestation d'un service et à la fiction de l'individu autarcique que porte le concept de citoyen. Elle ne remet aucunement en question l'individualisme au cœur de l'une et l'autre rationalisation, mais ajoute un ingrédient qui manque aux deux : la prise en compte des relations intersubjectives. Dans ce dépassement de l'autarcie, l'individualisme devient intéressé.

Le jugement de l'historien Donald Meyer, dans un livre sur la psychologie populaire et les religions du bien-être²⁰, est sévère à l'endroit de Carnegie. Meyer montre comment la méthode Carnegie n'est pas la pierre d'assise de relations sincères, et ce, malgré ce que pouvait en dire Carnegie lui-même. Carnegie avait bien vu que flatterie et flagornerie ne menaient généralement nulle part. Il insistait sur le fait qu'il fallait être sincère, faire de vrais sourires. Et la métaphore que choisit Carnegie pour définir la sincérité d'un sourire est lourde de sens : « The kind of smile that will bring a good price in the market place²¹ ». En effet, comme l'argent, les techniques de relations humaines dépersonnalisent l'individu.

“ Money, an impersonal symbol, now symbolized precisely the impersonality of personality, that is, the dependent reflection in everyone of everyone else ” (Meyer 1965 : 187).

En effet, la technique Carnegie permet l'équivalence généralisée des relations humaines, comme l'argent avait permis un facteur d'équivalence pour l'échange. Il est vrai que pour Dale Carnegie, le succès ne se mesure plus à l'aune de la fortune. L'ajustement d'une personne à la société est garante de son succès. Les techniques d'ajustement que propose Carnegie, mais aussi une bonne part de la psychologie qui se développe alors, trouvent leur condition de possibilité dans le désenchantement des individus dans la société.

²⁰ MEYER, Donald, *The Positive Thinkers*, New York, Doubleday & Co., 1965, 358 p.

²¹ CARNEGIE, Dale, *How to Win Friends and Influence People*, Toronto, Musson Books, 1937, p. 89.

La psychologie populaire n'est pas apparue *ex nihilo* dans les années trente. On en trouve, pour les États-Unis, les prémisses dans le développement de la psychologie clinique et appliquée après la Première Guerre mondiale et en particulier à partir des années vingt.

Dans une histoire de la profession de psychologue aux États-Unis, Donald S. Napoli écrit :

“ Broadly speaking, adjustment was the service the applied psychologists offered the public. [...] From the mid-twenties to the beginning of World War 2, applied psychologists made a coherent case for their competence and their usefulness to a variety of audiences. [...] And beyond the logical argument [...] was a vision of a better America, a well-adjusted society in which social utility merged with personal fulfillment to provide a satisfying life for all²² ”.

Pour se développer comme profession, la psychologie a avancé sur deux fronts : 1° affirmer que l'ajustement est une caractéristique essentielle de la vie humaine ; et 2° affirmer que l'ajustement est rendu plus difficile par la vie moderne.

La première affirmation a pour terreau l'idée de capacité d'adaptation des espèces en biologie. Mais, à elle seule, cette affirmation aurait bien peu fait pour promouvoir l'ajustement comme éthos. Il fallait aussi démontrer que l'ajustement devenait plus difficile dans le monde moderne. Pour Napoli, le développement de l'ajustement comme éthos devenait impérieux pour la

²² NAPOLI, Donald S., *Architects of Adjustment. The History of the Psychological Profession in the United States*, Port Washington, N.Y., National University Publications Kennikat Press, 1981, p. 30-31.

psychologie comme profession si elle voulait se développer une clientèle.

“ Because adjustment was a fundamental life process however, it had been going on long before psychology came on the scene. In contending that people now needed help in adjustment, applied psychologists based their argument on the assumption that the environment was becoming so complex that the simple mechanisms and patterns of the past no longer could prove effective ” (Napoli 1981 : 33).

Comme en psychologie populaire, il apparaît clair pour la majorité parmi la profession des psychologues que l’ajustement est une responsabilité individuelle. Ainsi dans un livre de 1936 intitulé *The Psychology of Adjustment*²³, Laurance Shaffer insiste sur ce point. Ceci lui apparaît particulièrement important compte tenu du fait qu’il est possible de voir dans la notion d’ajustement un concept fondé sur des choix éthiques. Mais, affirme-t-il, l’évaluation de ce qui constitue un bon et un mauvais ajustement relève de la responsabilité de chaque individu.

“ Good adjustments are those which most fully and most directly satisfy the drives of the individual. [...] For a person to satisfy all his motives with regard for their functioning as an inter-related system, is good adjustment ” (Shaffer 1936 : 137-138).

Le renvoi à l’individu est si fondamental que même la politique est évaluée à l’aune de l’ajustement qu’elle permet.

“ Applied psychologists thus established adjustment as the standard by which political and

²³ SHAFFER, Laurance F., *The Psychology of Adjustment. An Objective Approach to Mental Hygiene*, Boston, Houghton Mifflin, 1936, 600 p.

economic ideas were to be judged” (Napoli 1981 : 39).

Ainsi le communisme est-il critiqué en ce qu’il apparaît souvent comme une projection de difficultés personnelles d’ajustement contre l’autorité symbolique. Les positions conservatrices ne sont pas sans faute non plus ; elles peuvent constituer une forme malsaine d’abus de l’autre pour compenser un complexe d’infériorité.

Mais parmi les rangs mêmes des psychologues, il en est qui proposent d’autres modèles que celui de la responsabilité individuelle. Ainsi après la mise en place du New Deal, la ligue des psychologues de la ville de New York montait la proposition d’un cabinet national de consultation psychologique. Des antennes régionales auraient assumé la responsabilité d’offrir les services à la population. Mais accepter une telle proposition aurait conduit le gouvernement à accepter au moins une part de responsabilité pour l’ajustement des individus. Même le New Deal n’osa pas s’avancer sur ce terrain et le projet fut abandonné²⁴.

Outre quelques cas comme celui-ci, l’ensemble de la profession insiste plutôt sur la part de responsabilité individuelle dans l’ajustement de chacun à la société. Tôt ou tard, si l’on en croit J. E. Wallace Wallin, le bien-être de chacun conduirait à la société parfaite : “ Were the earth peopled with more harmonious and better integrated personalities, there would be less political and social conflict ”.²⁵ Pour Napoli, de pareilles affirmations montrent

²⁴ NAPOLI, *op. cit.*, p. 65.

²⁵ WALLIN, J. E. Wallace, *Personality Maladjustments and Mental Hygiene*, New York, McGraw-Hill, 1935, p. 35.

combien l'insistance sur l'ajustement en psychologie visait au maintien de l'ordre social.

“ Adjustment, designed to find a place for everyone, could easily become a justification for keeping everyone in his place. [...] In this sense adjustment and its ramifications provided a conservative response to rapid changes in American society ” (Napoli 1981 : 41).

Mais que vise à préserver cette position conservatrice en fixant à l'horizon inatteignable le moment où chacun pourrait connaître l'ajustement parfait ? La psychologie n'est pas une réponse conservatrice au changement en ce qu'elle aurait pour objectif de réinstaurer les valeurs traditionnelles du monde prémoderne qui donnaient force aux liens sociaux. Elle est curieusement conservatrice en ce qu'elle vise à maintenir les acquis du libéralisme, en particulier la disponibilité accrue de chaque individu à entrer en relations, à entrer dans des relations d'échange désincarné. Au cours d'une vie, une source de salaire en vaut bien une autre, de même pour une source de dividendes ; l'individu entre aujourd'hui dans un nombre incalculable de telles relations instrumentalisées. Le développement de la raison instrumentale, corollaire de l'effritement de tissus sociaux qui voyaient leur force dans la prégnance des relations personnelles, conduit l'individu, pris dans la mouvance des relations, à s'ajuster continuellement. Se développant comme art des relations humaines, la psychologie se pose en solution au désenchâssement de l'individu non dans un effort pour réparer le tissu social dans son entier mais, plus modestement sans doute, dans une tentative pour que tel ou tel indi-

vidu puisse développer ses possibilités d'entrée en relations. Voilà bien ce dont a besoin le libéralisme. En guidant l'individu dans ce monde où les possibilités mêmes de relations changent rapidement, la psychologie pallie certains des effets négatifs du désenchaînement de l'individu tout en en préservant le principe : la nécessaire disponibilité de l'individu au changement. Les discours contemporains pour ou contre la mondialisation font grand cas de la flexibilité de la main-d'œuvre pour le capitalisme de cette fin de millénaire, mais on aurait tort de penser que le capitalisme n'a besoin de cette flexibilité qu'aujourd'hui, seulement le besoin a cru.

Même s'il est un ordre des relations instrumentalisées, la psychologie ainsi que la psychologie populaire d'ailleurs nous rappellent que cet ordre n'existe continûment pour personne. L'éthos de l'ajustement dans ses différentes manifestations, de la psychologie clinique à la psychologie populaire, trouve chez l'individu la nécessaire réceptivité aux changements. Si la psychologie clinique circonscrit son travail à la découverte d'un socle du soi à même d'entrer dans les relations complexes du monde contemporain, la psychologie populaire ouvre bien d'autres pistes, la technique Carnegie, par exemple, promettant un facteur d'équivalence permettant de convertir en avantages pour soi-même le soin porté aux autres dans nos relations.

Dos Passos à la recherche du soi perdu

On retrouve dans le roman réaliste américain de la fin des années 20, et plus particulièrement des années 30, une même

sensibilité au pouvoir dire la pauvreté. En effet, le roman réaliste de cette décennie, souvent décrite comme la décennie rouge, est pétri de questions sociales.

À cet égard, la trilogie *U.S.A.* de Dos Passos relate la vie d'une impressionnante galerie de personnages, de leur enfance à leur vie adulte. On pourrait penser que *U.S.A.* utilise un simple motif biographique. À cet effet, on trouverait matière à argument dans le fait que *U.S.A.* collige 24 courtes biographies de célébrités, ou dans le fait que les passages intitulés « The Camera Eye » sont largement autobiographiques. Mais à ces éléments du roman s'ajoutent les « Actualités », ces collections de phrases éparses, souvent doxiques, colligées dans les journaux. La trilogie s'ouvre d'ailleurs sur des « Actualités », qui établissent d'entrée de jeu, pêle-mêle, des facteurs sociaux pour lire la suite. Ce n'est pas tout à fait un motif biographique car, comme le souligne Lois Hughson dans son beau livre *From Biography to History*, les personnages n'ont pas la conscience d'eux-mêmes qu'avaient les personnages des grandes biographies du XIX^e siècle²⁶.

Nombreux sont les critiques de Dos Passos qui ont noté que le roman ne s'embarrasse pas des liens narratifs traditionnels ; une tradition critique du travail de Dos Passos appuie son travail sur une théorie de l'emprunt par le romancier aux techniques cinématographiques. Ainsi, la consécution dans le roman de segments aux qualités stylistiques aussi différentes que l'autobiographie, la narration au style indirect libre et la nouvelle

²⁶ HUGHSON, Lois, *From Biography to History: The Historical Imagination and American Fiction, 1880-1940*, Richmond, University Press of Virginia, 1982, 212 p.

journalistique ou même l'annonce classée, reprendrait au cinéma les rapprochements rapides que permet la technique du montage.

Les travaux plus récents de Cecelia Tichi nous semblent mieux à même de rendre compte de l'unité qui sous-tend la co-présence de discours aussi dissemblables dans la trilogie. Dans *Shifting Gears*, que nous avons mentionné dans notre discussion de la reprise en littérature du modèle industriel de l'efficacité²⁷, Tichi met en lumière dans le travail de Dos Passos le même travail de montage qu'avait identifié la théorie des emprunts, mais elle y voit tout autre chose qu'un emprunt. Pour Tichi, l'esthétique de l'assemblage dans la trilogie donne au roman une unité que n'aurait pas autrement un tel portrait d'époque avec sa galerie de personnages qui le plus souvent ne se rencontrent pas.

“ The basis of his innovation, however, has never really been understood. It really begins in the crisis facing a twentieth century novelist trying to move into the omniscient point of view and yet facing a secular world no longer held together in traditional bonds of culture and society. [...] He [Dos Passos] needed a basis on which his novel could govern a large cast of characters unconnected by class, family or community origins, or even friendship or temperament or ideological commitment to a political, religious, or artistic movement. [...] However, [...] the novel demanded its own unity ” (Tichi 1987 : 201).

Pour Tichi, le roman de Dos Passos trouve son unité dans son appartenance aux normes de l'ingénierie. Tichi trace un intéressant parallèle entre l'imbrication des éléments du roman et le dé-

²⁷ Voir chapitre 2, p. 108.

veloppement depuis le début du siècle d'une puissante ingénierie mécanique et civile²⁸.

S'il est un aspect de la profession d'ingénieur qui nous semble pouvoir rendre compte du travail de Dos Passos, ce serait plutôt, nous semble-t-il, que l'ingénierie a été à l'avant-plan dans la série d'efforts pour que l'Homme s'ajuste à ce monde moderne aux liens sociaux distendus.

La trilogie de Dos Passos participe — de façon critique, nous le verrons — à l'entrée dans les mœurs dans ce contexte de l'éthos de l'ajustement. La forme de la trilogie, cet assemblage de morceaux disparates qu'ont notés tous les critiques, nourrit même habilement l'éthos de l'ajustement. En effet, on ne ressort pas de la lecture de la trilogie avec l'impression d'avoir assisté à la mise en scène de consciences individuelles fortes ; aucun personnage ne semble pouvoir clairement assumer tous ses gestes. Au contraire, plane sur le roman ce flottement entre l'assigné et l'assumé que les technologies politiques de l'individu, nous le signalions d'emblée en ouverture de chapitre, n'arrivent pas à éliminer.

L'apparition dans le roman d'un premier personnage que l'on pourra suivre est typique de ce travail de mise en relation du social et de l'individuel. Voici ce que la narration nous dit de la naissance de Fainy McCreary, personnage que l'on connaîtra sous le sobriquet de Mac :

²⁸ Dans sa forme la plus synthétique, l'argument de Tichi fait de Dos Passos un ingénieur par procuration.

"John Dos Passos invigorated the novel with engineering design".
TICHI, Cecelia, *Shifting Gears. Technology, Literature, Culture in Modernist America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1987, p. 216.

« When the wind set from the silver factories across the river the air of the gray fourfamily frame house where Fainy McCreary was born was choking all day with the smell of whale oil soap » (Dos Passos 1930 : 30).

Dos Passos aime dépeindre les facteurs de déterminisme social. Ce faisant, l'auteur américain appartient à son époque. D'ailleurs, on pourrait trouver dans la trilogie mille autres exemples qui établissent d'entrée de jeu l'importance de facteurs sociaux dans une histoire de vie.

Mais Dos Passos ne dépeint pas un monde dans lequel l'assigné serait univoque. Au contraire, livré au jeu d'influences multiples, ses personnages cherchent constamment à s'ajuster, voire quelquefois à surnager. Il est pour chacun des personnages des déterminations familiales, de classe et professionnelles, elles-mêmes surdéterminées par des phénomènes de mode. Dos Passos décrit à merveille le subtil jeu d'influences sur l'individu propre à la modernité. La conscience du jeu des déterminations contradictoires a aussi nourri, nous l'avons déjà relevé, l'éthos de l'ajustement. Mais là où la psychologie appelle l'individu à s'ajuster au déséquilibre qu'induisent déterminations contradictoire, Dos Passos conduit ses personnages au vertige.

En mettant en scène les efforts, vains le plus souvent, de toute une galerie de personnages pour vivre dans l'ajustement constant, Dos Passos mettait déjà en lumière ce qui sera à l'origine du questionnement existentialiste : la difficulté de s'affirmer comme conscience. Dans l'article qu'il consacre à Dos Passos, Sartre fait remarquer qu'une forme de « déterminisme statistique »

semble présider aux histoires de vie des personnages, mais note aussi l'habileté avec laquelle Dos Passos fait pointer un court instant chez ses personnages une « vacillante conscience individuelle²⁹ ».

L'idée du projet que Sartre présente en solution au déterminisme statistique dans *Questions de méthode*³⁰ n'est pas sans rappeler l'espoir d'une conscience pleinement assumée qui pointe dans l'œuvre du romancier américain. On ne se surprendra pas alors qu'en conclusion de son texte sur Dos Passos, Sartre le sacre "plus grand écrivain de sa génération". Avec *Questions de méthode*, Sartre cherche à saisir le processus qui produit la personne, ce qu'il nomme le singulier universel. En effet, à côté des déterminations extérieures, les médiations horizontales — que la sociologie par exemple permet d'identifier — et verticales (histoire, biographie, psychanalyse), Sartre pose que chacun peut être porté par un projet. Mais sans un projet, au sens Sartrien, les personnages de Dos Passos, ne peuvent jamais pleinement assumer leurs actes. Ils nagent plutôt entre assumé et assigné et cherchent perpétuellement à s'ajuster comme autant de Prométhée livrés à une souffrance répétitive.

Le jeu du montage rapide de séquences aux styles différents dans la trilogie n'est pas qu'un emprunt que Dos Passos aurait fait au cinéma pour se plier au goût du jour, mais constitue chez lui

²⁹ SARTRE, Jean-Paul, "À propos de John Dos Passos et de 1919" in *Situations I*, Paris, Gallimard, 1947, p. 14-25, particulièrement p. 23 et p. 24.

³⁰ ID., "Questions de méthode" in *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960, p. 17-132.

l'élément stylistique clé pour représenter l'individu en perpétuel ajustement.

S'il est vrai qu'on peut constater une même esthétique du montage dans le courant réaliste qu'a connu le roman américain des années vingt et trente, il faut néanmoins situer les similarités entre roman et cinéma dans une confluence beaucoup plus large, un intérêt d'époque pour le documentaire.

Le discours critique s'est trop longtemps satisfait d'une théorie des emprunts pour rendre compte de l'apparition de ce réalisme : le cinéma a changé le roman, voilà tout. Ainsi dans un livre qui a beaucoup fait pour la réception du roman américain en France, Claude-Edmonde Magny écrivait en 1948 : « Presque toutes les nouveautés introduites par les Américains dans la technique romanesque [...] apparaissent comme des emprunts faits par le roman au film³¹ ». Le même argument revient partout dans la critique consacré à Dos Passos. Dans un gros livre déjà ancien sur Dos Passos, Georges-Albert Astre y consacre quelque quarante pages³². Dos Passos aurait emprunté au cinéma la technique du montage, rien de moins. La réception de Dos Passos aux États-Unis s'est aussi beaucoup rassise sur cette interprétation : “ John Dos Passos [...] sets one scene against another: events separated in time become related thematically as they are presented in a nonchronological montage³³ ».

³¹ MAGNY, Claude-Edmonde, *L'âge du roman américain*, Paris, Seuil, 1948, p. 48-49.

³² ASTRE, Georges-Albert, *Thèmes et structures dans l'œuvre de John Dos Passos*, Paris, Lettres modernes, 1956.

³³ WAGNER, Linda, *Dos Passos: Artist as American*, Austin, University of Texas Press, 1979, p. 11.

Claude-Edmonde Magny, dans ses meilleurs passages, sent le lien entre l'esthétique du documentaire au cinéma et ce type de roman qui appose les récits aux liens ténus et les segments de styles différents. Il est plus intéressant de comprendre les enjeux qui sous-tendent un style que d'établir une simple liste d'éléments formels qui auraient été empruntés par un art à un autre.

“ C'est aussi, sans doute que, en cessant d'avoir pour matière des individus, le roman cesse d'être un art de description ; comme les grands films russes, et pour les mêmes raisons qu'eux, il tendent de plus en plus à être un documentaire ” (Magny 1948 : 187).

Le documentaire n'est pas une représentation neutre ou objective du monde, tant s'en faut. Mais le documentaire n'est pas non plus lutte dans l'action. C'est que le documentaire vise avant tout à établir des faits. Son esthétique propose un point de vue — l'objectif de la caméra — comme pure extériorité. En relevant l'enjeu du document, Magny passe bien proche de mettre en lumière un nœud discursif dans bien d'autres domaines que le cinéma et le roman de l'époque. À cet égard, la trilogie partage un arrière-fond épistémologique avec les sciences humaines de son temps³⁴.

³⁴ En mettant l'accent sur les rapports entre deux formes d'art, la théorie des emprunts risque de gommer la consonance entre des pans entiers du discours des années 30. Nous avons cherché à établir qu'il s'agissait d'un nœud discursif propre à un ensemble de champs sociaux à l'époque dans : SÉBASTIEN, Jean, “ Dos Passos, à la croisée des pauvretés individuelle et collective ” in Biron, Michel et Popovic, Pierre, ed., *Écrire la pauvreté*, Toronto, Éditions du GREF, 1996, p. 347-356.

L'intérêt de la reprise par Dos Passos de l'éthos de l'ajustement et de l'esthétique du documentaire tient surtout en sa capacité à rendre compte de la conception de la conscience qui leur est sous-jacente : il s'agit de faire du rapport que chacun entretient avec les autres une responsabilité strictement individuelle.

Cette responsabilité individuelle est mise en scène par la focalisation de l'action à travers l'expérience de personnages plutôt que par la présence d'une narration omnisciente traditionnelle. La prégnance du style indirect libre constitue la principale caractéristique de cette écriture focalisée par l'un ou l'autre des personnages. Ainsi le narrateur reprend constamment les idiolectes de ses personnages ; chaque fois qu'est mentionné le père de Mary French, le narrateur dit " poor daddy ", jouant à chaque occurrence l'attirance irrésolue de la fille pour son père³⁵. Ailleurs, c'est un style parlé qui s'infiltré dans l'écriture pour marquer la parole rapportée. Ainsi dans le premier tome, Janey Williams s'imagine mourant noyée ; dès la première phrase, le défaut de syntaxe marque le passage de la voix du narrateur à la parole rapportée ; avec la seconde, l'élision des syllables non prononcées amalgame les deux voix : " She thought how would it be if she turned the canoe over. The boys could swim ashore all right, and she'd drown and they'd drag the river for her body and everybody'd cry and feel so sorry about it³⁶ ".

³⁵ DOS PASSOS, John, *The Big Money*, New York, Houghton-Mifflin, 1933, p. 124 et suivantes.

³⁶ ID., *The 42nd Parallel*, New York, Houghton-Mifflin, 1930, p. 158.

Mais on aurait tort de penser qu'en focalisant les événements par un personnage, Dos Passos cherche à représenter la possibilité pour chacun d'assumer la constitution du soi. Car Dos Passos joue habilement de la focalisation ; comme dans une course à relais, le témoin passe d'une main à l'autre, Dos Passos ne maintient la focalisation par l'expérience d'un personnage qu'au plus pendant quelques chapitres. Non seulement le personnage par lequel nous suivions les péripéties ne nous est plus connu qu'à travers l'expérience d'un autre, mais il est plusieurs personnages qui disparaissent complètement sans que leur histoire ait une fin. Par ce procédé, Dos Passos peint avec netteté cette conception de la constitution du soi qui commande l'ajustement constant aux autres, mais dont le risque est la disparition du soi comme centre pour les autres.

Dans *The Big Money*, le personnage de Charley Anderson met en scène l'opposition identifiée par Veblen entre techniciens et classe de loisirs. En effet, Charley Anderson mène une double vie. Issu de la classe ouvrière, un succès d'ingénierie lui permet d'occuper des postes de commande. Angoissé par ses insuccès en affaires et torturé par la mort de son mécanicien, décédé dans un prototype de son invention, Anderson se paie une terrible cuite. Ses associés, issus de la vieille classe des loisirs, trouvent inacceptable son comportement et l'accusent de courir à l'échec : « What do you think of a guy who goes on a bender at a critical time like this? Yellow, that's what I call it. ... You deserved what you got...³⁷ ». L'ami affirme ici l'évidence : Anderson n'est pas de

³⁷ ID., *The Big Money*, p. 363.

la même étoffe que cette bourgeoisie traditionnelle pour laquelle une personne s'engage dans chaque transaction.

Charley Anderson vit à pieds joints dans l'ère du désenchâssement. Mais, tout au long du roman, il hésite entre le monde de l'ajustement constant au gré des jeux d'influences et le monde de l'ajustement collectif né du sentiment d'appartenance technicien. Par moments, le roman met en scène un Anderson aux gestes ostentatoires, mesurant, selon les termes de l'éthos de l'ajustement, son succès à sa fortune. Mais d'autres fois domine la recherche du groupe d'appartenance. À son mécanicien Bill Cermak, Anderson s'exclame : « I belong with the mechanics . . . don't I Bill? You and me, Bill, the mechanics against the world³⁸ ».

Il faudrait une analyse complète du personnage de Charley Anderson dans la trilogie de Dos Passos pour rendre compte des multiples aspects de la critique de l'éthos de l'ajustement chez Dos Passos. L'échec d'Anderson met en scène le risque d'une définition du sujet qui fasse de l'argent la mesure de l'individu. Le personnage le reconnaît d'ailleurs à la fin du roman quand, sur son lit de mort, il soupire : « The old institution is not so sound as it might be³⁹ ». Le demi-sourire qui accompagne ces paroles marque bien qu'il parle moins de sa santé qu'il ne critique son échec à construire un empire financier. Sa fortune n'a jamais institué un sujet, mais seulement construit une façade. Anderson reconnaît alors l'instrumentalité de l'individu dans l'économie monétaire.

³⁸ *Ibid.*, p. 244.

Plus tard dans le roman, il réaffirmera le même sentiment : « Hell, I'm a mechanic, that's all. I know that ».

Ibid., p. 306.

³⁹ *Ibid.*, p. 383.

Charley Anderson est un personnage complexe ; un autre trait de sa personnalité, son goût immodéré pour le jeu mérite d'être signalé, car il permet d'ouvrir des pistes de réflexion que Dos Passos ne fait qu'effleurer. En effet, si l'on lisait la passion pour le jeu de Charley Anderson à partir des théories de Georges Bataille sur la dépense et le don — théories sur lesquelles nous reviendrons d'ailleurs dans notre dernier chapitre — elle apparaîtrait comme un effort pour déstabiliser les principes d'accumulation et de conservation du capitalisme ; dans le jeu, le personnage chercherait un mode d'interaction avec les autres où l'argent ne l'asservirait plus, ne l'instrumentaliserait plus. Même à supposer que de telles hypothèses aient été présentes chez Dos Passos, son personnage ne réussit pas à déjouer sa propre instrumentalité et se condamne à l'auto-destruction.

Même lorsque Dos Passos représente chez un personnage une volonté de s'assumer pleinement, d'agir avec une conscience forte de soi-même, il le fait avec ironie ; cela est particulièrement net dans le passage où la jeune Eleanor Stoddard, personnage qui deviendra maître de l'artifice, fait avec une amie un pacte d'amitié.

“ When she was sixteen in highschool she and a girl named Isabelle swore together that if a boy ever touched them they'd kill themselves. But that fall the girl got pneumonia after scarlet fever and died ” (Dos Passos 1930 : 226).

De même que la mort d'Isabelle emporte le pacte de virginité, la rupture dans l'histoire d'Eleanor Stoddard entre les quatre segments focalisés à travers son expérience et les moments de sa

vie dont nous prenons connaissance dans des segments où l'action est focalisée par d'autres personnages met un terme à toute représentation d'une éventuelle conscience de soi chez le personnage.

Dos Passos n'est pas le seul bien sûr à identifier les enjeux pour la personne de l'éthos de l'ajustement. Ainsi, l'historien des techniques Lewis Mumford, dans un essai publié alors que la trilogie était en cours de publication, se montrait sensible aux effets du développement du documentaire sur la conception de la conscience ; il faisait ressortir du concept même de document filmique l'intérêt pour l'être en situation.

“ Whereas [...] one conversed with the mirror and produced the biographical portrait and the introspective biography, [...] one poses for the camera, or still more, one acts for the motion picture. The change is from an introspective to a behaviorist psychology, from the fulsome sorrows of Werther to the impressive public mask of an Ernest Hemingway. [...] This constant sense of a public world would seem in part, at least, to be the result of the camera and the camera-eye that developed with it. If the eye be absent in reality, one improvises it wryly with a fragment of one's consciousness. The change is significant: not self-examination but self-exposure: not tortured confession but easy open candor: not the proud soul wrapped in his cloak, pacing the lonely beach at midnight, but the matter-of-fact soul, naked, exposed to the sun on the beach at noonday, one of a crowd of naked people. Such reactions are, of course, outside the realm of proof ; and even if the influence of the camera were directly demonstrable, there is little reason to think that it is final ” (Mumford 1934 : 243-244).

Même sans donner crédit au déterminisme de l'argument — que Mumford questionne d'ailleurs lui-même — on peut en retenir la pertinence pour une compréhension de l'évolution des rapports de l'individu à la société dans le monde moderne. En effet, Mumford montre le passage d'une conception du soi comme lieu privé que cultiverait chaque individu à la conception du soi public plongé dans des situations routinières, par exemple dans le texte de Mumford, la marche dans la foule. Il s'agit bien ici du soi moderne en ajustement constant à son milieu.

Parmi les personnages du roman cherchant à s'ajuster à leur milieu, le « je » autobiographique des sections « Camera Eye » constitue l'un des plus intéressants. Dans une lecture détaillée de la trilogie, Donald Pizer a montré le constant effort d'ajustement du « je » autobiographique⁴⁰. Au cours du premier tome, le « je » autobiographique semble déchiré entre les valeurs de son père et celles de sa mère. Avec la guerre, le second tome est dominé par des représentations d'un « je » cherchant l'intégrité de ses sentiments à travers l'artifice des discours conventionnels. Dans le dernier tome, l'après-guerre fait place à un sentiment d'impuissance⁴¹. Les occasions où le « je » autobiographique sent son identité mal assurée se multiplient.

⁴⁰ PIZER, Donald, *Dos Passos' U.S.A.: a Critical Study*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1988, p. 40-52.

⁴¹ Patricia Bleu-Schwenninger, dans un livre sur le mode autobiographique dans les essais et les romans de Dos Passos, montre comment l'auteur reste divisé "entre l'engagement et le retrait idéologique" (p. 271). "L'"espace autobiographique" chez Dos Passos, après s'être dilaté à la mesure d'une ambition qui ne pouvait s'assouvir que dans une entreprise aussi colossale que *USA*, se resserre et se crispe sur l'amertume du désenchantement (p. 297)». Perceptible dans *The Big Money* et dans les articles des années 30, le désenchantement s'étendra dans les collections d'articles publiées au fil des ans.

Avant de faire ressortir les éléments de l'analyse de Pizer qui nous intéresseront ici, il faut rappeler les particularités de l'écriture autobiographique de Dos Passos. Au fil des segments intitulés "Camera Eye", des saynètes se succèdent pour produire par touches successives une histoire de vie ; en ordre chronologique, elles forment un tracé s'ouvrant avec des souvenirs d'enfance au début du siècle et trouvant son terme dans les événements politiques marquants dans la vie d'un homme de trente ans. L'absence fréquente de ponctuation, une caractéristique importante de la trilogie, est ici exacerbée. Comme le fait remarquer Donald Pizer, les segments ne sont pas écrits dans l'esthétique du train de pensée qu'a développé l'écriture autobiographique, mais plutôt comme la réactualisation d'un sentiment ancien par un travail formel sur la langue⁴².

Le personnage autobiographique cherche à s'assumer en prenant la parole. Chez l'enfant, la prise de parole est difficile. Les scènes avec la mère la montrent protectrice, laissant peu de liberté à son fils. Ainsi, dans le premier segment, la mère protège son garçon dans ses basques⁴³. Au contraire, le père du garçon encourage son fils à prendre son envol. Le texte le dit presque ainsi lorsque le père raconte au garçon comment lui-même enfant plongeait dans la rivière du haut du pont⁴⁴. C'est aussi dans ses positions de classes que la mère ferme le monde au jeune. Leur train de nuit passant près d'usines, elle garde doublement ses distances

BLEU-SCHWENNINGER, Patricia, *John Dos Passos, l'écriture-miroir*, Grenoble, ELLUG, 1993, 311 p.

⁴² PIZER, *op. cit.*, p. 58.

⁴³ Camera Eye 1, in *The 42nd Parallel*, p. 29-30.

⁴⁴ Camera Eye 4, in *The 42nd Parallel*, p. 52-53.

avec les travailleurs (en français dans le texte, puisque la famille du jeune Dos Passos a vécu quelques années en Europe), d'abord avec la déictique — ici un pronom démonstratif — puis en finale avec le choix de mot raciste pour les décrire : « Workingmen and people like that laborers travailleurs greasers⁴⁵ ». Au contraire, le père fait preuve d'ouverture au monde et est présenté comme un modèle de prise de parole. Il choque sa femme, affirmant qu'il accepterait d'inviter un Noir à sa table ou qu'il mourrait pour ses idées⁴⁶. Plus tard, il fera de son indépendance d'esprit dans la défense d'une réforme des lois la qualité qui le met à l'écart des compromissions politiques⁴⁷. Mais la prise de parole n'est pas aussi facile pour le garçon que pour le père. Ainsi, sous la pression du groupe, il va communier, lui qui n'a pas été baptisé ; la pression lui coupe littéralement la parole : « I wanted to say I hadn't been baptized but all eyes looked shut⁴⁸ ».

Dans le premier segment autobiographique de *Nineteen Nineteen*, le narrateur se remémore la mort de ses parents, morts à quelques mois d'intervalle. Le deuil donne au narrateur l'illusion de pouvoir assumer ses actes ; il croit se libérer de l'effort d'ajustement entre père et mère qui avait hanté son enfance. Le passage se clôt sur une phrase qui décrit avec force tout cet espoir : « Tomorrow I hoped would be the first day of the first month of the first year⁴⁹ ». En effet, dans tous les segments rela-

⁴⁵ Camera Eye 3, in *The 42nd Parallel*, p. 50.

⁴⁶ Camera Eye 2, in *The 42nd Parallel*, p. 36-37.

⁴⁷ Camera Eye 15, in *The 42nd Parallel*, p. 189.

⁴⁸ Camera Eye 11, in *The 42nd Parallel*, p. 126.

⁴⁹ Camera Eye 28, in DOS PASSOS, John, *Nineteen Nineteen*, Boston, Houghton-Mifflin, 1932, p. 34.

tant la guerre, le « je » autobiographique se fait plus assuré ; il critique le pouvoir de destruction des hommes et le patriotisme⁵⁰. Mais avec la fin de la guerre, le narrateur jette la chaînette avec son numéro de matricule dans les toilettes. Le voilà devenu, dit le texte, un civil anonyme⁵¹. Le segment suivant se clôt sur une phrase reprenant la métaphore de renaissance qui avait identifié plus tôt dans le roman le sentiment du narrateur à la mort de ses parents. Mais la renaissance paraît futile, comme le terme d'une série d'actions routinières. « We gulp our coffee splash water on us jump into our clothes run downstairs step out wideawake into the first morning of the first day of the first year⁵² ». En effet, dans les trois derniers segments, le narrateur autobiographique cherche à nouveau à s'ajuster au monde. Il est l'étranger dans le Paris de l'Armistice, l'observateur au pique-nique anarchiste, et la personne sans identité quand l'armée perd son dossier⁵³.

À l'ouverture du dernier tome, le narrateur autobiographique sent son identité mal assurée. La scène du retour, dans laquelle le douanier qui reçoit sa déclaration est un de ses oncles, ramène tout le poids de la dynamique de l'ajustement ; c'est à la fois la dynamique familiale d'ajustement qui le rattrape, mais aussi une dynamique sociale d'ajustement : devant le douanier, il faut une déclaration qui puisse s'ajuster à la valeur des biens que

⁵⁰ Cette opposition apparaît dans l'une de ses formulations les plus dures dans le récit d'une après-midi passée dans le jardin abandonné d'une famille bourgeoise alors qu'on entend au loin le son des tirs de mortier : « Give me Liberty or give me Well they give us death ».

Camera Eye 30, in *Nineteen Nineteen*, p. 118.

⁵¹ Camera Eye 38, in *Nineteen Nineteen*, p. 292.

⁵² Camera Eye 39, in *Nineteen Nineteen*, p. 344.

⁵³ Camera Eye 40, 41 et 42, in *Nineteen Nineteen*, p. 396-397, 417-418, 450-451.

l'on rapporte de l'étranger⁵⁴. Dans le segment suivant, la métaphore du vêtement devient signe de l'effort d'ajustement ; par deux fois, le narrateur doit emprunter des vêtements de soirée⁵⁵. La question de l'identité vient d'ailleurs contaminer les « Actualités » qui apparaissent entre ces deux segments ; plutôt que des grands titres de journaux, on a ici des offres d'emploi à la suite les unes des autres. La question devient un enjeu pour lequel le narrateur autobiographique propose lui-même dans le segment suivant la figure du masque : « The personality must be kept carefully adjusted over the face⁵⁶ ». Le sentiment devient chez lui de plus en plus marqué. Ainsi, il ressent douloureusement la fausseté de sa position, en ayant participé avec d'autres intellectuels libéraux à un mouvement d'appui à des ouvriers en grève⁵⁷. Marchant dans les rues brumeuses de la ville, il est encore rongé par l'incertitude et se décrit comme un étranger non identifié⁵⁸.

Dans les segments autobiographiques, Dos Passos thématise la difficulté pour tout individu de se dire soi-même. Le système d'opposition père—mère que découvre la voix autobiographique se situe entre le pouvoir dire, le fait d'assumer ces positions, et son échec, les limbes du constant ajustement entre l'assumé et l'assigné dans lequel nous rejette l'éthos de l'ajustement. La mère agit dans ce système à titre de dépositaire des valeurs dominantes et le père comme modèle de prise de parole.

⁵⁴ Camera Eye 43, in *The Big Money*, p. 51.

⁵⁵ Camera Eye 44, in *The Big Money*, p. 54.

⁵⁶ Camera Eye 45, in *The Big Money*, p. 142.

⁵⁷ Camera Eye 46, in *The Big Money*, p. 167-168.

⁵⁸ Camera Eye 47, in *The Big Money*, p. 211-212.

Le narrateur autobiographique sera le seul personnage du roman à surnager cette incertitude. Il arrive lui-même à prendre la parole après le constat d'échec suite à l'exécution de Sacco et Vanzetti (« We stand defeated America⁵⁹ ») au moment où, en plein cœur de la Dépression, il crie son désespoir devant le sort qu'on réserve à un groupe de grévistes du Kentucky (« we have only words against / POWER SUPERPOWER⁶⁰ »). La décision du « je » autobiographique est donc de manier les mots contre l'injustice.

La prise de parole assumée pleinement n'est possible dans la trilogie de Dos Passos qu'au terme du processus autoréflexif que permettent les fragments autobiographiques. En ce sens, cette mise en scène du processus autoréflexif aboutit à une conclusion proche de celle du narrateur du *Temps retrouvé* de Proust. Le maniement des mots, la maîtrise de l'écriture y deviennent moteurs de la constitution du soi.

Mais dans tous les autres cas, nous l'avons vu, Dos Passos laisse les nombreux personnages de la trilogie dans le flou entre assumé et assigné. Les personnages, sous l'effet de la pression du conformisme — c'est le cas des capitalistes comme des marxistes — se figent dans une attitude vide de sens. Tous ces personnages qui ne développent jamais une conscience d'eux-mêmes sont condamnés à vivre dans l'ajustement.

Cependant aux yeux de Dos Passos, l'éthos de l'ajustement répond bien pauvrement au désenchâssement. Comme nous

⁵⁹ Camera Eye 50, in *The Big Money*, p. 469.

⁶⁰ Camera Eye 51, in *The Big Money*, p. 523.

l'avons fait remarquer à propos de Dale Carnegie, l'éthos de l'ajustement se niche dans le désenchantement, y trouvant sa condition de possibilité. Pour Dos Passos, la constitution du soi dans le rapport à l'autre est importante, pas tant par la prise en compte des facteurs sociaux pouvant avoir un effet sur un individu, que par la capacité d'empathie de cet individu envers les autres.

Cette conception du rapport à l'autre ne remet pas en cause uniquement l'éthos de l'ajustement, mais aussi l'esthétique dominante du roman, l'esthétique du documentaire. Parmi les nombreux régimes narratifs du roman, Dos Passos, nous l'avons dit, veut le plus souvent montrer. Ce choix permet à Dos Passos d'établir l'importance des facteurs sociaux dans la vie de l'individu. Mais à travers la découverte du « je » autobiographique, Dos Passos découvre qu'il faut trouver des façons de rendre compte du rapport à soi. C'est dans la préface de la trilogie qu'on trouve la plus belle réponse à ce questionnement. Dès ces premières lignes, Dos Passos met en scène l'esthétique du documentaire ; mais presque dans un même souffle en propose la remise en question.

En effet, cette préface, tout simplement intitulée « U.S.A. », permet à Dos Passos de prendre ses distances par rapport aux normes d'un effort strictement documentaire⁶¹. En effet, en deux

⁶¹ En général, la critique a retenu l'aspect whitmanesque de ce passage en particulier par la représentation d'un personnage qui lance une quête. PIZER, *op. cit.*, p. 38-39.

HUGHSON, Lois, "In Search of the True America: Dos Passos' Debt to Whitman in U.S.A." in *Modern Fiction Studies*, 19, été 1973, p. 133-149.

Mais chez Whitman, la quête est nourrie par le postulat d'une transcendance unificatrice du monde. Au contraire, comme le montre Cecelia Tichi, les personnages de Dos Passos ne sont jamais portés par cet idéal whitmanien ; le monde leur apparaît comme un ensemble de facteurs disparates.

pages, le narrateur raconte la marche d'un jeune homme dans les rues, seul et observant le bourdonnement de la ville. Mais au troisième paragraphe, ce jeune homme devient tous les jeunes hommes qui, comme lui, sans emploi, marchent dans les rues de la ville.

“ The young man walks by himself, fast but not fast enough, far but not far enough (faces slide out of sight, talk trails into tattered scraps, footsteps tap fainter in alleys); he must catch the last subway, the street car, the bus, run up the gangplanks of all the steamboats, register at all the hotels, work in the cities, answer the wantads, learn the trades, take up the jobs, live in all the boardinghouses, sleep in all the beds. One bed is not enough, one job is not enough, one life is not enough. At night, head swimming with wants, he walks by himself alone ” (Dos Passos 1936 : xviii-xix).

Il y a dans ce passage un détournement des normes propres à l'esthétique du documentaire. Au début du paragraphe, nous suivons encore le jeune homme dans la ville, mais à partir du moment où le personnage embarque sur les passerelles de bateaux, l'individu dont l'histoire nous était racontée dans les deux premiers paragraphes devient un sujet collectif qui s'embarque dans l'ensemble des bateaux, dort dans tous les lits, fait tous les emplois. Si le début de préface imitait le ton d'un documentaire, elle devient dès ce point une critique de cette esthétique. En effet, l'individu que l'on suit ne se limite jamais à la masse de chair et d'os que l'on pourrait identifier comme formant un individu. Pour montrer que la construction de l'autre préside même dans une

esthétique du documentaire, Dos Passos fait glisser le jeune homme dans la peau d'un sujet collectif.

La préface ébauche aussi la solution qui n'apparaîtra qu'au terme des fragments autobiographiques. Elle met aussi en scène l'enjeu de la prise de parole. Le jeune homme de la préface ressent un profond sentiment de solitude. La solitude du jeune homme, tantôt individu, tantôt sujet collectif, devient la solitude que chacun peut ressentir dans un monde où l'individu est désenchanté de la société. À plusieurs reprises, la préface avait indiqué que le jeune homme était seul. Préparant sa conclusion, le narrateur aligne des activités dont aucune ne soulage le jeune homme de son sentiment de solitude. Seuls les mots de parents et d'amis racontant le temps jadis permettent de créer le sentiment d'appartenance qui chasse la solitude. Le dernier paragraphe de la préface est une énumération de caractéristiques décrivant les États-Unis tantôt comme espace de liberté, tantôt comme espace d'oppression. Dans la dernière phrase, la prise de parole qui était source de réconfort dans la solitude devient maintenant la caractéristique maîtresse des États-Unis. (« But mostly U.S.A. is the speech of the people » (Dos Passos 1936 : xix). L'appartenance naît dans la prise de parole.

Dos Passos joue donc des divers régimes narratifs avec virtuosité, faisant même éclater les normes de l'esthétique du documentaire. Par ailleurs, Dos Passos appartient sans contredit à cette génération qui a développé l'éthos de l'ajustement et l'écriture de fiction lui permet de marquer sa différence à cette façon de négocier (pour reprendre la métaphore de Carnegie) le désenchanté-

ment de l'individu dans la société. Trop de lectures de Dos Passos, peu sensibles à ces critiques, n'ont fait que mettre en lumière d'éventuels emprunts formels de Dos Passos au cinéma. Mais même lorsqu'il emprunte une forme, Dos Passos la retravaille. Les mots durs qu'il a parfois pour le cinéma montrent bien qu'il ne peut s'agir d'une reprise non critique. On le voit dans quelques-uns des articles qu'il publie alors qu'il travaille sur la trilogie, par exemple dans ce passage du compte rendu d'un livre sur Sacco et Vanzetti :

“ Tabloids and movies take the place of mental processes and revolts, crimes, despairs pass off in a dribble of vague words and rubber stamp phrases without leaving a scratch on the mind of the driven installment-paying, subway-packing mass⁶² ”.

Si l'on veut croire que Dos Passos a emprunté au cinéma, ce n'est certes pas pour renforcer le travail idéologique des médias qu'il critique. La faiblesse des prises de position par les médias que Dos Passos dénonce ici participe à la difficulté pour chacun de s'affirmer comme conscience. La forme que développe Dos Passos pour sa trilogie vise précisément à mettre en lumière cette difficulté, non pour participer à l'effacement de l'assumé, mais pour aiguïser la conscience de sa nécessité.

*

* *

La chute des grandes économies occidentales et l'accroissement de la pauvreté ont rendu perceptibles les effets de

⁶² cité dans FISHER-FISHKIN, Shelley, *From Fact to Fiction. Journalism & Imaginative Writing in America*,. Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1985, p. 181.

l'économie monétaire sur notre vie de groupe. Le rationalisme de Ford et de Taylor, les projets de développement de techniques de l'Homme ne suffisaient plus à pallier le désenchâssement de l'individu dans la société.

Nous avons identifié essentiellement deux réactions face à la crise : dénégation et acceptation. La bourgeoisie française n'est pas la seule bien sûre à avoir réagi en niant le désenchâssement — d'ailleurs tous les éléments de la bourgeoisie française n'ont pas réagi ainsi. Mais l'étanchéité des classes sociales en France a certes participé à faire de cette réaction une réponse chez une plus grande part de la bourgeoisie en France qu'aux États-Unis. Une réaction possible était donc de faire comme si tout pouvait être parfaitement assumé.

Aux États-Unis, l'exemple de Dale Carnegie nous a permis de montrer comment l'ajustement d'une personne à la société devient garante de son succès. Carnegie a le mérite d'être sensible au numéro de funambule entre l'assumé et l'assigné qu'impose la modernité. Mais de ce constat, Carnegie tire la conclusion qu'il faut imposer aux relations humaines les normes de l'économie monétaire. De la même façon que l'argent établit un facteur d'équivalence entre toutes sortes de biens et de produits, sa technique propose une équivalence généralisée dans les relations humaines.

Dos Passos n'était pas seul à trouver dans l'éthos de l'ajustement une bien pauvre réponse au désenchâssement de l'individu dans la société. Au prochain chapitre, nous verrons comment en France comme aux États-Unis se sont multipliés les

appels au resserrement des liens sociaux. Le fascisme, proposant un lien fusionnel et ethnique, constitue peut-être une forme en négatif — à la fois au sens photographique et au sens d'opposition — du désenchâssement, mais c'est à une autre réponse, nommément la technocratie, que nous nous arrêterons. Si la réponse technocratique a pris moins de place que le fascisme à son inception, elle a gagné en longévité ce qu'elle n'a pas eu en audience immédiate. Son emprise sur nos vies aujourd'hui, quoique sous des formes différentes de celle qu'on lui aurait donné à sa naissance, en montre bien la richesse.

Chapitre 4 L'utopie technocratique

Ainsi, pour nous, à la logique de l'exploitation succède la logique de la domination et ce non pas sous forme d'ère nouvelle, d'un processus de rupture particulièrement brutal, mais par glissements successifs. Michel Maffesoli, *Logique de la domination*.

Des nombreux projets technocratiques des années trente, on ne retient trop souvent que leurs propositions à caractère économique ; mais derrière ces efforts pour redéfinir l'échange économique se profile une utopie de rénovation de fond en comble de l'ensemble des relations interpersonnelles. En s'intéressant aux propositions économiques les principaux historiens du mouvement ont perdu de vue le caractère obsessionnel — pourtant apparent dans l'insistance des technocrates — sur la fonction sociale des individus.

Pour les mouvements technocratiques, il apparaissait rationnel de faire de la fonction des individus le principe organisateur de la vie sociale. En faisant de ce principe d'organisation une règle, les mouvements technocratiques cherchaient tout autant à libérer l'individu des affres dans lesquelles le rejetait le ballottement moderne entre l'assumé et l'assigné qu'à permettre un développement de la production pour le bien commun.

Cet aspect qu'on a trop peu retenu du mouvement technocratique a pour prémisse une représentation rationnelle de la société où l'ensemble des fonctions sociales sont parfaitement ajustées les unes aux autres. Partant, les mouvements technocratiques pensaient pouvoir promettre l'ajustement sans

problème des individus à la société. D'une certaine façon, les mouvements technocratiques prennent le contre-pied des Dale Carnegie de ce monde qui faisaient de l'ajustement une responsabilité individuelle en le proposant comme éthos. Au contraire, dans le projet technocratique, l'ajustement de l'individu à la société devient une responsabilité collective.

Le projet de mise en place d'une société rationnellement divisée selon les fonctions de chacun implique que l'individu entre surtout en contact avec des individus qui occupent la même fonction que lui. Dans un monde où la reconnaissance d'autrui est un enjeu, le projet technocratique propose de baliser cette reconnaissance par le système des professions. L'idée, bien sûr, ne fait que formaliser l'important phénomène de société que nous avons nommé l'idéologie de l'expertise et qui trouve son excès dans l'engouement à s'arroger un titre¹.

À cet égard, les technocrates ont simplement reconnu une des caractéristiques du système des professions et des corps de métier, en ce qu'il permet le développement du sentiment d'appartenance. Ce sentiment se développe par l'identification de compétences communes entre individus qui revendiquent le même titre, mais aussi par l'exclusion d'autres individus dont les compétences ne sont pas reconnues. C'est la double mécanique que nous avons décrite en introduction : travail de démarcation d'une part, identification d'une spécificité fonctionnelle de l'autre : chaque profession prétend détenir l'exclusivité des compétences

¹ Voir introduction, p. 15-16.

nécessaires pour comprendre un domaine, mais seulement les compétences pour ce domaine particulier².

Si le projet technocratique s'oppose à l'éthos de l'ajustement, il reprend cependant aux techniques de l'Homme l'adéquation entre mesure du soi et mesure extérieure. Mais les techniques de l'Homme, nous l'avons vu, n'arrivent pas à éliminer le flottement entre ce qui appartient à l'assumé, à ce motif moderne de la conscience de son individualité, et à l'assigné, la constitution du soi dans la reconnaissance d'autrui. Le projet technocratique, plus encore que les techniques de l'Homme, propose une prise en charge des rapports sociaux.

Règle générale, la technocratie se projette dans une utopie où le pouvoir est hors-jeu. La fiction d'un pouvoir désintéressé garantit que cette prise en charge sert le bien commun. L'expertise, permettant l'analyse objective des phénomènes et des situations, peut y remplacer l'exercice du pouvoir intéressé.

Nous verrons comment l'ajustement de l'individu à la société constitue un enjeu qui traverse le projet technocratique. Deux utopies et un roman mettant en scène le projet technocrate nous permettront de l'illustrer. Parmi les nombreuses versions du projet technocratique qui circulaient, nous avons retenu deux textes importants, l'un des États-Unis, *Life in a Technocracy* d'Harold Loeb, l'autre de France, *L'Humanisme économique* de Jean Coutrot³. *The Technocrat*, un roman publié en

² Voir introduction, p. 12.

³ LOEB, Harold, *Life in a Technocracy. What It Might Be Like*, New York, The Viking Press, 1933, 209 p.

feuilleton en 1933 dans la revue de la grande centrale syndicale américaine, l'American Federation of Labor⁴, nous permettra de faire un contrepoint aux projets technocratiques quant à la question du pouvoir qu'ils ont tendance à balayer du revers de la main.

Entre les deux utopies, c'est le texte de l'Américain qui possède le plus fort potentiel utopique, puisqu'il propose de se dispenser de l'État tel que nous le connaissons. Le texte de Coutrot, issu des travaux de X-Crise, le groupe dominant parmi les nombreux groupes français, propose de faire des regroupements professionnels un bras de l'État. En France, seuls les corporatistes, dont les prémisses idéologiques ont un terreau tout autre que celui de Technocracy, appellent de semblable façon au remplacement de l'État par des corporations. Nous n'en traiterons

COUTROT, Jean, *L'Humanisme économique*, Bruxelles, Cahiers périodiques, 1937, 96 p.

Dans son essai sur le développement de la technocratie en France, Philippe Bauchard affirme que la place de l'essai de Coutrot est centrale dans l'histoire de X-Crise :

" La synthèse des idées du groupe va se trouver condensée dans ce qui demeurera la bible d'X-Crise, le [...] volume [...] que Jean Coutrot publiera au lendemain de l'échec du Front populaire. "

BAUCHARD, Philippe, *Les Technocrates et le pouvoir*, Paris, Arthaud, 1966, p. 31.

Quant au livre de Loeb, il est certainement, compte tenu du schisme au sein du mouvement technocratique américain, assez tangentiel, mais il doit être retenu pour l'envergure de ses champs d'intérêt. Howard Segal, à qui l'on doit un livre sur les utopies technologiques du début du siècle écrivait dans un article qu'il a consacré à Loeb :

" What makes *Life in a Technocracy* more than just an intellectual relic [...] is precisely Loeb's attempt to design a veritable utopia, to be brought about through technological advance, which once established, would make further technological advance not an end in itself but a means to other, theoretically nobler ends, in this case artistic expression above all. "

SEGAL, Howard P., " Reconsideration. *Life in a Technocracy: What It Might Be Like* " in *New Republic*, 175, 18, 30 octobre 1976, p. 42-44.

⁴ Publié en 11 tranches, formant 10 chapitres, *The Technocrat* apparaît dans les volumes 40 (1933) et 41 (1934) de *American Federationist*.

ici qu'assez cursivement, surtout pour ce qu'apportent les idées corporatistes à la pensée de X-Crise.

Coutrot comme Loeb propose d'assez longs développements au sujet de l'organisation d'une société future. Une constante traverse les deux textes : un intérêt obsessif pour l'ordre nourri, nous le verrons, par l'éthos de l'autodiscipline.

Mais avant d'avancer dans la présentation des trois textes, nous chercherons à montrer comment l'utopie technocratique a un caractère obsessionnel, en ce qu'on la propose comme panacée à tous les maux du monde industriel, et parmi ceux-ci le malaise quant à la constitution du soi.

De l'idéologique à l'obsessionnel

Si l'idéologie de l'expertise n'en était restée pour les technocrates qu'au rang d'idéologie, les historiens des mouvements technocratiques auraient eu raison de présenter *Technocracy*, X-Crise et les autres comme des modèles économiques alternatifs au modèle libéral. Mais pour les mouvements technocratiques, la question de l'expertise déborde du statut de valeur normative qu'on lui connaît et devient un élément intégré du système qu'ils proposent, une pièce s'emboîtant parfaitement dans leurs propositions à caractère économique.

À première vue, il peut paraître surprenant que l'expertise participe à la stabilité du système social que proposent les technocrates, du moins si l'on a en mémoire l'analyse du concept de savoir spécialisé qui a teinté toute la littérature sociologique

depuis Weber. En effet, dans les textes d'*Économie et société* qu'il a consacré à la bureaucratie, Weber insiste sur l'effritement des liens sociaux entre le bureaucrate, détenteur d'un savoir spécialisé, et les "gouvernés", qui ne maîtrisent pas les mêmes compétences. Ceci inquiète particulièrement Weber compte tenu de l'impact des décisions des premiers sur les seconds⁵. De la même façon, Michel Maffesoli fait de la maîtrise des connaissances un élément clé de la logique de domination qu'il voit présider aux destinées du monde contemporain⁶. Pour Anthony Giddens, l'expertise constitue au même titre que l'argent un des facteurs de désenchantement de l'individu dans la société.

"Expert systems [...] remove social relations from the immediacies of context. [...] An expert system disembeds in the same way as symbolic tokens, by providing "guarantees" of expectations across distanced time-space⁷ ».

En mettant l'accent sur le fait que des intérêts agissent au cœur du pouvoir, ces analyses font du savoir spécialisé un élément d'effritement des liens sociaux en ce qu'il permet d'établir une distance entre des individus. Mais pour comprendre les

⁵ Un chapitre d'*Économie et société* est consacré au sujet. Pour la publication en anglais du travail de Weber, l'éditeur a choisi d'ajouter des textes complémentaires sur différents sujets abordés dans *Économie et société*, les empruntant à d'autres écrits de l'auteur. Nous renvoyons donc pour l'un des textes sur la bureaucratie à l'édition en français chez Plon, et pour l'autre à l'édition en anglais chez Bedminster Press.

WEBER, Max, "La domination légale à direction bureaucratique" in *Économie et société*, Paris, Plon, t. I, 1971, p. 223-231.
 ID., "Bureaucracy" in *Economy and Society*, New York, Bedminster Press, 1968, p. 956-1005.

⁶ MAFFESOLI, Michel, "La Logique de la domination" in *Logique de la domination*, Paris, Presses universitaires de France, 1976, particulièrement p. 127-142.

⁷ GIDDENS, Anthony, *The Consequences of Modernity*, Stanford, Stanford University Press, 1990, p. 28.

mouvements technocratiques, il faut garder à l'esprit que le pouvoir n'y est jamais interprété comme un phénomène intéressé. Au contraire, pour les technocrates, il est possible en toutes matières de prendre une décision désintéressée, la décision objective qui s'impose compte tenu du contexte.

En ce sens, les technocrates voient plutôt dans l'existence de savoirs spécialisés le terrain idéal pour raffermir les liens sociaux, au moins entre ceux qui partagent un même ensemble de compétences. Ils n'ont pas tout à fait tort, bien sûr, et leur argument repose sur l'existence d'affinités et de liens de confiance entre individus dont les activités sont semblables. Mais entre l'identification des liens de confiance que permettent les corps de métier, les corporations ou les professions, et la prospective d'une intégration parfaite de l'individu à la société, la marche est haute.

Les travaux d'Anthony Giddens nous permettront de bien saisir le caractère obsessionnel de la valeur accordée à l'expertise dans l'utopie technocratique. Dans un livre récent, Giddens fait des projets doctrinaires dans le monde moderne l'équivalent de comportements obsessif-compulsif chez l'individu⁸. Pour porter ce jugement, Giddens construit une opposition entre les mondes moderne et prémoderne. Dans les sociétés qui font une large place à la tradition, le nouveau et le traditionnel ne sont pas en opposition ; au contraire, le traditionnel intègre continuellement du nouveau. Au contraire, la société moderne se définit comme lieu de querelle des anciens et des modernes ; dans cette

⁸ ID., "Living in a Post-Traditional Society" in *Reflexive Modernization. Politics, Tradition and Aesthetics in the Modern Social Order*, Cambridge, Polity Press, 1994, p. 81.

opposition binaire, la tradition devient un objet stable non évolutif, pour tout dire une doctrine. Dans le monde prémoderne, les détenteurs de savoirs spécialisés — les prêtres et les magiciens — sont considérés comme des gardiens de la tradition, et la vérité est stable. Chacun reconnaît la vérité en ce qu'elle a des effets et reconnaît au langage la possibilité de sa performativité⁹. Dans le monde moderne, il n'est plus possible de penser la doctrine comme gardienne de la tradition, car à l'idée d'une vérité stable s'est substituée l'idée d'une vérité que Giddens dit propositionnelle. Que le rapport à l'expérience dans le monde moderne soit fondé sur le doute constitutif n'a en rien effacé la possibilité de doctrines, mais il en a diminué l'importance. Entre la doctrine et la vérité propositionnelle est disparue la possibilité de l'efficace ; la mise en place d'une société fondée sur la conviction a balayé les formes de confiance entre individus liés à l'acte de foi. La confiance dans la société moderne est tributaire de la démontrabilité de l'expertise du locuteur quant à la question sur laquelle il se prononce. C'est une confiance toute relative. Pour Giddens, la recherche à tout prix de modèles de sociétés fondées sur la confiance ne peut conduire qu'à la constitution d'un capital de confiance qu'il dit "gelé"¹⁰. À ses yeux, toutes les compulsions visant à instaurer la confiance constituent autant d'intégrismes dangereux.

⁹ À ce sujet, on peut se reporter aux travaux de John L. Austin. AUSTIN, John L., *How To Do Things With Words*, Cambridge, Harvard University Press, 1962, 167 p.

¹⁰ GIDDENS, *loc. cit.*, p. 90.

Les projets technocratiques promettent l'enchâssement comme s'il suffisait de le vouloir pour qu'il passe du rêve à réalité. Dans leurs projets, les technocrates déproblématisent la confiance en en faisant un équivalent de la confiance interpersonnelle des sociétés prémodernes. Ainsi Harold Loeb imagine un retour à la société traditionnelle ; dans son utopie, nous le verrons, Loeb propose que les citoyens d'une technocratie se regroupent en petites communautés, chacune trouvant son unité dans un secteur particulier de la production. Quant à Jean Coutrot, il lui apparaît évident que la mise en place d'une structure de cartel permettra aux dirigeants d'entreprise de prendre toutes les décisions à caractère économique dans une pleine confiance mutuelle et avec la certitude de participer au bien commun.

Pour les technocrates, l'enchâssement deviendra possible avec un meilleur contrôle des liens fonctionnels entre les individus, en particulier des liens hiérarchiques. La mise en place, chez Loeb, d'une structure hyperrationalisée de délégation des pouvoirs dans le système des corporations contribue à mettre l'accent sur les relations hiérarchiques.

En ce sens, l'utopie technocratique ne fait que pousser à la limite une logique qu'on a vue à l'œuvre dans l'organisation scientifique du travail avec Ford et Taylor, qu'on a même vue apparaître chez certains des promoteurs de l'éthos de l'ajustement. Ceci peut apparaître surprenant compte tenu du fait que l'éthos de l'ajustement situe généralement l'individu au centre du fait interpersonnel. Mais le rêve de fonctionnalité des relations est un puissant moteur de toute la réflexion occidentale sur

l'individualité. Ainsi les Dale Carnegie, les Walter B. Pitkin donnent à l'éthos de l'ajustement une coloration qui met à l'avant-plan les relations fonctionnelles et hiérarchiques entre les individus.

Dans la société des compétences que le projet technocratique veut mener à son aboutissement, la constitution du soi devient tributaire de la reconnaissance d'autrui, reconnaissance accordée au mérite technique objectif.

En mettant l'accent sur la reconnaissance d'autrui et en marginalisant la conscience de l'individualité, l'utopie technocratique cherche à faire de l'expertise la clé d'un système où l'image du soi n'est plus un problème. Ce faisant, la valeur accordée à l'expertise dont on a vu qu'elle était liée à l'idéologie change de forme pour prendre un caractère obsessionnel.

L'objectivité de toutes les décisions que l'administration prend rend automatique la confiance. Les projets technocratiques, nous le verrons, proposent un tel intégrisme de l'expertise. La confiance n'y pose plus problème. Chez Harold Loeb, la démocratie est rendue inutile compte tenu de la confiance dans l'infailibilité de jugement de l'expert.

C'est dans leur rapport aux sciences humaines appliquées qu'apparaît sans doute le mieux la difficulté des utopies technocratiques avec la relativité des vérités scientifiques. Coutrot comme Loeb voyait un enjeu important au développement de l'applicabilité des sciences humaines.

Parallèlement à l'écriture de *L'Humanisme économique*, Jean Coutrot met sur pied en 1936 le Centre d'étude des problèmes humains (C.E.P.H.). L'industriel avait réussi à regrouper autour de

lui un prestigieux comité de direction dont l'écrivain Aldous Huxley, l'historien de l'art Henri Focillon, et le chirurgien Alexis Carrel. Coutrot expliquait en ces termes la mission du centre : " Il faut d'extrême urgence constituer les sciences de l'homme et en dériver les techniques des problèmes humains¹¹ ». Le C.E.P.H. proclamait sa volonté de développer des solutions techniques aux problèmes techniques, ainsi dans un prospectus du centre : " Le déchaînement des techniques de la matière ne sera dominé que grâce au développement des sciences de l'homme¹² ».

Ainsi, le D^r Carrel défendait la nécessité d'un tel centre « qui s'occuperait de tout ce qui concerne l'être humain, au point de vue organique, mental, économique, social et politique¹³ » et dont les travaux conduiraient à une nouvelle science : l'Androtechnie. La ferme volonté de description empirique de l'Homme rend compte du mode d'interrogation philosophique dominant parmi les technocrates : le positivisme. Alexis Carrel l'exprimait avec clarté dans un de ses cahiers dont on a publié quelques extraits :

" Il ne faut retenir de notre connaissance de l'homme que celle qui possède un certain caractère positif¹⁴ ».

On trouve le même optimisme techniciste chez Harold Loeb. Ainsi, il se dit confiant que l'humanité développe pour le vivant une technique capable de la même extension que les techniques

¹¹ COUTROT, Jean, *op. cit.*, p. 27.

¹² Cité dans BRUN, Gérard, *Technocrates et techniciens en France (1914-1945)*, Paris, Albatros, 1985, p. 50-51.

¹³ CARREL, Alexis, *Jour après jour 1893-1944*, Paris, Plon, 1956, p. 144 (entrée du 28 avril 1935).

¹⁴ *Ibid.*, p. 125 (entrée du 19 août 1933).

s'appliquant aux matières inertes¹⁵. Et contre le déclin prédit par Spengler, Loeb nourrit l'espoir d'en interrompre l'inéluctabilité compte tenu des possibilités accrues de contrôle dans le monde moderne :

“ Our system of acquiring knowledge by controlled experiments is an instrument no former civilization possessed. If it could be allowed to function on fundamental economic problems and if the resulting knowledge could be applied, the direction of society's evolution might well be altered at the nadir of the curve and the process of disintegration brought under control ” (Loeb 1933 : 208).

L'utopie de Harold Loeb

La plupart des solutions libérales pour sortir de la crise mettent de l'avant la constitution de cartels, ou comme on disait à l'époque d'ententes. Pour les technocrates, la défense des cartels se fonde sur un postulat : cette forme d'organisation sociale permettra aux corps d'emploi correspondants aux différents cartels de combattre l'effritement du lien social.

Ainsi, pour Harold Loeb, une mesure transitoire en vue de la mise en place d'une technocratie serait l'abrogation des lois anti-cartel¹⁶. Mais l'utopie technocratique va plus loin encore — à cet égard, Harold Loeb ne fait que reprendre des idées présentes dans l'ensemble du mouvement ; la mise en place d'une technocratie commande que toutes les personnes impliquées dans la

¹⁵ As for “ things that are alive [...] humanity [...] [may well] develop a technique of research capable of infinite extension. ”

LOEB, *op. cit.*, p. 207.

¹⁶ *Ibid.*, p. 192.

production d'un même type de biens constituent une corporation ayant le monopole sur cette production.

Dans le modèle technocratique, la structure sociale et la structure de production se superposeraient. Il serait possible de faire fi du système démocratique. Une fédération nationale d'experts représentant les différents secteurs d'activités prendrait toutes les décisions de façon objective compte tenu du fait qu'il y a en chaque matière une bonne décision du point de vue de la technique¹⁷. Loeb va même jusqu'à dire la démocratie nuisible. En fin de compte, le projet technocratique refuse l'individualisme démocratique parce que celui-ci fait abstraction des liens sociaux. L'éthos de l'ajustement venait se greffer à l'individualisme en postulant qu'on n'est jamais tant un individu que lorsque que les autres nous reconnaissent. Au contraire, l'utopie technocratique n'a que faire de la conscience de l'individualité au cœur du projet démocratique.

À cet égard, le projet défini par Loeb reste très près de ce qu'avait défini Howard Scott. La façon d'approcher le pouvoir avait justement été l'un des points conduisant nombre d'universitaires, qui avaient d'abord cautionné le projet, à se retirer. Pour Scott et de nombreux apôtres qui se réclamèrent du mouvement Technocracy, l'expertise devait permettre d'occuper la place centrale dans le champ du pouvoir. Au contraire, pour les chercheurs de Columbia, l'expertise, en ingénierie particulièrement, permettait de proposer des programmes dont les élus devaient disposer ; advenant qu'un projet soit mis de

¹⁷ *Ibid.*, p. 75.

l'avant par l'État, les experts se chargeraient de sa réalisation. De part et d'autre, il était bien question d'arrimer expertise et pouvoir, mais pas d'un pouvoir conçu de la même façon. Scott et Technocracy ont rêvé d'un pouvoir central. Les universitaires cherchaient à renforcer le pouvoir diffus des chargés de projets, celui de l'expertise-conseil. Le projet du mouvement Technocracy serait plutôt celui d'une expertise-dictature¹⁸.

Mais les technocrates ne s'entendirent jamais sur un modèle de gouvernement. À trop jongler avec les possibles "divisions fonctionnelles" — c'était leurs mots — de la société, les technocrates n'arrivèrent jamais à établir le nombre de branches qui formeraient le gouvernement. Il fallait tenir compte des secteurs de la production (métallurgie, chimie, etc.), des secteurs de service (transport, éducation, santé publique) et de secteurs liés au politique (recherche, diplomatie, défense nationale, etc.)¹⁹. En fallait-il quarante-cinq ou cent ? Tous les chiffres étaient donnés²⁰. Harold Loeb, quant à lui, construisait son utopie sur l'une des hypothèses proposées par Scott, quatre-vingt-douze divisions fonctionnelles dans la société²¹. Loeb en arrive même à imaginer que les citoyens se regrouperaient dans des villes dont chacune aurait la responsabilité d'un secteur particulier de la

¹⁸ AKIN, William E., *Technocracy and the American Dream. The Technocrat Movement, 1900-1941*, Berkeley, University of California Press, 1977, p. 89-93.

¹⁹ *Ibid.*, p. 138.

²⁰ *Ibid.*, p. 198, n. 19.

²¹ LOEB, *op. cit.*, p. 61.

Que Scott puis Loeb aient retenu ce chiffre ne relève sans doute pas du hasard puisque le chiffre quatre-vingt douze porte une symbolique importante pour qui est sensible aux choses scientifiques. Il s'agit en effet

production²², et chacune devenant, d'une certaine façon, une petite société traditionnelle.

“Local pressures to conform [...] would probably produce local cultures, crafts, costumes, and so forth. These should enrich the territory by adding to the variety of social expressions” (Loeb 1933 : 123).

Compte tenu de l'importance accordée à la fonction sociale, les projets technocratiques — l'utopie de Loeb entre autres — balisent avec soin la reconnaissance d'autrui. Elle n'est plus comme c'est le cas dans l'éthos de l'ajustement l'objet de désir que chacun recherche à sa façon ; elle participe au contraire du nouvel ordre rationnel. Dans une technocratie, les promotions seraient accordées au mérite technique objectif par les supérieurs immédiats de l'employé²³. Dans la version que Loeb donne du projet technocratique, le prestige social est même intégré comme valeur centrale au maintien du système. Le projet de Loeb compte sur les gains de productivité de la production planifiée afin de pouvoir accorder à chacun la semaine de seize heures. Mais pour une part significative de la population active, la recherche de prestige social conduirait à travailler beaucoup plus d'heures. Une personne voulant grimper dans la hiérarchie devrait constamment acquérir de nouvelles expertises ou minimalement tenir à jour ses connaissances.

“The mastery of a science, or a technology, or anything else for that matter, demands

du nombre d'éléments du tableau périodique avant qu'on ne découvre les transuraniens.

²² *Ibid.*, p. 115-120.

²³ *Ibid.*, p. 63.

concentration not compatible with two or four hours' efforts four times a week" (Loeb 1933 : 61).

Il ne fait aucun doute à l'esprit de Loeb que la majorité de la population choisirait une forme d'éducation technique pouvant permettre de participer activement à la société, puis que de ce nombre, une part sans doute trop importante — il faudrait contingenter — chercherait une formation en recherche scientifique²⁴.

De cette utopie donnant à la fonction de chacun un caractère organisateur de la société, il faut surtout retenir la défense d'une société dont les mailles du tissu social seraient serrées. L'historien Howard Segal fait de cette utopie, comme d'autres utopies technologiques du début du siècle, un projet de société organique²⁵. On peut en effet noter chez Loeb la prégnance de métaphores organiques. Ainsi il écrit :

"no one could avoid being pretty continually aware of the great plant in their midst by serving which they acquired such a superfluity of the good things in life" (Loeb 1933 : 126).

Dans l'utopie de Loeb, disparaîtrait le sentiment de désenchâssement car tous les citoyens d'une technocratie seraient à tout moment conscients de leurs liens avec les autres.

Mais l'utopie de Loeb ne se contente pas de projeter une grande harmonie sociale, un parfait sentiment de communauté. Elle prend aussi de front le problème de l'individu si crucial à la

²⁴ *Ibid.*, p. 112.

²⁵ SEGAL, Howard P., *Technological Utopianism in American Culture*, Chicago, University of Chicago Press, 1985, p. 124.

modernité, question que n'abordent pas les projets technocratiques plus près de l'orthodoxie de Scott. Loeb brosse à grands traits la place de la conscience de l'individualité dans la société avec pour seule précaution une humilité rhétorique ("On such Utopian grounds one person's guess is pretty much as good as another's" [Loeb 1933 : 105]). La prise en compte de l'hyperconscience de l'individualité constitue la part la plus originale du travail utopique de Loeb. Deux chapitres entiers sont consacrés aux possibilités accrues de développement individuel que promet la technocratie.

Loeb propose l'hypothèse suivante : chacun étant assuré d'un niveau de vie décent, et ce en échange d'un minimum d'effort, il deviendrait plus facile pour l'ensemble des citoyens ainsi libérés de prendre conscience d'eux-mêmes ("easier to be themselves" [Loeb 1933 : 123]). Une forme d'hédonisme préside à l'utopie de Loeb. "Technocracy, if it had anything to say on the subject [of morality], would say: "Do that which is good for you" " (p. 106).

La question de la conscience de l'individualité était déjà apparue avant ces deux chapitres, mais minorée dans l'argument. Dans son analyse des traits humains, Loeb a plutôt tendance à retenir la centralité des mécanismes sociaux de constitution du soi. Ainsi quand il note deux motivations possibles au travail, le prestige social et le sentiment de victoire intérieur, il n'insiste que sur la première, lui donnant une page de développement²⁶. La question réapparaît cependant aux pages suivantes, mais

²⁶ LOEB, *op. cit.*, p. 62-63.

marginalisée, comme une affaire appartenant principalement aux créateurs, artistes comme artisans, puisque chez ceux-ci, la satisfaction personnelle serait la plus importante de toutes les motivations, bien avant toute forme de prestige social²⁷.

Même dans les chapitres qu'il consacre à la conscience de l'individualité, l'espace ainsi ouvert est marginal. Il l'est fonctionnellement dans le projet utopique puisque l'enseignement technique relèverait des responsabilités de l'État tandis que l'enseignement des arts, des sports, de la réflexion sociale et morale relèverait d'associations indépendantes de l'État²⁸.

C'est aussi un espace rejeté dans les marges du temps, puisque même la technocratie ne peut promettre le parfait ajustement de l'Homme à son environnement qu'au terme indéfiniment repoussé de la parfaite réalisation de l'utopie²⁹. Prudent, Loeb entrevoit des étapes intermédiaires avant que la technocratie ne permette à chacun la pleine conscience de soi³⁰. La production artistique a toujours eu, affirme-t-il, un rôle particulier dans cette quête. Avec un certain humour même, il prédit à l'art une longue vie avant la pleine réalisation de l'humain : " The little ball called the earth will probably be much cooler before such an outcome may be expected " (Loeb 1933 : 169).

S'il faut marginaliser les espaces de conscience de l'individualité, c'est pour mieux retrouver cette conscience au terme de l'expérience technocratique. Pour y arriver, il faudra

²⁷ *Ibid.*, p. 66.

²⁸ *Ibid.*, p. 110.

²⁹ *Ibid.*, p. 172.

³⁰ *Ibid.*, p. 107, 110 et 127.

d'abord imposer un ordre contre le chaos capitaliste³¹. Aux yeux des technocrates, le capitalisme est une mécanique qu'il est impossible d'ajuster. Au contraire, l'organisation de la société par branches d'activités est la seule qui permette l'ajustement de l'individu à la société puisqu'elle rend compte du principal facteur d'évolution de la société, le développement technologique. Harold Loeb l'écrit d'ailleurs en toutes lettres : " If capitalism cannot adjust itself to its offspring, technology, a new system must be found to replace capitalism " (Loeb 1933 : 4). Le patient travail d'ajustement doit reprendre du capitalisme l'éthos de l'autodiscipline, mais pour que ces efforts ne soient pas vains promettre une épiphanie dans laquelle deviendrait possible pour chacun la pleine conscience de son individualité. Ainsi dans le chapitre qu'il consacre à l'art, Loeb fait du travail de l'artiste l'idéal auquel nous devrions tous tendre, le lieu où conscience de soi et conscience du monde trouvent leur unité profonde. Trouver cette unité profonde est même la condition pour que le progrès ait un sens. Mais c'est une condition qu'il est difficile de remplir, en particulier parce que la conscience de soi demande un effort pour être conservée.

" Self-domestication should be directed toward [...] the ability to command at will a vision of the splendor implicit in phenomena [...]. Man's so-called progress is a retrogression unless

³¹ Le capitalisme est assimilé au désordre (p. 22) et promis à la dégénérescence.

" Under the anarchic system known as capitalism, production cannot be effectively limited. "

Ibid., p. 22.

Quant à la thèse de la dégénérescence, la conclusion du livre apporte en sa faveur de solides arguments.

eventually he regains his animal birthright [a participation in Nature] and at the same time keeps the self-consciousness acquired during milleniums of self-imposed discipline" (Loeb 1933 : 164-165).

Dans son utopie, Harold Loeb traite de front la question de la conscience de l'individualité, et ce comme ne l'a fait aucun autre technocrate. Mais pour construire cette société où chacun pourrait se consacrer à la connaissance de soi, Loeb repousse à terme, malgré le risque de son effritement, la conquête par chacun de la conscience de soi, lui préférant la mise en place d'une société rationnelle qui puisse offrir une place à chacun. Tant que durera ce travail de mise en place, les artistes agiront en gardiens des sceaux de la conscience de soi.

L'utopie de Jean Coutrot

En France comme aux États-Unis, on entend des appels en faveur d'une économie contrôlée. Mais au contraire de ce que défendent les technocrates américains, il n'apparaît pas nécessaire aux technocrates français de constituer des cartels parfaitement étanches. Ainsi, pour Jean Coutrot, il est impératif de mettre en place des conventions collectives de production et de distribution, les C.C.P.D. Cependant, les entreprises qui le désirent pourraient ne pas prendre part à l'entente. Il voit dans la possibilité de dissidence pour certaines entreprises une porte ouverte à l'innovation technique³². Néanmoins, pour la majorité des entreprises, les C.C.P.D., affirme-t-il, seraient avantageuses ; le

³² COUTROT, *op. cit.*, p. 25.

contrôle des prix assurerait à toutes fins pratiques la rentabilité de toutes les entreprises liées par une C.C.P.D. En contrepartie, toute partie contractante à une C.C.P.D. devrait accepter de voir ses bénéfices limités³³. Le projet de Coutrot engage l'État de façon beaucoup moins centrale que les projets américains. L'État devrait se limiter à deux types d'interventions : proposer des mesures incitatives à la constitution de C.C.P.D. et agir comme arbitre en cas de litige entre signataires d'une C.C.P.D.³⁴ En bout de ligne, cette sortie de crise pour un grand nombre d'entreprises créerait pour l'État des retombées fiscales positives.

Mais une C.C.P.D. est bien plus qu'un cartel. Coutrot se défend bien de vouloir mettre en place un système permettant la collusion des chefs d'entreprise pour fixer les prix. Non ! une C.C.P.D. a d'abord pour objectif le bien-être de l'individu en société. Coutrot invoque l'humanisme, et c'est pourquoi il prend soin de mettre en lumière dans les C.C.P.D. des enjeux plus importants au bien-être des hommes que la seule régularisation des prix par une mécanique de cartel.

Coutrot refuse explicitement le désenchantement de l'individu dans la société, l'effritement de ses relations ; il dénonce le joug du capitalisme et du communisme, et pose son projet en protecteur de la personne "écrasée" par "les mécanismes économiques inconscients" de l'un et "les lois et règlements rigides, impersonnels et abstraits" de l'autre³⁵. Il

³³ *Ibid.*, p. 32.

³⁴ *Ibid.*, p. 31.

³⁵ *Ibid.*, p. 85.

projette un monde dans lequel les relations impliquent toute la personne.

“ Il est pourtant aisé, et les événements présents nous y conduisent inévitablement, de construire un schéma de structure sociale comportant un minimum d'abstrait, et presque uniquement des relations concrètes entre des hommes dignes de ce nom, s'équilibrant les uns les autres par des contacts où leur personnalité entière entre en jeu ” (Coutrot 1937 : 21).

Mais la vision qu'a Coutrot de la personnalité entière d'un individu est par moments inquiétante. Outre la possibilité pour chacun de s'affirmer, Coutrot défend l'utilisation des “ techniques de la suggestion ” et les camps de rééducation, utilisant à cet effet une expression aujourd'hui marquée au fer rouge de l'Histoire, celle de camps de concentration³⁶.

Deux mesures dans l'ensemble du projet de réforme de Jean Coutrot permettent d'ancrer l'individu dans la société. D'abord, avec les C.C.P.D., il propose de faire de l'appartenance d'un individu à l'un ou l'autre secteur de production le cœur de l'organisation du travail et, aussi à terme, de donner aux ouvriers une plus grande prise sur leur travail en reprenant certains aspects du modèle coopératif.

Pour démontrer que le développement du sentiment d'appartenance à une fonction sociale conduit à des relations humaines plus entières, Coutrot fait de la solidarité ouvrière un des axes de l'économie future.

³⁶ *Ibid.*, p. 16-17.

“ Cette solidarité [...] tous [...] doivent la tenir pour l'un des axes sentimentaux, économiques et politiques des hommes nouveaux ” (Coutrot 1937 : 28, italiques de l'auteur).

Déjà aujourd'hui, constate-t-il, le mouvement ouvrier rend présente cette solidarité. Coutrot ne s'intéresse pas à cette solidarité qui naît dans l'action, mais seulement au sentiment d'appartenance que permet l'identification professionnelle. Coutrot est particulièrement intéressé par la participation du mouvement ouvrier à l'idéologie de l'expertise. Il en veut pour preuve l'effort que consent le mouvement ouvrier au contrôle des qualifications professionnelles³⁷.

L'esprit qui portait l'utopie d'Harold Loeb sous-tend aussi le programme de Jean Coutrot et d'X-Crise. Il y a cependant entre les deux une différence dans la portée qu'ils donnent à leur projet : on n'aspire pas au sein de X-Crise à remplacer l'ensemble du système social. Mais comme chez les technocrates américains, la fonction sociale des individus devient la clé de voûte de l'ensemble. Il faut donc déterminer avec précision les échelons qu'un individu peut gravir, les modes de passage de l'un à l'autre et la durée de séjour à chaque niveau. C'est ce qu'il nomme “ *l'organisation HUMAINE de l'inégalité* ” (Coutrot 1937 : 37). Par ailleurs, pour toutes les entreprises contractantes à une C.C.P.D., la propriété des moyens de production telle qu'on la connaît disparaîtrait pour faire place à une direction d'entreprise nommée au mérite plutôt qu'en fonction de son accès au capital.

³⁷ *Ibid.*, p. 29.

Le “recrutement sorti du rang se conjuguerait avec celui des ingénieurs venus des écoles grandes ou petites (Saint-Cyr, Polytechnique). [...] La propriété des moyens de production, limitée comme il se doit, ne donnerait plus droit à la gestion des entreprises qu’en passant par l’une des deux filières ci-dessus” (Coutrot 1937 : 41).

Dans la première partie de son ouvrage, Coutrot indique que les C.C.P.D pourront s’insérer au sein des conventions collectives de travail ; c’est leur nécessaire recoupement³⁸. Mais à plus long terme, Coutrot imagine que les C.C.P.D. pourront remplacer les conventions collectives. Entre en jeu cette autre mesure de solidarité sociale qu’a retenue Coutrot : le modèle coopératif. Ce sont non seulement les conventions collectives que Coutrot propose d’abolir mais également le salariat. Il propose plutôt de mettre en place un système dans lequel les ouvriers pourraient vendre leur production aux patrons³⁹. La proposition de Coutrot donnerait aux ouvriers la possibilité de constituer pour chacun des secteurs de production d’une entreprise des coopératives de travail, les ouvriers du secteur se répartissant entre eux les résultats des ventes. Au contraire du grand atelier impersonnel, ce système donnerait aux ouvriers une prise sur leur travail. “ Il assure, affirme Coutrot, à tous les degrés l’exercice du sens de la responsabilité et du contrôle ” (Coutrot 1937 : 43).

Dans le contexte européen, les C.C.P.D., ces projets de contrats liant les individus par corps de métier, doivent autant à l’idéologie de l’expertise qu’à un regain d’intérêt pour le corporatisme, en

³⁸ *Ibid.*, p. 24.

³⁹ *Ibid.*, p. 41.

particulier dans les milieux catholiques. En effet, les marques d'intérêt pour l'individu dans sa communauté qui apparaissent dans le texte de Coutrot font écho à la doctrine corporatiste. Pour le corporatisme, l'État libéral, représentant de l'ensemble des individus sur un territoire, est vide de sens ; la seule façon de donner un sens à l'État serait d'en faire le représentant de groupes au fort lien social : la famille et le corps de métier, la profession. S'avançant beaucoup plus loin que Coutrot, le projet corporatiste propose de faire d'une assemblée de délégués des différents corps professionnels l'un des lieux de pouvoir importants de la société⁴⁰. Pour l'historien Richard F. Kuisel, qui a beaucoup écrit sur l'industrialisation en France au début du siècle, le corporatisme, plus que le planisme, emprunte à la métaphore de l'organisme.

“ Le point de départ des théoriciens corporatistes n'était pas celui des planistes. C'est en vue de sortir de l'anarchie individualiste qu'ils voulaient reconstituer les cellules naturelles de l'organisme social⁴¹ ”.

Un proche de X-Crise, le professeur de droit Gaëtan Pirou, s'est particulièrement intéressé aux propositions des corporatistes. Il en retient plusieurs aspects qu'il dit positifs. Mais suivant en ceci la ligne de X-Crise, Pirou préfère à l'organisation en

⁴⁰ On peut donner deux exemples parmi les nombreuses propositions des corporatistes.

VIANCE, Georges, *Restauration corporative de la nation française*, Paris, Flammarion, 1936, p. 255-277.

LENORMAND, Maurice-H., *Manuel pratique du corporatisme*. Paris, Librairie Félix Alcan, 1938, p. 349-356.

⁴¹ KUISEL, Richard F., *Capitalism and the State in Modern France*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, p. 102.

Nous avons retenu la traduction de André Charpentier publiée en 1984.

ID., *Le Capitalisme et l'État en France. Modernisation et dirigisme au XX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1984, p. 186.

corporations la coexistence de secteurs où la production est coordonnée et de secteurs de libre concurrence⁴². Le contexte politique européen qui fait du corporatisme une doctrine à laquelle il est difficile d'adhérer joue certainement dans les réserves de X-Crise vis-à-vis de la doctrine corporative⁴³.

On voit se multiplier dans les essais issus des travaux de X-Crise les appels à la notion d'ordre. La situation de crise des années trente offre une preuve suffisante de l'anarchie du monde capitaliste⁴⁴. Dans une phrase qui renvoie au monde disciplinaire du commissariat, l'appel à l'ordre de Coutrot est on ne peut plus clair :

“ Les C.C.P.D. qui seraient ainsi constituées dans un délai très court, seraient spontanées, à la vérité un peu à la façon des aveux spontanés, mais en tous cas sous la pression des circonstances et non pas seulement sous celle des lois ” (Coutrot 1937 : 26).

⁴² PIROU, Gaëtan, *Le Corporatisme*, Paris, Librairie du recueil Sirey, 1935, p. 45.

⁴³ Gaëtan Pirou dénonce les “ compromettantes réalisations ” de l'Italie et de l'Allemagne.

ID., *Nouveaux aspects du corporatisme*, Paris, Librairie du recueil Sirey, 1936, p. 19.

⁴⁴ Ainsi Jean Coutrot écrit :

“ La recherche du profit, les abus de la concentration et du monopole [...] avaient de quoi dégoûter bien des gens ; la crise économique des années 1929-30, avec ses destructions de marchandises et de machines, avait achevé, par-dessus le marché, de les déconcerter ”.

COUTROT, *op. cit.*, p. 19.

Dans le même esprit, Gaëtan Pirou dénonce la surproduction causée par la multiplication des compétiteurs pour un même produit :

“ Quelques-uns des maux économiques et sociaux dont nous souffrons si durement à l'heure présente, sont attribuables, sans doute, à ce que notre régime économique actuel comporte d'individualisme. [...] N'y aurait-il pas, dès lors, avantage à remplacer ce chaos par un ordre et une discipline ? ”

PIROU, Gaëtan, *Le Corporatisme*, Paris, Librairie du recueil Sirey, 1935, p. 22.

De même, Gaëtan Pirou, au terme du second ouvrage qu'il consacre au sujet, ayant patiemment disséqué le corporatisme et en ayant retenu l'esprit à défaut de la doctrine, fait de l'ordre une qualité de notre temps.

“ Le corporatisme a la chance, à l'heure présente, de s'offrir à nous à une époque où le souci d'ordre est plus fort que le désir de liberté et où la masse des individus, touchés par la crise, déçus par le libéralisme, aspirent avant tout à une discipline, de laquelle ils attendent tranquillité et sécurité ” (Pirou 1936 : 51).

Mais il est surtout intéressant de noter comment Coutrot reprend à son compte l'éthos de l'autodiscipline dont nous avons déjà analysé la place centrale pour notre problématique⁴⁵. Il appelle tour à tour au “ *self-control* des gouvernants ” puis à l'autodiscipline des directions d'entreprise, proposant sur le modèle des professions libérales la mise sur pied d'un ordre professionnel⁴⁶. Dans sa conclusion, c'est le peuple qui doit faire preuve d'autodiscipline pour assurer la mise en place des rapports sociaux dont il a tracé le projet.

“ C'est une extraordinaire expérience que de voir si [...] un peuple est assez civilisé, possède sur soi un contrôle suffisant pour mettre au point une technique moderne de révolution ” (Coutrot 1937 : 87).

Malgré le fait que les technocrates français se concentrent sur une réforme de l'entreprise, leurs propositions impliquent un “ schéma de structure sociale ”, pour reprendre les mots de

⁴⁵ Voir chapitre 2, p. 88-90 et 114-115.

⁴⁶ COUTROT, *op. cit.*, p. 45 et p. 82.

Coutrot, dans lequel l'individualité ne pose plus de problème. Nous avons déjà relevé comment, assez rapidement dans son ouvrage, Coutrot établit que ce nouveau schéma de structure sociale ne devrait comporter que des relations pleines et entières. Il y revient en conclusion en faisant de la possibilité pour chacun d'affirmer sa personnalité intégrale un des effets les plus marquants de la mise en place de structures sociales parfaitement ajustées.

“ Un Humanisme économique [...] fonctionne par des contacts humains, entre des êtres possesseurs de leur personnalité intégrale, entrant en jeu dans chaque contact et coordonnant ainsi par des ajustements souples la vie du pays ” (Coutrot 1937 : 85).

Tout dans l'essai de Coutrot, il est vrai, n'est pas marqué par l'obsession de la fonction sociale. Coutrot propose de laisser en place les mécanismes démocratiques de représentation individuelle et imagine la coexistence d'un secteur d'entreprises libres et d'un secteur d'entreprises coordonnées. Néanmoins, la réorganisation du monde pour tenir compte des fonctions sociales est centrale à l'humanisme économique et elle contribue à effacer les enjeux modernes de la constitution du soi et de la conscience de l'individualité. En effet, elle suppose dans sa conclusion l'adhésion de chacun à la nouvelle structure.

La question du pouvoir

La notoriété des propositions technocratiques a eu l'effet accidentel que l'on puisse faire d'un technocrate un personnage de roman. Publié en feuilleton, nous l'avons dit, par le mensuel de l'American Federation of Labor, *The Technocrat* est l'œuvre de Alvin Edward Moore, qui publia quelques fictions au fil des ans dans *American Federationist*, la revue de la centrale⁴⁷.

Le roman raconte la naissance chez le personnage principal d'une théorie de la lutte pour le pouvoir. Au début du roman, la défense du bien commun pour Mr. Knight passe par l'institution d'un pouvoir désintéressé, mais de péripétie en péripétie, elle évolue pour devenir le continuel objet d'une lutte de pouvoirs. *Bildungsroman* de la conscience de l'individualité, *The Technocrat* fait évoluer Mr. Knight d'une conviction idéaliste dans le bien-fondé de la régulation sociale à une pensée de l'organisation sociale où la valeur accordée à l'individualité prend son sens.

On ne peut que regretter ce qu'un écrivain plus habile eût fait de cette tension en manipulant avec soin le monologue intérieur, le style indirect libre, ou ce collage d'opinions des

⁴⁷ Alvin E. Moore a grandi en Louisiane, si l'on en croit un essai partiellement biographique sur le travail des enfants qu'il a publié dans *American Federationist*. Il a aussi publié dans la même revue deux nouvelles en deux parties, la première publiée en 1935 mettant en scène la nécessité de réduire la semaine de travail et la seconde publiée l'année suivante, une fable sur l'individualisme économique.

MOORE, Alvin E., "Hell" in *American Federationist*, 41, 10, octobre 1934, p. 1064-1069.

ID., "Don't Care" et "Chickens and the Pot" in *American Federationist*, vol. 42, 1935, p. 930-934, 1062-1068.

ID., "Rugged Individualist" in *American Federationist*, vol. 43, 1936, p. 174-182, 295-301.

groupes sociaux les plus divers dans ce qu'il est convenu d'appeler dialogisme. Dans *The Technocrat*, la tension est donnée d'office et se résout dans un trop subit retournement de valeur du personnage. En lieu et place, *The Technocrat* est un roman qui alterne entre les topoi de l'aventure pour adolescents et la démonstration d'une thèse.

Le roman de Moore met en scène les prémisses des utopies technocratiques pour en proposer un renversement. Avec l'aventure de Mr. Knight, le romancier vient mettre en doute la possibilité de l'utopie technocratique. Pour Moore, marginaliser l'assumé, comme le proposent les utopies technocrates, porte le germe de leur échec ; il est impossible de penser quelque rénovation du système sans penser une intention de le changer. La réforme comme la révolution, pour Moore, commande de penser le sujet. Il est donc impossible de marginaliser l'assumé.

À l'ouverture du roman, le professeur Knight est présenté comme individu superlatif ; c'est sa renommée, en effet, qui donne quelque éclat au village qui l'a vu naître en Louisiane. Le roman donne au personnage les attributs du héros scientifique maîtrisant une technologie imaginaire. Ainsi Mr. Knight a participé à la conception d'un hélicoptère, machine dont l'existence n'est que prospective. Mais surtout, il a inventé un rayon de la mort et cherche à développer de nouvelles armes à rayonnement qui ne provoqueraient que la perte de conscience. La maîtrise d'armes techniquement supérieures est d'ailleurs centrale au déroulement

de l'action. L'arme du professeur, un fusil permettant de diriger des particules issues d'une réaction de fission nucléaire⁴⁸, préfigure les recherches qui s'imposeront dix ans plus tard.

Mais loin d'être un roman de science-fiction, *The Technocrat* participe plutôt du genre de la critique sociale. À cet égard, le roman doit ses lignes de force à Thorstein Veblen. L'utopie de la coopération chez Veblen apparaît dans le roman comme la solution au désenchâssement de l'individu dans la société. Dès les premières pages du roman, Mr. Knight caresse le rêve d'une société où l'individu serait parfaitement adapté. Contre le désenchâssement que la crise a rendu endémique, Mr. Knight voudrait opposer une parfaite régulation sociale.⁴⁹

Le roman raconte la recherche d'emploi de Mr. Knight et de son frère Bob. Les frères présentent leur candidature pour des emplois au service des postes, cherchent un emploi en ville à Fort Worth et finalement mettent tous leurs espoirs dans l'ouverture d'un champ pétrolifère à Sandy Mesa près de Fort Worth. Ils ne sont pas les seuls avoir eu cette idée. Une masse de chômeurs campe autour du chantier. Mr. Knight pense qu'il serait possible de réduire le temps de travail des ouvriers déjà embauchés afin d'augmenter le nombre d'emplois. Mais comment convaincre la Fine Oil Corporation d'une telle proposition ? Le professeur s'attire rapidement la sympathie des chômeurs, mais des

⁴⁸ « The muzzle was strangely shaped, with horizontal protuberances on the sides. These enlargements were magnets, which forced the atomic particles — shrapnel from a bursted atom — to converge into a straight path which could be aimed ».

Id., « The Technocrat », in *American Federationist*, 40, 4, avril 1933, p. 407.

⁴⁹ « I'll make a scientific investigation to try to ascertain what we can do to pull America out of this morass ».

Ibid., p. 415.

activistes communistes parmi les sans-emploi profitent du refus de la proposition par la Fine Oil pour mettre le feu à l'un des puits. C'est dans l'effort collectif des chômeurs et des ouvriers pour maîtriser la colonne de feu que le patron de la Fine Oil constate la vertu de la coopération. Le roman se clôt avec l'utopie technocratique que le professeur décide de présenter à la ligue pour l'avancement de la technocratie. Mais quelques temps après avoir soumis son essai, il apprend que la crise ne permettait plus à la ligue d'accorder un prix. Il décide alors de vendre l'arme qu'il avait inventée et, comme il le concluait à la fin de son essai, d'utiliser cet argent dont l'usage était impropre à des fins plus nobles. Il allait combattre le système avec les armes mêmes du système.

Dans ses péripéties, le récit produit la même opposition. Forcé de se trouver un emploi, Mr. Knight comprend qu'il ne peut se lancer dans l'analyse exhaustive de la société qu'il aurait souhaité faire. En effet, on apprend dans les premières pages du roman que Mr. Knight aurait aimé présenter ses idées pour mettre fin à la crise économique dans le cadre d'un concours organisé par la ligue pour l'avancement de la technocratie. Mais il apparaît clairement à Mr. Knight après une première demande d'emploi que ses démarches pour se placer ne pourront aboutir rapidement ; errant parmi les sans-emploi, il doit mettre de côté la froide distance qu'il croyait nécessaire dans l'analyse d'un problème pour au contraire l'affronter au sol ("worm's eye view")⁵⁰.

⁵⁰ ID., "The Technocrat" in *American Federationist*, 40, 6, juin 1933, p. 621.

Néanmoins, Mr. Knight ne renonce jamais complètement aux effets de connaissance que permet la prise de distance. Ses déplacements en hélicoptère tout au long du roman en constituent d'ailleurs le symbole. L'autogyro devient symboliquement le lieu d'une vue panoptique. Cette distance d'ailleurs est maintenue dans l'ensemble des relations de Mr. Knight avec la plupart des autres personnages. Comme un leitmotiv, le roman nous rappelle, tantôt dans la narration tantôt dans une réplique du professeur, la différence de classe entre la masse ouvrière et l'intellectuel traditionnel qu'est Mr. Knight⁵¹.

Si l'enquête de Mr. Knight est limitée au regard de l'intérieur, son ambition reste celle du contrôle panoptique. Mais il apprendra au fil des péripéties du roman que le contrôle panoptique parfait n'est qu'un horizon tendanciel à la fois porté et battu en brèche par la conscience de soi.

Dans l'effort qu'impose la recherche d'emploi, le professeur développe ses idées quant à la nécessité d'une forte conscience de l'individualité, ce que nous avons aussi nommé l'assumé. Ainsi, cherchant à convaincre son frère qu'il est possible de s'en sortir,

⁵¹ Ainsi tôt dans le roman le narrateur rapporte en style indirect libre : "He knew what the country needed was more professors — more citizens who acted from a scientific instead of an emotional point of view."

ID., "The Technocrat" in *American Federationist*, 40, 4, avril 1933, p. 407.

Ou encore dans des répliques du Mr. Knight :

"What about the millions upon millions of poor people who have lived from hand to mouth all their lives. When you speak of the United States, look at them. [...] Ignorant — I am just beginning to realize how truly ignorant they are! But they are America."

ID., "The Technocrat" in *American Federationist*, 40, 7, juillet 1933, p. 746.

"My science should have taught me long ago to expect such behavior from you."

ID., "The Technocrat" in *American Federationist*, 41, 3, mars 1934, p. 304-305.

Mr. Knight décrit la recherche d'emploi comme une expédition en terrain difficile dont il est impossible d'avoir une vue d'ensemble :

“ Do you remember those crooked trails, through briars and dense bushes, where you can't see ahead? After every turn you look and the way at the next bend seems absolutely closed. You don't see how you can get through, but when you get to the next bend, you always see another short stretch ahead of you, where it is possible at least to hack your way through with a machete⁵² ».

S'il existe une multitude de représentations rationnelles de la société, il est aussi une expérience de la société dans l'indéterminé du moment. En ce sens, l'expérience ressemble au marécage, changeant au gré des saisons, beaucoup plus qu'au quadrillage de l'urbaniste. C'est une leçon qu'aurait pu apprendre Mr. Knight compte tenu de sa jeunesse passée dans les basses terres de Louisiane. D'ailleurs l'incipit du roman impose l'image du marécage s'immisçant dans la logique linéaire du modèle urbain.

“ In the half-wild country along the Sabine River in Louisiana which has been at various times the indefinite boundary between France and Spain, France and Mexico, the United States and Mexico, and the United States and Texas, there is a little town named Swampville. It is a typical sawmill village, with unpainted frame dwellings that shamble away from the single street of stores to the sparkling, blue-green mass of the sawmill pond on one side, and to the edge of the dank,

⁵² ID., “ The Technocrat ” in *American Federationist*, 40, 9, septembre 1933, p. 959.

green, all but impenetrable swamp on the other⁵³ ».

Swampville est un lieu encore indécis entre son appartenance à la nature par la prégnance du marécage et son appartenance à la culture par la construction d'une ville. Tout dans la première phrase l'affirme avant de clore avec le nom du lieu qui porte en lui cette opposition. Les premiers mots " half-wild " donnent le ton. L'incise, insistant sur l'histoire de cet arrière-pays comme lieu de frontières mal dessinées, enfonce le clou. La seconde phrase reprend l'antithèse, opposant cette fois à l'eau turquoise et propre de l'étang de la scierie d'un côté du village le marécage vert et impénétrable de l'autre. Cette phrase propose aussi une vue panoptique du village, situant rue commerciale et petites rues transversales. Mais l'image du quadrillage est parasitée par l'irrégularité du système des rues de traverses mise en image dans la jolie trouvaille de l'expression " shamble away " décrivant la dispersion des demeures à partir du centre.

Même au coeur d'un système rationnellement décrit, il reste une part d'indétermination. La description pose des frontières là où il pourrait ne pas y en avoir. Une représentation rationnelle correspond toujours à un état donné d'une lutte de pouvoirs. Entre les esquisses de réforme de la société du début du roman et le projet qui se trouve en clôture, Mr. Knight apprend que son travail de représentation rationnelle de la société s'intègre dans les luttes de pouvoirs. L'analyse de la société doit toujours prendre parti.

⁵³ ID., " The Technocrat " in *American Federationist*, 40, 4, avril 1933, p.

Les premières esquisses d'une utopie technocrate que présente Mr. Knight rêvent encore de la possibilité d'un pouvoir désintéressé. L'objectivité des analyses scientifiques de la société devrait en garantir le bien-fondé pour tous (« He would show these ignorant politicians who now ruled America how clear-cut could be a scientific platform »)⁵⁴

Tôt dans le roman — aux deuxième et troisième chapitres — Mr. Knight expose son projet par bribes à des gens qu'il rencontre ; les discussions avec deux étrangers, un cultivateur d'abord, le maître de poste responsable du concours auquel postule Mr. Knight ensuite, permettent une première esquisse⁵⁵ ; au chapitre suivant, le hasard de retrouvailles avec deux amis de longue date devient pour Mr. Knight l'occasion d'une maïeutique visant à faire découvrir par les amis, en position d'élèves, les fondements théoriques du projet technocratique⁵⁶. Le narrateur présente d'ailleurs sans détour le dialogue du chapitre comme une référence au modèle antique du dialogue : “ They might well have been ancient Roman patricians debating the fate of a falling empire⁵⁷ ».

Dans ces épisodes, rien ne retient la fougue du constructeur de système. L'utopie qu'il présente fait de l'expertise la panacée aux errements de l'économie libérale. Ainsi auprès du cultivateur, il défend l'expertise du ministère de l'Agriculture du

406.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 407.

⁵⁵ *ID.*, “ The Technocrat ” in *American Federationist*, 40, 6, juin 1933, p. 608-621.

⁵⁶ *ID.*, “ The Technocrat ” in *American Federationist*, 40, 7, juillet 1933, p. 744-751.

gouvernement américain avant de montrer comment il faudrait étendre les responsabilités de l'État en ces matières. Quant au court dialogue avec le maître de poste, il porte, lui aussi, essentiellement sur l'expertise.

En lieu et place du capitaliste, Mr. Knight propose de remettre le pouvoir aux experts. Le cas de l'agriculture est pour lui l'occasion de le démontrer. Il défend l'optimisation de la productivité des terres par la recherche déjà bien en marche au début du siècle et s'efforce de montrer qu'une agriculture même partiellement centralisée par l'État bénéficiera à tous : la nourriture cultivée sur les terres de l'État pourrait être donnée pour pallier la famine, et une partie des semences recueillies pourrait être donnée aux petits cultivateurs pour qu'ils puissent augmenter leur rendement. Le technocrate fait son premier converti.

La seconde défense qu'il fait de la technocratie n'aura pas le même succès. Le maître de poste de village, réticent à l'idée qu'un étranger pose sa candidature pour ce rare emploi, n'a cure des arguments du professeur en faveur de l'attribution au mérite des postes disponibles. Sa définition large du technicien, incluant l'éboueur, l'artiste littéraire ou musicien tout autant que le chimiste, n'émeut guère le petit fonctionnaire des postes. Celui-ci reste bouche bée devant la sortie contre les hommes d'affaires de Mr. Knight.

“ What right has a greedy capitalist whose sole idea of a note is a piece of paper making some one else pay six per cent interest — what right has

⁵⁷ *Ibid.*, p. 745-746.

such a person to control the output of a supreme musical artist — or for that matter of a supreme chemical engineer — as so often happens now⁵⁸ ».

C'est avec ses amis, Mark et Rubye, que Mr. Knight se montre le plus habile à convaincre. Mark, avocat spécialisé en brevets pour une compagnie de Détroit, défend l'individualisme du chacun pour soi. Sa conjointe Rubye est tentée par le socialisme tel que le défend Norman Thomas, candidat à la présidence de 1928 jusqu'à la fin des années 40. Les trois amis s'entendent pour dénoncer l'impérialisme économique, mais, sur la Grande Guerre, le cynisme de Mark s'oppose aux positions de Mr. Knight. Pour celui-ci, l'idéal démocratique a un sens ; il faut reprendre aujourd'hui le combat contre l'autocratie, mais le déplacer au sein des grandes firmes internationales plutôt qu'au sein des nations. Mr. Knight affirme à la fois vouloir maintenir l'idéal démocratique, fondé sur la tendance humaine à la coopération, et tenir compte de l'égoïsme qui motive nombre de nos actions afin que les plus performants puissent accéder aux postes de responsabilités. Mark et Rubye semblent à peu près convaincu, mais ils ne le seront que si la mise sur pied d'une société rationnelle intègre l'égoïsme, le plaisir, toutes les formes de la conscience de l'individualité. Mark compare d'ailleurs ce travail de construction sociale fondé sur une évaluation constante des facteurs sociaux au travail de l'ingénieur : ““Sounds like an engineer, Ike,” said Mark. “Always

⁵⁸ ID., “The Technocrat” in *American Federationist*, 40, 6, juin 1933, p. 616-617.

take in consideration the limitations of your materials before you start building. [...] ”⁵⁹ » .

Dans son essai que l'on retrouve à la fin du roman⁶⁰, Mr. Knight aura enfin parfaitement retenu les prescriptions de ses amis. L'essai que produit le personnage ne renie pas le regard régulateur, il le module, le relativise, en donnant une présence forte à l'individualité. Il fait même des jeux de conscience de l'individualité un élément porteur du système social régulateur.

Dans cet essai, on peut souligner les multiples mécanismes de régulation sociale. À l'instar des propositions technocratiques qu'on a vu apparaître aux États-Unis et dont nous avons présenté les grandes lignes aux chapitres 1 et 4, l'essai de Mr. Knight propose de remplacer le système politique existant par le système des corporations, chaque citoyen votant au sein de sa corporation. L'État, devenu expression commune de la volonté des différentes corporations, serait chargé de produire nourriture, vêtements et logis. Pour Mr. Knight le gouvernement suppose l'expertise. En ce qui a trait à l'ordre juridique, son utopie propose la mise sur pied d'une assemblée législative formée par des experts du ministère de la Justice. Le gouvernement commande aussi une pléiade d'expertises particulières ; c'est pourquoi l'État proposé par le professeur est constitué d'un système bicaméral. Après un premier examen des projets de lois par l'assemblée des juristes, une chambre formée des représentants élus par les différentes

⁵⁹ ID., “ The Technocrat ” in *American Federationist*, 40, 7, juillet 1933, p. 750.

⁶⁰ ID., “ The Technocrat ” in *American Federationist*, 41, 8, août 1934, p. 840-850.

corporations serait elle aussi saisie des projets. Comme dans tous les cas, l'expertise appropriée serait disponible, le gouvernement prendrait de meilleures décisions, et la production pourrait croître encore.

Comme chez Harold Loeb, l'accroissement de la production en régime technocratique libère du temps pour l'ensemble des citoyens. Et comme chez le dirigeant du Conseil continental pour la technocratie, Mr. Knight fait de l'accroissement du temps disponible pour les activités privées une vertu du système. Il affirme à la fois que son système permettrait le développement d'un esprit d'initiative dans les loisirs ainsi que dans les domaines des arts et de la recherche scientifique, et que ces développements constituent le piment de la vie sociale.

Mais, dans l'utopie proposée par Mr. Knight, la conscience de l'individualité n'est pas que le résultat escompté au grand soir de la technocratie comme le laisse entendre Loeb ; elle constitue aussi un élément fonctionnel du système. Mr. Knight reprend de Thorstein Veblen l'idée d'une évolution humaine qui verrait l'instinct de prédation disparaître au profit de la coopération⁶¹. En reprenant cette métaphore, Mr. Knight, narrateur de l'essai, insiste sur la nature duelle de la conscience humaine, car il lui apparaît que les deux instincts sont naturels et intériorisés en chacun de nous. Il développe cette idée dans une allusion au diable⁶² ; de

⁶¹ On retrouve de semblables développements dans le petit essai *The Theory of the Leisure Class* de Thorstein Veblen. VEBLÉN, Thorstein, *The Theory of the Leisure Class*, New York, Mentor Books, 1953 [1899], en particulier le chapitre 9.

⁶² MOORE, Alvin Edward, "The Technocrat" in *American Federationist*, 41, 8, p. 841.

même que le diable est nécessaire à l'équilibre de la théogonie chrétienne, l'instinct de prédation a été nécessaire dans l'évolution de l'Homme parce qu'il est l'envers de l'instinct de coopération. L'utopiste affirme donc dans ce passage sur le diable qu'il est impossible de penser la coopération sans penser la prédation : " In order to compel cooperation in the wild, he had to acquire sufficient cruel power to conquer or intimidate the wild ». Le conflit entre les deux instincts est intériorisé.

À la fin de l'essai, cette relation duelle intériorisée apparaît clairement. Les péripéties de la vie de Mr. Knight lui ont appris qu'il est illusoire d'espérer éviter toute erreur dans la mise en place de projets rationnels. Ainsi, le projet technocratique doit défendre l'instinct de coopération comme choix rationnel sans se faire d'illusions quant à la disparition de l'instinct de prédation ; tout choix rationnel pour le bien commun, à supposer qu'une telle chose existe, porte en soi le risque de motivations intéressées. Pour intégrer le risque de l'erreur à la société rationnelle, il faut à l'utopiste une figure capable d'appréhender d'un souffle l'envers et l'endroit. Seul l'humour, dont il affirme qu'il s'agit d'une qualité du peuple américain⁶³, lui semble pouvoir réussir ce tour de force. L'humour rapproche les extrêmes, affirme l'utopiste, parlant de " tension-easing laughter ".

La conception duelle de l'individu qui préside à la réflexion utopique du professeur le conduit dans la conclusion de son essai à comprendre de façon similaire la société comme un système en conflit avec lui-même.

⁶³ *Ibid.*, p. 849.

“ For every bad effect in life there is a cause, and [...] the only way to eliminate the bad effect is to remove the cause. [...] He will remove it by fighting it according to its own law. Fight fire with fire, misused money with properly used money⁶⁴ ».

La technocratie n'est donc pas révolutionnaire. Elle entend s'implanter en faisant jouer le système contre lui-même plutôt qu'en provoquant un grand renversement. Dans l'essai qu'il attribue à son personnage, Moore condense la référence obligée chez tous les technocrates aux métaphores duelles de Veblen et leur difficulté à penser le passage du libéralisme à la technocratie. Ce travail de condensation met en lumière ce qui autrement reste en deçà des arguments des technocrates. Leur conception de la société évoluant d'un mode de fonctionnement primitif, celui de la prédation, au mode de fonctionnement rationnel de la coopération n'est qu'un report d'une conception duelle de l'individu.

C'est cette dualité profonde de l'individu, présente dès le début dans la narration, que doit apprendre Mr. Knight. En perdant son emploi, le personnage principal se voit enlever sa position de contrôle au bureau des brevets, position centrale au sein du panopticon scientifique. Malgré ceci, le personnage maintient pour lui-même la possibilité d'une vue panoptique du monde ; il n'est pas encore prêt à comprendre le monde en s'y intégrant, en participant à la vie. Mr. Knight n'est pas un homme d'action ; pour apprendre à combattre le feu par le feu, il lui faudra vivre une péripétie symbolique. La *Bildung* du personnage principal passe par un moment de conversion. Au chapitre 9, on

⁶⁴ *Ibid.*, p. 849.

s'en souviendra, les sans-emploi mettent le feu à l'un des puits de pétrole⁶⁵. Tous les efforts sont mis en œuvre pour éteindre le feu. Mr. Knight intervient dans l'opération et devient un partenaire important de l'équipe de sapeurs-pompiers et d'ouvriers affairés à contrôler le geyser de feu. Même s'il ne se spécialise pas en ces matières, les quelques connaissances qu'il a de la chimie des flammes, en particulier le souvenir de lecture d'un article sur l'effet catalytique du salpêtre dans l'eau, lui permettent d'entrer dans le cercle des experts chargés d'éteindre le feu. La solution d'eau et de salpêtre permet de diminuer suffisamment l'intensité du feu pour que les experts puissent s'en approcher et y jeter de la nitroglycérine. Le souffle de l'explosion fait le reste et éteint la flamme. Mr. Knight apprend qu'on peut combattre le feu par le feu. L'expérience du feu le conduit à prendre le risque de l'action. Devant le cataclysme, il s'exclame : "“You're right,” said Mr. Knight. “The time has come when theory must be transacted into action — in more ways than one”⁶⁶ ». C'est le moment de la conversion.

La difficile recherche d'emploi n'avait fait que le préparer à prendre le risque de l'action. Ainsi, au chapitre 6, il disait renoncer à l'idéalisme extrême pour devenir plutôt un idéaliste pratique⁶⁷. Il a en effet, dès ce moment, commencé à renoncer à ses principes. Ce n'est plus l'heure de faire des remontrances à des amis qui chapardent un poulet pour survivre.

⁶⁵ ID., “The Technocrat” in *American Federationist*, 41, 4, avril 1934, p. 400-409.

⁶⁶ *Ibid.* p. 404.

Au chapitre précédent, en effet, Mr. Knight est tenté par deux formes de lutte contre l'économie libérale : le vol et la mobilisation dans la rue. Dans les deux cas, le président Hoover — le roman se déroule pendant l'année électorale de 1932 — joue un rôle important pour préparer la conversion de Mr. Knight. Il est non seulement l'ultime recours pour un groupe d'anciens combattants portant ses revendications aux portes de la Maison-Blanche, mais aussi au centre d'une amusante histoire de vol de nourriture.

Mr. Knight, dont on a appris tôt dans le roman qu'il ne mangeait pas de viande⁶⁸, va accepter, poussé par la faim, d'en manger⁶⁹. Dans ce passage, Moore n'a qu'une intuition du rapport possible entre manducation et économie, rapport que développera Georges Bataille et sur lequel nous reviendrons au chapitre 6.⁷⁰

Ce n'est d'ailleurs pas n'importe quelle viande que va manger Mr. Knight, mais une viande à laquelle le parti du président Hoover avait donné une plus-value symbolique importante en promettant à chacun une poule-au-pot⁷¹. Accepter de manger le poulet volé pour Mr. Knight, c'est accepter, du moins temporairement, la dure loi de la lutte pour la vie qui fait que les

⁶⁷ ID., "The Technocrat" in *American Federationist*, 40, 12, décembre 1933, p. 1360.

⁶⁸ ID., "The Technocrat" in *American Federationist*, 40, 6, juin 1933, p. 610.

⁶⁹ ID., "The Technocrat" in *American Federationist*, 40, 11, novembre 1933, p. 1227.

⁷⁰ Voir chapitre 6, p. 320-321.

⁷¹ Le slogan des républicains du président Hoover pour la campagne électorale de 1928 était : "A chicken in every pot and two cars in every garage."

cité dans MANCHESTER, William, *The Glory and the Dream. A Narrative History of America 1932-1972*, Boston, Little, Brown and Company, 1973, p. 23.

gros mangent les petits. Mr. Knight comprend alors qu'il est façonné par le système qu'il critique.

Quand Mr. Knight remet en cause des individus, tel capitaliste ou le président Hoover, il les excuse d'ailleurs en notant qu'ils ne pouvaient éviter d'écraser les plus petits puisque le système les avait ainsi faits⁷². Mais il n'y a pas que les puissants qui aient été formés par ce système du chacun-pour-soi. Le roman le montre bien avec le passage dans Sandy Mesa du " Bonus Army " ⁷³. En 1932, un groupe d'anciens combattants marcha sur Washington pour réclamer au gouvernement le versement avec plus de dix ans d'avance d'une pension qui leur était promise pour 1945⁷⁴. En effet, parmi les plus touchés par la crise, on compte nombre d'anciens combattants. Le vagabond de la grande ville est aussi l'homme oublié dont le cinéma et la littérature de l'époque ont fait un thème important⁷⁵. Ici, l'ancien combattant devenu

⁷² Après que le gérant de projet pour la Fine Oil lui eut refusé un emploi, Mr. Knight tente de calmer son frère avec les mots suivants :

" This man's system is responsible for him. Our dog-eat-dog system of economics made him what he is. "

MOORE, Alvin Edward, " The Technocrat " in *American Federationist*, 40, 9, septembre 1933, p. 958.

Le narrateur reprend la même idée pour décrire comment les gens qui pensent (parmi ce groupe, Mr. Knight entre autres) excusaient le président Hoover :

" A few of the thinking ones in their minds excused Hoover's seemingly cruel rejection of their pleas as the act of a man who but truly and honestly represented the system that made him. "

ID., " The Technocrat " in *American Federationist*, 40, 11, novembre 1933, p. 1218.

⁷³ *Ibid.*, p. 1225-1227.

⁷⁴ MCELVAINE, Robert S., *The Great Depression: America, 1929-1941*, New York, Times Books, 1984, p. 92-94.

⁷⁵ On peut penser au grand numéro d'ensemble de la comédie musicale de Mervin Leroy et Busby Berkeley, *The Gold Diggers of 1933*. Ce film raconte les efforts de showgirls, d'un musicien et d'un producteur pour monter une comédie musicale dans le Broadway de la dépression. Le croisement des intérêts amoureux et des intérêts d'affaires leur permettra de monter une

vagabond permet à Moore de poser un contrepoint au mouvement mis de l'avant par Mr. Knight. En effet, alors que les sans-emploi de Sandy Mesa, sous la direction du professeur, ont foi dans les vertus de la coopération, le " Bonus Army " s'abandonne à la loi du chacun-pour-soi⁷⁶.

Mr. Knight ne vole pas le poulet, mais il en mange. Il ne participe pas à la mobilisation de masse, mais souhaite bonne chance aux manifestants. Sa conversion dans la lutte contre le feu se prépare lentement. Même si la coopération dont il défend le principe et la prédation qu'il voit dominer partout s'opposent par définition, le personnage apprend lentement jusqu'à sa conversion que l'expérience ne permet qu'une émulsion de l'une dans l'autre. L'utopie qu'il proposera au terme de ce cheminement ne propose pas, par conséquent, une société qui ne connaîtrait que l'instinct de coopération, mais un renversement des proportions entre les pôles de la prédation et de la coopération.

pièce ayant la dépression pour thème et dont le grand numéro de clôture s'intitule justement " Forgotten Man " dans lequel une prostituée chante les vétérans, oubliés comme tous ces hommes sans emploi hantant les rues. Un homme affalé dans un cadre de porte est interpellé par la police. La prostituée prend sa défense et présente au policier la médaille qu'il a sous l'imperméable miteux. L'enchaînement dans le grand numéro d'ensemble débouche sur le fourmillement des danseurs représentant autant de soldats marchant en rangs.

On peut penser aussi au roman *My Man Godfrey* (1935) de Eric Hatch, adapté au cinéma l'année suivante par Gregory LaCava, et s'ouvrant sur une scène illustrant le peu de cas que faisait la bourgeoisie des sans-emploi, en les plaçant dans la position d'objets à trouver dans une chasse au trésor. Dos Passos a intitulé " Forgotten Man " l'un des articles repris dans un recueil qu'il publie pendant la crise ; il y met en scène l'homme de la rue, loin des grands de la politique-spectacle.

DOS PASSOS, John, " Forgotten Man " in *In All Countries*, New York, Harcourt, Brace, 1934, p. 243-246.

⁷⁶ Dans un article que Dos Passos consacre au *Bonus Army*, il attribue au contraire les vertus de l'inventivité aux manifestants et en fait des porteurs d'espoir pour l'Amérique dans son ensemble.

DOS PASSOS, John, " Anacostia Flats " in *Ibid.*, p. 223-228.

Pour diminuer la part faite à l'instinct de prédation, l'utopie de Mr. Knight repose sur l'expertise. Cette représentation romanesque des utopies technocratiques condense, tout en montrant les limites, les principales caractéristiques de la technocratie : rêvant d'un État parfaitement régulateur, elle propose de remplacer l'exercice du pouvoir intéressé par l'expertise ; pour assurer l'ajustement de l'individu à la société, elle met en place des fonctions sociales parfaitement ajustées entre elles.

Dans *The Technocrat*, Mr. Knight apprend qu'il est illusoire de faire du savoir la figure de proue d'une société rationalisée. Le savoir n'est jamais hors pouvoir comme le voudraient les technocrates dans leur mythe de l'expertise. Michel Foucault a bien montré comment l'expertise participe à l'établissement d'une domination ; en effet, l'expertise est au cœur du dispositif panoptique dont le rôle est à la fois de former et de dominer l'individu. De même, le personnage principal du roman de Moore propose une utopie dans laquelle l'expertise jouerait le plus souvent au service du bien commun, mais intègre dans son système la possibilité de l'erreur, la possibilité que l'expertise serve un pouvoir intéressé. Les frictions entre les différents pouvoirs, chacun intéressé, rendent impossible la société rationalisée dont rêvent les technocrates.

L'utopie que propose Mr. Knight nous intéresse non seulement parce qu'elle montre les limites du projet régulateur des technocrates, mais aussi parce qu'elle représente la conscience

humaine dans sa dualité, portée au gré des réseaux de pouvoir et de savoir.

Cette mise en scène de la dualité de la conscience dans le roman de Moore n'atteint pas le niveau radical de la critique du sujet transcendantal chez Michel Foucault ; néanmoins, le raisonnement de Moore, comme celui de Foucault, localise l'expertise dans les réseaux de pouvoir avec des effets structurants analogues sur l'individu.

Foucault conduit la logique de la structuration de l'individu beaucoup plus loin. Pour lui, la conscience de soi chez l'individu est volatile et se transforme au gré du mouvement dans les réseaux de pouvoir et de savoir. Pour décrire cette volatilité de la conscience de soi, Foucault va même jusqu'à parler de sous-individus, intériorisant tous les conflits qui les forment⁷⁷. Foucault conteste non seulement que l'Homme puisse être un sujet transcendantal, mais il remet aussi en question la possibilité de transcendance dans un sujet collectif. Ainsi dans l'article où il propose l'idée du sous-individu, il remet aussi en cause les formes collectives du sujet développées par Marx préférant décrire l'individu comme foyer de réseaux convergeants :

“ Il n'y a pas, immédiatement donnés, de sujets dont l'un serait le prolétariat et l'autre la bourgeoisie. Qui lutte contre qui ? Nous luttons tous contre tous. Et il y a toujours quelque chose en nous qui lutte contre autre chose en nous ”
(Foucault 1977 : 311).

⁷⁷ FOUCAULT, Michel, (Entrevue) “ Le Jeu de Michel Foucault ” in *Ornicar?*, n° 10, juillet 1977, repris dans *Dits et écrits : 1954-1988*, Paris, Gallimard, t. III, 1994, p. 298-329.

De même, l'utopie qui clôt le roman de Moore au contraire des autres utopies technocratiques n'imagine pas une société sans lutte, mais fait de l'instinct de prédation une figure de la lutte intériorisée en chaque individu. L'utopie de Mr. Knight a le mérite de penser la nécessité révolutionnaire qu'implique la volonté de changement de système. Les utopies technocratiques n'ont pas su penser le passage à l'acte parce qu'elles marginalisaient l'assigné. Puisque le projet technocratique valorise et produit l'assigné, il peut difficilement adopter le modèle de la révolution qui se présente, en politique, comme dans les arts, comme forme pure de l'autonomie — ce que nous avons appelé l'assigné. Au contraire, en faisant place à l'instinct de prédation, Mr. Knight introduit la transgression au cœur du système. Il accepte pour acte fondateur de son utopie la vérité du vol de Prométhée.

Nous savons aujourd'hui qu'aucune des utopies technocratiques dont pouvait s'inquiéter Alvin Edward Moore n'a vu le jour. Et pourtant la technocratie est plus que jamais présente. D'une certaine façon, la technocratie a appris la leçon du roman de Moore, sa filiation au libéralisme. En acceptant pour son propre projet la nécessité du vol de Prométhée, nos technocraties modernes s'accommodent parfaitement d'un assigné valorisé sur la place publique tout en nous assignant de plus en plus finement chacun en une place. En se développant, nos technocraties ont perdu le caractère intégriste qui ne les faisait valoriser que l'assigné. Faut-il se féliciter ou s'inquiéter de cette évolution, de cette récupération de la technocratie au sein du libéralisme ? S'en féliciter, bien sûr. Mais ce gain laisse un goût amer.

*

* *

Si l'on voulait résumer les principaux éléments des exposés de doctrine technocratique que nous avons retenus pour la France et pour les États-Unis, il faudrait souligner la place centrale que l'un et l'autre accordent à la reconnaissance d'autrui dans la constitution du soi et corrélativement l'oubli — c'est le cas chez Coutrot — ou la marginalisation — c'est le cas chez Loeb — de la conscience de l'individualité. On peut évaluer la portée de ces enjeux sous-jacents au projet technocratique en les comparant aux enjeux de la position dominante à l'époque — et sans doute encore aujourd'hui — que nous avons nommée éthos de l'ajustement. Faire de l'ajustement une responsabilité individuelle, c'est reconnaître le fossé entre l'hyperconscience de l'individualité moderne et les mécanismes de constitution sociale du soi et chercher des moyens de négocier un passage. Au contraire, les projets technocratiques, en faisant de l'ajustement une responsabilité collective, font comme s'il était possible d'abolir l'un des deux pôles responsables de la tension constitutive du soi. Pour ancrer l'individu dans la société, la conscience de l'individualité est passée aux pertes. C'est en ce sens que nous avons parlé du caractère obsessionnel de l'utopie technocratique.

L'analyse détaillée de ces deux utopies et du roman de Moore a permis de bien saisir en quoi les mouvements technocratiques pensaient pouvoir proposer une réponse plus

adéquate que celle qu'avançait l'éthos de l'ajustement au désenchantement de l'individu dans la société. En effet, les mouvements technocratiques ont lié la défense de leur doctrine économique à la promesse d'une société dans laquelle l'image de soi ne serait plus un problème.

Puisque l'éthos de l'ajustement prend pour point de départ le désenchantement de l'individu dans la société, il ne pouvait d'aucune façon satisfaire ces mouvements qui appelaient au contraire à un resserrement des liens sociaux. Mais plus encore, l'attitude devant la vie des technocrates des années trente est profondément opposée à l'éthos de l'ajustement. Le rêve techniciste d'une société dont on peut établir les mécanismes et l'organisation conduisait à refuser les approches du monde visant à intégrer l'incertitude, et ce, dans tous les domaines. Le libéralisme intègre l'incertitude dans la mécanique de l'autorégulation des marchés. Mais aux yeux des technocrates, la crise économique constituait l'illustration la plus parfaite de l'impossibilité de cette autorégulation. L'éthos de l'ajustement ne valait guère mieux. Il constitue aussi un effort pour intégrer l'incertitude, cette fois l'incertitude constitutive du soi. L'ajustement constant de l'individu à sa société, tel que le proposent généralement la psychologie clinique et de façon marquée la psychologie populaire, apparaît pour la technocratie tout aussi illusoire.

L'utopie technocratique croit pouvoir assumer sans heurts cette responsabilité collective, car elle se pose en fer de lance de la rationalité instrumentale. Si l'individu est parfaitement ajusté au

monde utopique, c'est que l'utopie lui est de même parfaitement ajustée, et ce sans les frictions qu'introduisent dans notre monde les jeux de pouvoir intéressés. Un monde fondé sur la raison saurait discerner entre les décisions intéressées et le bien public : ne s'y prendraient que des décisions pour le bien commun, car une décision objective s'impose en chaque situation. En somme, l'utopie technocratique tient tout entière dans la soif de rationalité instrumentale.

L'expert exerce un pouvoir bien sûr, mais un pouvoir restreint au domaine de son expertise. En somme, pour mettre le pouvoir hors-jeu, la technocratie met de l'avant une société qui permette la confluence de micropouvoirs.

En faisant ainsi des micropouvoirs le cœur d'un nouveau système, pouvait-on jamais arriver à l'État utopique régulateur ? Le roman de Moore semble indiquer que tel n'est pas le cas et met à jour par le fait même les limites de la réflexion des utopistes technocrates de l'époque. Dans son utopie, Mr. Knight insiste sur le fait que les micropouvoirs peuvent aussi être intéressés et participer de l'instinct de prédation ; il affirme l'immixtion de l'instinct de prédation dans une société de coopération plutôt que de présumer mettre hors-jeu le pouvoir intéressé. Le jeu des micropouvoirs ne conduit pas à l'État parfaitement régulateur ; au contraire, les micropouvoirs entrent en interférences les uns avec les autres et produisent au niveau de l'ensemble de la société un pouvoir diffus plutôt qu'un pouvoir très dirigé⁷⁸. Somme toute, le

⁷⁸ On trouve en sociologie semblables constatations. Ainsi pour Wolfgang Schluchter, l'expertise, qui constitue un des éléments centraux de la bureaucratie, limite l'extension de la rationalité instrumentale sur nos vies

roman montre que le projet des utopistes technocrates ne se différencie guère de la situation qu'il voudrait changer ; les rapports sociaux dans la société industrielle comme dans l'utopie technocratique sont la résultante des frictions entre les micropouvoirs.

Ces frictions conditionnent aussi le rapport de chaque individu à la société. L'Homme, sujet transcendantal face à la société, cède la place à l'individu dont la conscience de soi est elle-même rendue possible par les positions qu'il occupe dans différents réseaux de pouvoir.

Le roman de Moore ne débouche pas sur cette radicale critique du sujet, bien sûr. Néanmoins, il montre l'erreur des utopies technocrates dans leur effort pour mettre de côté l'assumé. En cherchant à contrer les effets désenchantés de cette valorisation de la conscience de l'individualité, les utopies technocrates risquaient de faire disparaître le souci démocratique qui trouve sa forme la plus pure dans la défense des libertés individuelles. Le personnage principal du roman découvre que le choix rationnel n'existe pas et qu'il faut penser la société comme un espace où peuvent s'affronter les choix de chacun, la multitude des motivations intéressées.

comme pouvait la pronostiquer Weber dans ses textes les plus noirs sur la bureaucratie. Les pouvoirs de l'expert, qu'il propose de nommer autorité fonctionnelle, limitent par l'interférence des différentes spécialités le développement d'une société complètement dominée par la rationalité instrumentale.

SCHLUCHTER, Wolfgang, "Modes of Authority and Democratic Control" (1972) in *Modern German Sociology*, New York, Columbia University Press, 1987, p. 291-323.

Au nom du bien-être collectif que promet la rationalité instrumentale, technocrates et planificateurs suggéraient de mettre en veilleuse les libertés individuelles qui fondent la rationalité subjective. Voilà bien ce dont s'inquiétait Léon Blum dans ses débats avec Jules Moch, membre influent du S.F.I.O., engagé avec les planistes. Dans la préface qu'il signait à *Socialisme et rationalisation* de Moch, Blum écrivait :

“ La rationalisation ne nous incline-t-elle pas vers une sorte de bonapartisme industriel dont les organes politiques de la souveraineté ne seraient plus que le paravent ou l'instrument ?⁷⁹ » .

Dans ces fantasmes de naissance d'un État technologique, d'une organisation sociale parfaitement autorégulée, il faut surtout retenir l'intime conviction que quelque chose a changé avec la crise. Mais le développement de ces projets n'est que l'écho distant de changements plus significatifs. Nous verrons au prochain chapitre comment la définition dominante de l'Homme, celle qui avait présidé à l'édification de l'ensemble de l'édifice des techniques de l'Homme, était remise en question.

⁷⁹ Moch, Jules, *Socialisme et rationalisation*, Bruxelles, L'Églantine, 1927, 141 p.

Cité dans BRUN, *op. cit.*, p. 99.

Chapitre 5

L'Homme-réseau, alternative au contrôle technocratique

Penser un objet ou un être revient à les définir par groupes de caractères permettant de les classer, à les décomposer en des ensembles de données permettant de les mesurer, à les dés-agréger en des éléments systématisés permettant de les dissoudre. Penser directement revient finalement à faire disparaître le sujet au profit de prédicats qui n'ont d'autre unité que celle de leurs associations en perpétuelle mutation. [...] Penser à quelque chose ou à quelqu'un implique une douloureuse expérience de l'absence. Jean Brun, *Le Rêve et la machine*.

Malgré l'opposition entre elles, les différentes réponses au désenchâssement de l'individu dans la société ont en commun de fonder leurs propositions sur un appel à l'Homme. La même hypothèse, celle d'un sujet transcendantal, habite dans tous les cas l'usage du mot "Homme". Tantôt il s'agit de l'Homme en parfait contrôle qui engage toute sa personne dans chaque transaction, tantôt il s'agit de l'Homme qui cherche l'équilibre dans l'ajustement constant à la société. Le développement du projet technocratique se constitue aussi au nom de l'Homme; en témoigne le titre de l'ouvrage de Jean Coutrot *L'Humanisme économique*. L'Homme comme sujet transcendantal est d'un usage si dominant que nous en avons même relevé la prégnance dans les attaques contre le développement des machines. Cette position postulant un décalage entre progrès technique et progrès moral, même si elle ne constitue pas à proprement parler un projet de solution au désenchâssement, est empreinte d'un discours sur

l'Homme. Cette définition de l'Homme est centrale à la pensée philosophique et, comme le souligne Charles Taylor, on peut la retracer dès l'âge classique avec la notion de monade que propose Leibniz qui déjà porte cette tension entre le sujet assumé et créateur et le sujet contraint dans l'assignation¹.

Au nom du bien commun, la technocratie rêve de mettre en place une société dans laquelle le dispositif panoptique occuperait tout l'espace. En effet, un fétichisme de l'empirique domine le projet technocratique. Mais, comme nous l'avons bien montré dans le cas des techniques de l'Homme, ceci n'exclut en rien le renvoi au transcendantal. Au terme de l'effort technicien pour multiplier le nombre des variables dans l'étude d'un objet, il ne reste souvent en creux que la question de la définition de l'objet même.

Nous verrons en ces pages comment la définition de l'Homme s'est posée comme enjeu pour la question de la constitution du soi. Les techniques de l'Homme et le dispositif panoptique ne recevaient pas que des appuis. Le travail du poète Hart Crane ainsi que celui de sociologues industriels ayant retenu de l'héritage durkheimien la question de la communauté nous permettront de mettre en lumière plusieurs des enjeux sous-jacents aux remises en question des techniques de l'Homme et du dispositif panoptique.

L'intérêt des sociologues de filiation durkheimienne pour la communauté trouve son parallèle dans l'œuvre de Crane dans le

¹ TAYLOR, Charles, *Sources of the self : the Making of the Modern Identity*, Cambridge, Harvard University Press, 1989, p. 375.

choix du pont comme image centrale de son poème épique sur les États-Unis. L'expression "jeter des ponts" rend compte de l'effort de Crane dans *The Bridge* à défendre l'établissement de relations entre les individus, de relations qui ne soient pas seulement fonctionnelles ou hiérarchiques, mais aussi de relations fondées sur l'amitié. L'image de l'homme-réseau s'impose comme alternative au projet de contrôle technocratique.

Les techniques de l'Homme, mais aussi l'éthos de l'ajustement, ont été pensés en fonction des liens hiérarchiques dans lesquels l'individu est impliqué; au contraire, la mise en valeur des communautés de sens dont nous verrons surtout l'impact pour la sociologie industrielle conduit à prendre aussi en compte les relations dans leur horizontalité.

The Bridge, le poème épique de Hart Crane² nous semble particulièrement sensible aux remises en question des techniques de l'Homme. Le retour réflexif qu'il fait sur la vie urbaine le conduit d'abord à une remise en question du modèle panoptique, puis à l'identification de similarités entre le modèle panoptique et l'effort d'attention aux particularités de l'expérience qui s'était imposé comme alternative. Mais on peut poser l'expérience de chacun comme autant d'expériences particulières, ce qui importe pour Crane alors qu'il ouvre à la grande conclusion de son poème, c'est la capacité d'empathie qui permet d'établir des liens entre

² Toutes les citations du poème dans le texte et dans les notes renvoient à l'édition des poésies complètes de Crane :

CRANE, Hart, *The Complete Poems and Selected Letters and Prose of Hart Crane*, Garden City, Anchor Books, 1966, 302 p.

chacun de ces particuliers. En ce sens, l'héritage durkheimien, l'intérêt pour l'établissement de communautés de sens, nourrit le projet de Crane.

The Bridge se propose de donner une vue panoramique de l'histoire des États-Unis³. À la fois poème épique ambitieux et appréciation critique des enjeux du monde moderne, *The Bridge* répond au grand poème de T. S. Eliot, paru plus tôt dans la décennie, *The Wasteland*. Le poème d'Eliot utilise des mythes classiques, des figures tirées de travaux anthropologiques ainsi que de nombreuses allusions à la littérature classique pour donner une représentation du monde urbain dans laquelle dominent les ruines. À l'instar du poème d'Eliot, celui de Crane multipliera les figures allégoriques. Dans un essai sur la poésie d'Eliot, Northrop Frye a décrit le mouvement du poème comme un passage au travers du monde de l'expérience pour retrouver l'innocence⁴. Il note en effet que les quelques figures de l'innocence dans le poème ont été marquées par l'expérience ; Philomèle a été violée, Ophélie

³ La trame narrative du poème, si l'on nous permet de couper ainsi les ailes au texte, va comme suit : après un éloge du pont de Brooklyn, le poème raconte le retour en Espagne de Christophe Colomb après son voyage de 1492. Suit une description des activités portuaires du Manhattan moderne, le train souterrain, puis un train et finalement une rivière déplacent le champ descriptif vers l'Ouest américain et dans le passé où une danse amérindienne symbolise le lien à la terre. Le retour dans l'est d'une veuve et de son fils déçus de l'Eldorado ramène vers le présent. L'esprit de découvreur des Américains est mis en valeur d'abord dans un poème célébrant le travail en mer, puis dans un poème qui fait à la fois l'éloge de Walt Whitman dont l'intérêt pour la technologie est connu et des premières envolées en avion. Trois portraits de femmes — chacun reprenant une représentation typée, Ève dans le cas de la première, puis Madeleine et enfin Marie — ouvrent à une critique sévère de la vie moderne qui se développe ensuite dans les deux segments que nous étudions, "Quaker Hill" et "The Tunnel", avant le segment final, une forme d'ode rédemptrice au pont de Brooklyn.

⁴ FRYE, Northrop, *T.S. Eliot*, Edimbourg, Oliver and Boyd, 1963, p. 50.

voit son père tué, et Coriolan⁵ est rejeté comme traître. Ils ne peuvent retrouver l'innocence que par l'expérience de la mort ; dans le cas de la première, sauvée au dernier moment par les dieux et transformée en rossignol, dans le cas de la seconde, en portant sa robe de mariée pour se donner la mort, et dans le cas du dernier, lâchement assassiné, mais respectant la parole donnée à sa mère. Crane reprend le motif et met aussi en scène des figures de l'innocence, insistant sur l'héroïsme de Christophe Colomb traversant l'Atlantique⁶ ou la pureté de l'amour dans le récit de Pocahontas.

Mais dans toutes ces figures, Crane montre la fluidité de la frontière entre innocence et expérience. Alors que pour Eliot l'expérience du monde urbain aurait entaché l'innocence, Crane fait de la rugosité de l'expérience la condition d'accès à l'innocence. Crane ne met pas en doute le constat d'Eliot quant à la fragmentation de l'expérience et à la disparition d'une qualité des interactions entre individus. Mais l'expérience ne lui apparaît pas pour autant entachée, impure. L'appréciation critique du monde moderne dans le poème de Crane n'a donc pas les mêmes fondements que chez Eliot.

⁵ Le Coriolan d'Eliot ne connaît pas l'ambiguïté des sentiments du personnage de Shakespeare dont les motivations conjuguent le respect d'une parole donnée à l'orgueil.

⁶ Le poème met en scène et conteste du même souffle l'héroïsme de Colomb. Dans l'analyse qu'il propose du poème, Paul Giles montre comment le texte décrit à la fois un Colomb actif, en le décrivant avec des termes martiaux. Mais le texte est aussi truffé de métaphores empruntées à la mécanique ondulatoire et à la physique de l'électricité, ne faisant de Colomb qu'un être passif, un élément dans l'immense circuit qui le porte.

GILES, Paul, *Hart Crane. The Context of The Bridge*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 107-112.

Crane avance son argument critique dans une série de moments conduisant à l'apothéose finale du pont. De séquence en séquence, au fil des siècles et suivant les déplacements des personnages, le capitalisme et la technique font leur entrée dans la nature américaine, dans un jeu de réponses entre les différents termes qui n'a rien de l'opposition simple. Mêlant habilement la narration omnisciente, le style indirect libre aux phrases attribuées à l'un ou l'autre des personnages et à des incursions d'une voix à la première personne, le poème construit une voix narrative complexe qui emprunte largement aux caractéristiques dialogiques du roman.

Ainsi dans le premier segment du poème auquel nous nous arrêterons, intitulé "Quaker Hill", le narrateur découvre en lui les failles mêmes qu'il vient de dénoncer dans la société moderne : la dénonciation du contrôle panoptique comme élément de la société moderne devient prise de conscience de sa propre participation à la logique du contrôle. La réflexion de Crane ne se clôt pas sur ce renversement de perspective. Dans la suite du poème, le conformisme que commande le panoptisme est rapporté au problème de la recherche du soi, métaphorisée dans le motif de la traversée souterraine de la ville. En effet, dans "The Tunnel", le conformisme produit pour la voix narrative un profond sentiment d'ambivalence. Il est à la fois rejeté en ce qu'il étouffe la possibilité de constitution autonome du soi, mais intégré comme caractéristique de la constitution du soi. Crane résout cette tension dans

une affirmation de la communauté comme point d'ancrage pour la constitution du soi. La proposition de Crane est d'autant plus intéressante qu'elle rejoint les préoccupations de la sociologie industrielle, en particulier le travail des sociologues de filiation durkheimienne, qui ont mis au centre de leurs travaux sur l'usine la question de communauté. En somme, le travail sociologique sur les communautés de sens et la volonté d'empathie, ce véritable amour de l'autre, qui caractérise la construction du pont chez Crane, répondent d'une même conception de l'Homme comme réseau. Nous ferons précéder chacune des analyses d'une transcription du segment afin de permettre au lecteur d'avoir une vue d'ensemble de chacun avant d'entrer dans l'analyse.

Découverte de l'espace panoptique

Quaker Hill

Perspective never withers from their eyes;
 They keep that docile edict of the Spring
 That blends March with August Antarctic skies:
 These are but cows that see no other thing
 Than grass and snow, and their own inner being
 Through the rich halo that they do not trouble
 Even to cast upon the seasons fleeting
 Though they should thin and die on last year's stubble.

And they are awkward, ponderous and uncoy . . .
 While we who press the cider mill, regarding them—
 We, who with pledges taste the bright annoy
 Of friendship's acid wine, retarding phlegm,
 Shifting reprisals ('til who shall tell us when
 The jest is too sharp to be kindly?) boast
 Much of our store of faith in other men
 Who would ourselves, stalk down the merriest ghost.

Above them old Mizzentop, palatial white
 Hostelry—floor by floor to cinquefoil dormer
 Portholes the ceilings stack their stoic height.
 Long tiers of windows staring out toward former
 Faces—loose panes crown the hill and gleam
 At sunset with a silent, cobwebbed patience . . .
 See them, like eyes that still uphold some dream
 Through mapled vistas, cancelled reservations!

High from the central cupola, they say
 One's glance could cross the borders of three states;
 But I have seen death's stare in slow survey
 From four horizons that no one relates . . .
 Weekenders avid of their turf-won scores,
 Here three hours from the semaphores, the Czars
 Of golf, by twos and threes in plaid plusfours
 Alight with sticks abristle and cigars.

This was the Promised Land, and still it is
 To the persuasive suburban land agent
 In bootleg roadhouses where the gin fizz
 Bubbles in time to Hollywood's new love-nest pageant.
 Fresh from the radio in the old Meeting House
 (Now the New Avalon Hotel) volcanoes roar
 A welcome to highsteppers that no mouse
 Who saw the Friends there ever heard before.

What cunning neighbors history has in fine!
 The woodlouse mortgages the ancient deal
 Table that Powitzky buys for only nine-
 Ty-five at Adams' auction,—eats the seal,

The spinster polish of antiquity . . .
 Who holds the lease on time and on disgrace?
 What eats the pattern with ubiquity?
 Where are my kinsmen and the patriarch race?

The resigned factions of the dead preside.
 Dead rangers bled their comfort on the snow;
 But I must ask slain Iroquois to guide
 Me farther than scalped Yankees knew to go:
 Shoulder the curse of Sundered parentage,
 Wait for the postman driving Birch Hill
 With birthright by blackmail, the arrant page
 That unfolds a new destiny to fill. . . .

So, must we from the hawk's far stemming view
 Must we descend as worm's eye to construe
 Our love of all we touch, and take it to the Gate
 As humbly as a guest who knows himself too late,
 His news already told? Yes, while the heart is wrung,
 Arise—yes, take this sheaf of dust upon your tongue!
 In one last angelus lift throbbing throat—
 Listen, transmuting silence with that stilly note

Of pain that Emily, that Isadora knew!
 While high from dim elm-chancels hung with dew,
 That triple-noted clause of moonlight—
 Yes, whip-poor-will, unhusks the heart of fright,
 Breaks us and saves, yes, breaks the heart, yet yields
 That patience that is armour and that shields
 Love from despair—when love foresees the end—
 Leaf after autumnal leaf

break off,
 descend—
 descend—

Quaker Hill, petite localité du nord de l'État de New York, sert de décor à l'opposition entre deux modes d'appréhension du monde. Dans ce passage de *The Bridge*, s'opère la lente métamorphose d'un système d'opposition. Partant d'une tension presque Hégélienne entre conscience de soi et conscience des autres, le segment développe un système d'opposition fondé sur l'espace et la vue.

Dans les deux premières strophes, le système d'opposition est construit autour des termes " nous " et " ils ". Dans la description de cette troisième personne du pluriel, la voix narrative insiste sur le conformisme. Qualifiés de dociles, comparés à des vaches immobiles, " ils " ne sont guère présentés avec estime. Au cinquième vers, on comprend que le rapport à soi (" their own inner being ") est en jeu. Le rapport à soi de " ces vaches " est pauvre ; elles se contentent de voir ce qui leur est donné, l'herbe ou la neige. Quant à leur être, elles ne le perçoivent qu'au travers d'un halo, d'une lumière diffuse. Cette référence au halo est possiblement un rappel de ces photographies du XIXe siècle qui semblaient toutes produire une aura autour des sujets photographiés. Walter Benjamin, dans un célèbre essai sur la photographie, a repris cette idée de l'aura pour décrire la rémanence d'une valeur rituelle de l'œuvre d'art dans sa valeur d'exposition, c'est-à-dire une rémanence d'un rapport authentique à l'être dans la marchandise qu'est devenue l'œuvre d'art⁷. Voilà bien ce qui inquiète ici la voix narrative ; la masse indéterminée

⁷ Benjamin, Walter, " L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée " in *Écrits français*, Paris, Gallimard, 1991, p. 140-171.

du “ ils ” pluriel se contente pour tout rapport à soi de cette représentation de soi comme marchandise. Qui plus est, la voix narrative ne constate dans ce troupeau aucun effort pour modifier ce défaut d'éclairage sur le soi, et ce, malgré le fait qu'elles risquent la mort dans un système qui ne les nourrit que des éteules de la dernière récolte (“ last year's stubbles ”).

Dans la seconde strophe est décrit un “ nous ” victime des pires désagréments (“ annoy / Of friendship's acid wine ” ; “ phlegm ” ; “ reprisals ” ; “ jest ”). Sa réaction aux attaques rappelle ce verset commandant de tendre l'autre joue à qui nous a frappé ; mais la masse pousse à la limite sa mansuétude (“ our store of faith in other men ”).. On pourrait croire l'opposition en place entre les tièdes et le juste. Mais dans le dernier vers de cette strophe, on comprend dans l'apposition de ce “ ourselves ” à “ other men ” que l'opposition entre “ eux ” et “ nous ” a des frontières floues. Ce n'est qu'autour d'autres termes que l'opposition pourra s'éclaircir.

L'opposition est développée dans les quatre strophes qui suivent par une description commentée de Quaker Hill. Beaucoup plus qu'une opposition entre “ eux ” et “ nous ”, il s'agit d'une opposition entre deux modes d'appréhension du monde : l'un qui se fait sur le mode de la domination, l'autre sur le mode réflexif.

La description trouve dans ces strophes une figure de Janus qui permet de représenter l'un et l'autre mode d'appréhension du monde. En effet, le vieil hôtel Mizzentop au sommet de Quaker Hill est décrit à la fois comme lieu de rêves — pour la plupart de rêves défaits — et comme l'objet d'une prise de contrôle. La

trame narrative construit cette opposition ; on peut le montrer en apposant des vers de la troisième et de la cinquième strophe. Malgré son état de déréliction, l'hôtel garde le front haut (" floor by floor [...] / the ceilings stack their stoic height "). Tout autour de Quaker Hill en effet s'est développée une logique de la domination (" This was the Promised Land, and still it is / To the persuasive suburban land agent "). Le choix des termes décrivant la décrépitude de l'hôtel permet d'en décrire à la fois la déréliction et le potentiel de valeur. Ainsi pour décrire les volets jonchant le sol, Crane utilise le verbe " crown " dans son sens figuré. Mais le sens propre du verbe vient aussi jouer, et il faut comprendre que les volets au sol forment bel et bien une couronne. Dans les deux derniers vers de cette première strophe décrivant l'hôtel, la voix narrative appelle à voir ces volets au sol comme une métaphore :

" See them, like eyes that still uphold some dream
Through mapled vistas, cancelled reservations! "
(p. 104).

La voix narrative construit une comparaison qui permet de faire apparaître une première métaphore, une métaphore de surface. Ainsi les volets qui brillent au soleil sont-ils comparés à des yeux rêveurs. La comparaison permet ainsi de faire apparaître l'un des modes d'appréhension du monde, le mode réflexif. Mais dans les mêmes vers se cache une autre métaphore qui fait apparaître la logique de la domination. Dans sa lecture du passage, Paul Giles s'attarde à deux mots pour faire ressortir les enjeux financiers sous-jacents ; une isotopie de la propriété immobilière, qui sera renforcée deux strophes plus loin par la mise en scène

d'agents immobiliers, fait son apparition dans le texte (Giles 1986 : 38-39). Si le sens premier de "uphold" dans le passage est "maintenir" (quelque chose comme "maintenir un rêve"), le mot a un autre sens, celui de "faire retarder une vente". Au vers suivant, le sens premier de "cancelled reservations" renvoie simplement au monde hôtelier. Mais les réservations renvoient aussi, en anglais comme en français, au fait de réserver un droit dans un contrat, en particulier dans le cas de vente d'une propriété. Au contraire du monde hôtelier où l'annulation est une perte, elle permet dans le cas d'une propriété un accroissement de sa valeur ; les agents immobiliers ont tout intérêt à faire annuler les réservations.

Les strophes suivantes décrivent les forces en jeu dans cette tentative de prise de contrôle, de rachat des titres : d'une part, ce monde ancien dans lequel le capital circulait en circuit fermé. L'image de la table de jeu ("the ancient deal / Table"), et celle des enchères illustre ce mode de circulation du capital auquel il ne reste aujourd'hui qu'un vernis de vieille fille dit la voix narrative ("The spinster polish of antiquity . . ."). D'autre part, quatre vers cruels d'ironie décrivent le grand capital new-yorkais dans ses plus beaux atours de golf. Quaker Hill est pour le capital new-yorkais un centre de villégiature à trois heures à peine de New York, cette Babel moderne. La voix narrative renvoie en effet très cursivement à New York en précisant que Quaker Hill est à trois heures des sémaphores, ces poteaux munis d'un bras mobile qui

réglait autrefois la circulation dans la ville⁸. New York est bien une ville de signes, surtout de chiffres. Le vers suivant joue d'ailleurs sur le chiffre comme signe en décrivant les joueurs de golf par groupe de deux, de trois ou de quatre, mais aussi en proposant une liste de chiffres représentant de façon métaphorique l'accroissement du capital ("by twos and threes, in plaid plusfours").

Des strophes placées sous le signe de l'insatiabilité représentent clairement le mode d'appréhension capitaliste du monde, caractérisé par la domination. Le premier qualificatif pour décrire les villégiateurs de passage à Quaker Hill est leur avidité. Ils aspirent, avalent tout sur leur passage, la fumée des cigares, comme l'alcool des *gin fizz*. Lorsqu'ils sont rassemblés après le golf, l'oralité se fait plus menaçante encore. En effet, dans la salle où ils sont rassemblés, la radio retransmet l'enregistrement d'un volcan qui gronde. Cette radio qui éructe participe du monde du capital et accueille ainsi les villégiateurs ("A welcome to highsteppers"). Le nom de l'hôtel où se rassemblent les villégiateurs porte de manière cryptique l'insatiabilité de ses occupants ; le "New Avalon Hotel" reprend bien sûr le motif de la terre promise inscrit au premier vers de cette strophe, mais on peut aussi entendre dans "Avalon" un jeu de mots sur le français "avalons⁹". À la strophe suivante, cette figure de l'appétit sans faim est entrelacée au lexique du capital financier.

⁸ Fender, Stephen, *The American Long Poem. An Annotated Selection*, Londres, Edward Arnold, 1977, p. 78.

⁹ Paul Giles note dans le poème plusieurs jeux de mots utilisant le français. Pendant la rédaction de *The Bridge*, Crane réside en effet un an en France.

Ainsi on peut lire “ The woodlouse mortgages the ancient deal / Table ” comme la description d’un insecte dévorant le bois d’une table, mais on peut aussi lire, particulièrement si l’on marque la pause à la fin du vers, le mot “ deal ” au sens d’accord ; ainsi le vers devient quelque chose comme “ le ver hypothèque l’ancienne donne ”. Les vers suivants reprennent ce motif et posent l’équivalence entre les effets de l’avancée du ver dans le meuble ancien et les effets des instruments financiers du capital new-yorkais sur cet ordre ancien.

“ [The woodlouse] eats the seal,
The spinster polish of antiquity . . .
Who holds the lease on time and on disgrace?
What eats the pattern with ubiquity? ” (p. 105).

Devant cette description de la logique de la domination, la voix narrative, isolée, cherche des appuis (“ Where are my kinsmen and the patriarch race? ”). Mais la strophe suivante qui explore le passé n’apporte guère de réconfort. Il n’y trouve que la mort résignée (“ The resigned factions of the dead preside. ”). L’histoire des colons en terre iroquoise a semé la mort (“ Dead rangers ”, “ slain Iroquois ”, “ scalped Yankees ”). Là aussi a présidé une logique de domination ; les droits n’ont été acquis qu’au prix de la violence (“ birthright by blackmail ”). Dans cette lecture de l’histoire américaine, la voix narrative cherche chez l’un et l’autre ennemi, colons et autochtones, une main qui puisse guider. Mais ces figures de guides, voire de parents, sont posées dans leur opposition (“ sundered parentage ”). Il faut que la voix narrative accepte la malédiction de cette déchirure. D’une certaine

façon, la voix narrative découvre qu'une opposition se niche aux fondements de la vie américaine. Il s'agit d'une opposition originaire au sens fort, en ce sens qu'elle est présente au sein de chacun. Mais le texte dévoile lentement ses cartes, et ceci n'apparaîtra clairement que dans "The Tunnel".

Tôt dans "Quaker Hill", la voix narrative avait déjà eu l'intuition qu'elle pouvait porter en elle le germe d'un mode d'appréhension du monde qu'elle dénonçait chez les autres. Nous avons noté à cet effet l'apposition de "ourselves" à "other men". L'intuition du début devenue certitude, l'avant-dernière strophe s'ouvre sur le choix entre les deux comportements qu'oppose "Quaker Hill".

"So, must we from the hawk's far stemming view
Must we descend as worm's eye [...]" (p. 105).

Les modes d'appréhension du monde sont ici clairement opposés dans la métaphore du regard. Mais cette métaphore, on peut le montrer maintenant, avait accompagné tout le développement du segment "Quaker Hill". Aux grandes perspectives développées pour être appréhendées en un coup d'œil s'oppose le regard attentif d'une personne pour une autre. La métaphore est présente dès le premier vers du segment puisque la masse indéterminée du "ils" pluriel apparaît d'abord avec "their eyes". Les yeux posent ici un regard régulateur qui impose une perspective ("Perspective never withers from their eyes"). L'aspect régulateur de cette perspective est précisé au quatrième vers ("see no other thing"). Dans la seconde strophe du segment, le "nous" considère sa relation aux autres

(“ regarding them ”). Mais “ regarding ” peut aussi être compris dans son sens propre moins courant et ainsi référer au regard d’une personne pour une autre.

La suite du poème, en particulier le passage sur l’hôtel Mizzentop, précise l’opposition. Le regard attentif permet à la fois de prendre conscience de sa mortalité (“ Long tiers of windows staring out toward former / Faces ”; “ I have seen death’s stare ”) et d’ouvrir au rêve (“ See them, like eyes that still uphold some dream ”). On note dans ce vers la seconde occurrence du mot “ eyes ” dans “ Quaker Hill ”. Le même mot permet dans deux temps du texte d’opposer deux types de regards. Alors qu’au premier vers du segment, les yeux étaient porteurs du regard, ici le vers s’ouvre sur une injonction à regarder les yeux, à en remarquer la brillance — on se souviendra que ce sont les volets de l’hôtel brillant au soleil qui sont comparés à des yeux. L’image du rêve dans ce même vers vient aussi nourrir l’opposition entre deux types de regards. Le rêve en effet — nous l’avons déjà noté — est dépeint dans son opposition aux intérêts financiers. Mais il est aussi donné en opposition au regard régulateur, thématiqué au vers suivant par ces perspectives qui sont ouvertes dans la forêt de Quaker Hill (“ mapled vistas ”) pour en faire un espace régulé, paysagé.¹⁰ Dans les quatre premiers vers de la strophe suivante, le regard fixe (“ stare ”) s’oppose au coup d’œil (“ glance ”). Sur le

¹⁰ “ Mapled vistas ” peut aussi se traduire par “ couloirs lambrissés de bois d’érable ”. Mais dans le cas du couloir ouvrant sur une perspective ou de la trouée dans la forêt, nous retrouvons le même espace régulé.

Le traducteur français de Crane, François Tétreau, a retenu le sens de “ trouée ” pour le mot “ vistas ”.

CRANE, Hart, *Le Pont*, traduction de François Tétreau, Paris, Obsidiane, 1986, p. 60.

mode de la domination, il serait possible du sommet de l'hôtel, le plus haut point de Quaker Hill, d'englober d'un coup d'œil trois États. L'horizon est pour ce mode d'appréhension du monde un système que l'on peut représenter par les quatre points cardinaux, points fictifs à l'infini. Le poème renforce cette isotopie par l'utilisation du thème de l'arpentage ; le survol du regard des mots "in slow survey" est aussi mesure. Mais cette isotopie est rejetée dans les vers mêmes qui la construisent. Un autre mode d'appréhension du monde en renverse complètement la perception. Là où la vue panoptique baigne dans l'abstraction des points cardinaux, la voix narrative fait apparaître une similitude fondamentale dans l'infini de l'abscisse et de l'ordonnée du panorama offert à la vue. Cette similitude ne peut être que la conscience de sa propre mort.

" But I have seen death's stare in slow survey
From four horizons that no one relates . . ." (p.
104).

Michel de Certeau, dans *L'Invention du quotidien*, a théorisé cette opposition entre deux formes de regard. Dans une première partie de son livre, il emprunte à Michel Foucault la notion d'espace panoptique pour décrire le point de vue d'ensemble comme un regard régulateur sur le monde. Puis dans un très beau chapitre intitulé "Marcher dans la ville", il met en relief le fait que la connaissance de New York que l'on a du haut du World Trade Center n'est pas de meilleure qualité, simplement différente, de la connaissance que l'on a de la ville en l'arpentant lentement. Vue d'en haut, la ville peut apparaître comme un

“ espace cohérent et totalisateur ” (de Certeau 1980 : 186), mais au niveau de la rue, la connaissance du système fait place à l’expérience des méandres.

Après avoir marqué cette opposition entre le point de vue de l’aigle et celui du ver, le segment peut se clore par un éloge de toutes ces particularités qui n’apparaissent que de l’intérieur du système. Alors que le regard régulateur est fondé sur une logique de la domination, ce regard de l’intérieur est fondé sur une logique que l’on pourrait dire de l’humilité (“ As humbly as a guest who knows himself too late ”). Une isotopie de l’amour du prochain domine ici largement. Les mots “ amour ” et “ cœur ” par exemple apparaissent trois fois chacun en deux strophes. L’entrée dans le monde des autres est symbolisée par ce boisseau de poussière (“ sheaf of dust ”) que la voix narrative appelle à prendre sur sa langue. Ce maigre boisseau renvoie aux éteules laissées en terre après la récolte du début du segment, seule nourriture de cette masse indéterminée dont la voix narrative accepte maintenant la proximité. Le travail de l’artiste — le poème renvoie à Emily Dickinson et à Isadora Duncan — est d’opérer une transmutation de l’expérience commune pour en retirer un sentiment plus pur.

Au terme de ce trajet, la voix narrative a lentement fait évoluer une opposition. De l’approximation de départ opposant “ eux ” et “ nous ”, l’opposition s’est précisée, mettant en jeu un espace panoptique d’une part, et l’expérience du particulier de l’autre. “ Quaker Hill ” ne fait que jeter les linéaments de l’expérience du particulier. Sur la montagne, le narrateur a exploré

son propre rapport au point de vue surplombant et a rejeté toute volonté de contrôle panoptique. Perpétuer cette perspective sur les choses porte en soi, comme le souligne Pierre Nepveu commentant Crane, les ferments de sa propre fin.

“ L’apothéose moderne est aussi une agonie, le naufrage d’une Raison emballée, obligeant l’artiste à puiser dans ses forces intellectuelles et spirituelles les plus vives, jusqu’à l’épuisement¹¹ ”.

La conviction qu’une mort s’inscrit dans le projet moderne lance donc la voix narrative dans un véritable corps-à-corps avec la rationalité instrumentale. Contre un mode d’appréhension du monde qui insiste sur la fonctionnalité des relations, la voix narrative propose l’expérience du particulier. Dans le segment suivant du poème intitulé “ The Tunnel ”, elle fera son centre de cet autre mode d’appréhension.

¹¹ NEPVEU, Pierre, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 1998, p. 128.

Les lieux hantés

The Tunnel

Performances, assortments, résumés—
 Up Times Square to Columbus Circle lights
 Channel the congresses, nightly sessions,
 Refractions of the thousand theatres,
 faces—
 Mysterious kitchens. . . You shall search
 them all.
 And watch the curtain lift in hell's
 despite;
 You'll find the garden in the third act
 dead,
 Finger your knees—and wish yourself in
 bed
 With tabloid crime-sheets perched in easy
 sight.

Then let you reach your hat
 and go.
 As usual, let you—also
 walking down—exclaim
 to twelve upward leaving
 a subscription praise
 for what time slays.

Or can't you quite make up your mind to
 ride;
 A walk is better underneath the L a brisk
 Ten blocks or so before? But you find
 yourself
 Preparing penguin flexions of the arms,—
 As usual you will meet the scuttle yawn:
 The subway yawns the quickest promise
 home.

Be minimum, then, to swim the hiving
 swarms
 Out of the Square, the Circle burning
 bright—
 Avoid the glass doors gyring at your
 right,
 Where boxed alone a second, eyes take
 fright
 —Quite unprepared rush naked back to
 light:
 And down beside the turnstile press the
 coin
 Into the slot. The gongs already rattle.
 And so
 of cities you bespeak
 and rivers. . . In the car
 the overtone of motion
 underground, the monotone
 of motion is the sound
 of other faces, also
 underground—

“Let's have a pencil Jimmy—living now
 at Floral Park
 Flatbush—on the fourth of July—
 like a pigeon's muddy dream—potatoes
 to dig in the field—travlin the town—too—
 night after night—the Culver line—the
 girls all shaping up—it used to be—”

Our tongues recant like beaten weather
 vanes.
 This answer lives like verdigris, like hair
 Beyond extinction, surcease of the bone;
 And repetition freezes—“What

“what do you want? getting weak on the
 links?
 fandaddle daddy don't ask for change—IS
 THIS
 FOURTEENTH? it's half past six she said—if
 you don't like my gate why did you
 swing on it, why *didja*
 swing on it
 anyhow—”

And somehow anyhow swing—

The phonographs of hades in the brain
 Are tunnels that re-wind themselves, and
 love
 A burnt match skating in a urinal—
 Somewhere above Fourteenth TAKE THE
 EXPRESS
 To brush some new presentiment of pain—

“But I want service in this office SERVICE
 I said—after
 the show she cried a little afterwards but”

Whose head is swinging from the swollen
 strap?
 Whose body smokes along the bitten rails,
 Bursts from a smoldering bundle far
 behind
 In back forks of the chasms of the brain,—
 Puffs from a riven stump far out behind
 In interborough fissures of the mind . . . ?

And why do I often meet your visage here
 Your eyes like agate lanterns— on an on
 Below the toothpaste and the dandruff
 ads?
 And did their riding eyes right through
 your side,

And did their eyes like unwashed platters
ride?
And Death, aloft,—gigantically down
Probing through you—toward me, O
evermore!
And when they dragged your retching
flesh,
Your trembling hands that night through
Baltimore—
That last night on the ballot rounds, did
you
Shaking, did you deny the ticket, Poe?

For Gravesend Manor change at Chambers
Street.
The platform hurries along to a dead stop.

The intent escalator lifts a serenade
Stilly
Of shoes, umbrellas, each eye attending its
shoe, then
Bolting outright somewhere above the
streets
Burst suddenly in rain. . . . The gongs
recur:
Elbows and levers, guard and hissing door.
Thunder is galvothermic here below. . . .
The car
Wheels off. The train rounds, bending to a
scream,
Taking the final level for the dive
Under the river—
And somewhat emptier than before,
Demented, for a hitching second, humps;
then
Lets go. . . . Toward corners of the floor
Newspapers wing, revolve and wing.
Blank windows gargle signals through
the roar.

And does the Daemon take you home, also,
Wop washerwoman, with the bandaged
hair?
After the corridors are swept, the
cuspidors—
The gaunt sky-barracks cleanly now, and
bare,
O Genoese, do you bring mother eyes and
hands
Back home to children and to golden hair?

Daemon, demurring and eventful yawn!
Whose hideous laughter is a bellows mirth
—Or the muffled slaughter of a day in
birth—
O cruelly to inoculate the brinking dawn
With antennae toward worlds that glow
and sink;—
To spoon us out more liquid than the dim
Locution of the eldest star, and pack
The conscience navelled in the plunging
wind,
Umbilical to call—and straightway die!

O caught like pennies beneath soot and
steam,
Kiss of our agony thou gatherest;
Condensed, thou takest all—shrill ganglia
Impassioned with some song we fail to
keep.
And yet, like Lazarus, to feel the slope,
The sod and billow breaking,—lifting
ground,
—A sound of waters bending astride the
sky
Unceasing with some Word that will not
die . . . !

* * *

A tugboat, wheezing wreaths of steam,
Lunged past, with one galvanic blare
stove up the River.
I counted the echoes assembling, one
after one,
Searching, thumbing the midnight on the
piers.
Lights, coasting, left the oily tympanum
of waters;
The blackness somewhere gouged glass on
a sky.
And this thy harbor, O my City, I have
driven under,
Tossed from the coil of ticking towers. . . .
Tomorrow,
And to be. . . . Here by the River that is
East
Here at the waters' edge the hands drop
memory;
Shadowless in that abyss they
unaccounting lie.
How far away the star has pooled the sea—
Or shall the hands be drawn away, to die?
Kiss of our agony Thou gatherest,
O Hand of Fire
gatherest—

Michel de Certeau nomme lieux hantés ces espaces arpentés que chacun investit d'un sens. Le tunnel de Hart Crane correspond à cette compréhension du lieu. L'espace régulé des tunnels de métro en ces pages devient le lieu d'un voyage intérieur. Mais c'est aussi un lieu hanté au sens propre où apparaissent les fantômes d'Edgar Allan Poe et de Christophe Colomb.

Dans la réflexion sur son travail de poète, Crane a d'ailleurs réfléchi sur cette idée d'investissement de sens qui sous-tendrait l'expérience. Nous avons déjà noté au chapitre second, dans nos développements sur la poésie de MacKnight Black, le rapport entre l'autodiscipline et l'expérience. On trouve chez les deux poètes un même appel à la maximisation des possibilités perceptives. Nous avons déjà cité quelques passages d'un essai de Crane sur la poésie moderne au chapitre second. Voici un extrait explicite quant à la nécessité de discipline des sens si l'on veut rendre compte de l'expérience.

“ It demands, however, [...] an extraordinary capacity for surrender, at least temporarily, to the sensations of urban life ” (Crane 1930 : 296).

Mais il est intéressant de noter que, chez Hart Crane, l'usage quotidien et la poésie constituent deux types d'expériences dont l'effet attendu sur les façons de penser le rapport au monde est le même.

“ Machinery will tend to lose its sensational glamour and appear in its true subsidiary order in human life as use and continual poetic allusion subdue its novelty ” (p. 296).

Malheureusement pour notre compréhension des choses, l'essai ne revient plus sur l'usage quotidien des artefacts du monde moderne et se concentre sur l'expérience poétique. En conclusion, Crane insiste sur la spécificité du travail symbolique propre à la perception poétique ; il définit la poésie ainsi :

“ a peculiar type of perception, capable of apprehending some absolute and timeless concept of the imagination with astounding clarity and conviction ” (p. 297).

Si Hart Crane décrit peu cette forme d'appréhension du monde par l'usage quotidien dans cet essai, il a ailleurs réfléchi au sujet. C'est dans sa correspondance — et cela est sans doute significatif — que Crane décrit mieux ce qu'il entend par usage quotidien. Dans une lettre à son ami, le poète Waldo Frank, Crane explique pourquoi l'expérience poétique lui semble supérieure à l'expérience du quotidien et laisse entendre que la maîtrise de l'expérience poétique est pour lui une façon d'accepter le plat symbolisme de l'usage quotidien.

“ The bridge as a symbol today has no significance beyond an economical approach to shorter hours, quicker lunches, behaviorism, and toothpicks. And inasmuch as the bridge is a symbol of all such poetry as I am interested in writing, it is my present fancy that a year from now I'll be more contented working in an office than before¹² ”.

Ici l'expérience du quotidien et l'expérience poétique ne sont pas prises en compte dans un même souffle. Hart Crane pose avec clarté que tout type d'expérience du monde passe par un travail

¹² CRANE, Hart, “ A Letter to Waldo Frank ” in *The Complete Poems and Selected Letters and Prose of Hart Crane*, p. 232.

symbolique. L'expression "usage quotidien" ("every day use") n'est sans doute pas aussi neutre que l'on pourrait penser — même dans l'usage que nous en avons fait jusqu'à maintenant. L'usage est un autre type d'appréhension symbolique permettant d'assimiler l'expérience.

"The Tunnel" constitue d'ailleurs l'un des plus beaux exemples de chevauchement de l'expérience du quotidien et de l'expérience poétique dans l'ensemble des sections qui constituent *The Bridge*. À un premier niveau de lecture, "The Tunnel" raconte donc tout simplement le voyage en métro du narrateur. Le poème s'ouvre par une marche dans Times Square. Traverser le pont à pied ferait une belle marche, mais le conformisme l'emporte, et le narrateur s'engouffre dans le métro. La tension instaurée dès l'ouverture par l'hésitation entre ces deux choix devient tout au long du trajet en métro le thème d'un état de conscience. Dans le tunnel, cette division de la conscience est ressentie négativement. Mais au terme du trajet, alors que le métro sort de terre comme Lazare du tombeau, la conscience divisée est transmutée et connotée positivement.

La symbolisation de l'espace dans *The Bridge* cherche à transcender l'expérience quotidienne de ces espaces. D'une certaine façon, le poème cherche à hanter les lieux. Le segment "The Tunnel" peut reprendre l'opposition patiemment construite dans "Quaker Hill" entre espace panoptique et lieux de connotations personnelles, et développer le second terme de l'opposition. Mais en habitant le lieu de ces espaces panoptiques, "The Tunnel" conduit à la découverte de l'intime parenté entre

les deux termes de l'opposition. Entre la forme pure du soi qui sait habiter les lieux et l'individu conforme, produit de l'espace panoptique, il y a plus de liens qu'il n'y paraît à première vue.

Dans ce segment, le texte vacille entre deux couples de positions contradictoires : mépris du conformisme et injonction au soi d'agir de façon conforme ; valorisation de l'intentionnalité et attribution de l'intentionnalité aux artefacts du monde industriel.

Dès le premier vers du segment, on ressent le poids du conformisme ; l'espace urbain est décrit comme un espace de contrôle. En effet, l'énumération de trois mots jette dès ce moment sur l'ensemble du segment la chape de plomb de l'espace panoptique. Dans "Performances, assortments, résumés", on peut entendre outre la litanie de pratiques monotones de la vie moderne une gradation du contrôle sur la vie de l'individu. Le premier terme pose l'expression de l'individu, le second appelle au tri, et le dernier enfin décrit la forme normative dans la présentation de soi qu'est le curriculum vitae. L'espace panoptique est un enfer selon la voix narrative dans cette même strophe ("Watch the curtain lift in hell's despite;"). Le contrôle exercé sur les individus fait de la ville un enfer, mais le mot "enfer" renvoie aussi aux piètres conditions de vie dans certains quartiers de New York. Les cuisines mystérieuses dont parle la voix narrative deux vers plus tôt sont aussi ce quartier défavorisé de New York, Hell's Kitchen.

Le conformisme habite tout le segment. À la troisième strophe, une description de la foule insiste à la fois sur sa densité et sur l'ennui qui semble caractériser les individus qui la forment

(“ scuttle yawn ”). Puis la strophe suivante la met en scène dans le mouvement réglé d’une ruche (“ hiving swarms ”). La cinquième strophe compare la monotonie du mouvement des passagers à la tonalité continue que produit le mouvement d’un train souterrain. Au cœur du segment, la discipline de chaque marcheur dans la foule qui sort du métro (“ each eye attending its shoe ”).

Mais à mesure que le segment avance, ce conformisme est de plus en plus sévèrement critiqué. La voix narrative voit à quelques reprises dans le segment sa parole interrompue par des fragments de conversations surprises dans le wagon. Le jugement que porte la voix narrative sur ces conversations est sévère (“ Our tongues recant like beaten weather vanes ”). Dans une lecture critique du poème, Paul Nassar fait remarquer que le mot “ recant ” veut à la fois dire “ chanter ” au sens propre, mais “ abjurer ” au sens figuré ; les paroles sont reprises si tôt proférées¹³.

Précédemment dans le segment, l’opposition de deux groupes d’images, lumière et liquide envahissant, permet à la voix narrative de mettre en scène l’effet de l’espace panoptique sur la “ conscience ”.

“ O cruelly to inoculate the brinking dawn
With antennae toward worlds that glow and sink;—
To spoon us out more liquid than the dim
Locution of the eldest star, and pack
The conscience navelled in the plunging wind ” (p.
111).

¹³ NASSAR, Eugene Paul, *The Rape of Cinderalla: Essays in Literary Continuity*, Bloomington, Indiana Univ. Press, 1970, p. 180.

L'inoculation d'un liquide est ici une figure de contrôle. L'injection de liquide contrôle la luminosité de l'aube, transforme l'individu lui-même en liquide. Même faible comme celle de l'aube, la lumière peut être diffractée ("With antennae toward worlds that glow and sink"), et la parole ramenée au ras des capacités d'expression d'une vieille étoile. Cette transformation de l'individu vise à la fois à l'« empaqueter » et à diminuer l'espace qu'il occupe ("pack" porte ces deux sens). Ces vers font de l'espace panoptique une fange dont l'effet sur l'individu est de le rendre conforme, d'enfermer sa conscience.

Malgré son mépris pour le conformisme, la voix narrative est aussi atteinte par la maladie. La présence du « nous » dans certains des exemples que nous venons de citer le montre bien. Cela apparaît aussi dans les premières strophes du segment où une série d'injonctions appelle un "tu" à se conformer. Dans la seconde strophe la voix narrative appelle ce "tu" à prendre son chapeau, à reprendre les paroles usuelles". Dans la troisième strophe, la voix narrative dit de ce "tu" qu'il a les bras d'un manchot en insistant sur le peu de flexibilité des ailes de cette espèce d'oiseau. Le "tu" devrait donc se conformer en limitant ses mouvements. Enfin à la quatrième strophe, la voix narrative pose l'injonction suivante : "Be minimum, then, to swim the hiving swarms".

Il y a une troublante similarité entre "être au minimum" comme le recommande ce vers et le geste dont sont coupables les technologies politiques de l'individu qui consiste à diminuer l'espace de la conscience. Cette première traversée du segment

montre bien l'ambivalence de la voix narrative quant au conformisme : la caractéristique qu'elle dénonce dans le conformisme est aussi l'attitude qu'elle prêche pour la vie en société.

La description des phénomènes de conscience dans le segment produit cette même ambivalence. Les modes de représentation de l'individu de lui-même ne sont jamais exempts des effets des technologies politiques de l'individu.

Une forme d'introspection apparaît dans le segment à partir du moment où la voix narrative emploie la première personne et permet à la voix narrative de se découvrir comme conscience divisée. En effet dans les cinq premières strophes, le segment est construit sous la forme d'une adresse. La première personne apparaît d'abord pour reconnaître que la voix narrative est une des formes de voix parmi les fragments de conversations (" Our tongues... "). Elle sera maintenue pour l'ensemble de la suite. La voix narrative met en scène un " tu " puis un " je " comme deux identités distinctes. Mais dans la trame narrative, on a l'impression que le segment ne décrit le voyage que d'une seule et même personne. L'impression générale à la lecture est que le segment décrit une conscience de soi divisée.

" The Tunnel " fait transiter sa représentation des processus autoréflexifs par la métaphore du voyage souterrain. La descente dans les tunnels est un voyage intérieur doublé d'une descente aux enfers. Le métro lui-même devient allégoriquement le démon. La machine est ici doublement connotée : risque de déchéance et mécanisme introspectif.

Le métro est lui-même décrit comme conscience divisée. Un vers dit sa démente ; le mot “demented” est dans son étymologie “esprit séparé”. Même les actions de machines sont divisées et contradictoires (“The platform hurries along to a dead stop.”). La description d’autres machines dans le segment concourt à établir cette homologie entre machine et conscience. Ainsi suite à la seconde série de fragments de conversations, la voix narrative compare les conversations surprises dans le wagon à des phonographes, mais à des phonographes dans le cerveau. De même, d’un escalier roulant, la voix narrative remarque l’intentionnalité. (“The intent escalator”).

Deux strophes sur Edgar Allan Poe font sombrer dans l’horreur cette description de la conscience divisée. Le premier vers représente une tête se balançant au rythme des gances auxquelles s’accrochent les passagers debout. Les deux vers suivants mettent en scène un corps se consumant sur les rails. Description d’une tête, description d’un corps mourant, faut-il entendre décapitation ? La thématique de la conscience divisée est appuyée dans les derniers vers de la strophe où les tunnels du métro deviennent la métaphore du cerveau (“brain”) et de l’esprit (“mind”) ; une série de mots en seulement trois vers produit l’isotopie d’une conscience divisée (“back forks” ; “riven” ; “interborough”), voire crevassée (“chasms” ; “fissures”).

Dans l’appropriation de l’espace panoptique du métro comme figure de la conscience, la voix narrative hante le lieu. Ceci apparaît encore plus clairement à la strophe suivante dominée par

la figure d'Edgar Allan Poe. Le fantôme exprime ici la difficile rencontre de l'autre. Déjà plus tôt, l'apposition d'un moment de vie de bureau et d'un moment d'empathie donnait une première forme à cette difficulté. Ici la voix narrative se demande pourquoi elle rencontre l'autre dans l'espace hautement urbanisé — envahi par la publicité — du métro. Dans cette strophe, l'autre donne la mort. En effet dans une figure christique, le regard des autres dans le métro est décrit comme la lance qui transperce un flanc. La victime est un "tu" que le texte n'identifie pas immédiatement. Deux vers plus loin, au moment où la voix narrative indique qu'elle s'identifie à la victime ("Probing through you — toward me"), la reprise du "O evermore" de "The Raven", poème de Poe, permet de connaître la victime. Dans les derniers vers de la strophe, la voix narrative reprend cette théorie sur la mort de Poe voulant que celui-ci ait été saoulé à mort un soir d'élections dans le but d'acheter son vote¹⁴. La voix narrative demande au fantôme s'il a refusé (de voir) son vote acheté ("Did you deny the ticket, Poe?"). Poe a-t-il su résister au danger de l'autre — ici des organisateurs politiques sans scrupules ? Voire, a-t-il résisté au contrôle social qu'est l'exercice du droit de vote ?

Les strophes suivantes décrivent l'arrêt du métro et la sortie de la majorité des passagers dans un mouvement dont nous avons déjà remarqué qu'il thématise la conformité.

Puis le métro est prêt à repartir pour l'ultime étape du trajet sous la rivière, vers Brooklyn. Libérée de la foule, la voix

¹⁴ FENDER, *op. cit.*, p. 82.

narrative est prête pour sa transformation par le voyage intérieur et l'ouverture empathique aux particularités de l'autre.

Le monde souterrain avait été décrit dès le début comme un monde de sonorités. Tonalité continue du train en mouvement, conversations croisées. Le voyage intérieur sous la rivière exacerbe cette sensibilité ("hissing door"; "Thunder"; "scream"; "gargle"; "roar"). Ce tonnerre de bruit annonce la transformation à venir dans les prochaines strophes; en effet, le tonnerre devient métaphoriquement le processus de galvanisation qui permet de recouvrir un métal d'une fine couche d'un autre métal, de le transformer. Galvanisée, la voix narrative profite d'une liberté naissante, symbolisée par ces journaux devenus des ailes¹⁵.

Mais entre le mépris du conformisme et les injonctions répétées d'agir de façon conforme s'est mise en place une conscience divisée. De plus, nous avons montré comment le jeu contradictoire entre la valorisation de l'intentionnalité et l'attribution d'intentionnalité aux artefacts du monde industriel vient renforcer ce motif de division de la conscience. À ce point du trajet en métro, la profonde ambivalence qui habite la voix narrative lui fait horreur. La résurrection qui sera bientôt mise en scène passe par un processus de transmutation du soi que la figure de la galvanisation vient annoncer. La voix narrative a encore à découvrir en elle-même une sensibilité aux particularités

¹⁵ Nous reprenons cette lecture de l'image des journaux au sol de l'analyse que fait Edward Brunner du passage.
BRUNNER, Edward, *Splendid Failure. Hart Crane and the Making of The Bridge*, Urbana, University of Illinois Press, 1985, p. 176.

du monde, à tout ce qui n'apparaît que de l'intérieur et que gomme la vue panoptique.

Avant de continuer dans la lecture du segment, il importe de nous arrêter un instant sur le sens pour l'époque de cette découverte d'une sensibilité aux particularités. En effet, le fait de porter attention aux multiples aspects de l'expérience est une caractéristique de l'époque. Dans la section qui suit nous montrerons que se développe dans le monde industriel une même sensibilité aux aspects particuliers de l'expérience, si ce n'est avec plus de cynisme. Mais chez Crane, c'est ce que nous montrerons en conclusion, cette sensibilité au particulier se développe en un véritable amour de l'autre.

L'héritage durkheimien

Malgré l'euphorie des années 20 pour l'économie capitaliste triomphante, des réserves continuent régulièrement à être exprimées. Ni les hauts salaires ni les efforts d'aménagement des usines ou l'offre de loisirs ne suffisent à convaincre tout le monde qu'il est possible de s'adapter aux nouveaux rapports de production. Dans les années 20-30, une nouvelle génération de patrons d'entreprise et de chercheurs remettent en question les modèles de leurs aînés. Les vues des Taylor et autre Ford sur la motivation humaine leur semblent par trop limitées et la multiplication des mesures semble trop lourde.

À cet égard, les travaux du sociologue industriel Elton Mayo sont particulièrement éclairants. Un héritage durkheimien le conduit, ainsi que toute une génération de chercheurs, à insister

sur la nécessaire multiplication des variables dans l'approche du fait humain. Parmi les variables qui intéresseront Mayo, la question des types de rapports interpersonnels deviendra le lieu d'une remise en cause de la définition de l'Homme comme monade qui avait jusque là présidé à l'ensemble des travaux en sociologie industrielle.

Aux travaux de chercheurs comme Mayo répond un virage dans les pratiques de gestion des employeurs, particulièrement aux États-Unis. En effet, de nombreux historiens ont identifié une évolution des mentalités chez les chefs d'entreprise américains dans les années 20-30. En France, on note aussi, quoique chez un nombre plus restreint de patrons, pareil changement.

Dans *The Lonely Crowd*, David Riesman l'indiquait de manière assez intuitive : alors que le capitaine d'industrie avait une personnalité centrée sur soi, le bureaucrate industriel, type de gestionnaire qui se développe dans l'entre-deux-guerres, a plutôt une personnalité dirigée vers les autres¹⁶. Reinhard Bendix confirmait cette intuition avec une minutieuse analyse des revues publiées à l'intention du management américain au début du siècle¹⁷. Alors que dans les vingt premières années du siècle la doctrine tayloriste est largement dominante dans ces revues, au fil des ans la doctrine change, et les patrons d'entreprise sont encouragés à être sensibles aux aptitudes et aux sentiments de leurs employés de façon à s'assurer une productivité maximale.

¹⁶ RIESMAN, David, *The Lonely Crowd*, New Haven, Yale University Press, 1950, 386 p.

¹⁷ BENDIX, Reinhard, *Work and Authority in Industry. Ideologies of Management in the Course of Industrialization*, New York, Harper & Row, 1956, p. 287-308.

Pour la France, l'historien Gérard Brun a montré la naissance d'un intérêt similaire. Le contexte bien sûr est différent. Possiblement à cause de la faible base industrielle du pays, le taylorisme y avait eu peu d'entrées. Néanmoins, la France, comme l'Occident tout entier, avait connu au début du siècle un engouement pour l'idée de rationalisation. Le patronat, nous l'avons vu au premier chapitre, avait largement préconisé les rationalisations administratives telles qu'Henri Fayol les avait définies dans un ouvrage de 1914 intitulé *Administration générale et industrielle*. Mais pour un grand nombre de patrons d'entreprise, les efforts de rationalisation n'apportèrent pas les résultats escomptés. Certains se chargèrent donc de prendre en compte la question des rapports interpersonnels. Ainsi, Jean Coutrot, dont nous avons discuté les positions au chapitre précédent, et malgré les excès scientistes de son Centre d'études des problèmes humains (C.E.P.H.), dénonce Taylor : « De tels chronométrages, abrités derrière un jargon prétentieux et obscur, aux fins uniquement publicitaires, ne sont qu'un " sweating system " perfectionné¹⁸ ».

C'est le même constat que pose la sociologie industrielle contemporaine de Crane. *Human Problems of Industrial Civilization*, un ouvrage important, nous permettra de mettre en scène ce tournant. L'ouvrage, publié en 1933 par Elton Mayo, est important à la fois par son opposition au taylorisme et aux thèses de la dégénérescence. En lançant en sociologie industrielle un

¹⁸ COUTROT, Jean, *L'Humanisme économique*, Bruxelles, Cahiers périodiques, 1937, p. 53-54.

intérêt pour les relations humaines, Mayo fait basculer les prémisses de la discipline quant à la motivation humaine.

Du taylorisme, Mayo conteste la définition de la motivation humaine. Le projet tayloriste peut être assimilé à une puissante défense du chacun-pour-soi. En effet, pour les Tayloristes, l'Homme est d'abord mû par l'intérêt personnel. Mais, insiste Mayo, la civilisation du chacun-pour-soi connaît aussi des façons d'entrer en relation au profit du groupe.

Pour le démontrer, Mayo retourne à Émile Durkheim. Celui-ci avait proposé de nommer anomie cette caractéristique dominante de la civilisation du chacun-pour-soi : l'absence de consensus quant aux codes et aux conventions. Mais l'anomie n'est jamais totale. Des codes se constituent dans des microcommunautés et régissent la vie sociale selon d'autres règles que le chacun-pour-soi.

Pour Mayo, les variations dans la productivité peuvent le plus souvent être expliquées par des ententes plus ou moins tacites entre les ouvriers. Un bon gestionnaire doit savoir identifier ces codes et conventions non logiques. Mayo invite par conséquent gestionnaires et patrons d'entreprise à cultiver la pensée logique, seul outil pour décortiquer les codes et les conventions qui s'établissent au sein des communautés de production¹⁹. Le secret de la productivité tiendrait dans la capacité

¹⁹ Mayo reprend de Piaget les notions de code non logique et de pensée logique. Piaget propose trois types de comportements pour rendre compte des comportements humains : un comportement logique, un comportement non logique et un comportement irrationnel. Tant que le comportement d'un individu s'inscrit au sein d'un code, la pensée non logique lui permet de trouver les réponses adéquates compte tenu du fait que les stimuli restaient prévisibles. La pensée logique n'apparaît que lorsque l'individu

des gestionnaires à infléchir les codes du groupe. En bref, au contraire du taylorisme qui s'intéresse aux motivations superficielles du personnel, Mayo propose de s'arrêter aux motivations inconscientes, celles qui relèvent du code non logique.

À cette opposition au taylorisme, Mayo adjoint une grande prudence dans la définition de l'objet de recherche. En effet, il estime que la plupart des travaux de sociologie industrielle ont été conduits sur de fausses pistes, se laissant emporter par l'évidence apparente d'un objet d'étude, la fatigue. La fatigue est non seulement un objet de recherche à la définition instable, mais aussi un objet construit dans un cadre moral étroit ; Mayo montre que la crainte d'une dégénérescence de l'Homme dans son interaction avec les machines porte les premiers travaux sur le sujet. C'est le cas des travaux d'un institut britannique, l'Industrial Fatigue Research Board, responsable de nombreuses publications entre sa mise sur pied en 1921 et le début de la décennie suivante²⁰. C'est le cas aussi des travaux de Josephine Goldmark, l'une des pionnières dans ce domaine. Elle publie en 1912, *Fatigue and Efficiency: A Study in Industry*. Pour prendre le contre-pied du discours tayloriste, les statistiques que compile Goldmark brossent un tableau inquiétant des effets du travail en usine sur

ne peut plus compter sur une routine. La pensée irrationnelle, quant à elle, apparaît quand les codes légués par la tradition ne permettent pas de rendre compte de l'expérience.

MAYO, Elton, *Human Problems of Industrial Civilization*, Boston, Harvard University Press, 1946, p. 158-177.

²⁰ En 1930, l'institut devient l'Industrial Health Research Board. Mayo fait du changement de nom un signe du renouveau des recherches en sociologie industrielle.

l'individu ; l'un des chapitres s'intitule, sans rire, " The Bad Effect of Fatigue upon Morals ".

La grande qualité du travail de Mayo est de questionner la valeur des prémisses des travaux qui l'ont précédé. Dans l'état de la recherche qui ouvre l'ouvrage, Mayo s'étonne qu'on ait choisi d'étudier les variations de la productivité industrielle en fonction de cette variable difficilement mesurable qu'est la fatigue. En effet, quelles données retenir pour décrire la fatigue ? Certaines études ont retenu les évaluations subjectives de leur état par les ouvriers ; d'autres ont préféré mesurer des modifications physiologiques pendant le travail. Mais après avoir mis en lumière ces problèmes de mesure, Mayo remet en question le choix même de la fatigue comme objet de recherche.

" Current business theory bases itself on a very simple assumption, which economic theory seems to justify. This assumption is that "work" is something that is "taken out of" the worker ; wages are paid him as compensation for the vaguely conceived loss. Wages are paid by time, consequently the loss must be continuous ; perhaps some such conception is at the root of the business-economic idea of "fatigue" " (Mayo, 1946 [1933] : 22).

Pour démontrer la non-pertinence de l'objet de recherche, Mayo montre assez habilement qu'il a été construit par équivalence entre deux termes et que cette équivalence entre fatigue et perte — particulièrement une perte continue — n'est pas assurée. Par ailleurs, faire de la fatigue son objet de recherche, c'est maintenir la conception de l'Homme propre au modèle économique dominant. En effet, en proposant une conception de

l'Homme comme élément qui risque de se vider, la sociologie industrielle a maintenu l'idée de l'Homme comme monade.

Au passage, Mayo fait voler en éclats la volonté d'empirisme de la sociologie industrielle et montre bien que la mesure empirique de caractères humains pose problème. En effet, pour mesurer la fatigue, il faut postuler un individu qui se viderait. La seule façon d'établir des données empiriques est de les fonder sur un postulat transcendantal. C'est en ce sens que Michel Foucault parle dans *Les Mots et les Choses* du redoublement de l'empirique dans le transcendantal comme l'une des caractéristiques de notre *épistémè*. Il y a, écrit-il, une oscillation indéfinie entre "ce qui est donné dans l'expérience et ce qui rend l'expérience possible" (Foucault 1966 : 347).

Tant la sociologie industrielle, trop longtemps inquiète de la dégénérescence, que le taylorisme ont partagé une même idée de l'Homme. Plutôt que de recourir à l'hypothèse du sujet transcendantal, comme faisaient défenseurs et pourfendeurs de la machine, les uns postulant un Homme aux vagues chances de succès (le *self-made man*), les autres appelant l'Homme au progrès moral, Mayo propose une toute autre conception de l'Homme ; elle commande une étude des faits humains qui recueille une multitude de données sur des variables interdépendantes. Sa conception de l'Homme emprunte largement aux idées les plus récentes en médecine, et il fait explicitement référence au concept d'homéostasie développé par Walter B. Cannon pour désigner

l'équilibre dynamique qui régit le corps humain²¹. Pour Mayo, l'homme ressemble plutôt à un réseau.

Un philosophe comme Jacques Ellul, qui a défendu dans tous ses livres une conception plus spirituelle de l'Homme, dit s'étonner de la conception de l'Homme qui apparaît avec l'attention portée aux relations humaines en milieu de travail : " un mépris de sa vie intérieure au profit de sa vie sociologique " (Ellul 1954 [1990], p . 307). Mais faut-il s'en étonner ? Au contraire, nous serions même portés à penser que le développement du discours concevant l'Homme comme un réseau est un effet du développement des techniques, elles-mêmes en réseau.

Mais qu'est devenu cet intérêt pour les relations interpersonnelles dans les pratiques des directions d'entreprise ? Bien peu de choses, appert-il. Entre cette frange de la bourgeoisie se cantonnant dans une dénégation du désenchantement et cette autre frange ouverte aux remises en question sociologiques, on pouvait trouver un éventail de positions dont le cynisme avec lequel ont été reçues les conclusions de Mayo constituait sans doute une bonne moyenne.

Qu'un tissu social se soit reconstitué localement, ici entre un groupe d'employées, n'entre pas dans les schèmes de pensée dominants. Le désenchantement des liens sociaux dont nous cherchons dans cet ouvrage à comprendre les effets apparaît ici

²¹ Dès 1915, Walter B. Cannon met de l'avant le concept d'homéostasie, d'abord dans *Bodily Changes in Pain, Hunger, Fear, and Rage*, puis plus généralement pour l'ensemble des fonctions du corps. Il développera ses thèses plus complètement dans *The Wisdom of the Body*, ouvrage de 1932. Le corps en effet est sage, car il fonctionne sur la base de processus autorégulés par lesquels les systèmes biologiques tendent à maintenir leur stabilité ou pour être plus précis leur équilibre dynamique.

clairement. Ce n'est pas qu'il y ait absence de tissu social, mais bien qu'il devienne possible d'instituer des relations hiérarchiques indépendamment de toute autre relation entre les individus. Avec la mise en place d'un département des ressources humaines en réponse à l'intuition de Mayo, les directions d'entreprise fermaient les yeux sur les relations horizontales et enfermaient chaque individu dans la solitude de sa relation hiérarchique, et ceci avec un discours retors reconnaissant l'apport de chacun dans le processus de production.

Dans *Radical Man*, un ouvrage de psychologie sociale publié en 1970²², Charles Hampden-Turner fait le point sur les travaux de Mayo. Il conclut que les directions d'entreprise ont perdu de vue l'intuition du sociologue. Celui-ci avait démontré des gains de productivité dans le cas où un groupe d'employées qui avaient envie de former une équipe trouvait dans l'existence de cette équipe un sens à leur travail. Mayo identifiait deux facteurs pouvant expliquer les gains de productivité, tous deux liés à une amélioration des relations humaines : les relations non hiérarchiques ou horizontales étaient meilleures puisque les consœurs de travail avaient choisi de faire équipe, et les relations verticales étaient meilleures puisque la direction montrait un intérêt pour ce groupe d'employées. L'amélioration de la qualité des relations humaines au sein de l'usine n'est pas quelque chose qui puisse se mesurer. S'il fallait tenir compte du non-mesurable, on développerait une expertise. Voici en somme la réaction

²² HAMPDEN-TURNER, Charles, *Radical Man. The Process of Psycho-Social Development*, Cambridge, Schenkman Publication Co., 1970, p. 184-192.

patronale aux recherches de Mayo. Hampden-Turner, en une phrase d'un cynisme mordant, fait de la mise sur pied des départements de ressources humaines le principal résultat concret des recherches de Mayo : "If "kindness works," then hire kind, motherly females and plug them into the circuit" (p. 188). Plutôt que d'avancer à la force du poignet et en démontrant une volonté à toute épreuve, le patron nouveau style doit maîtriser l'empathie.

L'interprétation des travaux de Mayo qui a prévalu participe d'un champ de valeurs qui appelle l'Homme à s'ajuster au monde industriel. C'est, pour l'époque, la thèse dominante et nous avons fait de Dale Carnegie son porte-étendard. Nous remarquons d'ailleurs de façon similaire chez Dale Carnegie que l'intérêt pour les particularités de l'individu apparaît dans un contexte qui met fortement en valeur les relations hiérarchiques.

L'amour de l'autre

Hart Crane, nous l'avons vu à la lecture d'un essai et d'une lettre, a l'intuition des enjeux liés au développement d'un intérêt plus grand pour les particularités de l'expérience. Mais Crane va plus loin encore et, dans sa poésie du moins, a l'intuition des enjeux liés au développement de l'empathie. Au contraire du cynisme qui a caractérisé l'intégration de l'empathie et de la réflexivité parmi les techniques de l'Homme, l'attention aux particularités de l'expérience subit une transmutation dans le poème de Hart Crane. Son profond respect des particularités de l'expérience devient un amour de l'autre.

Le choix des fragments de conversation en constitue la plus parfaite illustration. Si les deux premières strophes colligeant des phrases attrapées au vol constituent l'éclatement effréné des idées reçues, le poète découvre avec la troisième la possibilité de l'empathie. Les deux premières strophes de fragments de conversation donnent l'impression d'une personne qui traverserait les réseaux sans savoir y trouver un point d'ancrage comme il est possible de synthoniser tour à tour différentes fréquences sur un poste radio sans prendre le temps de s'arrêter²³.

Au contraire, la troisième série de fragments de conversations, la plus courte des trois appose la représentation d'un moment dans l'espace panoptique du bureau et d'un moment d'empathie. Dans le wagon, la voix narrative surprend en effet cette histoire d'un client demandant du service au personnel d'un bureau, et l'histoire d'une femme émue en présence d'un tiers. Cette première apparition de l'empathie n'est pas un hasard. Elle constitue un important type d'accès aux phénomènes de conscience. Nous verrons plus loin comment cette sensibilité aux phénomènes de conscience d'autrui colore les modes de représentations des processus autoréflexifs.

²³ Hart Crane, écrivant son poème dans la période euphorique de la fondation des grands réseaux radiophoniques, n'était sans doute pas insensible à ce phénomène. Bien sûr, la radio existait depuis longtemps, mais elle n'est devenue partie prenante de l'expérience commune que dans les années vingt. C'est en 1920 que la Westinghouse devenait le premier groupe autorisé par le gouvernement à se lancer dans la radiodiffusion avec l'octroi d'une licence à KDKA de Pittsburgh. C'est en 1926 et 1927 que les grands réseaux, CBS et NBC, se mettront sur pied.

DOUGLAS, George H., *The Early Days of Radio Broadcasting*, Jefferson, McFarland & Co., 1987, p. 1, p. 134 et p. 137.

C'est avec le passage décrivant la dernière passagère du wagon que l'empathie change le ton du texte. Ainsi, la passagère est d'abord présentée de manière méprisante ("wop washerwoman"); mais le texte poursuit en proposant une fusion entre ce personnage et l'une des premières figures allégoriques de l'innocence dans le poème, celle de Christophe Colomb. Le personnage de l'immigrée d'origine italienne est qualifiée du terme méprisant "wop" quand elle est décrite dans l'espace public des corridors, mais elle devient Christophe Colomb lorsqu'elle est décrite dans l'espace privé de la maison ("Back home to children and to golden hair").

Mais la liberté naissante de la strophe précédente, la joie des enfants sont en constant danger. La ville où travaille l'immigrée est décrite comme un espace abandonné et sans vie ("The gaunt sky-barracks"). Et nous avons déjà décrit dans nos développements sur le conformisme la strophe qui suit la description de l'Italienne chez qui la mort est inoculée à l'aube, figure cruelle du conformisme imposé.

Si proche d'une mort dans la conformité, la voix narrative revient à la vie. Ici encore le voyage en train porte cette métaphore, puisque la sortie de terre du train devient la résurrection de Lazare. C'est par une sensibilité aux particularités qu'a pu advenir la transformation. D'abord décrite dans son agonie ("Shrill ganglia") qui reprend pour décrire la mort la métaphore du corps déchiqueté, la voix narrative connaît un sursaut de vie, un sursaut dans le fredonnement d'une chanson ("Impassioned with some song we fail to keep"). Sa résurrection poursuit

l'isotopie de la sensibilité aux sons comme figure de la sensibilité aux particularités. Il n'y avait que cette chanson, mais la sortie de terre du métro produit un son qui demande une attention particulière pour être perçu, le bruit de l'arc-en-ciel ("A sound of waters bending astride the sky"). Et au dernier vers le thème de l'expression comme force de vie ("some Word that will not die.") complète cette isotopie du son.

Après la partie principale du segment, une coda séparée typographiquement par des astérisques vient confirmer cette lecture. La relation de l'individu à l'autre est double dans ses effets. D'une part, la reconnaissance d'autrui rationalisée dans les technologies politiques de l'individu fait se plier le soi à la logique du système. D'autre part, la relation à l'autre ouvre aussi, souvent dans les mêmes pratiques, à la possibilité de l'empathie, à l'établissement d'une communauté de sens, voire d'un réseau.

La coda vient faire la synthèse du système d'images qu'on a vu se mettre en place dans le segment. Les deux premiers vers reprennent l'isotopie du bruit — cette fois le bruit d'un remorqueur dans le port — pour rendre compte du monde urbain. Le sifflement de la sirène du navire produit des réverbérations que compte la voix narrative. Elle compte les réverbérations qui s'assemblent comme s'assemble une foule, permettant ainsi la mise en scène de l'omniprésence de l'autre dans la ville. Mais cette présence de l'autre est encore l'occasion de la galvanisation. Les premiers vers de la coda reprennent donc, presque mot pour mot, le récit de la transformation de la voix narrative.

La voix narrative nous dit d'elle-même qu'elle a été rejetée de l'espace panoptique ("Tossed from the coil of the ticking towers") dans la nuit glauque et liquide ("oily tympanum of waters"). Au moment où cette noirceur est ciselée d'un trait de lumière, la transmutation peut s'opérer, et la voix narrative peut tout simplement être. L'importance de l'être est soulignée par l'utilisation des points de suspension ("And to be... Here by the River that is East —"). Sans les points de suspension, nous n'aurions qu'une phrase où la voix narrative exprime sa situation dans l'espace, mais cette marque d'un silence met l'accent sur le verbe "être".

Mais être est-il jamais si simple ? Pour arriver à la représentation de soi à soi-même que porte ce verbe être, il faut accepter le sacrifice d'une part de soi. Il faut se départir de sa mémoire ("the hands drop memory"). Mais il faut aussi se départir de ses mains. Produisons une fausse lecture du vers et nous aurons "the hands drop". Pas si fausse pourtant puisqu'au vers suivant les mains gisent ("unaccounting lie"), et au dernier vers de la strophe principale de cette coda, les mains sont tirées, presque extraites ("drawn away"). Et la dernière strophe est construite autour d'une main sans corps, une main de feu. Cette main était déjà apparue dans le segment de *The Bridge* relatant le voyage de Christophe Colomb pour représenter la main de Dieu²⁴. On ne peut douter qu'il y ait ici référence à la main de Dieu, mais

²⁴ Les derniers vers du segment "Ave Maria" sont les suivants :
 "Te Deum laudamus

O Thou Hand of Fire",

CRANE, *op. cit.*, p. 52.

cette main est aussi la main de la voix narrative, voire celle du poète. Le thème du corps déchiqueté, figure négative dans “ The Tunnel ” d’une conscience divisée, apparaît maintenant positivement dans ce démembrement.

Ce renversement de sens est possible compte tenu de l’ambiguïté de la relation à l’autre qu’a découverte la voix narrative. Tôt dans la coda, le décompte des réverbérations annonçait la métaphore de l’échange économique. Qui plus est, les termes utilisés dans cette nouvelle représentation du corps démembré sont aussi des termes s’appliquant à l’échange économique. Car ces mains ne sont pas hors du monde de l’échange économique (“ unaccounting ”), elles mentent (“ they [...] lie ”)²⁵. Elles participent au monde économique des mises en commun (“ pooled ”) et des retraits (“ drawn ”). La relation d’échange avec autrui apparaît donc au cœur de la transmutation, au cœur de la découverte de soi. Il s’agit bien sûr de la relation à l’autre dans sa part rationalisée, celle de l’échange économique. Mais même dans sa part rationalisée, la relation à l’autre ouvre toujours à la possibilité de la rencontre empathique.

Une lecture attentive d’“ Atlantis ”, le segment de clôture du poème, permettrait de montrer comment s’y développe cette possibilité. Ainsi, on y note une prolifération des images de réseaux et de liaison (“ meshes ”, “ telepathy of wires ”, “ link ”, “ yoking ”, “ fabric ”, “ spiring cordage ” ou “ In single chrysalis

²⁵ Nous reprenons cette lecture des mots “ unaccounting lie ” de la lecture critique déjà citée de Paul Giles.
GILES, *op. cit.*, p. 40.

the many twain”). Cette apothéose du pont de Brooklyn devient une ode à la communauté.

Hart Crane a vécu difficilement le rapport à l'autre. L'omniprésente répression contre l'homosexualité rendait difficile l'expression de son propre désir homosexuel. Ainsi l'ode à la communauté qui clôt le poème met-elle en scène le plus souvent un amour platonique. Ainsi, embarquée sur le pont devenu bateau par la magie du poème, le narrateur voit son corps (dans son rapport à la vue, au son, mais aussi la chair) conduit hors du temps vers l'amour infini.

“ Sight, sound and flesh Thou ledest from time's
realm
As love strikes clear direction for the helm ”
(p. 116).

Au terme de son voyage, le narrateur fait de l'amour un paradigme qui occupe tout l'espace comme un gaz en expansion dans un volume²⁶. La définition de l'Homme en est profondément bouleversée. Crane pense l'Homme en autant qu'il appartient à un réseau. Les individus entre eux sont reliés ; il en va de même de l'individu aux choses. Nous avons déjà vu comment Crane attribue à maintes reprises la conscience aux machines dans “ The Tunnel ”, marquant du fait même comment l'intentionnalité est marquée dans les techniques et les objets que nous nous donnons pour interagir. Parmi toutes les techniques d'interaction, il en est une qui est au cœur de l'Homme-réseau ; c'est le langage. Le langage est l'objet technique par excellence dans cette découverte

²⁶ “ O Love, thy white, pervasive Paradigm... ! ”
CRANE, *op. cit.*, p. 115.

de l'intentionnalité du réseau. "Atlantis" l'affirme avec force, multipliant ici encore les figures de l'union.

"Into what multitudinous Verb the suns
And synergy of waters ever fuse, recast
In myriad syllables" (p. 115).

En somme, l'individu accède à cette possibilité qu'est l'Homme par le langage. La maîtrise du langage permet en effet à l'individu de travailler le réseau auquel il appartient.

*
* *

Le poème épique de Hart Crane synthétise plusieurs des questions importantes de l'époque : l'intérêt pour les particularités présent entre autres dans l'esthétique du documentaire, mais aussi l'intérêt pour les relations interpersonnelles.

Au pont d'empathie que construit patiemment Hart Crane répondent des travaux comme ceux de Elton Mayo. Celui-ci, nous l'avons vu, avait montré à la fois l'importance des relations horizontales, entre consœurs de travail, et des relations verticales. Mais le pont de l'empathie est une route difficile à tenir. Et trop souvent a prévalu une réponse cynique, oubliant complètement le premier type de relations pour se concentrer sur le second avec le développement dans le milieu des entreprises des services de ressources humaines.

Nous avons d'abord montré comment, dans le segment intitulé "Quaker Hill", Hart Crane rejette l'opposition qu'il

propose au premier abord entre un moi pur et l'ensemble des autres impurs pour lui préférer une opposition de méthode entre le regard panoptique et le souci des particularités que permet le regard de l'intérieur du système. En ceci, Crane participe à un débat présent dans les arts et sciences de son temps, dont l'enjeu est la représentation documentaire du monde.

Dans "The Tunnel", Crane met en scène une conscience de soi divisée entre pression à se conformer et refus du conformisme. On aurait ici la position traditionnelle de l'artiste romantique qui consiste à répudier la pression à se conformer aux technologies politiques de l'individu au nom d'une transcendance du sujet humain, si ce n'était d'une autre opposition dans les mêmes pages entre valorisation de l'intentionnalité chez l'humain et attribution de l'intentionnalité aux artefacts du monde industriel. Le métro qui fonce dans le tunnel est l'élément central dans la résolution de ce couple d'opposition : il est à la fois lieu panoptique d'enfermement et représentation de la conscience de la voix narrative. Dans l'attribution au même objet de caractéristiques opposées, Crane marque qu'il y a plus de similarités qu'il n'y paraît entre le développement du pouvoir panoptique sur l'individu, celui des technologies politiques de l'individu, et l'effort de représentation de soi à soi-même, représentation que permettent les technologies de soi.

MacKnight Black avait déjà indiqué cette parenté. Mais au contraire de l'artiste romantique qui, la découvrant, propose de comprendre les technologies politiques comme la nouvelle figure de la découverte de soi, Crane montre que cette similarité n'est

que l'effet de la coprésence dans toute relation à l'autre de deux formes d'entrée en relation. Aux technologies politiques de l'individu appartiennent les formes rationalisées de la reconnaissance d'autrui. Au contraire, la représentation de soi à soi-même ne peut advenir que dans l'établissement d'un rapport à l'autre qui soit empathique.

Michel Foucault travaille la question des similarités entre constitution du soi par une reconnaissance d'autrui rationalisée et recherche autonome du soi en retenant pour les deux une même image, celle de la technologie. Le choix de terme n'est pas mauvais puisque la technique, on l'a vu chez Crane, permet de représenter la conscience de soi dans sa division, à la fois dans l'espace conforme de ce qui nous est assigné et dans la promesse de ses possibilités insoupçonnées à première vue, ce que Crane décrit en attribuant la possibilité de l'intentionnalité à la technique. Somme toute, il s'agit, pour Crane comme pour Foucault après lui, de mettre fin, en rapprochant dans une même image deux formes d'apparition du soi, au jugement de valeur qui postule un soi pur et, ainsi, fait des effets de la socialisation une mauvaise chose et de la recherche du soi une bonne chose.

Avec l'opposition entre technologies politiques de l'individu et technologies de soi, Foucault ne cherche pourtant pas à restaurer la subjectivité. Il n'est pas question chez lui d'une intentionnalité de la technique. Plutôt qu'un sujet, l'individu est " toujours-déjà " dans un réseau de pouvoirs dont il combat les effets tant de l'intérieur que de l'extérieur.

La figure du réseau, dont la prégnance dans le discours critique contemporain nourrit notre réflexion, avait déjà une place dans les questionnements critiques des années trente. Nous verrons au prochain chapitre comment le choc de la langue dans la technique, c'est-à-dire de la langue comme technique originale, ouvre aux notions de réseau et de communication. Que ces notions émergent au détour d'une critique de la rationalité instrumentale et de la technocratie ne tient sans doute pas du hasard.

Chapitre 6 L'insurrection de la langue contre la technique

Il serait aussi absurde que dangereux d'exiger que ceux qui doivent maintenir le perpétuel ébranlement *immoral* de la machine fussent eux-mêmes des êtres très *moraux*, parce que l'état *moral* d'un Homme est un état de paix et de tranquillité, au lieu que son état *immoral* est un état de mouvement perpétuel qui le rapproche de l'insurrection nécessaire. Sade, *Philosophie dans le boudoir* .

Outre Atlantique, des efforts de définition de l'Homme aboutissent pendant la même décennie à des conclusions analogues à celles de Crane. Le travail du poète et romancier René Daumal, un proche des surréalistes, est à cet égard du plus grand intérêt.

Se rapprochant de Hart Crane dans les perspectives qu'il développe, Daumal conçoit l'urgence d'une refonte de la notion de sujet en raison des avancées techniques et du bond qu'elles ont permis dans le développement des forces productives. Comme beaucoup de ses contemporains, Daumal constate l'effritement du sentiment de communauté au cours des siècles qui ont vu le capitalisme étendre son emprise. Les efforts des capitalistes eux-mêmes pour que l'individu s'adapte à une organisation du travail mettant de plus en plus l'accent sur la fonctionnalité de la chaîne de production dans son ensemble constituent, nous l'avons vu au chapitre second, une forme de réponse au désenchâssement, réponse que l'utopie technocratique voudra pousser au paroxysme.

Pour le sociologue français Michel Maffesoli, la logique de l'exploitation que Marx a décrite ne suffit plus à rendre compte de l'évolution du mode de production capitaliste ; en ce sens, il lui apparaît que se met en place une logique de la domination¹.

Pour Maffesoli, comme pour d'autres théoriciens, le capitalisme rejette la rationalité subjective qu'a défendue le siècle des Lumières pour lui préférer une rationalité instrumentale. Au sujet libre et créateur que commande la rationalité subjective ferait suite un sujet dont la principale caractéristique serait son implication dans des relations hiérarchiques, sa subordination à l'ordre social. Pour Julia Kristeva, le capitalisme aurait tout simplement éliminé la rationalité subjective comme on élimine un témoin gênant :

« Le capitalisme élimine le sujet libre et unifié dans son procès, que Hegel fut le dernier des philosophes à appeler. En même temps, à partir de sa propre unification étatique et juridique, le capitalisme ramasse ce sujet, manipulateur et subordonné, en une subjectivité hypostasiée mais soucieuse, car coupée du procès signifiant et du procès socio-historique² ».

Kristeva nous rappelle ici combien la tension constitutive du soi est un enjeu pour le capitalisme ; celui-ci cherche aussi à résoudre cette tension, et ce sensiblement dans les mêmes termes que le projet technocratique. En cherchant à éliminer la possibilité de l'assumé pour cantonner l'individu dans l'assigné, le capita-

¹ MAFFESOLI, Michel, *Logique de la domination*, Paris, Presses universitaires de France, 1976, p. 127.

² KRISTEVA, Julia, *La Révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974, p. 119.

lisme voudrait limiter le pouvoir qu'a chacun de changer l'histoire. De même, l'utopie technocratique propose à l'individu un monde où le pouvoir n'est plus enjeu et où l'histoire se déroule sans heurts dans les traces du destin.

Contre la menace de la technique, la réponse dominante, nous l'avons vu dans l'introduction³, consiste à affirmer avec force la conscience de l'individualité. Georg Simmel disait cruciale cette question : " Le problème crucial de la vie moderne provient de la revendication de l'homme qui veut préserver l'autonomie et l'individualité de son existence face à des forces sociales écrasantes⁴ ". Voilà posé l'enjeu de *La Grande Beuverie*, roman publié à la fin de la décennie par René Daumal⁵.

Dans son roman, Daumal hésite entre deux formes de réponse au désenchantement. Il passera d'une défense nostalgique des formes archaïques de la communauté à une mise en scène de cette définition de l'Homme comme réseau. Daumal en arrive à proposer cette redéfinition du sujet à travers une critique du langage. Par ses attaques contre le rationalisme moderne, il dénonce le langage comme technique de contrôle. Mais en arrivant à la conclusion que sa critique du langage n'est possible qu'au moyen du langage, il met en scène la double nature du langage : il parti-

³ Voir introduction, p. 20-30.

⁴ " Die tiefsten Probleme des modernen Lebens quellen aus dem Anspruch des Individuums, die Selbständigkeit und Eigenart seines Daseins gegen die Übermächtigkeit der Gesellschaft ".
SIMMEL, Georg, " Die Grossstädte und das Geistesleben " in *Brücke und Tür. Essays des Philosophen zur Geschichte, Religion, Kunst und Gesellschaft*, Stuttgart, K.F. Koehler, 1957, p. 227.

⁵ Daumal, René, *La Grande Beuverie*, Paris, Gallimard, 1938, 171 p.

cipe au désenchantement de l'individu à sa société tout en fondant la possibilité même de communauté.

D'autres penseurs de l'époque ont connu la même hésitation avant d'établir les termes d'une critique du sujet qui soit aussi une critique sociale. Georges Bataille est un de ceux-ci. Le parcours de Bataille, aîné prestigieux, a frôlé celui de Daumal. À quelques années de distance, les deux sont attirés par la grande nébuleuse surréaliste, mais lui préfèrent le mysticisme. Bataille s'est intéressé au chamanisme, allant même jusqu'à fonder une société secrète que ses amis et lui avaient nommé *Acéphale*. Daumal, quant à lui, s'est plutôt intéressé à la philosophie hindoue⁶. Mais surtout, les deux hommes ont retenu de leur étude du mysticisme l'urgence de la communication. Les idées que Bataille développe en quelque trente années de publications apparaissent de façon synthétique dans l'éclair auquel se limita la vie de René Daumal⁷.

On retient généralement Daumal pour le rôle central qu'il occupa au sein de la revue *Le Grand Jeu*, revue qui publia trois nu-

⁶ C'est un aspect que nous traiterons peu, car il a déjà été abondamment traité. Une thèse de doctorat déposée récemment constitue l'ouvrage le plus complet à ce sujet.

MARCAURELLE, Roger, *René Daumal ou les visages de l'Un multiple*, thèse de doctorat déposée à l'Université de Montréal, 1995, 280 p.

Plusieurs auteurs ont relevé la parenté des idées de Daumal avec celles de Gurdjieff, prosélyte important de la philosophie d'inspiration hindoue en Europe.

ROSENBLATT, Kathleen F., *René Daumal au-delà de l'horizon*, Paris, José Corti, 1992, p. 190-194.

RANDOM, Michel. *Les Puissances du dedans*. Luc Dietrich, Lanza de Vasto, René Daumal, Gurdjieff, Paris, Denoël, 1966, p. 272-282.

⁷ René Daumal est mort de tuberculose à l'âge de 36 ans. Au moment où il découvrait le mysticisme, Bataille s'intéressait surtout aux questions politiques. Dans une lettre de 1930 à son ami André Roland de Renéville, Daumal mesure la distance qui le sépare de Bataille qui, à cette époque, n'a encore rien écrit sur les rapports entre constitution du soi et flot de conscience.

DAUMAL, René, *Correspondance, 1929-1932*, Paris, Gallimard, t. II, 1993, p. 89.

méros en 1928, 1929 et 1930, et qui, partant de points de vue proches de ceux du mouvement surréaliste, se proposait de développer la connaissance de l'esprit au sein d'une communauté initiatique⁸. Sa critique du monde moderne, comme celle des surréalistes, heurte de plein fouet la rationalité instrumentale ; visiblement sensible aux phénomènes de mode dans le discours politique, Daumal réserve même quelques charges contre l'utopie technocratique. Mais pour Daumal, la critique de la raison instrumentale ne permet pas de se réfugier dans l'art. À la critique du monde moderne des surréalistes, il ajoute donc une critique de l'autonomisation de l'art, car en devenant autonome des autres activités sociales, l'art a forclos toute possibilité de critique sociale par le langage. Pour Daumal, en s'autonomisant, l'art s'est enfermé dans le solipsisme : les artistes sont condamnés à adorer leurs viscères, apprendra le narrateur de *La Grande Beuverie*.

Les textes critiques que Bataille publie dans les années trente n'ont pas encore pris cette distance avec le surréalisme. Sa critique de l'utilitarisme dans des textes comme *La notion de dépense* ou *La structure psychologique du fascisme* vise avant tout à remettre en cause la raison instrumentale. Bataille y dénonce somme toute le rapport entre le contrôle social et la mesure du soi. L'individu, n'étant plus estimé qu'en raison de sa valeur-

⁸ Dans le troisième et dernier numéro du *Grand Jeu*, Daumal prenait clairement ses distances vis-à-vis du surréalisme, n'y voyant plus que " petits jeux de société, dérisoires et piétinantes recherches vers ce qu'ils nommaient abusivement le *surréal* ".

DAUMAL, René, " Lettre ouverte à André Breton sur les rapports du surréalisme et du *Grand Jeu* " in *L'Évidence absurde. Essais et notes, I (1926-1934)*, Paris, Gallimard, 1972, p. 155.

travail, devient " fonction de produits mesurables⁹". La jonction entre cette critique et une critique du sujet s'établira surtout à partir de *L'Expérience intérieure*, livre qu'il publie en 1954.

Bien sûr, de nombreuses œuvres de fiction publiées à l'époque portent sur des questions similaires. *Brave New World* de Aldous Huxley, publié en 1932, constitue à cet effet l'exemple le plus connu¹⁰. Ce roman mène à son terme la logique de la responsabilité sociale de l'ajustement des individus en proposant la dystopie d'un État parfaitement régulateur.

Le roman de Huxley ne constitue pas une réponse au mouvement technocratique ; il a été écrit avant que les premiers travaux de Technocracy ne soient rendus publics. Certainement plus proche parent de l'inquiétude de ces intellectuels européens formés dans le moule traditionnel des humanités et dont Bergson et Berdyaev constituent les chefs de file¹¹, *Brave New World* en reprend largement les thèmes.

On retrouve la critique du conformisme sous toutes les plumes. Ainsi, pour le politologue français André Siegfried, dans un discours de 1938 prononcé devant l'Académie des sciences morales et politiques, le conformisme qui s'étend serait un signe de la mort de l'âme. Il faut s'inquiéter chez les individus de l'inconscience de leur rapport à la machine comme si leur esprit avait été aussi bien programmé que sont fabriquées avec soin des

⁹ BATAILLE, Georges, " La structure psychologique du fascisme " in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, t. I, 1970, p. 340.

¹⁰ HUXLEY, Aldous, *Brave New World*, Londres, Chatto and Windus, 1932, 306 p.

¹¹ Voir introduction, p. 26-28.

pièces de machines. Il en prend pour preuve le personnel d'usines américaines qu'il a visitées.

“ La passivité, une passivité dont ils n'ont même pas conscience, est l'attitude qui se prête le mieux à leurs rapports en collectivité¹² ”.

Plus généralement, on s'inquiète de ce que la mécanique de l'État puisse porter atteinte aux droits. C'est le cas du philosophe britannique William de Burgh, dans une série d'articles que nous avons déjà cités en introduction, qui dénonce dans la répression étatique des atteintes aux droits, mais qui plus largement s'inquiète des mécanismes de régulation de plus en plus sophistiqués, transports rapides et communication de masse¹³.

La mise en scène de l'opposition entre l'Homme-monade et l'État-régulateur par Huxley appartient à ce courant. Huxley a imaginé un monde futur où les aptitudes intellectuelles des individus sont contrôlées dès la production des embryons de façon à s'assurer que naissent un grand nombre d'êtres programmés pour le travail manuel, les epsilon, et un nombre moins important de dirigeants, les alpha. L'État y est parfaitement régulateur. Mais un grain de sable fait grincer le système avec l'arrivée du personnage

¹² SIEGFRIED, André, « La révolution industrielle et ses répercussions sur les problèmes de notre temps » in *Journal des économistes*, 97, 5, novembre-décembre 1938, p. 601.

¹³ “ Recent inventions have vastly increased the resources at the disposal of governments for sustaining and strengthening their power. [...] The potent weapons of mass-suggestion and the wireless are utilised to stifle freedom of thought in the citizen from childhood onwards ” (p. 200).

Non seulement l'État a des moyens techniques pour encourager le conformisme, mais il a si mal réformé l'éducation dans l'effort pour la rendre accessible à tous que la pensée indépendante devient rare.

“ True, we educate the workers; but the very immensity of the task forces us to mechanise the education ” (p. 202).

du sauvage, l'étranger dans ce monde caricaturalement déterministe. Il est le seul pour qui compte la conscience de l'individualité.

Plusieurs des personnages qui entrent en contact avec le sauvage sont, d'une certaine façon, infectés par cette forme de rapport à soi. Il reviendra au maître des alpha à confronter le sauvage, chacun de ces deux personnages portant le poids d'un des pôles dans la constitution moderne du soi. Le sauvage critique l'amoralisme du monde où il a été transporté. La confrontation entre les deux personnages pourrait se résumer au choix entre "Our Lord" et "Our Ford". Le maître alpha, le contrôleur, est le seul de son monde à pouvoir comprendre cette alternative. Il est le seul à conserver en bibliothèque les livres d'époques révolues. Il explique au sauvage, pour justifier sa censure, l'impossible équilibre, l'incompatibilité entre transcendance et progrès technique :

"God isn't compatible with machinery and scientific medicine and universal happiness. (...) That's why I have to keep these books locked up in the safe" (Huxley 1932 : 276).

La dystopie de Huxley constitue le moment fort d'un malaise profond pour les années 30. Mais en s'inquiétant du conformisme, peut-être posait-on mal la question de l'évolution des rapports sociaux ? Le conformisme absolu et la régulation absolue de *Brave New World* ne sont pensables qu'en imaginant un pouvoir central lui aussi absolu. Affirmer ceci nous entraînerait dans les

DE BURGH, William G., "Sources of Present World-Trouble I. The Abuse of Knowledge" in *Hibbert Journal*, 38, 2, 1940, p. 200-202.

pas des critiques du machinisme et d'établir d'entrée de jeu qu'il existe un sujet fondateur, l'État par exemple, capable d'imposer son pouvoir. Mais l'évolution des comportements des individus en société et des pratiques qui les définissent n'a que peu à voir avec l'opposition entre deux formes du sujet, l'Homme comme monade et l'État, forme de sujet collectif.

La critique de la raison instrumentale et la communauté fusionnelle

Poursuivre plus à fond le commentaire du roman de Huxley nous conduirait à établir le contexte britannique — élargissant ainsi de façon indue notre champ d'analyse. Mais ces quelques remarques liminaires nous ont permis de poser à nouveau le problème de la constitution du soi avant d'aborder le roman de Daumal.

D'une certaine façon, *Brave New World*, compte tenu du machinisme de ses personnages, est moins intéressant pour notre propos que ne l'est *La Grande Beuverie*. En effet, Daumal, au contraire de Huxley, fait porter le poids de la conscience de l'individualité et la volonté de régulation sociale par le narrateur. L'ensemble des épisodes y apparaissent comme une allégorie de la conscience. Le conflit y est intériorisé.

L'utilisation de la narration à la première personne joue à cet égard un rôle de premier plan. L'évidence d'un rapport entre la constitution du soi et ce que nous percevons comme flot de con-

science¹⁴ ne conduit pas pour autant Daumal à accepter sans difficulté l'idée d'un sujet transcendantal. Pour lui, reprendre la tradition du récit à la première personne qui, depuis Rousseau au moins, a fortement contribué à produire la notion du sujet transcendantal, permet d'abord de questionner la notion de sujet et son rapport au monde.

Son roman *La Grande Beuverie* se livre à un véritable corps à corps avec les savoirs de son temps. En effet, le narrateur de *La Grande Beuverie* nous rapporte son séjour dans le monde des paradis artificiels, monde d'une parfaite cohérence rationnelle dans lequel tout est assigné pour le bien commun. L'emprise intégriste de la technocratie y est non seulement épinglée, mais elle y est représentée au maximum de son extension, couvrant de l'ombre de ses ailes l'ensemble des activités humaines.

Même en résumant rapidement *La Grande Beuverie*, on constatera aisément l'effort de Daumal pour faire d'une critique du sujet le cœur de sa critique sociale. Dès la première partie, la scène de la grande beuverie qui donne le titre au roman, deux éléments apparaissent à l'avant-plan. Tout d'abord, Daumal prend en compte la question de la conscience de l'individualité. Outre le choix d'un régime narratif à la première personne, il multiplie les métaphores et les allégories de la conscience humaine. Décrivant l'hébétude de la conscience sous les effets de l'alcool, Daumal fait se répondre les termes « intellect » et « humeurs » : « la visière de l'intellect baissée jusqu'aux sédiments de l'humeur »

¹⁴ La philosophie n'exprime d'ailleurs pas ce rapport autrement que sous la forme de l'évidence. Descartes ne pose pas que la prémisse "penser" pour conclure à l'être, il introduit la première personne : "Cogito ergo sum".

(Daumal 1938 : 17). Ou encore dans un jeu sur une allégorie traditionnelle de la conscience, il se décrit noyant les idées noires qui le harcèlent¹⁵. Ensuite, il fait dès ce moment du rapport au langage un enjeu. En effet, cette première partie s'intitule " Dialogue laborieux sur la puissance des mots et la faiblesse de la pensée ". Le titre, bien sûr, parodie un certain style d'exposition des idées, et toute la scène de la beuverie se développera d'ailleurs sur le mode de la parodie de l'explication savante. Avec la seconde partie du roman, Daumal met en place sa critique de la raison instrumentale. Le narrateur se fait conduire dans le monde des paradis artificiels où l'instrumentalisation gouverne l'ensemble des rapports sociaux dans une caricature de l'État régulateur défendu par les technocrates. Trois catégories d'hommes peuplent le monde des paradis artificiels, les Bougeotteurs, les Fabricateurs d'objets inutiles et les Explicateurs. Enfin, la troisième partie constitue la synthèse dans la critique de Daumal. La conscience de l'individualité y est à nouveau centrale. En effet, le narrateur se retrouve dans la pièce de la beuverie, devenue pièce sans issue ; c'est ici une allégorie de la conscience de soi, mais d'une conscience à laquelle le narrateur ne pourra accéder d'abord qu'au prix d'un sacrifice, mais aussi en découvrant son appartenance au réseau.

La visite des paradis artificiels forme la plus longue des trois parties du roman. Daumal y a concentré ces attaques contre la raison instrumentale et s'en prend, entre autres cibles, à l'intégrisme technocratique.

¹⁵ DAUMAL, René, *La Grande Beuverie*, Paris, Gallimard, 1938, p. 32.

Dans un article de 1935, Daumal avait déjà commencé à affûter ses arguments contre la technocratie¹⁶. Daumal y prenait à partie Alexis Carrel, ce médecin récipiendaire du prix Nobel en 1912, qui avait apporté la caution de sa légitimité institutionnelle aux projets technocratiques. Dans *L'Homme, cet inconnu* (1933), immense succès de librairie¹⁷, Carrel proposait tout à la fois une synthèse inspirée des contributions que la physiologie surtout avait apportées à la connaissance de l'Homme et le rêve technocratique d'un monde où les connaissances acquises permettraient de prendre toutes les décisions en parfaite objectivité. Daumal, comme de nombreux critiques du livre, affirme ne pouvoir accepter le projet d'aristocratie de laboratoire proposé par Carrel.

Dans la masse de personnages satiriques qui permettent de mettre en cause la raison instrumentale dans *La Grande Beuverie*, les figures du monde médical sont particulièrement importantes. Tour à tour, un infirmier, puis un médecin, le professeur Mumu agissent comme guide pour le narrateur dans le monde des paradis artificiels. Guidés par ces deux personnages, le narrateur établit avec eux une relation de confiance, d'autant plus qu'ils semblent être les seules personnes, avec lui, à constater la facticité de ce monde; le narrateur l'avait d'ailleurs noté dès son arrivée¹⁸.

¹⁶ DAUMAL, René, "Sur le scientisme et la révolution" in *Les Pouvoirs de la parole. Essais et notes, II (1935-1943)*, Paris, Gallimard, 1972, p. 218-224.

¹⁷ Le livre fut traduit en 19 langues et atteint rapidement des ventes de près d'un million d'exemplaires.

EDWARDS, Peter D., *Alexis Carrel. Visionary Surgeon*, Springfield, Charles C. Thomas Publisher, 1974, p. 97.

¹⁸ En effet, le narrateur s'exclame : "Une lumière ! Des lustres ! Des moulures dorées ! Des papiers peints, qu'on aurait dit de vraies tapisseries. ... Des brises de patchoulis. Des rosées de glycérine, qui ne s'évapore pas sur des gazons de papier paraffiné, qui ne fane pas."

Mais d'entrée de jeu, le doute est semé dans son esprit par l'infirmier quant à la possibilité de quelque relation de confiance que ce soit en ce monde, car même Mumu, à première vue sain d'esprit, est aussi malade que les autres, sinon plus. Au premier contact, Mumu paraîtra effectivement sain d'esprit, mais le narrateur déchantera en apprenant qu'il prétend guérir tous les habitants des paradis artificiels en leur inoculant de l'eau bénite.

Dans sa critique de la raison instrumentale, le roman jette quelques pierres à cette idée chère à la technocratie d'un gouvernement constitué d'experts. Le monde des paradis artificiels n'est pas un monde sans structures — on s'en serait douté. Il y a bien gouvernement, mais gouvernement rationalisé dans le système des corporations.

“ Tout le système est d'ailleurs assez compliqué. Chaque catégorie d'Évadés délègue un représentant pour siéger parmi les dieux ou, comme ils disent, parmi les Archis. Il y a donc un Archibougeur, un Archijoueur, un Archipeintre, un Archipwatt, un Archiscient, un Archisophe, et ainsi de suite. Ils légifèrent chacun en sa matière ” (Daumal 1938 : 140).

L'allusion au nom-pour-rire des étudiants de l'École normale supérieure (on dit des “ archi-cubes ”) réfère à l'ensemble du système des grandes écoles, dont on a vu au premier chapitre le rôle de pépinière dans le développement de groupes défendant un gouvernement des experts. Mais Daumal critique la validité d'un tel mode de gouvernement en montrant que chacun des Archis

revendique l'applicabilité de son expertise au domaine à l'étude, même lorsqu'il s'agit de se mordre la queue.

Cependant derrière ce monde en carton-pâte, des fragments de discussion laissent entendre qu'il y aurait une véritable administration. Très tôt après l'arrivée du narrateur dans le monde des paradis artificiels, l'infirmier parle de l'administration comme s'il était à l'emploi d'une institution. Il ne parle de l'administration qu'une fois, mais pour dire combien elle réussit dans ses efforts de contrôle social : " Ils [les malades] sont très ingénieux et entrepreneurs, et l'Administration s'efforce de mettre tout le matériel possible à leur disposition " (Daumal 1938 : 59). Le professeur Mumu perçoit la même administration sur le mode de la paranoïa. L'administration cherche à lui mettre des bâtons dans les roues ; Mumu, s'imaginant responsable du traitement de l'ensemble des malades, se plaint de ce qu'une administration, métasystème invisible de contrôle, refuse de reconnaître " l'efficacité de sa cure " (Daumal 1938 : 111). Ainsi le personnage du professeur Mumu permet à Daumal de questionner la possibilité même de l'État parfaitement régulateur. La parfaite cohésion rationnelle apparaît telle aussi bien dans la perspective paranoïaque du professeur que dans la perspective de contrôle panoptique qui semble être celle de l'infirmier. Mais il n'est pas impossible de penser que la folie de Mumu soit la vérité de l'infirmier et que l'" Administration " ne puisse naître que de la paranoïa de l'individu rêvant la position du sujet transcendantal.

La critique du sujet transcendantal est soutenue, tout au long de la seconde partie du roman, par un véritable effort ency-

clopédique. À cet égard, Daumal a retenu la leçon de son maître Alfred Jarry qui propose pour la fiction un véritable corps à corps avec les savoirs de son temps. Ce sont non seulement les sciences qui voient démonter la valorisation excessive qu'elles accordent à la rationalité instrumentale, mais tous les domaines d'activités de l'Homme, à commencer par tous les domaines de l'expression, la foi, jusques aux sports. Comme le fait le personnage de Faustroll chez Jarry avec sa pataphysique, le roman de Daumal représente une multitude d'activités humaines dans des charges plus grotesques les unes que les autres. Daumal, en effet, a retenu de la pataphysique le passage obligé par la caricature ; en fait foi, dans la première partie, le songe du narrateur faisant se succéder dans la salle de la beuverie François Rabelais, Alfred Jarry et Léon-Paul Fargue.

Les sciences dans le monde des paradis artificiels ont développé un mode de recherche auquel la rationalité instrumentale a imposé l'idéal de la mesure, mais qui, en chemin, oublie l'humain. Alexis Carrel, toujours lui, est d'ailleurs une des cibles des attaques de Daumal. Ses travaux sur les greffes d'organes et sur la viabilité des organes à l'extérieur du corps, travaux qui lui avaient d'ailleurs valu le prix Nobel, sont réduits à la monstrueuse création du " perpétuel cœur de grenouille¹⁹ " comme si Carrel avait eu pour objectif de maintenir en vie des organes sans se préoccuper du greffé.

Les noms de profession pour tous les personnages que rencontre le narrateur sont déjà marqués au fer rouge de la satire.

¹⁹ DAUMAL, *op. cit.*, p. 72.

Ainsi, ceux que nous appelons généralement des scientifiques sont des scient, car, dans leurs recherches, ils s'occupent principalement de tout scier. C'est le professeur Mumu qui l'introduit dans ce milieu. Les scient sont occupés à dépecer un lapin, chacun trouvant matière à étude dans le peu de carcasse que lui a laissé le précédent scient. Pour le professeur, la règle vaut pour l'étude de l'Homme : " L'homme lui-même, comme le lapin rouge tout à l'heure, est toujours, en cours de route, oublié dans une boîte à ordures " (Daumal 1938 : 106).

La mise en scène caricaturale de toutes les professions vise à montrer que la volonté en chacun de nous d'assumer la position du sujet transcendantal conduit à l'extension de la rationalité instrumentale. Daumal fait défiler les domaines d'activités humaines. Ainsi les fabricateurs tout court, qui ne sont pas des architectes, conçoivent leur maison en fonction de toutes les valeurs moyennes qu'on a pu mesurer pour les habitants.

" Ni murs, ni toit, ni fenêtres ; il y a bel âge que nous avons renié ces superstitions. [...] La température y est maintenue exactement à la moyenne idéale [...]. C'est la seule température où personne n'est à l'aise [...]. C'est ainsi qu'à notre époque la science se met au service de l'art pour rendre les maisons inhabitables. Celle-ci durera au moins six mois " (Daumal 1938 : 70-71).

Même le rapport à la religion trouve à s'instrumentaliser dans le monde des paradis artificiels. Le narrateur découvre en effet que les religions de ce monde n'ont plus pour objectif que la répétition des apparences extérieures du rite.

“ Le rite principal s'appelle la *plière* ; [...] quelques-uns lorsqu'ils plient en public, portent des bandes de feutres secrètement enroulées autour des genoux, car il est mal vu d'apporter des coussins. Ensuite, on joint les mains d'une façon quelconque, on soupire, on se tortille, on prend un air attristé, ou contrit, ou inspiré [...] ” (Daumal 1938 : 129-130).

Daumal adjoint aux descriptions caricaturales de chacune des activités humaines un passage décrivant ce qu'elle devrait être. Pascal Boué, commentateur de Daumal, a dit que celui-ci mettait une métaphysique derrière la pataphysique. Cette forte volonté prescriptive trahit l'esprit que l'on attribue généralement à la pataphysique. En tant que science des solutions imaginaires, elle proclame un relativisme absolu qui s'accommode mal de la nostalgie du sacré qui prévaut dans les passages rectificatifs qu'adjoint Daumal aux descriptions grotesques des professions²⁰.

Mais dans la mesure où le sujet transcendantal apparaît à Daumal indissolublement lié à la rationalité instrumentale, il lui faut une position d'où il peut émettre sa critique. Le même dilemme nous semble expliquer chez Bataille aussi la tentation mystique. Les deux hommes, ayant constaté qu'en s'opposant au sacré la raison a détruit un des ferments de la communauté, pen-

²⁰ Daumal a consacré plusieurs textes à la pataphysique. Il y voit un mode de révélation mystique. Ceci n'est nulle part mieux décrit que dans un texte intitulé : “ La pataphysique et la révélation du rire ”.

DAUMAL, René, “ La pataphysique et la révélation du rire ” in *L'Évidence absurde. Essais et notes, I (1926-1934)*, Paris, Gallimard, 1972, p. 19-26.

Dans un essai sur Jarry, Henri Behar souligne que toute une tradition d'interprétation de la pataphysique y voit une mystique. Mais Behar préfère rattacher Jarry au relativisme et oppose pataphysicien et mystique. “ Le premier ne se réfère pas à une entité supérieure ni à un état antérieur à une prétendue faute. ”

sent pouvoir retrouver dans une nostalgie du sacré la vérité de la communauté.

Chez Bataille, cette nostalgie des formes archaïques de la communauté a présidé à l'opposition entre sociétés traditionnelles et monde moderne, opposition déjà en germe dans un article de 1933 intitulé "La notion de dépense", mais qu'il développera surtout après la guerre, dans trois livres importants — *L'Expérience intérieure*, *La Part maudite* et *La Souveraineté*²¹. Dans l'analyse du sacré et des religions qu'il met de l'avant, Bataille insiste sur la place du tabou et la possibilité de sa transgression ; c'est ce qu'il nomme l'hétérogène. Au contraire, dans le monde contemporain dominé par le désenchantement de l'individu à sa société, tout effort pour affirmer l'hétérogène est réprimé ; seule l'action orientée vers une fin est encouragée dans un monde homogène.

Chez Daumal, cette nostalgie du sacré doit beaucoup à Nietzsche, en particulier dans son identification de la spontanéité comme caractéristique dominante du sacré. En effet, dans *La Naissance de la tragédie*, Nietzsche défendait le déchaînement dionysiaque propre à la cérémonie sacrée contre le modèle apollinien de la tragédie grecque.

Ainsi lorsque le narrateur entre dans un stade, il constate que le sport a perdu le caractère agonistique et sacré du jeune

BÉHAR, Henri, *Les Cultures de Jarry*, Paris, Presses universitaires de France, 1988, p. 273.

²¹ BATAILLE, Georges, *L'Expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, 258 p. ID., *La Part maudite*, Paris, Éditions de Minuit, 1961, 253 p.

ID., "La Souveraineté" in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, t. VIII, 1976, p. 243-456.

monde hellène et n'est plus qu'une course aux records, records tous plus ridicules les uns que les autres, par exemple se laisser tomber sur la tête du plus haut possible. Sans pitié, Daumal écrit : " On empaillait les morts, et on les collectionnait dans des Musées " (Daumal 1938 : 60). De façon semblable, la définition de l'artiste que propose Daumal contre le fabricant d'objets inutiles doit au Nietzsche de *La Naissance de la tragédie*. Ni l'artiste ni le fabricant ne produisent des objets servant à la vie corporelle. Mais alors que les objets du fabricant sont inutiles, ceux de l'artiste sont " autrement utiles " (Daumal 1938 : 74). La parenté avec Nietzsche apparaît avec netteté dans la discussion du théâtre, dans cette opposition entre les " agis " du monde des paradis artificiels, le nôtre, et l'acteur. Citons en entier la différence entre les deux que donne au narrateur son guide dans le monde des contrefaçons, elle nous permettra de mieux comprendre la définition de l'utile que donne Daumal :

" On appelait jadis acteur un Homme qui prêtait son corps à une force, à un désir ou à une idée, c'est-à-dire, comme on disait pour abrégé, à un dieu qui vivait par lui. Il savait appeler les dieux, il savait les laisser couler dans son corps. Par lui les dieux conversaient avec les hommes. Ils dansaient ensemble, chantaient ensemble, luttaient ensemble, parfois s'entre-dévoiraient, parfois banquettaient, enfin ils vivaient ensemble, les hommes et les dieux. L'acteur faisait donc un métier pur et utile. Nos " agis " d'aujourd'hui traduisent : un métier purement utilitaire. Eux, ils sont désintéressés. Ils sont au service de l'Art ; vous savez ce que cela veut dire. Tandis que les acteurs prêtaient leurs corps aux dieux, aujourd'hui l'on fabrique des dieux sur mesure pour en revêtir les

agis. [...] En se donnant un mal de chien savant, l'agi arrive plus ou moins à faire vivoter dans son semblant de corps ce semblant d'être" (Daumal 1938 : 96-97).

On pourrait multiplier les exemples, mais dans tous les cas on retrouverait cette même opposition entre le sacré et l'action orientée vers une fin... fin parfois brutale, comme nous l'avons vu dans le cas des sportifs. L'opposition est significative parce qu'elle permet à Daumal de s'opposer à la réduction des activités humaines au système des professions. La critique ne vise pas l'utopie technocratique et pourtant elle lui porte un coup plus dur que la dénonciation de l'autocratie dirigée contre elle, car le système des professions est au cœur de l'utopie technocratique. En effet, en réponse au désenchantement, celle-ci proposait de faire de la profession l'élément-clé dans la constitution du soi. Dans le tour d'horizon encyclopédique que propose la seconde partie du roman, Daumal montre pour chaque profession comment la raison instrumentale impose, au nom de l'utilitarisme, des réalisations inutilisables. La nostalgie du sacré, au contraire, propose une façon de développer une sensibilité aux aspects " autrement utiles " des activités et réalisations humaines (Daumal 1938 : 74). Même si Daumal n'en fait pas un argument, on comprendra que la proposition technocratique qui donne la première place à la profession dans la constitution du soi ne puisse lui être qu'inacceptable.

La nostalgie du sacré, pourtant, ne constitue qu'un moment dans la prise en compte dans le roman du désenchantement de l'individu. Il en va de même dans la pensée de Bataille. Il est probable que l'utilisation de cette nostalgie par les fascistes aient

rendu Daumal comme Bataille sensible aux risques de cette position. Ainsi Daumal dénonce l'exaltation mystique du sentiment de communauté dans l'idée de nation²². Bataille, quant à lui, démonte les prémisses du fascisme dans l'article "La structure psychologique du fascisme". Chez l'un comme chez l'autre, la nostalgie du sacré joue d'abord un rôle dans la transformation de soi²³.

Pascal Sigoda a étudié l'ensemble des courts articles politiques de Daumal et y trouve cette même insistance sur la révolution individuelle²⁴. En ceci, la position de Daumal ressemble à celle qu'ont pu développer autour d'Emmanuel Mounier les catholiques de la revue *Esprit* après le court moment où, comme nous l'avons vu au premier chapitre, ceux-ci ont été tentés par la révolution sociale technocratique.

" Il en arrive au fond aux conclusions d'Emmanuel Mounier. Une révolution sociale peut favoriser une révolution individuelle, mais sans cette dernière,

²² DAUMAL, René, " Sur le scientisme et la révolution " in *Les Pouvoirs de la parole. Essais et notes, II (1935-1943)*, Paris, Gallimard, 1972, p. 221.

²³ Pour Daumal, comme pour Bataille, la nostalgie n'est pas une carte politique sans risque. À cet effet, l'un et l'autre, bien qu'ils défendent la révolution communiste, craignent d'y mêler l'exaltation mystique dont l'objectif est toujours d'abolir le jugement critique. Ainsi Bataille écrit : " Comment savoir si un mouvement qui se donnerait au premier abord comme antifasciste n'évoluera pas, plus ou moins rapidement vers le fascisme ? " Dans le même esprit, Daumal termine son article sur le scientisme et la révolution avec un sentiment d'inquiétude :

" La révolution prolétarienne [...] mène peut-être à une société meilleure où la conscience humaine ne sera plus mécanisée par le savoir verbal et le scientisme qu'endormie par les promesses d'un paradis ou terrorisée par les menaces d'un enfer. [...] J'ai dit " peut-être " pour dire le moins ; mon cœur voudrait dire " sûrement ", mais aujourd'hui je ne lui ai pas donné la parole.

BATAILLE, Georges, " Vers la révolution réelle " in *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, t. I, 1970, p. 424-425.

DAUMAL, René, " Sur le scientisme et la révolution " *Les Pouvoirs de la parole. Essais et notes, II (1935-1943)*, Paris, Gallimard, 1972, p. 224.

²⁴ SIGODA, Pascal, " Politique de René Daumal " in Sigoda, Pascal, ed., *René Daumal*, Genève, Lausanne, 1993, p. 186-209.

elle n'aboutit jamais qu'à son contraire" (Sigoda 1993 : 195).

On pourrait faire la même remarque à propos de Bataille. En effet, à partir de *L'Expérience intérieure*, la révolution sociale doit se contenter dans l'évolution de sa pensée du strapontin de la révolution individuelle.

La découverte de l'excédent

Chez Bataille comme chez Daumal, on peut expliquer la nécessité de changement intérieur par la critique du sujet qu'ils proposent tous deux. Daumal, on l'a vu, montre au détour d'un personnage paranoïaque comment la notion de sujet transcendantal contribue à la domination de la raison instrumentale. Bataille, quant à lui, pose dès l'ouverture de *L'Expérience intérieure* le rapport entre la notion de sujet et la domination : la volonté de domination inhérente au sujet dans son « désir d'être tout », dans son mouvement pour éprouver l'insoluble « comme Dieu, s'il est, l'éprouverait²⁵ ». En somme, cette critique du sujet pose le problème suivant : la volonté de domination serait constitutive de la notion de sujet.

Dans les faits, des techniques assurent la domination de l'Homme sur l'Homme, techniques parmi lesquelles il faut compter le langage. C'est pourquoi Daumal insiste tant sur la question du langage. Pour développer sa critique du langage comme outil de domination, il lui faut lui-même y avoir recours. Tout l'effort de Daumal est tendu vers la mise en place d'un langage qui permette

²⁵ BATAILLE, Georges, *L'Expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, p. 10 et p. 12.

un autre mode d'entrée en relation que celui de la domination. Après les discussions sur le langage de la première partie, la question reste au cœur de l'argument de Daumal qui cherche à montrer que les "Paradis artificiels" manquent d'un "véritable mode d'emploi de la parole" (Daumal 1938 : 30). Ce monde est en effet dominé par une parole creuse, que Daumal décrivait dès la préface comme la parole des "stériles espérantos" (Daumal 1938 : 9). Elle se traduit par une "faculté de parler durant de longues heures [...] sans jamais parler de rien" (Daumal 1938 : 115-116).

Dans le même esprit, Bataille insiste, comme l'a noté Jean-Michel Heimonet, sur la nécessité d'un langage qui puisse rendre compte du monde autrement que sur le mode de la mesure, de l'homogénéité, ou, dans les mots de Foucault, des technologies politiques.

"Soumis à l'exercice du non-savoir, le langage, d'instrument de connaissance et de maîtrise qu'il était, est ainsi devenu ce qui trace "la sphère de l'entente" et réalise la communication; mais seulement dans l'immense où le sujet en lui assiste à son débordement, expérimente lucidement, à travers la représentation et le spectacle qu'il s'en donne, son excès et son impuissance : mais sans y succomber, sans chercher à pallier son défaut [...] en s'échappant dans la folie, la violence ou la mort²⁶".

La réponse que donne Bataille au dilemme constitutif du rapport au langage nous intéresse au plus haut point, car elle en

²⁶ HEIMONET, Jean-Michel, "La notion de communication chez Habermas et Bataille" in *Négativité et communication*, Paris, Jean-Michel Place, 1990, p. 98.

saisit dans un même mouvement les aspects qui sont liés au dés-enchâssement comme les aspects qui sont liés à la production d'un sentiment de communauté. C'est dans *La Part maudite*, ouvrage que Bataille décrit comme un essai d'économie, qu'il décrit le mieux sa théorie de l'échange interpersonnel. Pour Bataille, nos sociétés limitent les échanges à la reproduction du capital et en viennent à ne plus produire que du même, de l'homogène ; elles vivent sous le signe de l'économie restreinte. Il y oppose un modèle économique qu'il dit propre aux sociétés traditionnelles, modèle fondé sur la dépense. L'analyse que Marcel Mauss a fait du don — en particulier de la cérémonie du potlatch — chez les Kwaikiutl dont le territoire recoupe une bonne partie de la Colombie-Britannique²⁷ lui permet de défendre, contre l'effort de thésaurisation du capitalisme, une consommation improductive.

L'hétérologie, forme synthétique qui vient résoudre la dialectique que nous venons de poser entre l'homogène et l'hétérogène, ne rejette pas pour autant l'accroissement du niveau de vie. L'extension des possibilités que permet l'économie restreinte est souhaitable dans la mesure où elle ne nuit pas au développement de la conscience de soi ; l'économie restreinte ne doit constituer qu'une partie de ce qu'il nomme l'économie générale. La conscience de soi pleine et entière que Bataille nomme "souveraineté" permet la synthèse de l'opposition dialectique qu'il a patiemment tracée.

²⁷ MAUSS, Marcel, "Essai sur le don" in *L'Année sociologique*, 2^e série, vol. 1, 1923-1924, p. 30-186.

Déjà dans *L'Expérience intérieure*, Bataille avait défini l'opération souveraine comme une entrée en soi dont la découverte passe par l'ouverture à l'autre. La lecture qu'a proposée Jacques Derrida de *L'Expérience intérieure* fait le point sur le mouvement autoréflexif de la conscience²⁸ ; dans son mouvement introspectif l'individu découvre qu'il ne peut différer la différence absolue qu'est la mort. La constatation de la mortalité de l'autre devient prise de conscience de sa propre mortalité. Comme l'écrit un commentateur récent de Bataille : " It is the consciousness of death, not life, that makes a community a possibility " (Richardson 1994 : 103). L'opération souveraine ne peut, bien sûr, qu'approcher la connaissance de la mort au cœur du vivant. Elle est aux prises avec nos deux rapports à la mort : la volonté de la différer qui participe du monde homogène des actions dirigées vers une fin, et la prise en compte de sa complète différence, de son hétérogénéité d'avec l'expérience.

nouveau
système de
référence

Lorsque Derrida propose le concept de différance dans *Marges de la philosophie*, il reprend les termes de l'hétérologie de Bataille²⁹. En écrivant différance avec un " a ", Derrida veut marquer la nécessité de penser en même temps les deux sens du mot latin *differe* : d'abord remettre en vue de faire fructifier, ensuite constater la dissemblance.

Dans son roman, Daumal cherche à résoudre la même tension. Il l'avait d'ailleurs déjà définie avec clarté dans un recueil

²⁸ DERRIDA, Jacques, " De l'économie restreinte à l'économie générale. *Un hégélianisme sans réserve* " in *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 369-408.

publié quelques années avant *La Grande Beuverie*. En effet, dans *Clavicules d'un grand jeu poétique*, ensemble de prescriptions aux poètes que Daumal avait publiées en 1936, Daumal oppose la dissemblance absolue que la philosophie attribue au sujet et la multiplicité des êtres. La perception de son propre flot de conscience ne le conduit pas à affirmer le sujet transcendantal mais plutôt à identifier cette conscience de soi comme l'un des éléments d'une multiplicité en réseau, comme un élément de l'harmonie universelle.

*“Plaçant ton œil suprême au zénith, regarde,
prononçant du zénith ton JE suprême :
jaillie de la pure vision, la lumière brille.
Elle brille de l'Évidence Absurde, de la certitude
douloureuse cherchant le mot si clairement in-
trouvable, si simplement ineffable, cherchant la
Parole une qui proclame l'Évidence absurde.*

Ce fait transcendant de la création poétique, opposé, comme un pôle à l'autre pôle, à l'effervescence confuse des esprits animaux, c'est le pur sujet à cet instant douloureusement conscient de la contradiction entre sa réalité, conçue par négation de tout attribut comme absolue, et le bouillonnement animal que cette négation même a suscité dans un corps humain. Ce pur sujet contemple les formes vivantes qu'il a évoquées : mais pourquoi ces formes sont-elles ainsi et non autrement ? Ma progression vers une Non-multiplicité, une Non-particularité me révèle une existence multiple et particulière, que je vois comme une nécessité rigoureuse et comme une absurdité

²⁹ ID., “La Différance” in *Marges de la philosophie*. Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 1-29.

d'autant plus grande que je la vois plus clairement³⁰ ».

Dans d'autres textes, Daumal décrit la multiplicité des êtres comme une évidence, mais une évidence absurde. En effet, l'évidence de notre matérialité et de celle des autres, en somme l'évidence de l'hétérogénéité, entre en contradiction avec la perception de notre propre train de pensée comme forme du sujet transcendantal.

La Grande Beuverie de Daumal est d'ailleurs structurée dans un mouvement qui vise à conduire à la résolution de cette tension entre l'homogène et l'hétérogène. Dans un ouvrage sur Daumal, Phil Powrie a particulièrement insisté sur les structures de triade dialectique dans ce roman³¹. Au niveau de l'ensemble, la beuverie de la première partie pose la question de la conscience de l'individualité et la met en rapport, nous le verrons, avec le motif de la dépense. Dans la seconde partie, dominant au contraire les figures de l'homogénéité. Le monde des paradis artificiels assigne à chacun sa place ; l'assigné se pose donc en alternative aux excès de la conscience de l'individualité. Et cette dialectique se résout au cours de la troisième partie dans l'expérience intérieure qui permet la communication pleine et entière avec l'autre.

La dépense sous toutes ces formes est au cœur de la première partie. Les personnages ont tous une "soif inétanchable" (Daumal 1938 : 16). Dans l'animalité de la beuverie, Daumal

³⁰ DAUMAL, René, "Clavicules d'un grand jeu poétique" in *L'Évidence absurde. Essais et notes, I (1926-1934)*, Paris, Gallimard, 1972, p. 69.

³¹ POWRIE, Phil, "La Grande Beuverie" in *René Daumal. Étude d'une obsession*, Genève, Droz, 1990, p. 125-127.

prend pour point de départ une prémisse proche de celle de Bataille. La consommation d'aliments est au cœur même de l'expérience de la vie. Et comme chez Bataille, cette dépense pour prendre son sens doit devenir excessive. Un des personnages " s'empiffrait " (p. 17), tous buvaient " comme des trous " (p. 25), un autre faisait " passer son bavement alcoolique pour un des signes classiques de la fureur " (p. 27) et Totochabo rappelait à chacun : " En aucun cas n'oubliez de boire " (p. 28).

La parole aussi vit sous le signe de la dépense. Même les jugements tombent dans l'excès. Ce sont tous des " jugements définitifs " (p. 26). Dans ses souvenirs de cette nuit d'alcool, le narrateur se souvient qu'un des buveurs, poète de son état, avait cru trouver l'inspiration. Partant du moment d'écriture du poème — incidemment, poème que le texte ne donne pas — le narrateur propose l'extrapolation farfelue d'une suite d'événements :

" [...] un poème extraordinaire qui devait être plagié le lendemain et trahi dans toutes les langues par deux cent douze petits poètes, d'où sortirent autant de mouvements artistiques d'avant-garde, d'où vingt-sept bagarres historiques, trois révolutions politiques dans une ferme mexicaine, sept guerres sanglantes sur le Paropamise, une famine à Gibraltar, un volcan au Gabon (on n'avait jamais vu cela), un dictateur à Monaco et une gloire presque durable pour les *minus habentes* " (Daumal 1938 : 19).

Mais toutes ces descriptions excessives ne proposent en somme qu'un bien triste carnaval. La description que le narrateur donne de lui-même, puis du groupe, dans ses excès mêmes, le montre bien.

“ Quant à moi, [...] j'étais simplement abruti, le plafond bas, très bas, la visière de l'intellect baissée jusqu'aux sédiments de l'humeur. [...] Et nous étions beaucoup à être seuls ” (Daumal 1938 : 17).

Pour toute réponse, la solitude des buveurs trouve la circularité et l'inertie de la fausse érudition dans les explications toutes inutiles (au sens fort que Daumal donne au mot “ utile ”). Le narrateur prend conscience du cercle où l'enferme la beuverie d'alcool et de mots ; il se pose la question : “ Pourquoi boire donne-t-il si soif ? Comment sortir de ce cercle ? ” (Daumal 1938 : 29). Puis, l'un des buveurs lui raconte une histoire en boucle infinie. Dès ce moment, et pour le reste de la première partie, les figures de l'excès disparaissent, du moins dans les descriptions que donne le narrateur des événements de la soirée.

Le constat du danger de la circularité fait du narrateur un personnage à l'écart des autres. Nombreux sont les personnages qui veulent quitter la grande beuverie, mais sans avoir compris le risque de la circularité, ils ne pourront que la reproduire, comme le montre la seconde partie où les incurables se livrent tous à des activités qui n'engendrent qu'elles-mêmes. On ne se surprendra pas que les plus vocaux parmi les buveurs appellent l'assemblée à vider les lieux en s'inquiétant de la croissance excessive ; le Père Pictorius crie : “ Frères, vous pullulez, vous vous entroupez, vous vous encroûtez. Bientôt les caves seront à sec et que deviendrons-nous ? ” (p. 41) ; Amédée Gocourt s'exclame : “ L'heure est dramatique comme la marée humaine ” (p. 43).

La seconde partie du roman permet à Daumal de critiquer le rationalisme qui apparaît trop souvent comme la seule réponse à cette croissance infinie, à ce qu'il nomme la multiplicité. Le rationalisme caricatural des paradis artificiels exclut toute hétérogénéité, même dans la mort. C'est un monde où la mort se motive par des fins utilitaristes. Ainsi lorsque le narrateur s'inquiète de la croissance de la population dans un monde si petit, il s'exclame : " Comment s'en va le surplus ? " (Daumal 1934 : 135). Le professeur Mumu dit avoir la situation bien en main et gère la mort comme s'il s'agissait d'un portefeuille immobilier. Les odes au suicide qu'il a fait écrire par des Compositeurs de discours inutiles et l'endoctrinement dans l'acceptation de la mort pour l'idéal du groupe des chemises brunes suffisent à produire le nombre de morts voulues.

La similarité entre le projet de Daumal et celui de Bataille apparaît surtout à la lecture de la troisième partie. La résolution de la tension entre les deux premières parties du roman passe comme chez Bataille par la mise en rapport de l'individu avec l'inévitable altérité de la vie, et dans la découverte de l'autre, le difficile apprentissage de la mort.

Au début de la troisième partie, le narrateur se retrouve seul dans la pièce, maintenant sans issue, de la beuverie. Mais cette pièce, c'est en fait lui-même. En effet, l'allégorie que Daumal construit avec soin dans la troisième partie apparaît dans le récit comme défense et illustration du retour méditatif sur soi. Il fait noir dans cette pièce. Le narrateur ne se connaît pas encore. Pour arriver à la conscience de soi, il doit d'abord procéder au sacrifice

par le feu. Puis, Daumal met en scène au petit jour la purification par l'eau³². Mais après le passage par l'élément liquide, à la fois inquiétant et familier, le narrateur découvre les rudiments de la conscience de soi. En effet, après être tombé dans la salle des fournaises, il parvient à remonter jusqu'au poste de manœuvre du bâtiment. Il découvre alors qu'il est moins seul en cette demeure qu'il ne le croyait puisque de grands singes anthropomorphes s'y cachaient. Dès qu'il parvient à les dompter, comme on apprend à contrôler ses muscles, la maison se met en marche, d'abord maladroitement, puis avec de plus en plus de facilité jusqu'au point où il peut écrire : " Maintenant quand je dis " je ", c'est souvent de la maison qu'il s'agit et non de moi " (Daumal 1938 : 161). Il peut ainsi écrire à la page suivante, l'allégorie menée à son terme : " Je m'habillai et sortis dans la rue. "

Il rencontre Totochabo, et nos deux compères s'attablent à un café. Bientôt, d'autres rescapés des libations de la veille viennent les rejoindre. Le narrateur pose un regard sévère sur l'humanité, élément rebelle dans l'harmonie du vivant et des choses. Totochabo acquiesce et garde pourtant espoir. Il propose au narrateur la métaphore de la chenille pour comprendre l'humanité. Nous attendrions notre métamorphose. Attachés à nos petites vies « chenillardes », nous comprendrions tout à l'envers.

³² " Les murs et les planchers se ramollissaient comme de la cire dans une fournaise, se plissaient, se creusaient en rigoles qui se refermaient en tuyaux mous d'où suintaient des liquides visqueux et tièdes. Je glissais et culbutais entre des masses humides qui se rétractaient comme de douleur à mon contact, une chaleur étouffante montait autour de moi, je tombais dans des trous d'eau saumâtre, je m'accrochais à des tiges flexibles que je sentais, sous mes mains, animées d'une pulsation étrangement familière. " DAUMAL, René. *La Grande Beuverie*, p. 157.

Pour le montrer, Totochabo prend deux articles de journaux relatant des crimes passionnels : les titres affirmant que l'on ait pu tuer par amour comprennent le monde à l'envers. L'humanité, affirme Totochabo, n'arrive pas à percevoir l'harmonie universelle qui préside sur le monde malgré son hétérogénéité. Ne la percevant pas, il devient possible de penser pouvoir enlever la vie, car donner la mort, c'est mettre fin à la spécificité qu'apportait un être au monde, mettre fin à l'une des formes de l'hétérogénéité pour un moment donné. C'est se poser en Dieu alors qu'on n'est que chenille.

Pour atteindre l'harmonie universelle, il faut donc à la fois comprendre l'évidence et l'absurde du multiple. Il faut aussi savoir dépasser le dualisme qui empêche de saisir cette harmonie. Dans sa défense de l'amour, Totochabo donne l'exemple de l'eau et du feu que l'on retient dans le langage courant comme des éléments opposés. Mais il s'efforce de montrer que l'hétérogénéité de ces deux éléments est nécessaire à l'harmonie universelle. Totochabo conclut son développement avec la métaphore des machines à vapeur ; dans l'harmonie universelle, le feu et l'eau produisent les "fruits de leur amour infiniment fécond" (p. 170). L'amour constitue donc l'une des formes de l'harmonie universelle.

Pour Totochabo, certainement pour le narrateur dont le texte affirme à plusieurs reprises l'identité avec Totochabo³³, et sans

³³ La gemelliparité des deux personnages apparaît une première fois dès la scène de la beuverie :

"Je l'aurais bien giflé. Mais c'est moi qui aurais reçu mes propres gifles," dit le narrateur de Totochabo.

Ibid., p. 46.

Et dans la dernière partie, le narrateur dit au moment où il se retrouve seul, sans même Totochabo, dans la pièce où il y avait eu beuverie : "Celui-là, ce

doute pour Daumal, l'amour ne peut être compris sous le règne de l'utilitaire. Chez Daumal, l'harmonie universelle subsume l'homogénéité et l'hétérogénéité ; elle ne peut donc d'aucune façon s'intégrer dans les projets fous de gestion des relations humaines du professeur Mumu et des autres habitants des paradis artificiels.

De la même façon dans le système de Bataille, l'économie générale subsume l'homogénéité et l'hétérogénéité. L'hétérogène n'est pas un élément qui comblerait dans notre monde, restant globalement inchangé, la soif d'un tissu social plus serré. L'économie restreinte, où l'on ne prend en considération que les actions dirigées vers une fin, ne peut comprendre l'économie générale, mais l'économie générale, quant à elle, peut s'accommoder de l'économie restreinte. En bref, l'hétérologie est la représentation d'un double contradictoire en coexistence.

Daumal cherche à maintenir une même tension. Les péripéties que vit le narrateur dans la maison vide ont quelque chose d'extraordinaire si on les prend au pied de la lettre : la maison est sans issue ; elle est habitée de grands singes anthropomorphes qu'il finit par dresser à prendre les contrôles de la maison. Mais comme le dit le titre, tout ceci se produit à " la lumière ordinaire du jour ". Le texte renforce cette idée à plusieurs reprises. Ainsi la maison donne une " assez bonne " image de lui-même (Daumal 1938 : 162). Totochabo lui fait " mettre en ordre " les souvenirs de la nuit de beuverie (p. 164). Et le roman se clôt sur une phrase

devait être un fantôme, sorti de mon cerveau avec tous mes tics intellectuels [...]"

Ibid., p. 150.

toute simple qui porte le double contradictoire de l'homogène et de l'hétérogène. " Il y avait beaucoup de choses à faire pour vivre ", conclut le narrateur. Si ce n'était de " pour vivre ", on n'aurait dans cette phrase que l'écho d'une phrase du langage courant. La langue est pleine de ces mots et de ces phrases un peu vides qu'on utilise pour indiquer que l'on veut commencer ou mettre fin à l'une de nos interactions avec autrui : c'est ce que l'on nomme la fonction phatique du langage. Mais cette phrase morte prend ici un sens fort, car, affirme le narrateur, il y a des choses à faire " pour vivre ". L'image que Totochabo avait proposée pour définir son projet de vie constitue un autre exemple de cet effort pour porter l'ancien monde (c'est-à-dire notre monde présent) dans le nouveau. Il propose la transformation de la chenille en papillon plutôt que la transmutation par exemple, car sa proposition n'est pas de changer la nature de l'être individuel. La synthèse est en continuité avec chacun des éléments contradictoires qui la précédaient ; l'homogénéité de l'ordinaire reste, mais en tension avec l'hétérogénéité de l'excédent.

Chez Daumal et Bataille, lesquels doivent tous deux au mode de raisonnement de la logique hégélienne, il faut faire plus que montrer qu'il peut exister des similarités entre éléments opposés, ce que faisait par exemple MacKnight Black dans sa poésie, faisant du soi une forme qui apparaît tant par la recherche d'une paix intérieure que par le travail de socialisation de l'État. Ni Daumal ni Bataille sans doute ne refuseraient, d'un point de vue psychologique, de reconnaître que l'assumé comporte toujours une part d'assigné, c'est-à-dire de reconnaître l'importance de la socialisa-

tion. Mais pour eux, l'assumé doit constituer l'*Aufhebung* de la conscience de l'individualité et de l'assigné.

Daumal et Bataille sont, à cet égard, plus près de Hart Crane et représentent une conscience de soi divisée. Comme chez Crane, ils représentent la conscience pouvant différer d'elle-même, en ce sens qu'elle est fondée à la fois sur un effort de mesure et sur la reconnaissance d'une étrangeté, d'un excédent. Et comme chez Crane, la résolution de cette tension vient dans la découverte de la communication avec autrui. Comme chez ce dernier, il existe deux formes d'entrée en relation avec les autres. Aux technologies politiques de l'individu appartiennent les formes rationalisées de la reconnaissance d'autrui. Au contraire, s'astreindre aux technologies de soi, même les plus durs parmi les modes de représentation de soi à soi-même que nous a légués l'Histoire — la mortification du corps par exemple — ouvre à la possibilité de l'empathie pour autrui.

*

**

Au contraire des utopies technocratiques qui cherchaient à marginaliser la question de la conscience de l'individualité, Daumal en fait le cœur de son récit.

Chez Daumal, le narrateur et ses amis de la beuverie tentent de s'abstraire du monde dans les effluves de l'alcool. Puis, dans les paradis artificiels, le narrateur rencontre une galerie de personnages qui participent tous d'un monde où domine la conscience rationalisée de l'appartenance au groupe. Cette conscience

rationalisée prend, nous l'avons vu, des proportions monstrueuses : l'individu, réduit au rang d'objet, court le risque d'être oublié dans une poubelle, du moins voilà ce qu'affirme le professeur Mumu.

Le roman de Daumal marque les limites de la rationalisation des relations humaines. Il ne constitue pas pour autant un retour à l'autre de la raison, le sacré. Il y a bien une tentation de retour au sentiment de communauté propre aux sociétés pour lesquelles le sacré faisait sens, mais un rejet du modèle fasciste fondé justement sur pareille nostalgie. La nostalgie du sacré ne constitue ici qu'un moment dans la réaction au désenchâssement. Découvrant que l'image qu'il se fait de lui-même naît dans la double nature de la langue, à la fois outil de la raison, mais aussi lieu de possibilités infinies, le narrateur du roman affirme la découverte d'un sujet plus vrai, capable de juger de la technique au nom d'un rapport à l'autre qui soit empathique.

En posant à la fois, du côté de la conscience de l'individualité, le pur sujet de l'expérience intérieure et du côté de l'assigné, la nécessité de la reconnaissance d'autrui, Daumal en arrive à la nécessité de l'amour, de la communication pleine et entière avec l'autre.

Mais peut-on retenir la leçon de l'hétérologie de Bataille, que Daumal pose à sa façon, sans le renvoi au sujet transcendantal ? C'est la question que nous traiterons dans la conclusion. Ici les travaux de Michel Foucault nous permettront de cerner ce problème. Dans l'idée qu'il défend de refuser ce que nous sommes, Foucault prend le risque de la dépense, de l'excédent, mais sans la

foi en un sujet transcendantal qui caractérise l'œuvre de Bataille. La libération d'une subjectivité spontanée qui est au cœur de l'œuvre de Bataille ou la recherche d'une couche sédimentaire plus vraie de la subjectivité humaine que postule Daumal ne sont peut-être pas nécessaires.

Conclusion

Whoever makes critically and unflinchingly conscious use of the means of administration and its institutions is still in a position to realize something which would be different from merely administrated culture. The minimal differences from the ever-constant which are open to him define for him—no matter how hopelessly—the difference concerning the totality; it is, however, in the difference itself—in divergence—that hope is concentrated.

Theodor W. Adorno, *Kultur und Verwaltung*.

Le libéralisme est aujourd'hui partout conquérant. Les idéologies qui s'opposaient au libéralisme sont tombées — symboliquement au moins — en 1945 et en 1989. Quant à l'utopie technocratique, elle n'a jamais — heureusement sans doute — pris racine. Cependant la technocratie n'a pas disparue ; au contraire, elle s'est liée au libéralisme dans une nouvelle configuration socio-idéologique.

Retourner à l'utopie technocratique dans sa forme première nous a permis de mettre en scène les débats entre les grands systèmes idéologiques de l'époque, libéralisme, fascisme et communisme, sans nous limiter à une analyse qui n'aurait pour tout outil que l'opposition droite-gauche issue de l'hémicycle français. L'utopie technocratique ne voulait-elle pas proposer un au-delà au carcan analytique du politique ? En mettant en question l'individualité, l'utopie technocratique déplaçait le débat entre systèmes idéologiques autour d'enjeux philosophiques. De ce travail de confrontation des systèmes politiques aux enjeux philosophiques sous-jacents, deux enjeux nous semblent ressortir : l'utopie technocratique elle-même conduit au premier enjeu avec la critique de l'intentionnalité que porte son projet d'un pouvoir

désintéressé ; la mise en place d'une métaphore du réseau porte le second dans son insistance sur la coprésence des formes empathiques et des formes rationalisées de la reconnaissance d'autrui.

Les années trente ont vu se multiplier les propositions pour contrer l'effritement du lien social. Nous en avons identifié quatre : son déni, la recherche d'un ajustement perpétuel, l'utopie technocratique et la nostalgie de communautés fusionnelles. Au cœur de chacune, nous avons noté un appel au sujet transcendantal, qui prend chaque fois une forme différente, mais qu'on appelle en tous les cas l'Homme avec un "H" majuscule. Dans le cas du déni, il s'agit de l'Homme en parfait contrôle qui engage toute sa personne dans chaque transaction. Aux États-Unis surtout, la popularisation de la psychologie défend une idée de l'Homme en constante recherche d'ajustement à la société. Les utopies technocratiques se sont développées, nous l'avons vu, au nom d'un humanisme. Quant aux rêves d'une communauté fusionnelle, ils étaient portés par la foi dans l'existence d'un Homme pur.

Dans tous les cas, l'Homme est le sujet transcendantal au nom duquel on peut lever l'ambivalence fondamentale entre hyperconscience de l'individualité et constitution sociale du soi. La figure de l'Homme apparaît donc comme puissant idéologème capable de rendre compte du rapport de l'individu à sa société, qu'on le comprenne comme figure de l'expression d'un individu dans ses particularités, comme pure constitution sociale du soi ou comme expression du peuple, de la nation à travers l'individu.

L'Homme, comme l'a montré Michel Foucault, constitue un doublet empirico-transcendantal ; en effet, la possibilité de connaissance empirique de l'Homme implique une définition en termes transcendants de ce qu'il est possible de mesurer. On peut mettre en tableau les quatre réponses au désenchantement que nous avons identifiées compte tenu du fait qu'elles se définissent en fonction d'un certain rapport à l'État et en fonction de cette tension constitutive du soi entre reconnaissance sociale et hyperconscience de l'individualité ; des quatre, la réponse projective de l'utopie technocratique et la réponse nostalgique de la communauté fusionnelle impliquent nécessairement l'État.

Tableau 1 : Les réponses au désenchantement

	<i>responsabilité individuelle</i>	<i>responsabilité collective</i>
reconnaissance sociale du soi	éthos de l'ajustement	utopie technocratique
hyperconscience de l'individualité	déni	communauté fusionnelle

Il serait présomptueux de faire de la lecture et de l'analyse de quelques œuvres —les unes appartenant au champ politique, les autres au champ littéraire —la solution à un problème qui hante la sociologie de Weber jusqu'à Habermas, un problème d'ailleurs situé aux fondements mêmes de la sociologie, celui du rapport de l'individu à la société. Il ne faut pas pour autant désavouer l'apport de la lecture en contexte d'essais, de romans, de poésie. En effet, la littérature n'agit pas qu'en miroir d'une société ; elle dialogue avec les autres productions sociales quant aux grands enjeux de notre monde. Avec cette définition de la

littérature, on comprendra la souplesse méthodologique qui nous a permis de construire un corpus comprenant à la fois des textes proprement littéraires et des essais qui appartiennent à un autre espace social. La difficulté de cette approche consiste à garder à l'esprit les différences de genre ainsi que les différences entre les champs où peuvent s'inscrire ces genres tout en maintenant un dialogue entre l'ensemble des textes. Tout compte fait, le biais par lequel nous voulions aborder l'utopie technocratique, dans la confrontation de formes politiques et de catégories philosophiques, ne pouvait qu'être nourri par un corpus diversifié.

Dans la mesure où le phénomène de la machine et le développement de la technique participent au désenchantement de l'individu dans la société, la prise en compte de ce problème par l'utopie technocratique allait d'elle-même. Nos deux premiers chapitres visaient d'ailleurs à tracer le rapport entre l'utopie technocratique et les techniques de l'Homme. Ce n'est qu'avec le chapitre 3 que nous abordions la question du désenchantement.

Nous avons d'abord retracé la naissance des premiers mouvements défendant l'idéal technocratique. Au cœur de la doctrine des différents groupes, nous avons noté la prégnance de la question de la valorisation de l'individu par sa profession. La technocratie vise à intégrer l'individu dans une structure où la reconnaissance d'autrui a encore un sens, parce qu'elle n'est pas, comme c'est le cas dans l'économie libérale, dépersonnalisée. En effet, le libéralisme, fondé sur la rationalité instrumentale, porte à penser tout individu dans son instrumentalité pour le système économique, n'ouvrant qu'à des formes de reconnaissance

monétarisées (le salaire, le dividende, etc.). Le libéralisme s'est montré assez piètre garant de l'estime de soi. Par conséquent, l'enjeu du projet technocratique est de gonfler la réussite du modèle professionnel comme espace de recherche d'estime de soi. Avec la technocratie, le modèle professionnel devient la clé intégriste d'un système où l'image de soi ne pose plus de problème.

Dans le chapitre second, à la lumière de cette conscience particulière qu'avait le poète MacKnight Black de la volonté de mesure dans le monde moderne, nous avons montré comment l'individuation à laquelle nous assignent les ensembles techniques ne constitue pas un phénomène indépendant de la fiction du sujet capable d'une parfaite expression de l'individualité. Au contraire, les dispositifs sociaux qui participent à l'assignation d'une place à chacun, ces technologies politiques de l'individu, participent à l'élaboration de l'idée du soi assumé, l'idée du sujet. La poésie de Black le révèle dans son effort pour récupérer l'obsession contemporaine pour la mesure au nom du projet de mesure du soi que porte la recherche romantique de la complétude.

Si le poète romantique arrive à se faire une raison de l'inconstance quant à la fiction du sujet en interprétant la raison instrumentale à l'aune de l'idéal de la pure individualité, tout un chacun ne vit pas les formes rationnelles de l'interaction sur ce mode. Plutôt qu'un sentiment de communion avec la pure individualité, l'évasive recherche de reconnaissance dans des mécanismes d'interaction monétaire conduit le plus souvent au sentiment d'isolement. L'éthos de l'ajustement venait répondre à

ce sentiment, et ceci dans l'époque particulièrement troublée de la crise. Mais en faisant de l'ajustement de l'individu à la société une responsabilité individuelle, le développement d'un tel éthos repousse *ad infinitum* la logique d'un écart entre constitution sociale du soi et hyperconscience de l'individualité. Pour l'éthos de l'ajustement, on n'est jamais tant soi-même que lorsqu'on parvient à jouer de ses relations pour gagner en influence, c'est-à-dire pour maximiser la reconnaissance d'autrui. Dans sa trilogie « U.S.A. », John Dos Passos dépeint avec acuité cette conception de la constitution du soi qui commande l'ajustement constant aux autres. Cependant Dos Passos ne dépeint pas l'éthos de l'ajustement pour en renforcer l'emprise sur le monde, mais pour mettre en lumière le risque que porte cet éthos : vouloir jouer de son influence, c'est aussi risquer de la perdre, de perdre toute reconnaissance d'autrui, voire disparaître comme soi aux yeux des autres.

Les utopistes de la technocratie ont sans doute moins bien saisi que Dos Passos l'équivalence généralisée des relations humaines prêchée par la nouvelle psychologie populaire. Ils constataient eux aussi le désenchantement de l'individu dans la société, mais semblaient s'être braqués dans leur critique de la société sur une vision traditionnelle du pouvoir de l'argent. Le roman de Alvin Edward Moore que nous avons étudié nous a d'ailleurs permis de mettre en scène la profonde incompréhension du pouvoir au cœur de l'utopie technocratique. La dénonciation de l'économie monétaire par les technocrates avait un train de retard derrière l'évolution des formes économiques ; elle était encore

fondée sur l'idée d'une équivalence entre la valeur d'une personne et sa fortune. Peut-être faut-il voir dans cette fixation un effet de l'ascendant du sociologue Thorstein Veblen, du moins sur les mouvements américains ? En effet, comme Veblen dénonçant une classe de loisirs qui joue de l'ostentation dans sa représentation comme classe¹, Harold Loeb déplorait dans son utopie que la fortune se pose en mesure de la valeur de l'individu : « Money is the measuring staff of value² ».

Au chapitre 5, nous nous sommes arrêtés aux recherches parallèles du poète Hart Crane et du sociologue Elton Mayo sur l'interaction humaine non instrumentalisée. Ni l'un ni l'autre ne s'aveuglaient aux modes d'interaction dominants de la modernité sur les terrains politiques et économiques ni au désenchâssement que produisaient ces interactions instrumentalisées, mais il leur semblait qu'il était néanmoins possible d'identifier des poches de résistance. Comme point de départ de la réflexion de Mayo, on trouve le constat d'anomie qu'Émile Durkheim avait posé sur la société moderne. Pareillement, Hart Crane, dans son poème épique *The Bridge*, s'inquiétait de la généralisation des relations

¹ « It becomes indispensable to accumulate, to acquire property, in order to retain one's good name. When accumulated goods have in this way once become the accepted badge of efficiency, the possession of wealth presently assumes the character of an independent and definitive basis of esteem. The possession of goods, whether acquired aggressively by one's own exertion or passively through transmission by inheritance from others, becomes a conventional basis of reputability. The possession of wealth, which was at the outset valued simply as an evidence of efficiency, becomes, in popular apprehension, itself a meritorious act. Wealth is now itself intrinsically honorable and confers honor on its possessor. »

VEBLEN, Thorstein, *The Theory of the Leisure Class*, New York, New American Library, 1953 [1899], p. 37.

² LOEB, Harold, *Life in a Technocracy. What It Might Be Like*, New York, The Viking Press, 1933, p. 27.

instrumentalisées. L'absence de codes et de conventions intégrés pour l'ensemble des fonctions sociales dans la vie d'un individu n'équivaut pas bien sûr à la disparition des codes. Ainsi dans son poème, Hart Crane est fasciné par le conformisme. Il y critique un effet de la raison instrumentale, mais il y trouve la possibilité de l'ouverture sur l'autre et de la communication. Il pousse ainsi la réflexion de Mayo sur la rémanence des codes dans des microcommunautés un cran plus loin que chez celui-ci. Pour Crane, la possibilité de construction de codes, d'une langue et d'une communauté avec autrui porte un potentiel de sortie du conformisme et de la raison instrumentale.

René Daumal a poussé plus loin encore la critique du langage. Son roman, *La Grande Beuverie* prend pour point de départ la critique nietzschéenne du libéralisme. Comme chez le philosophe, Daumal identifie le sacré comme l'élément qui a permis que se forment historiquement des communautés fusionnelles. Mais la montée du fascisme met en évidence les dangers de cette réponse au désenchantement.

La critique du langage que propose son roman, reconnaissant sa part dans le travail d'instrumentalisation comme dans le travail de représentation de soi à soi, permet de rendre compte de la figure de la conscience divisée qui hante la modernité —et que pour notre part nous avons rencontré dans la poésie de Crane. Le langage est à la fois ce qui nous permet de rationaliser et de connaître par empathie.

Pour décrire cette ouverture des possibles dans le langage, Daumal —comme Adorno dans l'exergue que nous avons choisie

d'ailleurs — postule la nécessité d'une conscience qui puisse juger de l'ordre technique.

De nombreux intellectuels ont dénoncé, à la suite de Weber, le règne de la rationalité instrumentale et le culte de la technique et de l'efficacité. Pour Adorno, Horkheimer, Ellul ou Maffesoli, que nous avons tour à tour convoqués, les moyens sont devenus des fins. La logique interne des moyens projeterait sur notre société une cage d'acier.

Pour ces critiques, le capitalisme a institué une coupure entre rationalité subjective et rationalité instrumentale. En favorisant le développement des techniques de l'Homme, le capitalisme a en effet gagé sur la rationalité instrumentale. Le sujet libre et créateur que commande la rationalité subjective a vu sa place se réduire comme peau de chagrin pour ne plus occuper que deux positions limites, celles du génie et du « self-made man ». Pour la majorité, ne reste que la sujétion ; les techniques de l'Homme intègrent l'individu dans des relations hiérarchiques.

Mais la dénonciation de la technique relève de cet idéalisme qui postule un sujet transcendantal. Rien dans le constat précédent ne nous semble permettre de crier à la déshumanisation. C'est pourquoi, plus simplement, partant des constats que nous avons repris dans cette tradition critique de la technique, nous notons que productivisme et constitution d'un complexe technologique participent au désenchantement.

Que la technique fasse prévaloir la logique interne de ses moyens n'équivaut pourtant pas à la disparition, à la destruction des fins. Il faut s'inquiéter du fait que les moyens deviennent trop

souvent des fins, mais ce glissement a aussi un envers porteur de possibilités : les fins d'une technique sont toujours plurielles ; la prédominance de la logique des moyens n'est qu'une des fins possibles.

C'est bien la leçon qu'il faut tirer des utopies technocratiques des années trente, leçon dont notre société n'a pas fini de tirer toutes les conséquences. En effet, en prétendant pouvoir apporter une réponse technique à l'ensemble des problèmes de la vie sociale, les technocrates postulaient qu'il serait possible de parcelliser notre rapport au monde au point de laisser chaque spécialité se prononcer en sa compétence. L'institutionnalisation des micropouvoirs leur semblait permettre un véritable pouvoir désintéressé. La technique n'est pas l'expression d'une intention dont on pourrait rendre compte en identifiant les fins de telle machine ou de tel instrument, mais une conséquence de la spécialisation à l'infini des champs d'observation, un effet de l'effort de prise sur l'objet.

Il est possible de reprendre autrement cette question en définissant la technique comme matérialisation d'une norme. Si l'on considère la norme comme l'expression d'une intention, nous serons inmanquablement rejetés sur l'idée du sujet transcendantal. Mais la norme nous apparaît plutôt comme l'effet d'un pouvoir localisé. Le sujet dans la norme n'est pas le sujet transcendantal, mais bien le sujet qui marque sa distance par rapport à l'objet. Objet et sujet apparaissent donc dans l'établissement d'une norme et dans sa matérialisation dans une technique. Le sujet ne porte donc pas la norme technique ; au

contraire, la norme technique a pour centre un vide et au pourtour le sujet et l'objet.

Sur le plan philosophique, cette définition de la technique comme conséquence de la spécialisation des champs d'observation est tributaire d'un nominalisme radical. L'objet toujours évanescant ne prend sa réalité que dans la spécification croissante des efforts de définition. Puisque la technique n'a jamais pleinement prise sur un objet, elle doit constamment resserrer son champ.

La technique n'est pas le seul lieu où la critique sociologique a eu tendance à déposer une intention. Nous en voulons pour preuve cette difficulté de la critique à se défaire de la représentation de la société comme d'un système unifié par une autorité centrale. Dans ses différentes versions, l'utopie technocratique des années trente nous rappelle que les pouvoirs sont au contraire localisés.

Nous avons relevé à plusieurs reprises comment Michel Foucault décrit tant les dispositifs que l'ensemble des pratiques individuelles de réflexion sur soi comme des technologies. Foucault, en effet, décrit le dispositif comme nous avons décrit la technique, c'est-à-dire comme matérialisation d'une norme. Il évacue du dispositif l'idée d'intention et montre plutôt comment le dispositif participe au travail d'individuation. Bien sûr, Foucault ne s'aveugle pas sur le fait que la société accorde une place à l'autoréflexivité (comment le pourrait-il puisqu'il occupe la position d'intellectuel ?), mais il attribue aux pratiques qui constituent l'autoréflexivité le même statut qu'aux dispositifs

d'assujettissement, soit celui de technologies. Technologies politiques de l'individu et technologies de soi sont renvoyées dos à dos.

Le concept de dispositif implique la mise en réseau de pouvoirs. En ceci, Foucault renverse l'image de la cage d'acier de Weber. Pour celui-ci, nous l'avons vu, les conditions de la vie moderne rendent difficile la constitution d'un soi unifié. Pour Foucault, Weber avait tort en fondant son analyse sur une telle conception du soi, sur l'hypothèse d'un sujet transcendantal. Au contraire, il faut pour Foucault montrer comment l'idée même d'un sujet est une idée qui se construit dans des pratiques, l'ensemble des pratiques de réflexion sur soi, à commencer par la lecture et l'écriture. Il lui apparaît que ces pratiques, les technologies de soi, ne constituent aucunement une forme de résistance aux effets de la vie moderne, comme le voudrait Weber, mais au contraire participent de plain-pied au désenchâssement. Alors que chez Weber, l'individu est encore un sujet en ce qu'il peut épouser les normes de l'autodiscipline et de la recherche de la vérité, Foucault se propose la contrainte de nier même ces dernières normes. Contre Weber, il écrit :

« Max Weber a posé cette question : si l'on veut adopter un comportement rationnel et régler son action en fonction de principes vrais, à quelle part de soi doit-on renoncer ? De quel ascétisme se paie la raison ? À quel type d'ascétisme doit-on se soumettre ? J'ai, pour ma part, posé la question inverse : comment certains types de savoir sur soi sont-ils devenus le prix à payer pour certaines

formes d'interdits ? Que doit-on connaître de soi afin d'accepter le renoncement ?³ ».

La réponse à la seconde question est la suivante : on doit connaître l'intime parenté entre les technologies de soi et les technologies politiques de l'individu, et partant, notre part de responsabilité dans le développement des technologies politiques de l'individu. Quant à la première question, la réponse de Foucault est radicale puisqu'elle intègre à la critique du savoir la possibilité de son refus. Dans un autre texte, Foucault affirme que l'objectif de la philosophie aujourd'hui n'est « pas de découvrir, mais de refuser ce que nous sommes⁴ ».

Mais au contraire de l'analyse foucauldienne où le refus de l'intentionnalité porte la possibilité de résistance au système, le refus de l'intentionnalité que nous retrouvons au cœur de l'utopie technocratique des années trente voulait imposer à chacun la logique du système. S'il pouvait y avoir un espace pour l'expression de l'individualité, il était reporté, comme on l'a vu chez Loeb, au grand soir de la technocratie. Compte tenu du fait que la littérature se définit justement par l'expression de l'individualité, on comprendra l'inacceptabilité de cette position dans les mises en scènes poétique et romanesques de la rationalité instrumentale. Mais dans les textes littéraires que nous avons

³ FOUCAULT, Michel, « Technologies of the Self » in *Technologies of the Self*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1988, p. 17, repris en traduction dans *Dits et écrits : 1954-1988*, Paris, Gallimard, t. IV, 1994, p. 784.

⁴ FOUCAULT, Michel, « The Subject and Power » in Dreyfus, H et Rabinow, P., ed., *Michel Foucault: Beyond Structuralism and Hermeneutics*, Chicago, University of Chicago Press, 1982, p. 216, repris en traduction dans *Dits et écrits : 1954-1988*, Paris, Gallimard, t. IV, 1994, p. 232.

choisis, le dialogue avec la technocratie ne se limite pas à opposer l'«évidence» du sujet transcendantal au projet d'assignation d'une place à chacun de l'utopie technocratique. Ces textes prennent tous en compte la critique de l'intentionnalité développée avec la technocratie.

Hart Crane et René Daumal proposent une *Aufhebung* de l'opposition entre l'assumé et l'assigné en déplaçant la possibilité de l'intentionnalité sur le réseau. Le langage, comme technique originaire, leur semble porter la possibilité de ce dépassement. En effet, le langage porte à la fois ce même rapport rationalisé aux autres que l'on a vu dominé dans les technologies politiques de l'individu et un rapport empathique aux autres. Chez l'un comme chez l'autre, le sujet s'affirme en reconnaissant l'autre comme sujet.

Le cas de Daumal surtout est intéressant. Avec le séjour du narrateur de *La Grande Beuverie* dans les « Paradis artificiels », il démontre comment la notion de sujet transcendantal contribue à la domination de la raison instrumentale. En réponse, il est tenté, comme Georges Bataille, son contemporain, par la nostalgie d'un état de société où le sujet était encore vrai. En ce sens, il cherche à inscrire le langage hors de la raison instrumentale et appelle de tous ses vœux « un véritable mode d'emploi de la parole ». Mais ces temps sont bel et bien révolus. Daumal le constatait déjà dans de petits fragments philosophiques, ses *Clavicules* publiés en 1936. La pensée du pur sujet aujourd'hui ne conduit pas à la communion, mais à renforcer le sentiment de désenchantement dans ce qu'il nomme l'évidence absurde. En effet, la multiplicité

des êtres apparaît comme une évidence et nie le projet nostalgique du sujet fusionnel. L'*Aufhebung* vient en conclusion du roman avec l'affirmation de l'inscription d'une position-sujet dans le langage. Contre l'utopie technocratique, Daumal maintient l'intentionnalité mais au niveau du réseau. La morale sur l'amour trop souvent malmené lui permet en contrepoint d'insister sur la nécessité du respect de l'autre.

Pour Daumal, le sujet ne peut se constituer que par la reconnaissance du sujet en l'autre. Mais ici encore, il n'est pas impossible que l'intentionnalité soit un phénomène de réseau. Quoiqu'il en soit, tant l'intentionnalité du réseau que cette constitution du sujet souverain — pour reprendre l'expression de Bataille — ouvrent à l'enjeu de la liberté. Le respect de l'autre a pour effet d'opposer l'évidence du multiple à tous les efforts de totalisation, à tous les projets panoptiques, qu'a connu le siècle. Si certains voudront y voir une opposition de principe — le respect contre la domination — nous préférons y voir un gage de la complexité du système. Le propre des systèmes complexes est justement d'ouvrir le nombre des possibilités, de faire croître la possibilité de la liberté, même une liberté ainsi conçue sans référence au sujet.

La technocratie ne répond pas d'une métaconscience capable de gérer un pouvoir de façon unifiée. La technocratie se caractérise plutôt par la coprésence d'un ensemble de micropouvoirs. Chacun porte en lui les normes de la raison instrumentale, il est vrai. Mais chacun porte aussi en lui la possibilité de sa critique.

Entre les utopies technocratiques des années trente et le développement des technocraties telles que nous les connaissons, il faut reconnaître au moins une différence de degré. Les technocraties contemporaines n'entendent plus, comme on a pu le voir dans quelques-unes des premières versions utopiques, éliminer tout espace de débat social. En somme, la technocratie s'est accommodée de la revendication à l'individualité propre à la modernité.

Le développement différencié de la technocratie en France et aux États-Unis montre plutôt qu'il existe une marge pour questionner les normes technocratiques. Aux États-Unis, la technocratie radicale des années trente n'a réussi qu'à discréditer leur projet utopique. Les États-Unis ont connu le *New Deal*, et il est impossible de ne pas reconnaître l'importance de l'interventionnisme d'État aujourd'hui. Mais, une fois la technocratie discréditée, l'individualisme est resté le mythe guidant la politique. Au contraire, la France ayant connu un projet technocratique plus souple, a donné naissance à une société où allaient s'épanouir les plans. Là, le boom économique d'après-guerre doit beaucoup à la planification centralisée. Encore aujourd'hui, la Communauté européenne se constitue en faisant une large place à la planification, et ce bien que certains pays membres, notamment la Grande-Bretagne, soient plus réfractaires à cette conception de l'État. Compte tenu des différentes conceptions de l'État en jeu dans la construction de l'Europe, on ne se surprendra guère du fait que les opposants aient fait de l'"Europe des technocrates" un quolibet pour marquer leur

dissidence au pouvoir de Bruxelles. Le contre-exemple du projet de libéralisation des échanges en Amérique du Nord dans lequel l'État a pour toute responsabilité le règlement juridique des conflits issus de différends quant à l'interprétation de l'entente illustre bien la défaite du discours planificateur à la suite des excès de Technocracy et du Comité continental pour la technocratie.

Ainsi, le développement de la technocratie ferme-t-il, sans doute, des possibilités pour l'humanité, mais il en est quelques-unes, aussi, qu'elle ouvre.

Bibliographie

1) Corpus

BLACK, MacKnight, *Machinery*, New York, Horace Liveright, 1929, 80 p.

BOURDET, Édouard, *Les Temps difficiles*, in *Théâtre*, Paris, Éditions Stock, t. III, 1949, p. 221-424.

COUTROT, Jean, *L'Humanisme économique*, Bruxelles, Cahiers périodiques, 1937, 96 p.

CRANE, Hart, "The Bridge" in *The Complete Poems and Selected Letters and Prose of Hart Crane*, Garden, City, Anchor Books, 1966, p. 43-117.

ID., *Le Pont*, Paris, Obsidiane, 1986, 95 p.

DAUMAL, René, *La Grande Beuverie*, Paris, Gallimard, 1938, 171 p.

DOS PASSOS, John, *The 42nd Parallel*, New York, Houghton-Mifflin, 1979 [1930], Signet Classic, 416 p.

ID., *Nineteen Nineteen*, New York, Houghton-Mifflin, 1979 [1932], Signet Classic, 471 p.

ID., *The Big Money*, New York, Houghton-Mifflin, 1979 [1933], Signet Classic, 558 p.

LOEB, Harold, *Life in a Technocracy. What It Might Be Like*, New York, The Viking Press, 1933, 209 p.

MOORE, Alvin E., "The Technocrat" in *American Federationist*, 40, 1933, p. 406-415, 608-621, 744-751, 834-841, 953-964, 1217-1227, 1354-1367 ; et 41, 1934, p. 76-84, 298-309, 400-409, 840-850.

2) Autres textes cités des auteurs étudiés

CRANE, Hart, "Modern Poetry" in Saylor, Oliver M., ed., *Revolt in the Arts. A Survey of the Creation, Distribution and Appreciation of Art in America*, New York, Brentano's, 1930, p. 294-298.

ID., *The Complete Poems and Selected Letters and Prose of Hart Crane*, Garden, City, Anchor Books, 1966, 302 p.

DAUMAL, René, "La pataphysique et la révélation du rire" in *L'Évidence absurde. Essais et notes, I (1926-1934)*, Paris, Gallimard, 1972, p. 19-26.

ID., "Clavicules d'un grand jeu poétique" *L'Évidence absurde. Essais et notes, I (1926-1934)*, Paris, Gallimard, 1972, p. 57-80.

ID., "Lettre ouverte à André Breton sur les rapports du surréalisme et du *Grand Jeu*" in *L'Évidence absurde. Essais et notes, I (1926-1934)*, Paris, Gallimard, 1972, p. 153-159.

ID., "Sur le scientisme et la révolution" in *Les Pouvoirs de la parole. Essais et notes, II (1935-1943)*, Paris, Gallimard, 1972, p. 218-224.

ID., *Correspondance, 1929-1932*, Paris, Gallimard, t. II, 1993, 333 p.

DOS PASSOS, John, *In All Countries*, New York, Harcourt, Brace, 1934, 273 p.

ID., *The Prospect Before Us*, Boston, Houghton-Mifflin, 1950, 375 p.

LOEB, Harold, "The Mysticism of Money" in *Broom*, 3, 2, 1922, p. 115-130.

MOORE, Alvin E., "Hell" in *American Federationist*, 41, 10, octobre 1934, p. 1064-1069.

ID., "Don't Care" et "Chickens and the Pot" in *American Federationist*, vol. 42, 1935, p. 930-934, 1062-1068.

ID., "Rugged Individualist" in *American Federationist*, vol. 43, 1936, p. 174-182, 295-301.

3) Sources primaires

ARKRIGHT, Frank, *The ABC of Technocracy*, New York, Harper and Brothers Publishers, 1933, 73 p.

ARON, Robert et DANDIEU, Arnaud, *Le Cancer américain*, Paris, Rieder, 1931.

BEARD, Charles A., ed., *Whither Mankind: A Panorama of Modern Civilization*. New York, Longmans, 1928, 408 p.

BEARD, Charles A. et BEARD, Mary R., *The Rise of American Civilization*, New York, Macmillan, 2 vol., 1927.

ID., *The Rise of American Civilization*. New ed., rev. and enl., New York, Macmillan, 1933, 865 p.

BENT, Silas, *Machine Made Man*, New York, Farrar and Rinehart, 1930, 341 p.

BÉRACHA, Sammy, *Rationalisation et révolution*, Paris, Valois, 1930, Bibliothèque économique universelle, 245 p.

BERDYAEV, Nicolas, "Man, the Machine, and the New Heroism" in *Hibbert Journal*, 33, 1, 1934, p. 76-89.

BERGSON, Henri, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, Presses universitaires de France, 1961 [1932], 340 p.

BERLE, Adolf A. et MEANS, Gardiner C., *The Modern Corporation and Private Property*, New York, Macmillan, 1933, 396 p.

CARNEGIE, Dale, *How to Win Friends and Influence People*, Toronto, Musson Books, 1937, 301 p.

CARREL, Alexis, *L'Homme, cet inconnu*, Paris, Plon, 1935, 400 p.

ID., *Jour après jour 1893-1944*, Paris, Plon, 1956, 247 p.

CARTER, Harold D., *Vocational Interests and Job Orientation. A Ten-Year Review*, Stanford, Stanford University Press, 1944, 85 p.

CHASE, Stuart, *Men and Machines*, New York, MacMillan, 1929, 354 p.

ID., *Technocracy. An Interpretation*, New York, John Day Co., 1933, 32 p.

Darcy, Sam, *The Fallacy of Technocracy*, San Francisco, Western Worker Publishers, 1933, 16 p.

DE BURGH, William G., "Sources of Present World-Trouble I. The Abuse of Knowledge" in *Hibbert Journal*, 38, 2, 1940, p. 196-206.

DE JOUVENEL, Bertrand, "L'Économie dirigée. Extraits" in *Itinéraire 1928-1976*, Paris, Plon, 1993, p. 77-96.

DE MAN, Henri, *Au-delà du marxisme*, Paris, Seuil, 1974 [1927], 438 p.

DE MAN, Henri, *La joie au travail. Enquête basée sur des témoignages d'ouvriers et d'employés*, Paris, Alcan, 1930, 308 p.

DUBREUIL, Hyacinthe, *Standards. Le travail américain vu par un ouvrier français*, Paris, Grasset, 1929, 428 p.

ID., *Robots or Men? A French Workman's Experience in American Industry*, New York, Harper & Brothers, 1930, 248 p.

DUBREUIL, Hyacinthe, *Nouveaux standards*, Paris, Grasset, 1931, 345 p.

DUBREUIL, Hyacinthe, *Les Codes Roosevelt et les perspectives de la vie sociale*, Paris, Grasset, 1934, 237 p.

DUHAMEL, Georges, *Scènes de la vie future*, Paris, Mercure de France, 1931, 248 p.

DUPLAN, J.-L., *Sa majesté la machine*, Paris, Payot, 1930, 151 p.

FAYOL, Henri, *Administration industrielle et générale*, Paris, Dunod, 1917, 151 p.

FORD, Henry, *My Life and Work*, Londres, William Heineman, 1923, 289 p.

ID., *Today and Tomorrow*, New York, Doubleday, 1926, 281 p.

- ID., *My Philosophy of Industry*, New York, Coward-McCann, 1929, 107 p.
- FRANCO, Roger, *L'Économie rationnelle*, Paris, Gallimard, 1929, 256 p.
- FREDERICK, J. George, ed., *For and Against Technocracy*, New York, Business Bureau, 1933, 278 p.
- HUXLEY, Aldous, *Brave New World*, Londres, Chatto and Windus, 1932, 306 p.
- LE CORBUSIER, *Quand les cathédrales étaient blanches. Voyage au pays des timides*, Paris, Plon, 1937, 325 p.
- LENORMAND, Maurice-H., *Manuel pratique du corporatisme*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1938, 400 p.
- Machine-Age Exposition*, New York, Zaller Press, 1927, 39 p.
- MACLEISH, Archibald. "Machines and the Future" in *Nation*, 36, 8 février 1933, p. 140-142.
- MAYO, Elton, *Human Problems of Industrial Civilization*, Boston, Harvard University Press, 1946, 187 p.
- MENCKEN, Henry L., *The American Language. An Enquiry into the Development of English in the United States*, New York, Knopf, 1936, 769 p.
- MOORE, Marianne, "Comment" in *The Dial*, 82, mars 1927, p. 267-270.
- MUMFORD, Lewis, *Technics and Civilization*, New York, Harcourt, Brace and World 1934, 495p.
- O'BRIEN, Edward J., *The Dance of the Machines. The American Short Story and the Industrial Age*, New York, The MacAulay Co., 1929, 274 p.
- PORTER, Henry Alfred, *Roosevelt and Technocracy*, Los Angeles, Wetzel Publishing Co., 1932, 73 p.
- PIROU, Gaëtan. *Le Corporatisme*, Paris, Librairie du recueil Sirey, 1935, 67 p.
- ID., *Nouveaux aspects du corporatisme*, Paris, Librairie du recueil Sirey, 1935, 51 p.
- RAYMOND, Allen, *What Is Technocracy?*, New York, McGraw-Hill, 1933, 180 p.
- RENARD, Maurice, *Le péril bleu*, Paris, Éditions Pierre Belfond, 1974, 310 p.
- ROUGIER, Louis, *Les Mystiques économiques. Comment l'on passe des démocraties libérales aux États totalitaires*, Paris, Librairie de Médicis, 1938, 278 p.
- SAYLER, Oliver M., *Revolt in the Arts. A Survey of the Creation, Distribution and Appreciation of Art in America*, New York, Brentano's, 1930, 351 p.

SCHMITT, Carl, "La notion de politique (1932)" in *La notion de politique. Théorie du partisan*, Paris, Calmann-Lévy, 1972, p. 39-206.

SCOTT, Howard et al., *Introduction to Technocracy*, New York, John Day, 1933, 61 p.

SHAFFER, Laurance F., *The Psychology of Adjustment. An Objective Approach to Mental Hygiene*, Boston, Houghton Mifflin, 1936, 600 p.

SIEGFRIED, André, "La révolution industrielle et ses répercussions sur les problèmes de notre temps" in *Journal des économistes*, 97, 5, novembre-décembre 1938, p. 595-604.

Stamp, J., "Must Science Ruin Economic Progress" in *Hibbert Journal*, 32, avril 1934, p. 383-399.

STEIN, Leo, "American Optimism" in *Seven Arts*, 2 mai 1917, p. 88-90.

TAYLOR, Frederick W., *Scientific Management. Comprising Shop Management; The Principles of Scientific Management; The Testimony before the Special House Committee*, New York, Harper, 1947, 638 p.

VEBLEN, Thorstein, *The Theory of the Leisure Class*, New York, Mentor Books, 1953 [1899], 261 p.

ID., *The Theory of Business Enterprise*, New York, C. Scribner's and Son, 1904, 400 p.

VIANCE, Georges, *Restauration corporative de la nation française*, Paris, Flammarion, 1936, 283 p.

WALLACE, Henry A., *New Frontiers*, New York, Reynal & Hitchcock, 1934, 314 p.

WALLIN, J. E. Wallace, *Personality Maladjustments and Mental Hygiene*, New York, McGraw-Hill, 1935, 487 p.

WILBOIS, Joseph, *Joie au travail et réformes de structures*, Paris, Bloud et Gay, 1939. 212 p.

WILLIAMS, William Carlos, *Selected Essays*, New York, Random House, 1954, 342 p.

4) Historiographie

AKIN, William E., *Technocracy and the American Dream. The Technocrat Movement, 1900-1941*, Berkeley, University of California Press, 1977, 227 p.

ANDREU, Pierre, *Révoltes de l'esprit. Les revues des années 30*, Paris, Éditions Kimé, 1991, 278 p.

BAUCHARD, Philippe, *Les Technocrates et le pouvoir*, Paris, Arthaud, 1966,

320 p.

BEAU DE LOMÉNIE, Emmanuel, *Les responsabilités des dynasties bourgeoises. Du Cartel à Hitler, 1924-1933*, Paris Denoël, t. IV, 1963, 557 p.

BENDIX, Reinhard, *Work and Authority in Industry. Ideologies of Management in the Course of Industrialization*, New York, Harper & Row, 1956, 466 p.

BERSTEIN, Serge, *Le 6 février 1934*, Paris, Gallimard-Julliard, 1975, collection Archives, 258 p.

BLEDSTEIN, Burton, *The Culture of Professionalism. The Middle Class and the Development of Higher Education in America*, New York, W.W. Norton, 1976, 354 p.

BRIGGS, Asa, *The Power of Steam. An Illustrated History of the World's Steam Age*, Chicago, University of Chicago Press. 1982, 208 p.

BRUN, Gérard, *Technocrates et Technocratie en France (1914-1945)*, Paris, Albatros, 1985, 324 p.

CANNON, Walter B., *Bodily Changes in Pain, Hunger, Fear and Rage*, New York, Appleton & Co., 1915, 311 p.

ID., *The Wisdom of the Body*, New York, W.W. Norton, 1932 312 p.

CLARK, Clifford E. Jr., *The American Family Home, 1800-1960*, Chapel Hill University of North Carolina Press, 1986, 281 p.

DARVALL, Frank O., *Popular Disturbances and Public Order in Regency England*, London, Oxford University Press, 1934, 363 p

DOUGLAS, George H., *The Early Days of Radio Broadcasting*, Jefferson, McFarland & Co., 1987, 248 p.

DUNSHEATH, Percy, *A History of Electrical Engineering*, Londres, Faber & Faber, 1962, 368 p.

EDWARDS, Peter D., *Alexis Carrel. Visionary Surgeon*, Springfield, Charles C. Thomas Publisher, 1974, 143 p.

EHRMANN, Henry W., *Organized Business in France*, Princeton, Princeton University Press, 1957, 514 p.

ID., *La Politique du Patronat Français 1936-1955*, Paris, Armand Collin, 1959, 415 p.

ENGELS, Friedrich, *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, Paris, Éditions sociales, 1960 [1845], 415 p.

- ELSNER, Henry, *The Technocrats. Prophets of Automation*, Syracuse, Syracuse University Press, 1967, 252 p.
- GIEDION, Siegfried, *Mechanization Takes Command. A Contribution to Anonymous History*, New York, W. W. Norton, 1948, 743 p.
- GRUSON, Claude, *Origine et espoirs de la planification française*, Paris, Dunod, 1968, 438 p.
- HAMPDEN-TURNER, Charles, *Radical Man. The Process of Psycho-Social Development*, Cambridge, Schenkman Publication Co., 1970, 433 p.
- HART, James D., *The Popular Book. A History of America's Literary Taste*, New York, Oxford University Press, 1950, 351 p.
- HOBBSAWM, Eric J., "The Machine Breakers" in *Past & Present*, n° 1, 1952, p. 57-70.
- HOLBO, Christine "Euthenic America" in *Stanford Electronic Humanities Review, Special Supplement*, printemps 1998.
<http://shr.stanford.edu:80/shreview/5-Sup/text/toc.html>
- KRIEGHBAUM, Hillier, *Science and the Mass Media*, New York, New York University Press 1967, 242 p.
- Kuisel, Richard F., *Ernest Mercier French Technocrat*, Berkeley, University of California Press, 1967, 184 p.
- ID., *Capitalism and the State in Modern France*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, p. 95.
- ID., *Le Capitalisme et l'État en France. Modernisation et dirigisme au XX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1984, p. 186.
- LACEY, Robert, *Ford. La fabuleuse histoire d'une dynastie*, Paris, Presses de la Cité, 1987, 434 p.
- LÉVY-LEBOYER, Maurice, "Le Patronat français, 1912-1973" in *Le Patronat de la seconde industrialisation*, Paris, Éditions ouvrières, 1979, p. 137-188.
- LOUBET DEL BAYLE, Jean-Louis, *Les Non-Conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Seuil, 1969, 496 p.
- MALAND, Charles, *Chaplin and American Culture: The Evolution of a Star Image*, Princeton, Princeton University Press, 1989, 442 p.
- MANCHESTER, William, *The Glory and the Dream. A Narrative History of America 1932-1972*, Boston, Little, Brown and Company, 1973, 1397 p.
- MCELVINE, Robert S., *The Great Depression: America, 1929-1941*, New York, Times Books, 1984, 402 p.
- MEYER, Donald, *The Positive Thinkers*, New York, Doubleday & Co., 1965,

358 p.

NAPOLI, Donald S., *Architects of Adjustment. The History of the Psychological Profession in the United States*, Port Washington, N.Y., National University Publications Kennikat Press, 1981, 176 p.

PASQUIER, Albert, *Les doctrines sociales en France. Vingt ans d'évolution 1930-1950*, Paris, R. Pichon et R. Durand-Auzias, 1950, 528 p.

PLATT, Susan Noyes, *Modernism in the 1920s. Interpretations of Modern Art in New York from Expressionism to Constructivism*, Ann Arbor, UMI Research Press, 1981, 193 p.

RIESMAN, David, *The Lonely Crowd*, New Haven, Yale University Press, 1950, 386 p.

RYDELL, Robert, "The Fan Dance of Science. American World's Fairs in the Great Depression" in *Isis*, 76e année, 1985, p. 525-542.

SCHLESINGER, Arthur M. Jr., *The Age of Roosevelt. The Coming of the New Deal*, New York, Houghton Mifflin, t. II, 1958, 669 p.

SCHUDSON, Michael, *Discovering the News. A Social History of American Newspapers*, New York, Basic Books, 1978, 228 p.

SEGAL, Howard P., "Reconsideration. Life in a Technocracy: What It Might Be Like" in *New Republic*, vol. 175, no 18, 30 octobre 1976, p. 42-44.

ID., *Technological Utopianism in American Culture*, Chicago, University of Chicago Press, 1985, 301 p.

SHONFIELD, Andrew, *Modern Capitalism. The Changing Balance of Public and Private Power*, Londres, Oxford University Press, 1965, 456 p.

SINCLAIR, Bruce, *A Centennial History of The American Society of Mechanical Engineers (1880-1980)*, Toronto, University of Toronto Press, 1980, 256 p.

STABILE, Donald R., "Veblen and the Political Economy of the Engineer" in *American Journal of Economics and Sociology*, 45, 1, 1986, p. 41-52.

STERNHELL, Zeev, *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Seuil, 1983, 407 p.

STRANDH, Sigvard, *A History of the Machine*, New York, A & W Publishers, 1979, 240 p.

SUSMAN, Warren I., *Culture and Commitment*, New York, G. Braziller, 1973, 372 p.

ID., *Culture as History. The Transformation of American Society in the Twentieth Century*, New York, Pantheon Books, 1973, 321 p.

TOUCHARD, Jean, "L'Esprit des années 1930 : Une tentative de renouvellement de la pensée politique française" in *Tendances politiques dans la vie française depuis 1789*, Paris, Hachette, 1960, p. 89-138.

TROYEN, Carol et HIRSHLER, Erica E., *Charles Sheeler : Paintings and Drawings*, Boston, Little, Brown and Co. and Museum of Fine Arts of Boston, 1987, 225 p.

WRIGHT, Gwendolyn, *Moralism and the Model Home: Domestic Architecture and Cultural Conflict in Chicago, 1873-1913*, Chicago, University of Chicago Press, 1980, 382 p.

ID., *Building the Dream: A Social History of Housing in America*, New York, Pantheon Books, 1981, 329 p.

5) Théorie et philosophie

ADORNO, Theodor et HORKHEIMER, Max, *La Dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, 1974, 283 p.

ADORNO, Theodor, "Culture and Administration" in *Telos*, 37, 1978, p. 93-111.

AUSTIN, John L., *How To Do Things With Words*, Cambridge, Harvard University Press, 1962, 167 p.

BATAILLE, Georges, *L'Expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, 259 p.

ID., *La Part maudite*, Paris, Éditions de Minuit, 1961, 253 p.

ID., "La Souveraineté" in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, t. VIII, 1976, p. 243-456.

ID., "La structure psychologique du fascisme" in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, t. I, 1970, p. 339-371.

ID., "Vers la révolution réelle" in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, t. I, 1970, p. 413-428.

BENJAMIN, Walter, "Les Affinités électives de Goethe" in *Essais I*, Paris, Denoël-Gonthier, 1983, p. 49-62.

ID., *Charles Baudelaire Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris, Payot, 1982, 288 p.

ID., "L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée" in *Écrits français*, Paris, Gallimard, 1991, p. 140-171.

COOPERSMITH, Stanley, *Antecedents of Self-Esteem*, San Francisco, W. H. Freeman, 1967, 283 p.

CHOWERS, Eyal, *The modern self in the labyrinth: a study of entrapment in the works of Weber, Freud, and Foucault*, thèse de doctorat déposée à McGill 1995, 244 p.

DE CERTEAU, Michel, *Arts de faire. L'Invention du quotidien*, Paris, Union générale d'éditions, 1980, 377 p.

DERRIDA, Jacques, "De l'économie restreinte à l'économie générale. *Un hégélianisme sans réserve*" in *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 369-408.

ID., "La Différance" in *Marges de la philosophie*. Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 1-29.

ELLUL, Jacques, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Economica, 1990 [1954], 423 p.

ERIKSON, Erik H., *Identity and the Life Cycle. Selected Papers*, New York, International University Press, 1959, 171 p.

Foucault, Michel. *Histoire de la folie à l'âge classique*. [édition abrégée] Paris : Union générale d'éditions, 1964 [1961]. 309 p.

ID., *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, Presses universitaires de France, 1963, 212 p.

ID., *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, 400 p.

ID., *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, 318 p.

ID., *Histoire de la sexualité. La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, t. I, 1976, 213 p.

ID. (entrevue), "Le Jeu de Michel Foucault" in *Ornicar?*, n° 10, juillet 1977, repris dans *Dits et écrits : 1954-1988*, Paris, Gallimard, t. III, 1994, p. 298-329.

ID., "The Subject and Power" in Dreyfus, H. et Rabinow, P., ed. *Michel Foucault: Beyond Structuralism and Hermeneutics*, Chicago, University of Chicago Press, 1982, p. 208-228.

ID., "The Political Technology of Individuals" in *Technologies of the Self*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1988, p. 145-162.

ID., "Technologies of the Self" in *Technologies of the Self*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1988, p. 16-49.

FRISON, Guido, "Linnaeus, Beckmann, Marx and the Foundation of Social Sciences: A Hypothesis and an Ideal-Type" in *History and Technology*, 10, 3, 1993, p. 139-145.

GIDDENS, Anthony, *The Consequences of Modernity*, Stanford, Stanford University Press, 1990, 186 p.

ID., "Living in a Post-Traditional Society" in *Reflexive Modernization. Politics, Tradition and Aesthetics in the Modern Social Order*, Cambridge, Polity Press, 1994, p. 56-109.

GILLIGAN, Carol, "In a Different Voice: Women's Conceptions of the Self and of Morality" in *Harvard Educational Review*, 47, 4, 1977, p. 481-517.

ID., *In a Different Voice: Psychological Theory and Women's Development*, Cambridge, Harvard University Press, 1982, 184 p.

HEGEL, Georg W. F., *Esthétique. L'Art romantique*, Paris, Aubier-Montaigne, t.V, 1964 [1835-1838], 160 p.

HEIMONET, Jean-Michel, "La notion de communication chez Habermas et Bataille" in *Négativité et communication*, Paris, Jean-Michel Place, 1990, p. 81-109.

HOROWITZ, Irwing L., "Max Weber and the spirit of American Sociology" in *Sociological Quarterly*, 5, 1964, p. 344-354.

KIVISTO, Peter et SWATOS, William H., *Max Weber, a Bio-Bibliography*, New York, Greenwood Press, 1988, 267 p.

KRISTEVA, Julia, *La Révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974, 644 p.

LABICA, Georges, ed., *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1982, 941 p.

LOVEJOY, Arthur O., *The Great Chain of Being*, Cambridge, Harvard University Press, 1936, 382 p.

LUHMAN, Niklas, *The Differentiation of Society*, New York, Columbia University Press, 1982, 482 p.

MAFFESOLI, Michel, *Logique de la domination*, Paris, Presses universitaires de France, 1976, 218 p.

MANNHEIM, Karl, "The Concept of the State as an Organism" in Paul Kecskemeti, ed., *Essays on Sociology and Social Psychology*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1952, p. 165-182.

MARCHAL, Jean, *Cours d'économie politique* (4e édition), Paris, Librairie de Médecis, 1955, 990 p.

MAUSS, Marcel, "Essai sur le don" in *L'Année sociologique*, 2e série, vol. 1, 1923-1924, p. 30-186

MEAD, George Herbert, *Mind, Self & Society From the Standpoint of a Social Behaviorist*, Chicago, University of Chicago Press, 1934, 401 p.

- MUMFORD, Lewis, *The Myth of the Machine. Technics and Human Development*, New York, Harcourt, Brace and World, 1967, 342 p.
- ID., *The Myth of the Machine. The Pentagon of Power*, New York, Harcourt, 1970, p. 213.
- NAVILLE, Pierre, *Théorie de l'orientation professionnelle*, Paris, Gallimard, 1972 [1945], 376 p.
- PARSONS, Talcott, "The Professions and Social Structure" in *Essays in Sociological Theory*, New York, MacMillan, 1949, p. 34-49.
- ROGERS, Carl, *Becoming a Person*, Oberlin, Oberlin College, 1954, 46 p.
- ID., *On becoming a person; a therapist's view of psychotherapy*, Boston, Houghton Mifflin, 1961, 420 p.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou l'Éducation*, Paris, Firmin Didot, 1858, 643 p.
- SADE, François, *encore un effort: extrait de La philosophie dans le boudoir*, Paris, J. J. Pauvert, 1965, 163 p.
- SARTRE, Jean-Paul, "Questions de méthode" in *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960, p. 17-132.
- SAUL, John Ralston, *The Unconscious Civilization*, Concord, Anansi Press, 1995, 201 p.
- SCHLANGER, Judith, *Les Métaphores de l'organisme*, Paris, J. Vrin, 1971, 271 p.
- SCHLUCHTER, Wolfgang, "Modes of Authority and Democratic Control" (1972) in *Modern German Sociology*, New York, Columbia University Press, 1987, p. 291-323.
- SERRES, Michel, *Hermès V. Le Passage du Nord-Ouest*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, 197 p.
- SIMMEL, Georg, *Philosophie de l'argent*, Paris, P.U.F., 1987 [1900], 663 p.
- SIMMEL, Georg, "Die Grossstädte und das Geistesleben" in *Brücke und Tür. Essays des Philosophen zur Geschichte, Religion, Kunst und Gesellschaft*, Stuttgart, K.F. Koehler, 1957, 281 p.
- TAYLOR, Charles, *Sources of the self. The Making of the Modern Identity*, Cambridge, Harvard University Press, 1989, 601 p.
- ID., *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, 1992, 152 p.

WEBER, Max, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964, 286 p.

ID., "La domination légale à direction bureaucratique" in *Économie et société*, Paris, Plon, t. I, 1971, p. 223-231.

ID., "Bureaucracy" in *Economy and Society*, New York, Bedminster Press, 1968, p. 956-1005.

6) Critique littéraire

ASTRE, Georges-Albert, *Thèmes et structures dans l'œuvre de John Dos Passos*, Paris, Lettres modernes, 1956.

BANTA, Martha, *Taylored Lives. Narrative Productions in the Age of Taylor, Veblen, and Ford*, Chicago, University of Chicago Press, 1993, 431 p.

BÉHAR, Henri, *Les cultures de Jarry*, Paris, Presses universitaires de France, 1988, 311 p.

BLEU-SCHWENNINGER, Patricia, *John Dos Passos, l'écriture-miroir*, Grenoble, ELLUG, 1993, 311 p.

BOUÉ, Pascal, "La parole proximale de René Daumal ou les pouvoirs du silence" in Sigoda, Pascal, ed., *René Daumal*, Genève, Lausanne, 1993, p. 118-128.

BRUNNER, Edward, *Splendid Failure. Hart Crane and the Making of The Bridge*, Urbana, University of Illinois Press, 1985, 282 p.

CLOSS, Frederic T., *Symbol Cast in Steel: The Verse of H. MacKnight Black (1896-1931)*, thèse déposée à University of Pennsylvania, 1964, 367 p.

CRAWFORD, T. Hugh, *Modernism, medicine & William Carlos Williams*, Norman, University of Oklahoma Press, 1993, 195 p.

FENDER, Stephen, *The American Long Poem. An Annotated Selection*, Londres, Edward Arnold, 1977, 254 p.

FISHER-FISHKIN, Shelley, *From Fact to Fiction. Journalism & Imaginative Writing in America.*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1985, 265 p.

FRYE, Northrop. *T.S. Eliot*, Edimbourg, Oliver and Boyd, 1963, 106 p.

GILES, Paul, *Hart Crane. The Context of The Bridge*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, 275 p.

HOFFMAN, Frederick, "The Technological Fallacy in Contemporary Poetry: Hart Crane and Macknight Black" in *American Literature*, 21, 1, 1949, p. 94-107.

HUGHSON, Lois, "In Search of the True America: Dos Passos' Debt to Whitman in U.S.A." in *Modern Fiction Studies*, 19, été 1973, p. 133-149.

ID., *From Biography to History: The Historical Imagination and American Fiction, 1880-1940*, Richmond, University Press of Virginia, 1982, 212 p.

MAGNY, Claude-Edmonde, *L'âge du roman américain*, Paris, Seuil, 1948, 255 p.

MARCAURELLE, Roger, *René Daumal ou les visages de l'Un multiple*, thèse déposée à l'Université de Montréal, 1995, 280 p.

NASSAR, Eugene Paul, *The Rape of Cinderella. Essays in Literary Continuity*, Bloomington, Indiana University Press, 1970, 271 p.

NEPVEU, Pierre, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 1998, 378 p.

PIZER, Donald, *Dos Passos' U.S.A.: a Critical Study*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1988, 209 p.

POWRIE, Phil, *René Daumal. Étude d'une obsession*, Genève, Droz, 1990, 173 p.

RANDOM, Michel, *Les Puissances du dedans. Luc Dietrich, Lanza del Vasto, René Daumal, Gurdjieff*, Paris, Denoël, 1966, 443 p.

ROSENBLATT, Kathleen F., *René Daumal au-delà de l'horizon*. Paris, José Corti, 1992, 240 p.

SARTRE, Jean-Paul, "À propos de John Dos Passos et de 1919" in *Situations I*, Paris, Gallimard, 1947, p. 14-25.

SÉBASTIEN, Jean, "Dos Passos, à la croisée des pauvretés individuelle et collective" in Biron, Michel et Popovic, Pierre, ed., *Écrire la pauvreté*, Toronto, Éditions du GREF, 1996, p. 347-356.

SHARPE, William, "MacKnight Black and American Futurism" in Hagenbüchle, Roland et Ollier, Jacqueline S., ed., *Poetry and the Fine Arts: Papers from the Poetry Sessions of the European Association for American Studies Biennial Conference Rome*, Regensburg, Friedrich Pustet, 1991, p. 166-179.

SIGODA, Pascal, "Politique de René Daumal" in Sigoda, Pascal, ed., *René Daumal*, Genève, Lausanne, 1993, p. 186-209.

STEINMAN, Lisa, *Made in America : science, technology, and American modernist poetry*, New Haven, Yale University Press, 1987, 219 p.

TICHI, Cecelia, *Shifting Gears. Technology, Literature, Culture in Modernist America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1987, 310 p.

WAGNER, Linda, *Dos Passos: Artist as American*, Austin, University of Texas Press, 1979, 220 p.

YINGLING, Thomas E., *Hart Crane and the Homosexual Text. New Thresholds, New Anatomies*, Chicago, University of Chicago Press, 1990, 271 p.